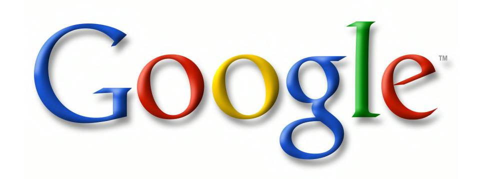
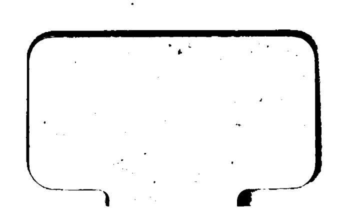

Google









ARCHIVES

DE

L'ART FRANÇAIS

VI

IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

ABECEDARIO

DE

P. J. MARIETTE

ET AUTRES NOTES INÉDITES DE CET AMATEUR

SUR

LES ARTS ET LES ARTISTES

OUVRAGE PUBLIÉ
D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES CONSERVÉS AU CABINET DES ESTAMPES
DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ET ANNOTÉ

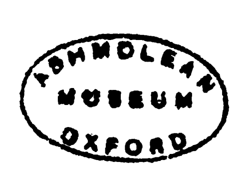
PAR MM.

PH. DE CHENNEVIÈRES ET A. DE MONTAIGLON

TOME TROISIÈME

JABACH — MINGOZZI

PARIS
J.-B. DUMOULIN, QUAI DES AUGUSTINS, 13
1854—1856



ABECEDARIO
DE P. J. MARIETTE

ET

AUTRES NOTES INÉDITES

SUR LES

ARTS ET LES ARTISTES

TIRÉES DE SES PAPIERS

Conservés à la Bibliothèque Impériale.



JABACH (GÉRARD-MICHEL), né à Cologne, sur la fin du dix-septième siècle, petit-fils du fameux Evrard Jabach, aussi de Cologne, qui, dans le siècle dernier, avoit rassemblé une si belle collection de tableaux et de desseins, fondue pour la plus grande partie dans le cabinet du roi, est mort à Livourne le 26 may 1751. Il y faisoit le commerce et se piquoit d'avoir pour les beaux-arts le même goût que son ayeul. Il avoit trouvé dans la maison paternelle, en 1721, un reste de desseins qui lui en avoit fait prendre le goût. Mais, ses connoissances et ses facultés n'étant pas les mêmes, sa curiosité ne s'étoit pas étendue fort loin. Ce qu'il avoit rassemblé de desseins a été envoyé en Hollande après sa mort, et l'on en a fait une vente publique qui n'a pas eu, à ce que j'ai sçu, un trop grand succès. Zanetti, qui se trouvoit à Paris, lorsque Jabach fit la découverte des desseins qui avoient appartenu au vieux Jabach, ne s'oublia pas et prit pour lui ce qui étoit de meilleur. J'avois achetté, à la vente

de Crozat, le beau dessein du Crucifiement de S. Pierre de Rubens, et l'avois cédé à Jabach, qui étoit mon ami. J'aurois bien voulu le ravoir; mais ses frères m'ont écrit qu'ils avoient résolu de le garder dans la famille, pour mémoire de ce que le tableau original de Rubens, qu'on voit à Cologne dans la paroisse de Saint-Pierre, avoit été ordonné par leur aïeul et donné par lui à cette église.

— Ce paysage et tous ceux qui suivent jusqu'à la page 60 de ce volume, sont gravés à l'eau-forte d'après des desseins du Titien ou de son école, que possédoit M. Jabach. Ce fut lui qui en fit faire les planches en France par plusieurs peintres et dessinateurs, entr'autres les deux frères Michel et Jean-Baptiste Corneille, Pesne, Massé, Rousseau et plusieurs autres. Comme l'on ignore à présent ce que sont devenues toutes ces planches, et qu'il n'y en a jamais eu qu'un très-petit nombre d'épreuves de tirées, elles sont devenues d'une si grande rareté qu'il seroit presque impossible d'en rassembler autant qu'il y en a ici. *Voir tome I, pages* 323-4.

— Le Triomphe de Vespasien et de Tite, et la Nativité de Jules Romain furent achetés, à la vente de Charles Ier, 150 et 500 livres sterling par le sieur Jabach, fameux curieux, qui dans la suite les vendit au roi. Il fit pareillement emplette de quatre tableaux des Forces d'Hercule du Guide et de quantité d'autres excellents tableaux qui tous sont passés dans le cabinet du roi. (Notes sur Walpole.)

JAILLIOT (Les deux frères), qui ont fait des crucifix en yvoire qu'on estime, sont de Saint-Oyan dans la Franche-Comté. Villeloin.

JANSSENS (ABRAHAM). Il avoit un coloris des plus vigoureux. Ce fut lui qui eut la témérité de proposer un défi à Rubens et qui n'en remporta que de la honte.

JANSSENS. — Cornelio Grainson, lisez Janssens. Il n'étoit point Anglois, mais il a séjourné pendant longtemps à Londres, et il y a peint nombre de portraits qui lui ont fait une assez grande réputation. Etant dans ce royaume, il se fit appeler *Johnson*, pour se conformer à la langue du pays. Ce nom exprime, en effet, la même chose que Janssens en flamand. Je le crois né à Cologne ; car on lit sur un portrait que Th. Matham a gravé d'après un de ses tableaux : *Cor. Jansen van Ceulen*, en françois, *Cor. Jansen de Cologne*. L'arrivée de Van Dyck à Londres lui causa de la jalousie et lui fit perdre insensiblement de son crédit, ce qui, joint aux troubles qui agitoient l'Angleterre, le fit résoudre à en sortir. Il en partit en 1648 et se retira premièrement à Middelbourg et ensuite à Amsterdam où il mourut en 1665. Il laissa un fils, nommé comme lui Corneille, et qui fut aussi peintre. Ce fils mourut en Hollande, dans l'indigence. C. de Bie, p. 298. Descamps, t. II, p. 267. Walpole, t. II.

— Il faut que Corneille Janssens soit né à Cologne ; car, au bas d'un portrait de Jean Leusden, que Théodore Matham a gravé d'après un de ses tableaux, on lit : *Cor. Jansen van Ceulen*, et *Ceulen* est en allemand le nom de la ville de Cologne. — J'observerai, à l'égard de son nom, que les variétés qu'il a éprouvées viennent de ce que le peintre se conformoit à cet égard à la langue que parloient ceux avec lesquels il vivoit, et de cette manière son nom flamand, qui en françois veut dire fils de Jean, étoit pour les gens du pays Janssens, tandis qu'en Angleterre il se faisoit appeler Johnson, qui en anglois a la même signification que Janssens en flamand. M. Walpole accuse d'ignorance ceux qui donnent à ce peintre le nom de Johnson, mais c'est lui qui est dans l'erreur ; on a vu la vraie raison qui fit prendre à Janssens le nom de Johnson pendant le séjour qu'il fit en Angleterre. (Notes sur Walpole.)

— M. Walpole ayant remarqué ci-devant, en donnant la Vie de Janssens, que c'étiot ainsi qu'il falloit écrire son nom, et non Johnson, il est assez étonnant qu'il en ait perdu le souvenir et qu'il tombe (*article de Hanneman*) dans une faute dont il fait un reproche à d'autres. (Notes sur Walpole.)

— En fouillant dans les papiers de François Langlois, dit Ciartres, qui étoient restés dans ma famille, j'ai trouvé une reconnoissance d'une somme d'argent que ledit Langlois avoit prêtée, à la recommandation de Corneille Jansson, à un jeune Anglois, graveur de cachets, qui passoit par Paris pour se rendre par la Hollande en Angleterre, et qui se nommoit Thomas Astine. La reconnoissance est datée du 16 février 1645. (Notes sur Walpole.)

— Il y a un portrait de Jean Webster, gravé par Théodore Matham, d'après un tableau peint par Corneille Johnson. Ce qui m'a déterminé à orthographier ainsi son nom, c'est que, sur cette planche, il est désigné par les premières syllabes de son nom, ainsi formées : *Co. Jo. pinxit.* Le portrait est composé comme l'auroit pu faire Van Dyck. Les vers latins, qui se lisent au bas de l'estampe, nous apprennent que ce Webster étoit un honnête et riche marchand, et j'ai vu une épreuve sans lettre, sur laquelle on lit, écrit de la propre main de Th. Matham : « Jean Webster, Anglois, grand favori du roi d'Angleterre, » ce qui se rapporte à Charles Ier. (Notes sur Walpole.)

JANSSENS (VICTOR-HONORÉ) vivoit à Bruxelles dans le temps que j'y demeurois, en 1718. C'étoit lui qui faisoit les tableaux pour les tapisseries, qu'exécutoient les sieurs de Vos et L. Leyniers, et il y représentoit presque toujours des sujets tirés de l'histoire profane ou de la fable. Je lui ai trouvé du génie, un pinceau un peu lourd, des effets de lumière assez ordinaires et rien de piquant dans sa façon de

dessiner; avec cela ce n'est pas un peintre méprisable. Il en est fait mention dans les Vies des peintres des Pays-Bas, par Weyèrman, t. III, p. 346. On le croit originaire d'Anvers, mais il a passé presque toute sa vie à Bruxelles, et l'on voit nombre de ses ouvrages dans les églises du Brabant. Je me souviens d'en avoir vu qui me firent plaisir dans l'abbaye de Delighem. Il y a une suite d'estampes de l'histoire d'Achille en plusieurs morceaux, gravée sur ses desseins par un artiste du même nom.

Il est né à Bruxelles en 1664. Il étudia la peinture pendant huit ans chez un élève de G. Crayer, nommé Volders, peintre renommé pour le portrait et pour l'histoire. Il accompagna ensuite en Allemagne le duc de Holstein et s'y fit estimer par son assiduité au travail et ses efforts pour acquérir de nouvelles connoissances. C'est ce qui l'engagea à solliciter son bienfaiteur de le laisser passer en Italie. Il y alla muni de lettres de recommandation et avec un grand désir de s'instruire. Etant à Rome, il devint l'ami de Tempeste, fameux peintre de paysages et d'animaux, et pendant plusieurs années il travailla avec lui. Il revint à Bruxelles après avoir traversé la France, et l'on ne tarda pas à connoître tout ce qu'il valloit. Chacun s'empressa pour avoir de ses ouvrages. Mais ce qu'il a fait de plus considérable est le plafond de la grande salle de l'hôtel-de-ville, à Bruxelles, appellée la chambre des Etats. Il y a représenté l'assemblée des dieux. Son mariage avec une femme fort jolie, mais trop peu ménagère, lui fit passer des jours malheureux. Elle mourut, et, pour dissiper son chagrin, il fit le voyage de Vienne, où il fut accueilli et où il eut l'honneur de mettre le crayon à la main de l'impératrice Eléonore, veuve de l'empereur Léopold I[er]. Après deux années de séjour en cette cour, il revit encore une fois Bruxelles, et, n'en sortant pas, jouissant d'une réputation méritée, y mourut en 1736, âgé de 72 ans. Il

fut enterré dans l'église de S.-Gery. Jean Janssens, son fils aîné, qui peignoit assez bien le portrait, n'a pas survécu de beaucoup à son père. Un autre de ses enfans, nommé Laurent, peignoit le paysage et l'architecture dans les tableaux que faisoit le père. Sa fille avoit été mariée avec le fils du peintre Duchatel. Voyez le Peintre amateur et curieux, t. Ier, p. 129.

JENINCKS. Monsieur (1), je reçois pour vous, de la part de M. de Heinecken, cette lettre que j'ai l'honneur de vous remettre, et je vous renvoie, par la même occasion, les deux desseins d'animaux, de Roos, que vous m'avez laissé entre les mains l'année dernière, comptant que je m'en accommoderois en échange de quelques estampes que je me trouverois avoir doubles, et qui seroient de votre goût. Mais il auroit fallu, pour cela, que je pusse me guinder dans une chambre haute où j'ai mes doubles, et, comme elle est très-froide, mes infirmités ne me permettent pas d'y pénétrer, dans la crainte d'y rencontrer un rhume dont je n'ai nullement besoin : mes maux me suffisent. D'ailleurs, vous pouvez vous rappeller que je vous représentai dans le tems, que ces desseins ne pouvoient, à cause de leur grandeur, entrer dans mes portefeuilles, où j'ai réduit à une forme unique tous ceux qui y sont entrés. Vous me dîtes alors, qu'en en supprimant quelque chose, il seroit possible de les réduire à ma grandeur. Etant à ma campagne, j'en ai cherché les moyens, et j'ai trouvé qu'il y avoit une impossibilité. Souffrez donc, Monsieur, que je remette les deux desseins dans vos portefeuilles ; ils ne sont point sortis des miens ; j'en ai eu le plus

(1) Cette lettre, qui a appartenu à M. de Châteaugiron, et que nous communique notre ami, M. Duplessis, son possesseur actuel, est adressée à M. Jenincks et datée du 6 mars 1772.

grand soin, et recevez en même temps mes excuses; si j'ai tardé si longtemps à m'en éclaircir avec vous, ma situation me servira, si vous le trouvez bon, de justification, et je vous prierai d'être toujours persuadé de ma reconnoissance; car je n'oublierai point que c'étoit uniquement pour m'obliger que vous vous priviez en ma faveur de ces desseins. M. de Heinecken m'a donné de mauvaises nouvelles de M. Diétrich, votre ami; il me marque qu'il ne faut plus espérer d'avoir de ses ouvrages, vu l'état de langueur où il se trouve réduit. Il a terminé sa carrière par quelques gravures qu'il vient de mettre au jour. Quelqu'un me dit que vous aviez connoissance d'un artiste nommé *Mayer*, qui est venu à Paris, et a travaillé sous de Louterbourg, dont il suit la manière de peindre et de dessiner. Me pourriez-vous dire s'il est vrai qu'il soit aujourd'hui au service du prince des Deux-Ponts, et si vous sçavez quel est son nom de baptême? Je finis en vous renouvellant les sentiments de la plus singulière estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MARIETTE.

JERVASE. Celui [le portrait] de Jean lord Lumley, peint en 1590, mérite une distinction particulière. Lorsque Jervase eut vu ce portrait sur lequel Stephens a mis son nom, il le trouva si bien peint et tellement dans la manière d'Holbein, qu'il ne put s'empêcher de dire que nombre de portraits qui sont attribués à ce dernier devoient être des ouvrages de Stephens.

Mariette ajoute : Ce Jervase qu'on fait parler ainsi, a été un peintre de portraits qui, avec un talent assez mince, a trouvé le moyen de plaire et de faire une très-grande fortune en Angleterre, dans ces derniers temps. (Notes de Walpole.)

JODE (PIERRE DE). Juste Lipse, en buste et gravé à Anvers, en 1605, par Pierre de Jode le vieux, d'après Abraham Janssens. Pierre de Jode étoit pour lors de retour d'Italie, et l'on reconnoist le progrès qu'il y avoit fait dans le dessein. L'on voit aussy qu'il cherchoit à se deffaire de cette manière sèche qu'il avoit prise en Italie, pour prendre une manière plus moelleuse, pratiquée par les graveurs d'alors qui étoient dans les Pays-Bas.

— Le grand Jugement universel de Jean Cousin, dont le tableau est chez les Minimes du parc de Vincennes, gravé par Pierre de Jode le vieux, en 1615, à Anvers, pour un Flamand (Guil. Wittenbroot evulgavit Antuerpiæ, 1615), qui en a fait la dédicace à Louis XIII, en six grandes planches qui ne font qu'un seul morceau. Le dessein y est très-bon ; mais elle est gravée un peu sèchement. Les planches venues en France passèrent entre les mains de Le Blond, à qui elles furent achetées par Drevet, qui les a retouché pour les rendre plus brillantes par le noir et d'un meilleur débit. L'on voit dans un des coins d'en bas, au pied d'un ange, le buste de Jean Cousin.

JONES (INIGO), l'un des plus célèbres architectes de ces derniers siècles, et que l'Angleterre met avec justice au rang des artistes qui lui font le plus d'honneur, nacquit à Londres en 1572. Son père, qui faisoit un gros commerce de laine, l'avoit apparemment fait tenir sur les fonts de baptême par quelqu'Espagnol avec lequel ses affaires le mettoient en correspondance, car au lieu de faire porter à son fils le nom de Ignace comme il le portoit lui-même, ce fils ne prit jamais d'autre nom qu'Inigo, qui, en espagnol, répond au mot Ignatius. Il reçut une très-bonne éducation et fut instruit dans les belles-lettres en l'université de Cambridge. Il apprit en même temps à dessiner, surtout le paysage. Guillaume, comte

de Pembrocke, qui favorisoit les arts, le prit alors sous sa protection, et, lui voyant des talents décidés pour l'architecture, il le fit voyager. Il vint en Italie, et il y fit d'utiles études sur les monuments antiques. Mais ce dont il fut le plus touché, ce furent les beaux ouvrages de Palladio, dont la sagesse et la pureté le charmèrent tellement, qu'il s'appropria pour toujours la manière de cet habile architecte. Cela vint au point qu'on eût pu croire qu'il en avoit été le disciple dans le temps qu'il n'en étoit que l'imitateur; car Palladio étoit mort en 1580, longtemps avant que Jones eût mis le pied en Italie. Dans le temps qu'il y séjournoit, son portrait fut gravé à Rome par Villamène, vers le commencement du dix-septième siècle, preuve qu'il jouissoit déjà d'une certaine réputation. Il apprit dans ce pays l'art des décorations de théâtre, et lorsqu'il fut repassé à Londres, il en fit part à ses concitoyens. Les drames de Johnson et de Guill. Davenant en brillèrent davantage. Jacques I[er] le fit son architecte et lui donna l'inspection de tous les bâtimens royaux. Il eut le même crédit sous Charles I[er], pour lequel il bâtit la fameuse salle des Banquets, qui n'est que le commencement du palais immense que ce prince avoit projeté de bâtir à Withe-Hal. On en a gravé les plans et les élévations dans un volume où M. Kent, secouru par les libéralités de milord Barlington, a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver d'édifices bâtis ou projetés par Inigo Jones, et ce livre a paru à Londres en 1727. On y a fait aussi réimprimer en 1725 un ouvrage du même auteur sur les fameuses antiquités de Salisbury, appelées Stone Henge, que Jones avoit fait par ordre du roi Jacques I[er], et qui n'avoit paru qu'après sa mort arrivée à Londres. Les uns la placent au 21 juin 1651, et d'autres au 26 juillet 1652. Il eut sa sépulture dans l'église de Saint-Benoist, près du quartier de Saint-Paul à Londres, et on y voit près de sa fosse une épitaphe qui décideroit sur la validité de l'une ou de l'au-

tre date, si l'incendie de 1666 ne l'avoit fait disparoître avec l'église entière où elle étoit placée. Attaché à la maison royale, il eut part à tous ses malheurs. On voit son portrait dans la suite des cent portraits de Van-Dyck.

— *Comme Walpole écrit :* On ne connoît dans Venise aucun bâtiment qu'on puisse raisonnablement attribuer à Inigo Jones, mais l'on montre à Livourne un palais et une façade d'église dont on prétend qu'il a fourni les desseins, *Mariette ajoute :* Il est dit dans la vie de notre architecte, qui se trouve à la tête de la nouvelle édition de sa dissertation sur les antiquités, appelée *Stone-Henge*, que, lorsqu'il décoroit la place de *Covent-Garden* à Londres, il avoit en vue une semblable place qui est à Livourne; mais on ne fait point entendre que ce dernier ouvrage, qu'on met fort au-dessus de celui qu'on voit à Londres, fût un fruit du génie d'Inigo.

— Cette antiquité (*Walpole parle du traité que Jones écrivit sur Stonehenge*) se rencontre dans une plaine au comté de Salisbury et consiste en une assez longue suite de pierres qui sont plantées debout, presque toutes sur un plan circulaire, et qui servent de jambages et comme de supports à d'autres pierres qui posent dessus dans une situation transversale. On croit que ce sont autant de cénotaphes ou anciens tombeaux, semblables à ceux qu'on voit en diverses parties du Nord. Ce qu'Inigo Jones écrivit sur ce sujet ne fut publié qu'après sa mort en 1655, par les soins de Jean Webb, son disciple, qui n'en fit imprimer qu'un petit nombre d'exemplaires, lesquels périrent encore presque tous dans l'incendie de Londres, de façon que le livre étoit devenu prodigieusement rare; mais en 1725, il en a donné une nouvelle édition à Londres, augmentée de l'ouvrage où le docteur Charleton entreprit en 1662 de renverser le système d'Inigo Jones, et de la défense de ce système par Jean Webb, qui avoit paru en 1665. Dans tous ces traités, écrits en anglois, l'érudition

n'est point épargnée, sans que la matière en soit plus éclaircie.

— Cette commission (*de commissaire des travaux de Saint-Paul*) lui fut expédiée le 16 novembre 1620. Voyez l'Histoire de l'église Saint-Paul de Londres, par Dugdale, p. 135. Cet auteur entre en cet endroit dans des détails sur les réparations de ladite église, dont la durée fut d'environ neuf ans. Un portique qu'il ajouta à la façade étoit soutenu par des colonnes d'ordre corinthien. L'ouvrage ne subsiste plus. Il a été la proie des flammes dans le grand incendie de Londres.

— Ce vieil édifice (*le château de Pishisbury dans le comté d'Hertford*), qui est du plus mauvais goût, sera encore un fruit de la jeunesse d'Inigo, il n'en faut pas douter. Voyez-en la gravure dans l'Histoire des Antiquités de la province d'Hertford, par Chauncy, p. 177.

— M. Walpole me permettra de n'être pas tout à fait de son avis. Chevening est décoré simplement, mais de bon goût. La manière d'Inigo m'y paroît très-reconnoissable. Campbell l'a fait graver dans son second volume du *Vitruvius britannicus*.

— Cette maison (*Gunnesbury près de Brentford*) est tout à fait dans le goût vénitien, et a une telle conformité avec les édifices du même genre qu'a construit le Palladio, tant pour ce qui concerne la distribution, que pour ce qui est de la décoration, qu'on le croiroit bâti par lui. Et par rapport à la distribution des cheminées, contre laquelle M. Walpole s'élève si fort, je ne vois pas comment on auroit pu les placer autrement. Cette belle maison est gravée dans le *Vitruvius britannicus*, tome I.

— La maison de Cobham-Hill est gravée dans le second volume du *Vitruvius britannicus*.

— Cette maison de *Castle-Ashby*, située dans la province de Northampton, appartient au comte de Northampton, et les

desseins en ont été publiés par Campbell dans le *Vitruvius britannicus*, tome III, pl. 8. Le même auteur a donné, dans le même volume, pl. 9, les desseins de Stoke-Park, château appartenant à M. Arundel, après avoir averti que ce qui a été bâti par Inigo Jones se réduit aux deux ailes qui accompagnent le principal corps de logis, et qui s'y joignent au moyen de cinq colonnades circulaires, à l'imitation de plusieurs maisons de campagne qu'a bâties le Palladio.

— Campbell a donné le plan et l'élévation de la maison de la reine à Greenwich, dans la premier volume du *Vitruvius britannicus*, et il nous y apprend que ce bel édifice a été construit en 1639.

— Hollar, en ne gravant que le buste d'Inigo, s'est conformé au tableau tel que Van-Dyck l'a peint. La planche, qu'a gravée Robert Van Voerst, l'aura sans doute été d'après quelque dessein que Van-Dyck aura fait exprès, où il aura arrangé la figure de façon qu'elle pût mieux assortir avec toutes les autres de la suite des cent portraits où il vouloit faire entrer celui-ci.

— Le portrait gravé par Villamène, quand Inigo était en Italie, ne donne que le buste sans mains de Jones, qu'on peut juger à ses traits être un homme de quarante ans. Il est renfermé dans un ovale et occupe le devant d'un piédestal ou autel antique, et c'est une des meilleures estampes de Villamène, et en même temps un des morceaux les plus rares de son œuvre. Dans le petit nombre d'épreuves qui me sont passées par les mains, il n'y avoit encore rien d'écrit sur une petite table d'attente qui est au pied de l'ovale, et qui n'est là que pour recevoir une inscription. Cela feroit croire que la planche n'a jamais été rendue publique.

— Si cette somme (16,000 livres par an) étoit allouée à Jones uniquement pour ses peines, elle étoit excessive; mais, si elle est destinée aux dépenses que pouvoit demander l'en-

tretien des bâtiments royaux, qui étoient en grand nombre, je n'y vois rien de si étonnant. Cette somme doit paraître, au contraire, très-modique pour une pareille destination.

JORDAENS (JACQUES). Pourquoi italianiser ce nom Giacomo Giordano, et ne pas imprimer tout simplement : Jacques Jordaens? Il nacquit à Anvers, en 1594, et fut élève d'Adam Van Oort, son beau-père. Né avec le pinceau le plus facile qui fut jamais, il eut un génie fécond; les grand ouvrages ne lui coutoient rien; ils sembloient faits pour lui, surtout depuis qu'il eut pris des leçons de Rubens; car pour lors, il se transforma tout à fait dans la manière de ce grand peintre, et fit des ouvrages qui, pour les effets de la couleur, sont étonnants; aussi Rubens l'occupa-t-il pendant tout le temps qu'il vécut, et il en sut tirer un grand parti. Il le faisoit travailler d'après ses esquisses, le dirigeoit, lui indiquoit ce qu'il falloit faire et lui faisoit avancer l'ouvrage, de façon qu'il n'étoit plus question que de touches et de quelques glacis pour y mettre l'accord et la vie : ce que Rubens faisoit lui-même; et par là il développoit à Jordaens les secrets que le travail de toute sa vie ne lui auroit peut-être pas fait découvrir. Il devint, comme Rubens, un très-grand peintre; mais il ne put jamais atteindre à la même finesse. Rubens est souvent outré dans ses formes et dans sa couleur; le disciple l'est encore davantage. Cela se remarque principalement dans ce qu'il a peint lorsqu'il n'a plus eu Rubens pour appui, et qu'il n'a écouté et suivi que sa fougue; et j'en donnerai pour exemple ce qu'il a peint dans le sallon d'Orange, à la maison du Bois, près de La Haye. On n'y voit rien qui soit dans le vrai, et l'on est révolté par le mauvais choix qui règne dans le dessein. Quelle différence de ces peintures au tableau du Roi boit, qu'a M. de Julienne, et pourquoi Jordaens est-il sorti de cette belle manière? C'est que toute ex-

péditive qu'elle étoit, elle ne l'étoit pas encore assez pour lui. Devenu le plus grand praticien, il lui falloit tout faire au premier coup, et sans consulter la nature. On vante beaucoup les tableaux qu'il a peints pour le roi de Suède. Tous les sujets étoient de son ressort ; mais comme il manquoit de noblesse, il réussissoit mal dans ceux où il falloit répandre des grâces. Ses desseins, dont il a fait un grand nombre, n'ont rien de piquant. Il a été plus heureux en graveurs. Bolswert a gravé d'après lui des planches capables de l'immortaliser. Il n'est presque jamais sorti d'Anvers, et il y est mort de la suette, le 18 octobre 1678 ; et, comme il étoit calviniste, il fut inhumé dans l'Eglise réformée du bourg de Putte, près d'Anvers.

— Bien loin que Jordaens soit un dessinateur fin et délicat, il ne faut pas même chercher dans ses desseins autant d'intelligence de clair obscur que dans ses tableaux ; mais comme il a très-bien entendu la partie de la composition, les desseins de cet habile peintre ont une sorte de mérite qui les fait rechercher des curieux.

JOSEPIN. Dans les manuscrits de Béthune, qui sont à la Bibliothèque du Roi, il y a une lettre originale du cardinal de Richelieu, écrite à la Reyne (Marie de Médicis), et datée du camp de Morienne, vers le temps de la journée des duppes. Le cardinal propose à la Reine Josepin, pour peindre la seconde gallerie du Luxembourg, et assure sa majesté que ce peintre l'exécutera au même prix que le sieur *Rébens*. C'est ainsi qu'il écrit le nom de ce célèbre artiste.

— Si le cavalier Josepin est mort à Rome, en 1640, le 3 juillet, ainsi que l'a écrit le Baglione, il étoit plus vieux qu'il ne le fait, car il ne lui donne que quatre-vingts ans au jour de sa mort, tandis qu'il est constant, par l'inscription qui est autour de son portrait, qu'a gravé de son vivant J. Ma-

tham, qu'il étoit né en 1568 ; par conséquent, il avoit quatre-vingt-huit ans lorsqu'il mourut ; mais il paroissoit en effet plus jeune, tant il jouissoit d'une belle vieillesse. Il marchoit encore d'un pas aussi ferme que s'il n'eût eu que trente ans.

JOULLAIN (FRANÇOIS), disciple de Gillot, né à Paris, en 1697.

JOUVENET (NOEL), François, peintre du duc de Brunsvich, se trouvoit à Padoue, en 1684, et y peignit le tableau de famille de Charles Patin, dont il y a une estampe dans le livre des tableaux expliqués par la fille dudit Patin.

JUANES. — Jean de Valence, en Espagne, a été un excellent peintre; il étoit élève de Pierre Perugin, et ainsi contemporain de Raphaël, dont il a imité la manière. On l'appelle, en Espagne, Juanes. Il y est dans une haute réputation : ses ouvrages y sont estimés à l'égal de ceux de Raphaël. La correction étoit sa principale partie, et il passoit pour posséder, dans un éminent degré, les règles de son art. On voit plusieurs de ses ouvrages à Valence, sa patrie. *Préface à la tête d'un livre des principes de dessein, par Dom Joseph Garcia, en espagnol.*

JULIENNE (JEAN DE). C'est un de nos principaux curieux. Il a fait un très-grand et très-bel assemblage de tableaux, surtout flamands ; il a des desseins, des modèles, des estampes, enfin de tout ce qui est du ressort de la curiosité et qui montre de l'opulence. Il est à la tête de la Manufacture royale des draps d'écarlate et des teintures des Gobelins, qu'avoit autrefois M. Glucq et M. de Julienne son oncle. Dans sa jeunesse, on avoit voulu en faire un peintre. Watteau, son amy, l'en dissuada, et luy rendit un grand service. Il

n'auroit pas fait dans cet art une aussi brillante fortune. En 1737, le 29 janvier, le Roy lui a accordé l'ordre de Saint-Michel et des lettres de noblesse, et en 1739, il a été reçu en l'Académie, en qualité d'amateur. Il est mort à Paris, le... mars 1766, dans sa quatre-vingtième année, paralytique depuis plusieurs années.

JUNIUS. L'ouvrage de ce sçavant sur la peinture des anciens, qui a été imprimé pour la première fois, en 1637, et dédié par l'auteur au roi Charles Ier, a été composé dans la maison du comte d'Arondel, et je dois remarquer que ce sont les exhortations de ce seigneur, et la veue des belles choses qu'il possédoit, qui ont soutenu l'auteur dans l'exécution de son utile dessein. Avant que de faire paroître son livre, Junius jugea à propos de communiquer son manuscrit à Van Dyck, et il en envoya un exemplaire à Rubens, aussitôt qu'il eut vu le jour, pour avoir le sentiment de ces deux grands artistes. La double qualité d'homme de lettres et de peintre de premier ordre, donnoit à ce dernier le droit d'en juger supérieurement; et il le fit dans une réponse digne de lui, qu'on lit à la tête du livre de Junius. Mais, quand cet auteur l'envoyoit à Van Dyck, quel étoit son dessein ? Ignoroit-il que le peintre, dont il réclamoit le suffrage, étoit sans lettres, et n'étoit, par conséquent, pas en état d'entendre un ouvrage écrit en latin et plein d'érudition ? Ce n'étoit, dans le fond, qu'un pur hommage, mais qui pouvoit paroître à l'auteur d'autant plus indispensable que Van Dyck jouissoit de la plus haute considération, et étoit dans un grand crédit auprès du prince, sous les auspices duquel le livre devoit paroître. Et qu'en arriva-t-il ? Van Dyck se retrancha sur les compliments et sur ce que le lord Conway, auquel il avoit procuré la lecture du manuscrit, témoignoit un vif désir de le voir bientôt imprimé. (Notes sur Walpole.)

JUVARRA (DON FILIPPO), né à Messine en 1685, s'appliqua, presque dès l'enfance, à dessiner de l'architecture; mais il y a toute apparence qu'il ne marchoit pas dans le bon chemin : car, lorsqu'il vint dans la suite à Rome, et qu'il y voulut prendre des leçons du cavalier Carlo Fontana, cet architecte lui conseilla d'oublier tout ce qu'il avoit appris, et d'étudier sur nouveaux frais. Il se rendit à ce conseil salutaire, et, comme il étoit né avec un grand fond de génie, il ne tarda pas à montrer dans ses desseins les progrès qu'il avoit faits dans son art. On peut cependant lui reprocher d'avoir trop souvent donné à son imagination, et de s'être trop écarté de cette noble simplicité qui sied si bien dans la décoration des édifices. Les siens sont surchargés d'ornements licentieux. Les formes en sont bizarres; et ce fut pourtant ce qui fit sa fortune. Le roi de Sardaigne, Victor Amédée, s'en engoua, et ayant conduit don Philippe à Turin, il lui fit construire l'église de Superga, et quantité d'autres édifices, dont la richesse et la singularité des formes lui plurent infiniment, et lui firent prodiguer les honneurs et les récompenses à son architecte le Juvarra. Il l'appela à Madrid, lui demanda des desseins pour son palais, qu'il vouloit faire réédifier. Mais à peine Juvarra s'étoit mis en devoir de lui obéir, qu'une fièvre violente le précipita dans le tombeau, en 1735. Le Juvarra avoit endossé dans sa jeunesse l'habit ecclésiastique, et il continua de le porter pendant toute sa vie, d'autant plus volontiers que cela lui donnoit droit à posséder des bénéfices, et à ne guère dépenser, chose qu'il aimoit beaucoup. Il avoit un frère qui a exercé avec distinction la profession d'orfévre. On a une suite de cartouches qu'il a dessiné et gravé d'après ce qui se trouve exécuté par les plus habiles architectes, dans les édifices de Rome; et cette suite, qui a été publiée en 1718, est un ouvrage de don Philippe, qui a pareillement gravé à l'eau forte quelques scènes de théâtre dont il

avoit fourni les desseins. Il dessinoit bien et avec facilité. J'ai vu quelques-uns de ses desseins faits légèrement, et d'une plume tout à fait spirituelle. Le roi de Portugal lui avoit conféré l'ordre du Christ. Il fut consulté pour le bâtiment de la sacristie de Saint-Pierre, qu'on a dessein de construire, et pour laquelle on ne cesse de faire des projets qui n'ont encore abouti à rien. Celui de don Philippe, dont j'ai vu le modèle, est magnifique ; mais il l'est trop, et je doute qu'on l'exécute jamais.

KALF (GUILLAUME CALF, ou plustost) d'Amsterdam, a été un excellent peintre, dont la touche est d'un moelleux et d'une légèreté surprenante ; personne n'a mieux imité que luy les métaux ; il leur a sçeu donner le luisant : aussi cherchoit-il à en introduire toujours dans ses tableaux ; c'est pour cela qu'il se plaisoit à représenter des cuisines. Voyez Houbraken, t. II, p. 218. Il mourut subitement en descendant son escalier, en 1693. Il étoit disciple de Henry Pot.

KANDEL (DAVID), de Strasbourg, a dessiné et gravé en bois toutes les figures de plantes qui se trouvent dans le livre de Tragus. Cet auteur rend un témoignage fort avantageux de ce peintre, qui estoit pour lors fort jeune, et qui, n'ayant eu d'autres maistres que son génie, avoit déjà fait beaucoup de progrès dans l'art de peinture. Il vint exprès de Strasbourg à Hornbach, où se tenoit J. Tragus, pour dessiner sous ses yeux les plantes qui devoient entrer dans son ouvrage. Il s'en aquitta parfaitement bien, et n'en grava que le simple trait sans les ombres, ainsy que Léon Fuchsius l'avoit fait observer à ceux qui avoient dessiné et gravé ses plantes. Celles de David Kandel sont dessinées de goût, et les botanistes les trouvent assez ressemblantes. Le portrait de Jerosme Tragus, qui est à la tête du livre, est aussy de luy, et fort

bien touché. Il s'est servy de ces marques : *(Voyez Brulliot)*. — Extrait du chapitre XI de la préface de J. Tragus, à la tête du livre intitulé : Hieronimi Tragi de stirpium, maximè earum quæ in Germaniâ nascuntur... commentarii latine redditi a Davide Kybero, Argentinensi. Argentorati, 1552, 4°. On trouve aussy ces figures imprimées séparément sans le discours. La première édition en allemand est de l'année 1551 ; mais les figures ont été gravées vers l'année 1544.

KARTARUS ou CARTARUS (1568). Marius Xtrarus. J'ay veu cette marque à quelques estampes, et nommément au paysage du Titien, où il y a un clair de lune et un homme qui dort ; mais je ne l'ay encore veue figurée ainsy, c'est-à-dire avec le nom du graveur écrit au long, qu'à une seule estampe qui représente une femme debout, dans le goût de Salviati de Venise. L'on y apprend le tems que ce graveur vivoit et son nom ; peut-être qu'il étoit Allemand, car ce n'est guères là le nom d'un Italien ; il vivoit pourtant en Italie, et je préjuge à Venise. — Il a gravé un martyre de sainte Caterine, d'après le Salviati de Venise, où son nom est aussy, ce me semble, écrit au long. — Je me trompe : Kartarus ou Cartarus, étoit établi à Rome ; c'est dans cette ville qu'il grava, en 1580, la planche des Thermes de Dioclétien, sur le dessein du Scamozzi.

KELLER (JEAN-BALTHAZAR), sans être ni peintre, ni sculpteur, mérite qu'on lui donne place dans ce Dictionnaire consacré à la mémoire des artistes qui ont cultivé les différentes branches du dessein. Il a été le plus habile fondeur de son tems, et il a exercé son talent sur une infinité de figures de bronze, dont le plus grand nombre décorent les jardins de Versailles et de Marly. Il a, entre autres choses, fondu d'un seul jet, sur le modèle de Girardon, la statue équestre de

Louis le Grand, qui se voit à Paris, dans la place à laquelle on a fait porter le nom de ce prince. Personne avant lui n'avoit tenté une si grande entreprise. Il nacquit à Zurich, en 1638, d'une famille qui, depuis le treizième siècle, n'avoit presque jamais cessé de produire des hommes utiles à l'Etat. Les Suisses n'ont point oublié les services qu'un de ses ancêtres, Félix Keller, rendit à sa patrie dans la bataille d'Elicourt en 1500, et depuis, à celle de Morat. Ce goût pour la guerre et pour tout ce qui en dépend, s'est longtemps soutenu dans cette famille. Un frère de J.-Balthazar Keller, nommé Jean-Jacob, plus âgé que lui de trois années, par conséquent, né à Zurich en 1635, le fit venir à Paris, où lui-même étoit déjà établi, et avoit obtenu le poste de commissaire ordinaire des fontes, et tous deux ils fondirent, dans l'arsenal de Paris, des pièces d'artillerie qui furent regardées comme ce qui avoit été fait de plus parfait dans ce genre. On en a une estampe qu'ils firent graver par J. Le Pautre, en 1666. Ils travaillèrent pareillement de concert aux différents ouvrages de bronze, qui, en très-grand nombre, ornent, comme on l'a dit, les maisons royales. La fonte devint un jeu entre leurs mains. L'aîné des Keller fut, dans la suite, envoyé en Alsace, où Louis XIV avoit établi une fonderie d'artillerie, et il y mourut à Colmar, en 1700. Le cadet, resté à Paris, et toujours à la tête de la fonderie de l'arsenal, fondit, en 1692, la statue équestre de Louis XIV (1). Le succès avec lequel cette fonte se fit mérita

---

(1) L'un de nous possède en original la lettre suivante relative à cette fonte, et l'écriture en est digne de la plus belle main de la chancellerie :

« A Paris, ce 5e may 1693.

« Monseigneur, sur ce que vous m'avez fait l'honneur de m'as-
« seurer que vous aurez la bonté de me procurer auprès du Roy
« les gratifications pour la fonte de la grande figure équestre, je

au fondeur le poste de commissaire général. Mais quelque bien établie que fût sa réputation, il n'en fut pas moins en butte à de violentes persécutions que lui suscitèrent des gens puissants, et qui servoient avec distinction dans l'artillerie. Ils l'accusèrent de servir infidèlement le roi, et d'avoir laissé sortir de ses fourneaux des canons trop foibles pour la charge qu'ils devoient porter, et qui, pour cela, avoient crevé promptement. Je ne sçais s'il ne fut pas arrêté sur cette accusation et mis à la Bastille, et c'est ce qui l'obligea de faire imprimer, en 1697, un mémoire justificatif qu'il accompagna d'une

---

« prens la liberté, Monseigneur, de vous en faire souvenir et de « vous suplier très-humblement de prendre le moment favorable « au pres de Sa Majesté pour obtenir cette grâce avant son départ « pour la campagne, et comme il y a quelque temps que vous m'a- « viez dit de vous donner un placet pour servir de titre à ma de- « mande, je prens aussy la liberté de vous l'adresser pour cet effect « cy-joint.

« Et Monsieur de la Chapelle m'ayant asseuré, Monseigneur, « que vous trouviez le compte qu'il a arresté par vostre ordre « pour les figures de bronze en bonne forme, et qu'il n'y manquoit » que vostre arrêté, et un ordre d'à bon compte sur les ouvrages « qui ne sont pas encore achevés ny compris dans led. compte, de « la somme que je me trouve redevable par icelluy pour en servir « de payement à Mons[r] le trésorier gnl des bastiments, c'est pour- « quoy, Monseigneur, je vous suplie très-humblement de me faire « la grâce à votre commodité de finir cet' affaire. Je suis avec tous « les respects, Monseigneur,

« Vostre très-humble et très-obéissant serviteur

« B. Keller. »

En tête, une autre main a écrit : *A MM. Simon pour m'aporter son compte.*

— On connaît l'ouvrage spécial : « Description de ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze, d'un seul jet, la figure équestre élevée par la ville de Paris dans la place de Louis le Grand, en 1699, ouvrage français et latin, enrichi de planches en taille douce, par le sieur de Boffrand, etc. Paris, G[me] Cavelier; 1743, in-folio. » Il y aurait bien à y ajouter, sous le rapport historique, comme on peut déjà s'en convaincre, en recourant au numéro 26489 du Père Lelong.

vignette et d'un cul-de-lampe, que mon père lui dessina et lui grava, et dans lesquelles les personnes qui étoient au fait reconnurent sans trop de peine, sous des figures hideuses et grotesques, les personnages qui s'étoient portés ses accusateurs. Cette anecdote a échappé à l'auteur des Vies des artistes de la Suisse, qui a donné place aux Kellers, dans son ouvrage. On y apprend que Jean-Balthazar étoit mort à Paris, en 1702, âgé de soixante-quatre ans. Hist. des meilleurs artistes de Suisse, par J. G. Fuessli, t. II, p. 5.

KELLER (HENRI). *Deux Fêtes de villages, par Henri Keller.* Ce Keller est un dessinateur vivant; car ses desseins sont dattés de 1743; il n'en est pas plus habile. (*Catalogue Tallard.*)

KERSEBOOM (FRÉDÉRIC). *Comme Walpole répète, d'après Graham, mais en le contestant, que ce peintre, élève à Paris de le Brun, fut envoyé et entretenu à Rome quatorze ans par le chancelier de France, Mariette ajoute :* Aussi suis-je convaincu que tout cela n'est qu'une fable; que Kerseboom, homme inconnu en France, ne fut jamais protégé à ce point-là par aucun de nos chanceliers, et que l'auteur confond le voyage que le chancelier Séguier fit faire à Rome à Charles le Brun, avec celui qu'a pu y faire, dans la suite, le peintre allemand, au cas qu'il l'ait véritablement fait.

KERVER (JACQUES). Il n'y a point eu de graveur de ce nom, mais bien un imprimeur, duquel on a une édition du Songe de Poliphile, faite à Paris en 1546. Encore se nommoit-il Thielman de son nom de baptême, et non Jacques. (*Mariette se trompe, il y a eu un Thielman et un Jacques Kerver.*)

KETEL (CORNEILLE). Je connois deux fort beaux portraits, gravés par Jacq. Matham en 1597 et en 1602, d'après des tableaux de Corneille Ketel, et celui qui porte la date de 1602

représente un homme avec une fraise autour du col et ayant à la main un vidercome. Ce qui me feroit soupçonner que c'est le portrait de Vincent Jacobson, dont il est fait mention dans cette vie de Cor. Ketel. Mais ce qui dérange un peu mes conjectures, ce sont les deux enfans assis dans le haut, aux côtés du cartouche qui renferme les armoiries de celui dont est le portrait : l'un tient un compas, et l'autre une toise, ce qui ne convient guère à un marchand de vin.

KEYSER (THÉODORE DE) peignoit le portrait, et, à en juger par ceux qui ont été gravés d'après lui par Suyderhoef et par Th. Matham, il a dû tenir une des premières places parmi les peintres qui se sont distingués dans ce talent. Il étoit contemporain et peut-être le frère d'Henry de Keyser, architecte de la ville d'Amsterdam, dont il a fait le portrait, qu'a gravé Jonas Suyderhoef. C'est aussi d'après son tableau, peint en 1638, que le même Suyderhoef a gravé la belle estampe des Bourgmestres d'Amsterdam donnant leurs ordres pour la réception de Marie de Medicis dans leur ville. Cette estampe donne l'idée d'un tableau composé et peint dans les principes des meilleurs maîtres. Il me paroît assez étonnant que cet habile homme soit demeuré dans l'oubli.

KILIAN (LUC) d'Augsbourg, le plus habile d'entre les graveurs de ce nom, avoit, suivant toutes les apparences, appris l'art de la gravure de Dominique Custos, qui étoit lui-même élève des Sadelers (1). Ce qui me le persuade, c'est que presque tout ce que L. Kilian a gravé, l'a été pour D. Custos, et surtout ce qu'il a gravé dans ses commencements; mais ce qui fait plus encore, c'est que D. Custos étoit

(1) L'ai-je mis à Custos? (*Note de Mariette.*)

son beau-père, ayant épousé sa mère; l'inscription, qui est au bas du portrait d'Albert Durer, nous apprend cette particularité. La première des pièces de L. Kilian, que je trouve datée, et je n'en vois pas même qui puisse avoir été gravée avant ce tems-là, est de 1598; c'est la veue de la principale fontaine d'Augsbourg, et l'on y apprend que L. Kilian étoit pour lors âgé de dix-huit ans, d'où il s'ensuit qu'il étoit né à Augsbourg en 1580. Les portraits du duc et de la duchesse de Bavière sur la mesme planche sont aussy de 1598. Vers l'an 1600 il fit le voyage de Venise, où il grava plusieurs planches d'après P. Véronèse, le Tintoret et Rotenhamer, qu'il envoyoit ensuite à Augsbourg, où Dom. Custos avoit soin de les publier. Il pouvoit être de retour à Augsbourg en 1604; mais l'on ne peut sçavoir au juste la durée de son séjour à Venise. Revenu à Augsbourg, il y travailloit encore pour D. Custos, et ce fut alors qu'il commença à graver des portraits, dont il a fait un si grand nombre et de si beaux. Je trouve qu'il a gravé jusqu'en 1637. Il mourut le 27 mars 1637, ce qu'on apprend de l'inscription au bas de son portrait, différent de celuy qui est à la teste de ses œuvres; j'ay vu ce portrait chez le roy, dans le recueil des portraits rassemblés par M. Clément. Il avoit cherché dans ses estampes à imiter la manière de Gilles Sadeler; il tâcha aussy de l'imiter dans ses portraits; mais la touche, quoyque prononcée artistement, n'a pas le même moelleux que dans ce qu'a fait Sadeler; il y a au contraire de la sécheresse. La collection des portraits de ce graveur, qui est icy, est très-considérable et aussi complète qu'on peut le desirer. Elle vient de Nuremberg, et l'on prétend que c'est celle même que Kilian s'estoit faite pour luy.

Volfang Kilian estoit frère de L. Kilian, mais bien moins habile que luy; il a gravé beaucoup de choses pour Dom. Custos. Il a fait aussy le voyage de Venise, où il étoit

en 1608; il y a gravé plusieurs choses pour Juste Sadeler; il étoit de retour de ce voyage en 1611.

Barthélemy et Philippe Kilian étoient frères et enfans de Wolfang Kilian. Il n'y a icy que très peu de pièces qu'ils ont gravé et mesme aucun de leurs portraits, quoyqu'ils en ayent fait un bon nombre et mesme de fort beaux, ainsy qu'on le peut voir dans mon catalogue de portraits. Barthélemy gravoit d'une manière plus finie et plus terminée que son frère et pointilloit assez volontiers ses testes pour leur donner plus de relief et de rondeur. Il estoit à Paris en 1644 et y a gravé plusieurs pièces pour Herman Weyen. Voyez ce que dit Sandrart de ces deux graveurs dans son livre *Academia picturæ eruditæ*, p. 364, et ce qu'il dit de Luc et de Wolfang Kilian dans le mesme livre, p. 357.

Barthélemy Kilian, né le 6 may 1630, mort le 11 février 1696; le portrait de ce graveur, gravé par Heckenover, d'après J. Beischlay, m'a fourni ces dates. Ce même graveur a gravé de même grandeur le portrait de Jean Kilian, orféyre à Augsbourg, âgé de 74 ans en 1697, [né] par conséquent en 1623. Ce Jean Kilian est frère de Barthélemy et de Philippe Kilian, graveurs. — On a encore les portraits en grand et d'une même gravure des trois frères, Jean Kilian, orfèvre, en 1689, gravé par Philippe Kilian, de Barthélemy Kilian, graveur, en 1685, gravé par Philippe Kilian, et de Philippe Kilian, graveur, en 1686, gravé par Barthélemy Kilian.

— Vénus retenant Adonis qui part pour la chasse. Cette pièce, où il n'y a aucun nom de peintre, peut avoir été gravée d'après quelque modelle de Jean de Bologne. Sandrart assure mesme, dans la Vie de Kilian, qu'il a travaillé d'après cet habile sculpteur, sans rien désigner autre chose.

KLINGSTET (C... G...) excellent peintre en miniature, né

à Riga en Livonie, mort à Paris le 26 février 1734, âgé de 77 ans. *Dictᵉ histᵉ et portatif de l'abbé Ladvocat.* C'étoit un homme sans mœurs et sans pudeur, qui a rempli Paris de miniatures obscènes, et qui par là s'est fait un plus grand nom qu'il ne méritoit; car, ôtez-lui une certaine propreté de pinceau, il ne lui resteroit presque rien. Il avoit peu ou, pour mieux dire, point d'invention. Bernard Picart, jeune et dans le besoin, lui fit souvent les desseins des sujets qu'il peignoit. D'autres en firent autant et eurent le malheur de sacrifier pour peu de chose leur honneur et leur réputation; car Klingstet en usoit toujours mal avec eux; il en usoit comme avec des gens qu'on a à ses gages, il les tirannisoit, les payoit chichement, et gardoit pour lui tout le profit: profit qui, venant d'une mauvaise source, ne lui valut rien à lui-même, car il est mort gueux et misérable. Les petits sujets de tabatière qu'il a peint sont à l'encre de la Chine pour les draperies et les chairs en carmin, la tête pointillée très-fine et avec patience. Il est fait mention de Klingstet dans le 3ᵉ vol. des Vies des Peintres Suisses, p. 179. On l'a fait naître en 1675 et mourir en 1734. Si ces dattes sont justes, il étoit âgé, à sa mort, de 59 ans, mais je ne sçais si les dattes de l'abbé Ladvocat ne sont pas meilleures.

KLOCKER-EHRENSTRAHL (DAVID). — Le père Orlandi écrit mal le nom de ce peintre : David Klokner, et se trompe aussi sur le lieu où il le fait naître. Il se nomme David Klocker-Ehrenstrahl (1). Hambourg fut le lieu de sa naissance, et il vivoit encore en 1686, qui est l'année dans laquelle il peignit

(1) Sur Ehrenstrahll, voyez *Lettres à un jeune prince par un ministre d'Etat chargé de l'élever et de l'instruire, traduit du suédois* (de C. G. de Tess). *Amsterdam, E. Van Harrevelt;* 1755, in-12, pages 96 et 123-8.

son portrait, qui se trouve dans la galerie de Florence. Voy. le tome III du Recueil des portraits de peintres de cette galerie, p. 217.

KNAPTON (CHARLES), monogramme J. C. K. Peintre anglois qui a travaillé conjointement avec M. Pond pour donner des estampes d'après des desseins de grands maîtres. Knapton s'est distingué dans ce qu'il nous a donné d'après le Guerchin. Il a une pointe charmante.

KNELLER (GODEFROI) est mort à Londres, le 22 octobre 1723, âgé de 75 ans, et fut enterré dans l'église de Westminster, où on lui a érigé un magnifique mausolée dont la sculpture est de Rysbrack. Jamais peintre n'a joui de son vivant d'une plus grande fortune ni d'une réputation plus constante et moins méritée, car c'étoit un assez pauvre peintre; mais il plaisoit dans un pays où il est ordinaire de porter tout à l'extrême. Le roi d'Angleterre l'avoit fait chevalier (1).

— Le testament de Kneller est daté du 27 août 1723. On le trouve imprimé tout au long dans un recueil de pièces sur la peinture, qu'a publié en allemand M. de Heinecken, in-8°, imprimé à Leipsick en 1768 (Notes sur Walpole).

---

(1) Voyez Walpole et Allan Cunningham, *Lives of British painters*. London, in-18, tome I, 1830, pages 47-50.

L'un de nous a vu, dans une des pièces les plus perdues du palais d'Hamptoncourt, près de Londres, le salon du prince de Galles (n° 616 du livret déplorable de E. A. Roberts, in-12, 1851), et à une des plus mauvaises places comme lumière, le dessin d'une tête de Louis XIV un peu plus grande que nature, faite au crayon noir mêlé d'un peu de sanguine, rapide, mais d'une belle et large indication, et signée de ces quelques lignes curieuses pour un Français : *Louis the XIIII — drawn by the life at Versalles — in the year* 1684 — *by G. Kneller.*

—Ces deux peintres (Baptiste et Vergazoon), peignoient pour lui les fleurs quand il en faisoit entrer dans ses portraits. (Notes sur Walpole.)

KNUPFER (ou plustost NICOLAS CHRIPFER), car c'est ainsi que son nom est écrit sur son portrait qu'a inséré dans son ouvrage Corn. de Bie. Cet auteur nous apprend que Knupfer étoit né à Leipsick en 1603, et que ce fut en 1630 qu'il vint à Utrecht, où il entra dans l'école d'Abraham Bloemart ; il y fit des ouvrages pour le roi de Dannemarck qui attirèrent l'admiration des connoisseurs. Voyez Corn. de Bie, p. 115.

KRAUS (JEAN-ULRIC), graveur et marchand d'estampes à Augsbourg, y est né en 1654 et y est mort en 1719. Son portrait gravé en 1772 par G. Ch. Kilian.

KRUGER (LUC). Si le P. Orlandi avoit été fidèle à rapporter ce qui a été écrit par Sandrart et qui regarde cet artiste, il se seroit contenté de dire que Luc Kruger, ainsi que J. Sebald Beham et beaucoup d'autres Allemands, étoit employé par les orfèvres à graver différentes figures ou ornemens sur les vases d'argent qui sortoient d'entre leurs mains, et qu'il se distinguoit par la netteté de son burin entre tous ceux qui, dans son pays et même en France et en Italie, travailloient dans le même genre. Kruger vivoit en 1516, et l'on a quelques estampes de lui, mais en petit nombre, qui sont recherchées par les curieux. Sandrart en cite trois, les mêmes dont le P. Orlandi fait mention. Sandrart auroit dû remarquer encore que cet artiste marquoit ainsi ses gravures : un pot entre un L et un K. Ce pot étoit relatif à son nom, car *Kruger* en allemand signifie un *pot*, une *cruche*.

LAAR (PIERRE DE). J'ai une belle épreuve du four à briques d'après Bamboche, qu'Huquier avoit apporté de Hol-

lande, au pied de laquelle étoit écrit anciennement : ***P. Van Laer pinxit, Johan de Vischer fecit et aqua forti.***

LABACO (ANTONIO). Ce fut lui que saint Ignace fit aller à Rome pour prendre les mesures et bâtir le collége romain. Il avoit un fils dans la compagnie des jésuites. (*Vie de saint Ignace par le P. Bouhours*, p. 410.)

LABELYE (CHARLES), François, a été un excellent ingénieur, que les Anglois avoient attiré chez eux et qui leur a bâti le pont de Westminster, en se servant de moyens qui ont rendu facile une opération qui avoit effrayé jusqu'alors, et qu'on avoit même regardé comme impossible en l'extrême largesse de la Tamise dans l'endroit où ce pont est assis, et les inconvénients de la marée qui s'y fait sentir. Il est venu mourir à Paris, se plaignant beaucoup des Anglois, et dans un état de misère qui ne l'empêcha pas de faire un testament par lequel il légua à M. le comte de Caylus ses desseins et ses manuscrits, qui ont été remis par le légataire à la bibliothèque du roi. Sa mort a dû arriver aux environs de 1750. Il semble qu'il étoit né en Bourgogne. — Un journal qui s'imprime en Suisse nous apprend que ce savant ingénieur étoit natif de Vevay, petite ville du pays de Vau, qui est assise sur le lac Genève et dépend du canton de Berne. Cette observation a été faite pour relever l'erreur dans laquelle est tombée M. Grosley, qui, dans son *Londres*, t. III, p. 71, a fait de Labelye un Flamand (1).

---

(1) On peut consulter aussi Rouquet, *Beaux-Arts en Angleterre*, 1751, in-12, pages 153-5. — Le pont de Westminster ne subsistera plus longtemps. Son état de vétusté, le nombre de ses arches, la façon dont il se trouve placé trop près des nouvelles chambres du parlement bâties sur le bord du fleuve et dont il cache presque

LA FAGE (NICOLAS DE). Des six pièces qui se trouvent dans un poëme intitulé : *Barth. Tortoletti Juditha vindex et vindicata*, 4°, il y en a une d'après un nommé Nicolas de La Fage ; une autre est d'après Tempeste ; les autres sont anonymes.

— Nicolas de La Fage étoit dessinateur d'ornements. Le P. Orlandi, qui lui donne la qualité d'excellent dessinateur, le confond avec Raymond La Fage, qui a vécu depuis. Celui, dont il est question ici, vivoit au milieu du siècle dernier ; il étoit à Paris en 1641. Il y étoit venu à son retour d'Italie et il étoit ami de M. Poussin (1).

LA FAGE (RAYMOND DE), natif de l'Isle en Albigeois, a tellement excellé dans le dessein, qu'on ne peut sans injustice luy refuser un rang parmy les plus fameux dessinateurs qui l'ont précédé. Né dans un village où l'on n'entendit jamais parler de peinture, la nature seule prit soin de le former. Ce fut cette excellente maîtresse à qui il dut cette inclination qu'il eut de si bonne heure pour le dessein, et qui devint si forte en peu de temps, que, quoique ses parents fissent pour

---

complétement la vue, son infériorité à côté des nouveaux ponts, qui sont certainement une des plus belles choses de la Londres moderne, l'ont fait condamner. Il doit être remplacé par un nouveau pont, qui sera reporté plus en avant, et qui sera exécuté, comme ornementation, dans le style gothique fleuri des nouvelles chambres, que par là il accompagnera, au lieu de leur nuire, et auquel dans la vue, il servira comme de piédestal.

(1) Nicolas de La Fage était brodeur. Les renseignements sur Nicolas de La Fage sont très-rares, bien qu'il ait eu l'honneur d'être appelé de Rome à Paris par Louis XIII en même temps que le Poussin. On trouve un curieux passage sur lui dans un livre du père de Saint-Romuald, où l'on ne penserait pas à chercher. M. Robert Dumesnil a décrit, dans son *Peintre-graveur français*, les pièces de Nicolas de La Fage, et l'un de nous en a fait l'objet d'une note biographique qui paraîtra dans la *Revue universelle des arts*, qui se publie à Bruxelles.

le contraindre de renoncer à cette noble occupation, il ne lui fut nullement possible de résister au penchant violent qui l'y entraisnoit. Tous les moments de sa plus tendre jeunesse étoient employés à remplir de desseins tout ce qui tomboit sous ses mains; rien ne se présentoit à ses yeux qui ne luy devînt un sujet d'étude, et, dans ce qui paraissoit le plus éloigné de ses veues, il trouvoit encore abondamment de quoy s'instruire. Bientost, sans le secours d'aucun maistre, il fut en état de faire avec fruict le voyage d'Italie. Il arriva à Rome, s'y attacha surtout à l'étude de l'antique, et se perfectionna si bien dans le dessein, que ses ouvrages méritèrent l'admiration des plus habiles maistres de l'art, et leur firent même douter, pendant quelque temps, qu'un jeune homme les eût pu faire dans un âge si peu avancé. Cependant, autant que sa manière étoit sçavante et recherchée, autant la facilité avec laquelle il opéroit étoit surprenante. Peu de personnes ont eu une imagination plus féconde; il étoit toujours prêt, sur quelque sujet qu'on luy demandât, et ce qui luy étoit de particulier, ce qu'il exécutoit avec le plus de promptitude et le moins de préparation, étoit infiniment préférable à ses ouvrages les plus terminés, et où il avoit donné toutes ses réflexions. Il luy falloit des sujets qui demandent du mouvement, du fracas, de la joye; c'étoit dans ces sortes de compositions qu'il se surpassoit, surtout lorsqu'il avoit à y exprimer les divers effets du vin et de l'amour. C'est que chacun aime à se peindre dans ses ouvrages, et La Fage a mieux représenté que personne, dans les siens, son véritable caractère. Il étoit fort simple dans son extérieur, d'un tempérament mélancolique, d'une humeur sombre, mais en même temps si peu réglé dans ses mœurs, qu'il étoit toujours plongé dans toutes sortes de débauches. Cet extrême désordre lui causa la mort dans un âge où l'on ne fait pour ainsi dire que commencer à vivre, et lui fit négliger de profiter de la grande

réputation qu'il s'étoit acquise. Ceux qui ont gravé ses desseins les ont rendus avec beaucoup de fidélité.

— Il n'y eut jamais de vocation, pour le dessein, mieux marquée que celle de La Fage. Sans secours, sans maître, malgré ses parents, il résolut de se faire dessinateur, et, ce qui ne paraîtra presque pas croyable, il devint bientôt un dessinateur profond. Il n'avoit eu jusqu'alors que son génie pour guide; il continua à étudier dans Rome sur les ouvrages des grands maîtres, et le dessin lui devint si familier, que, sans aucune préparation, il exécutoit du premier coup tout ce que son imagination lui suggéroit. On l'a vu commencer un dessin, qui devoit être composé d'un très-grand nombre de figures, par un point qu'on lui avoit marqué, et de là, cheminant toujours, couvrir en peu d'heures tout son papier, de figures qui formoient ensemble le sujet qu'on lui avoit proposé. Il fit souvent cette épreuve en présence des maîtres de l'art, qui, surpris de sa facilité de dessiner, n'admiroient pas moins la science profonde qu'il mettoit dans son dessein. Car La Fage sçavoit parfaitement l'anatomie, et, tout praticien qu'il étoit, il formoit toutes ses parties avec beaucoup de précision. Le plus souvent, il se contentoit de dessiner ses figures au trait sans aucune ombre. Lorsqu'il les vouloit terminer davantage, et y ajouter du lavis, comme il n'entendoit point la partie du clair obscur, et que ce qui faisoit valoir davantage ses desseins, étoit la promptitude avec laquelle il les exécutoit, ces desseins finis devenoient froids et languissants, et ne faisoient aucun effet. Ceux où il réussissoit le mieux étoient ordinairement ceux qui lui avoient le moins coûté, et presque toujours ceux qu'il avoit fait dans le fort de l'ivresse. Il choisissoit dans ces instants des sujets libres et des bacchanales, en quoi il ne suivoit que trop un malheureux penchant qui le portoit à la débauche. Ses admirateurs n'ont point fait difficulté de le comparer, et même de le mettre au-dessus de

Raphaël, de Michel-Ange et des Carraches. Cet éloge est outré; mais il faut cependant convenir que La Fage est un fier dessinateur, et qu'en cette partie, ses ouvrages méritent une place distinguée dans les cabinets. Les desseins de ce maître, qu'a rassemblé M. Crozat, sont en grand nombre; ils comprennent presque tout ce que La Fage a fait dans le cours de sa vie, c'est-à-dire, tout ce que M. Bourdaloue, M. Garnier, sculpteur, et Van Brugen, qui avoient beaucoup fait travailler La Fage, avoient recueilli eux-mêmes, et ce que M. Crozat, qui avoit pareillement connu ce dessinateur, avoit eu de lui ou de ses héritiers. (Catalogue Crozat, p. 124-6.)

— Le sieur Pio, dans ses *Vies des peintres* manuscrites, le fait naître en 1648 et passer à Rome en 1673, déjà profond dans la partie du dessein, et ayant fait dans son pays de grandes études sur l'anatomie. Il ajoute que, lorsqu'il fut à Rome, il étudia avec un grand zèle d'après l'antique et les ouvrages des Carraches, et que, toutes les fois qu'il remporta le prix proposé par l'Académie, ce fut avec une distinction toute particulière, qu'il s'en falloit cependant beaucoup qu'il sût colorier comme il savoit dessiner, puisqu'à peine trouve-t-on de lui quelques miniatures ou quelque sujet d'éventail; encore sont-ils d'un bien mauvais goût d'exécution. Jamais personne n'a vécu plus misérablement. La plupart du temps il n'avoit pas de quoi payer son écot au cabaret. Il étoit dans l'usage de faire alors un dessein, qu'il envoyoit au cavalier Hyacinthe Brandi ou à quelque autre curieux qui ne manquoit pas d'envoyer de quoi payer son hôte. Il dessina une fois, au charbon, tout le plafond d'une chambre d'une maison, près de la Trinité du Mont, dans laquelle a demeuré la reine de Pologne, qui fit effacer cette composition, parce qu'elle étoit traitée d'une façon trop libre; car c'étoit d'ailleurs une si belle chose, qu'elle attiroit la curiosité de tous les connoisseurs. On fait aussi beaucoup de cas, à Rome, de trois

desseins de La Fage qui sont dans l'Académie de Saint-Luc, et dont l'un représente Moïse exposé sur le Nil. Après avoir demeuré six années dans Rome, il retourna en France, où l'on dit qu'il mourut d'une chute qu'il fit de dessus un âne. C'étoit un homme si particulier et si peu propre à se contraindre sur rien, qu'il aima mieux toute sa vie vivre dans la plus grande indigence que d'accepter les offres que le cardinal Azzolini et le marquis del Carpio lui faisoient de le prendre auprès d'eux, avec une pension honnête, parce qu'ils vouloient l'astreindre à travailler seulement pendant le jour à des desseins qui lui seroient ordonnés. C'est ainsi qu'on parle de La Fage en Italie.

— Raymond de La Fage, né en 1656, à l'Isle en Albigeois, à sept lieues de Toulouse et....... de Montauban, étoit fils d'un notaire du lieu, catholique. Dès sa plus tendre jeunesse, il témoigna un génie particulier pour le dessein, et son penchant parut tellement déterminé, que, dès le premier moment qu'il put estre en estat de tenir la plume, il ne fut pas possible de l'empêcher de griffonner tout ce qu'il imaginoit de représenter. Cette conduite obstinée lui attira de la part de son père de mauvais traitements qui l'obligèrent enfin, quoyqu'extrêmement jeune, d'abandonner la maison paternelle. Il se réfugia à Montauban chez un vitrier. C'étoit le seul endroit dans la ville où il put demeurer avec quelque satisfaction; car ce vitrier se mêloit de peindre, et c'étoit peut-être le seul peintre de la ville. La Fage n'y resta pas cependant longtemps; il abandonna ce nouveau maître chez lequel il ne trouvoit rien à apprendre, pour entrer chez un chirurgien. En faisant une telle démarche, il avoit des veues fort au-dessus de son âge; car qui auroit pu imaginer qu'un enfant, guidé par le seul instinct de la nature, et n'ayant encore veu aucuns ouvrages où il pût apercevoir la nécessité de sçavoir l'anatomie pour dessiner dans la grande correction, prît

de lui-même la résolution d'aller s'initier à cette science? Ce fut pourtant le seul motif qui le détermina à venir demeurer chez ce chirurgien; il avoit appris qu'il faisoit des démonstrations d'anatomie, et, pendant tout le temps qu'il demeura dans cette maison, il s'en instruisit si bien, qu'il n'eut plus besoin, dans la suite, d'étudier cette partie; elle lui devint si familière, qu'il sembloit que les muscles venoient se ranger d'eux-mêmes à leur place lorsqu'il dessinoit. M. Foucault, alors intendant de Montauban, qui a toujours eu, comme on le sçait, beaucoup d'amour pour les arts, apprit les progrès que faisoit La Fage; il voulut le connoistre, et, en ayant été surpris au delà de ce qu'on lui en avoit rapporté, il fit venir le père du jeune homme et le fit consentir à laisser aller son fils à Rome. M. Foucault lui en facilita les moyens. La Fage y demeura pendant trois années, et, pendant ce peu de temps, fit des progrès surprenants. Il y remporta le prix du dessein, et l'on conserve encore dans l'Académie de Saint-Luc, à Rome, le dessein qui lui mérita cet honneur. Tout Rome en fut étonné; lorsqu'il fut exposé, bien des gens le prirent pour estre de Michel-Ange, et il n'en étoit pas indigne, même au sentiment des Italiens, qui n'ont rien diminué de cette estime, et les desseins de La Fage ont encore parmi eux un grand crédit. La Fage étoit alors dans la plus grande vigueur; plein du feu qui l'animoit, il traçoit sur le papier, avec une rapidité surprenante, tout ce que son génie lui dictoit; c'est c qui fait que, comme il avoit l'esprit rempli d'idées lubriques, car il étoit extrêmement débauché, il paroissoit supérieur à lui-même lorsqu'il traitoit de ces sortes de sujets, et, par malheur, il ne lui est arrivé que trop souvent d'en représenter. La plus grande partie blessoit tellement les règles de la bienséance et de la pudeur, qu'ils périront tôt ou tard, et La Fage perdra par là une partie de la réputation qu'il auroit pu se conserver en ne représentant que des sujets qui puissent

estre veus. Mais La Fage n'étoit pas le maître de son tempément. Il s'étoit livré de trop bonne heure à la débauche; ses mœurs s'étoient entièrement corrompues, et, lorsqu'il eût pu se corriger, la mort l'enleva dans un âge peu avancé. Ses plus beaux desseins se faisoient dans le cabaret; là, il ne se nourrissoit que d'ail et de viandes salées. M. Bourdaloue, qui étoit fort curieux de ses desseins et qui le payoit pour en faire à un louis par jour, étoit quelquefois obligé de l'y suivre. Van Bruggen, qui a beaucoup fait graver de ses desseins, le mena avec lui à Anvers en 1682.

J'oubliois de dire, qu'à son retour de Rome, La Fage vint droit à Paris; mais son talent ne lui fut pas aussi avantageux qu'il se l'étoit peut-être imaginé; comme il ne sçavoit que dessiner, et comme peu de gens sont curieux de desseins faits au premier coup, il y trouva plus de gens portés à lui donner des louanges qu'à luy procurer de l'occupation. Il fut donc obligé, pour avoir plus de travail, de faire des desseins très-fins sur le vélin, le travail à la plume et les ombres lavées d'encre de la Chine; mais cette manière contraignoit son génie, et ce qu'il a fait dans ce genre n'approche point de ce qu'il a dessiné au simple trait, et au premier coup, sur le papier.

La Fage retourna, dans la suite, à Toulouse, où M. le premier président de Fieubet lui fit peindre l'histoire des anciens Tolosains dans une des chambres de son palais. La Fage en fit des desseins que M. Crozat a depuis fait graver, et il peignit ensuite ces tableaux de grisailles. Je doute qu'ils fassent un grand effet; car ses compositions ne doivent point faire d'effet en peinture; il n'y a aucune intelligence du clair obscur; ce sont d'excellentes académies rassemblées l'une auprès de l'autre. La Fage revint ensuite à Paris, et, bientost après, il voufut retourner en Italie. M. de Dieu, son amy, m'a assuré que ce qui l'y conduisoit étoit le désir de voir les beaux ouvrages

du Corrége, et en particulier ce qu'il a peint dans le dôme de Parme. Etant arrivé à Lyon, sa santé se trouva fort altérée par ses continuelles débauches, et, comme il ne vivoit pas avec plus de modération, il finit en peu de temps ses jours en 1684, n'étant alors âgé que de vingt-huit ans.

On voit encore aujourd'huy, à Rome, dans un cabaret qui a pour enseigne, je pense, l'Espérance, dans la rue Grégorienne, près la Trinité du Mont, une chambre où La Fage, dans une débauche, a dessiné contre la muraille, au charbon, une bacchanale ou triomphe de Bacchus avec une merveilleuse exécution. Il a dessiné, dans la même chambre et de la même manière, une charge fort plaisante de Gaspero de gli Occhiali et de Monaville, peintre de la reyne de Suède. Ce dernier étoit extrêmement petit et l'autre de grande taille; il a représenté Monaville sur un échaffaut assez élevé, qui peint un tableau infiniment plus grand que luy, et Gaspero, qui y est présent, fait paroître, par la comparaison de la taille, le tableau de petite forme, et par conséquent Monaville plus petit qu'un pygmée.

Je ne crois pas qu'il y ait de plus belle collection de desseins de La Fage et d'aussi nombreux que celle de M. Crozat. M. Chuberé en a aussi de beaux qu'il a eu de M. Dieu. (Ces deux collections ont été vendues en détail et sont actuellement dispersées.)

La Fage estoit si pratique de dessiner, qu'il lui importoit peu par où il devoit commencer pour dessiner une figure; quelquefois, il commençoit par un orteil du pied; d'autres fois, par le nombril, ou par quel endroit on luy indiquoit. On l'a vu quelquefois dessiner de la sorte une figure tout de suite et sans lever la plume. Il a aussi souvent proposé qu'on lui donnât cinq points fixes, et il s'engageoit de dessiner dans l'étendue de ces cinq points une figure, de façon que la teste, les deux mains et les deux pieds se trouvassent placés à cha-

cun de ces points donnés. M. Crozat lui a veu faire cette expérience.

— Le dieu de l'Amour, des satyres, des faunes et des bacchantes couronnant un cartel sur lequel est placé le buste de Raymond de La Fage ; cette pièce est de son dessein et gravée à l'eau forte par Ertinger. M. Crozat a cette planche ; c'est le frontispice de ce qu'il a fait graver ; il en a aussy le dessein. — Le portrait de Raymond de La Fage dessiné par luy-même, il a voulu en même temps représenter son génie et ses inclinations ; c'est pour cela qu'on le voit en Bacchus couronné de pampres, de vignes, et environné de faunes, de satyres et de bacchantes. Le crayon qu'il tient à la main marque sa profession. Le torse, sur lequel il s'appuie (c'est une statue mutilée qui est à Rome dans le palais du Belvéder ; on la nomme le *Torse*), fait connoître que c'étoit particulièrement dans l'étude de l'antique qu'il avoit puisé tout ce qu'il sçavoit. Ce dessin de La Fage a été gravé par Corneille Van Meulen. — Bacchus, assis près d'un médaillon qui représente le portrait de La Fage à qui un satyre et des tritons viennent rendre hommage. Gravé à l'eau forte par Ch. de La Haye. Ce de La Haye est le même qui a gravé quelques pièces au burin ; il étoit médiocre graveur ; ce qu'il a fait d'après La Fage n'est pourtant pas mal. — Aux deux portraits gravés par Ertinger et par Van Meulen, il y a : *Effigies Raymundi La Fage Galli delineatoris celeberrimi. Obiit anno* 1684, *Ætatis* 28. — En peignant son portrait, La Fage a voulu en même temps peindre son humeur et son génie dans ces trois pièces. Il étoit extraordinairement débauché, et les ouvrages dans lesquels il a le mieux réussi en sont une preuve évidente. Ce sont des bacchanales qui ne sont pas toujours fort chastes. Le principal mérite de La Fage est d'avoir dessiné avec liberté et avec franchise, et de bon goût en même temps ; mais il étoit borné, et jamais il ne sçut composer. Ce sont de belles

académies placées sans choix; enfin il a, ce me semble, tâché d'imiter en tout Michel-Ange, et l'on dit que, lorsqu'il arriva à Rome, chacun fut extraordinairement surpris de voir un jeune homme dessiner avec tant de hardiesse.

— Dieu apparoissant à Abraham; gravé par Ertinger sur une esquisse de La Fage. Suite de Van der Bruggen. Quoyque le nom d'Ertinger y soit, on n'a pas laissé d'y graver, depuis que la planche est passée en Hollande : *Raymond La Fage fecit.* Cecy fait voir qu'il ne faut pas adjouster foi à cette même mention, qui a esté mis sur la planche de Lucifer précipité dans l'abîme avec les mauvais anges, pièce qui est aussi gravée par Ertinger.

— Le Triomphe de Bacchus et d'Ariadne, frise composée de huit pièces gravées par Ertinger. La Fage réüssissoit surtout à ces sortes de sujets, et c'est assurément ce qui est de plus beau dans son œuvre. J'en ay eu les desseins originaux de chez M. Crozat.—Le Triomphe de Flore en huit planches gravées à l'eau forte par Corn. Van Meulen. M. Crozat achetta ces derniers, à Toulouse, de La Fage même; c'est par où il a commencé sa curiosité.

— Une suite d'esquisses sur divers sujets, au nombre de trente et une pièces de diverses formes et grandeurs, dessinées et gravées par R. de La Fage à Rome, d'où les planches ont été transportées à Augsbourg. Elles s'y vendent chez Jérémie Wolff.

— Une bataille, gravée à l'eau forte en 1709, sur une esquisse fort croquée. Dans le milieu, il y a des soldats qui sabrent les ennemys, qui se couvrent de leurs boucliers. Dans un bout, il y a un soldat qui tient une teste qu'il a coupée, et de l'autre côté, à terre, sur un bouclier, on lit : Fait à Paris, 1709. Cette pièce est gravée par Ferdinand de la Monce, né à Munich, d'un père qui étoit de Lyon et qui exerçoit la peinture.

— Divers sujets tirés de l'histoire de Toulouse, représentés en dix pièces gravées par Ertinger sur les desseins de R. de La Fage. La Fage fit ces desseins lorsqu'il repassa à Toulouse. M. le premier président de Fieubet les lui fit faire, et La Fage les exécuta ensuite en grisaille dans une des chambres de l'hostel de ce magistrat à Toulouse; en envoya, dans la suite, les desseins à Paris, à M. Crozat, qui les fit graver par Ertinger. — Il y a à la teste un frontispice d'écriture ou titre. M. Crozat a ces planches et les desseins. *Mariette a ensuite effacé ces trois derniers mots pour les remplacer par ceux-ci :* Mais il n'a pas les desseins.

— Ce qui a été exécuté par Ertinger est une copie très-fidelle des desseins de l'auteur. Vermeulen a aussy parfaitement bien réussy dans le peu qu'il a gravé. Pour M. Audran, quoyque ce qu'il a fait soit très-bien dessiné, il n'est pas si satisfaisant que les ouvrages des deux graveurs précédens; car il n'a pas tout à fait rendu la manière de La Fage, il n'a pu s'empêcher d'y mettre de la sienne. Ce qu'a gravé Simonneau est lourd et encore moins dans la manière de La Fage que ce qu'a fait M. Audran. Je ne sçais qui estoit ce de La Haye; mais je trouve qu'il n'a pas mal rendu les desseins de La Fage; il serait seulement à souhaitter que sa pointe fût moins égale et que ses fonds fussent plus dégradés (1).

LA FOSSE (CHARLES DE). Suivant la notice des Peintres françois qu'a donnée M. André Bardon, La Fosse n'avoit que 76 ans à sa mort, arrivée en 1716. J'apréhende qu'il n'y ait

(1) Pour Raymond de La Fage, nous ne pouvons que renvoyer à l'étude spéciale écrite par l'un de nous dans le second volume des *Peintres provinciaux*, pages 227-64; les notes de Mariette y ont été employées, et elle en est, d'un autre côté, l'annotation perpétuelle et le complément.

erreur, car la datte (de 80 ans), rapportée par le P. Orlandi, a été donnée par M. Crozat, chez lequel est mort La Fosse (1).

LAGOU (CHARLES), Angevin, a peint le tableau de la Visitation, qui est dans l'église des religieuses de Bellecour à Lyon (De Bombourg) (2).

LA GRIVE (l'abbé JEAN DE), né à Sédan en 1689, mort à Paris en 1757, âgé de 68 ans (3).

---

(1) Voir d'Argenville, *Vies des Peintres*, IV, 189, et les *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie de peinture*, II, 1-7. Lafosse fut enterré à Saint-Eustache (Piganiol, III, 191). L'hôtel Crozat, rue de Richelieu, passa à la maison de Gontaut (Pig., III, 152) et à la maison de Choiseul.—Lors de la démolition de l'hôtel Choiseul, rue de Richelieu, « on a transporté sur toile, par parties, le plafond à « l'huile de Lafosse, Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupi- « ter, qui couvrait le plafond d'une galerie de soixante-cinq pieds et « demi de long sur vingt et un demi de large ; on assure que ces « parties pourraient se réunir avec plus de facilité qu'on ne les a « détachées ; c'est ce qui fait aujourd'hui la curiosité des ama- « teurs. » Bachaumont, 24 décembre 1786, XXIII, p. 295-6. Ce soin n'a pas suffi à son salut, et l'on ne sait rien du sort de ces morceaux qui, ne trouvant pas d'emploi, ont sans doute été dispersés. — Vateau a laissé, parmi les têtes d'un dessin conservé au Louvre, le plus délicieux portrait de la petite-nièce de Lafosse, Mlle d'Argeneu, remarquable par son beau talent de musicienne. — Il a eu pour neveux Antoine Delafosse, le poëte tragique, et le commissaire Lafosse, celui qui, selon Rigoley de Juvigny, assurait à Piron qu'il avait un frère homme d'esprit. C'est le commissaire Lafosse qui épousa une Poquelin, et leur fils, l'abbé de Lafosse, assista, en qualité d'arrière-cousin de Molière, à la lecture solennelle de l'éloge de Champfort. — Taschereau, *Histoire de Molière*, éd. in-12, p. 196.

(2) « M. Martinon, avocat, étoit fort noir ; il fit faire son portrait « par le peintre Lagoux, d'Angers, et le laissa fort longtemps sans « le retirer. Lagoux lui dit un jour : « Monsieur, si vous ne retirez « votre portrait, l'hôte de la Tête noire me le demande. » — Ménagiana, éd. de 1715, I, 305.

(3) Il n'est besoin de rappeler à personne que l'abbé de la Grive n'était pas un artiste, mais un géographe des plus distingués. Les planches de son précieux plan de Paris, de ceux des environs de

LA GUERTIÈRE (FRANÇOIS DE). Il étoit François et peintre d'ornements. Dans un voyage qu'il fit à Rome vers le milieu du dix-septième siècle, il dessina, pour son étude, les agréables *grotesques* dont Raphaël a enrichi les loges du Vatican, et de retour en France, il en grava plusieurs planches qu'il fit paroître sous les auspices du fameux curieux Michel Jabach, auquel il en fit la dédicace. Il s'en faut beaucoup qu'il ait tout gravé, et, comme ces peintures périssent chaque jour et que bientost en n'en verra plus rien, on n'a que plus sujet de regretter que le tout n'ait pas été gravé par un artiste si propre à faire sentir l'élégance et la grâce de ces riches compositions (1).

LA HYRE (LAURENT DE). *La biographie qui suit est un « Mémoire pour servir à la vie de Laurent de La Hyre, par Philippe de La Hyre, son fils, » que Mariette marque à la fin comme « copié sur l'original trouvé parmy les papiers de M. Félibien. »*

Laurent de La Hyre naquit à Paris le 27e jour de février 1606, et fut baptisé à Saint-Germain de l'Auxerrois. Son père s'appeloit Etienne, natif aussi de Paris, qui étudia la peinture dans sa jeunesse; et, ayant eu occasion de passer en Pologne, il y fit plusieurs ouvrages considérables. Ensuite, étant revenu à Paris dans les premières années de ce siècle, et ayant trouvé que les arts dont il faisoit profession n'étoient pas recherchés dans ce temps-là, il achetta une charge con-

---

Paris, de Versailles, de Saint-Cloud, de Marly, de Beauvais, sont arrivées à la calcographie du Louvre. Dès 1750, il fit paraître, pour transférer la Monnaie à l'hôtel Conti, un projet conservé au même dépôt (no 2319 du livret).

(1) M. Robert Dumesnil a, dans son *Peintre français*, catalogué les pièces gravées par la Guertière.

sidérable qu'il exerça jusqu'à la fin de sa vie. Il ne laissoit pourtant pas de peindre pour son divertissement, et les tableaux qu'il faisoit étoient de médiocre grandeur et représentoient de grandes histoires comme celle des Scipion, etc. Il se maria ensuite à la fille d'un bourgeois de Paris nommé Philippe Humbelot, dont il eut beaucoup d'enfans (1); mais le premier fut Laurent dont nous parlons icy.

Laurent passa les premières années de sa jeunesse à apprendre à écrire et l'arithmétique, son père n'ayant pas dessein qu'il étudiât la peinture ni qu'il fût d'église. Cependant, ayant un jour trouvé sur ses papiers à écrire une petite figure qu'il avoit dessiné de son génie sans aucun original, il jugea qu'il avoit beaucoup de disposition pour la peinture, et il résolut de l'y pousser. Il luy donna de bons desseins à copier, et surtout il le fit étudier la perspective et l'architecture, où il réussit très-bien, et pour lesquelles il conserva toujours une très-grande inclination. Il alla ensuite étudier à Fontainebleau d'après les ouvrages du Primatice, dont il prit la manière fort facilement. Nous avons plusieurs suites d'histoires qu'il dessina de son invention dans cette manière. Lorsqu'il fut de retour, son inclination le portoit à faire de grands tableaux, et il en fit plusieurs de différentes histoires pour s'exercer : ces tableaux étoient d'une manière forte et retenoient du goût des ouvrages de Fontainebleau.

Dans ce temps-là, M. Lallement, peintre assez fameux, commença de se faire estimer dans Paris, et Etienne de La

---

(1) Cf. *Abecedario*, II, 388-90, et *Documents*, III, 186.—Sur Lahyre, cf. d'Argenville, et les *Mémoires inédits des Académiciens*, I, 104-14. De Piles a inséré, à la suite d'un de ses volumes, un éloge de Lahyre, aussi par son fils Philippe, et peu différent de celui qu'a transcrit Mariette ; mais comme, n'étant pas de de Piles, il n'a pas été compris dans l'édition de ses œuvres, nous croyons qu'on nous saura gré de ne pas l'avoir retranché.

Hyre souhaita que son fils entrât dans son école. Mais il n'y fut que très-peu de temps, n'ayant rien trouvé dans ce maistre dont il pût profiter. Il continua, dans son particulier, ses grands tableaux, et à graver quelques planches à l'eau forte sur des desseins qu'il inventoit, et, ayant résolu de graver le martyre des douze apôtres sur des desseins qu'il avoit faits, et que nous avons encore entre les mains, il trouva la disposition du martyre de saint Barthélemy propre à estre exécutée en grand, et il en fit un tableau qu'il exposa en public un jour de Feste-Dieu. Ce tableau surprit les connoisseurs qui étoient alors, et ce fut ce qui commença à luy donner de la réputation. Il avoit toujours conservé ce tableau de saint Barthélemy; et son fils Philippe, professeur royal en mathématiques et en architecture, et de l'Académie, en a fait présent, en 1688, à l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, qui est la paroisse de l'Observatoire royal, où il demeura (1).

Laurent demeuroit en ce temps-là chez son père, dans le Marais du Temple, et il eut occasion de faire le tableau du grand autel des Capucins de ce quartier, avec deux des chapelles. Il fit aussi deux tableaux à Notre-Dame, pour y présenter le premier jour de may, à quelques années l'une de l'autre. Le premier est un miracle de saint Pierre qui guérit les malades par son ombre, et le second est une conversion de saint Paul (2). Dans ce même temps, il fit plusieurs desseins de tapisseries pour MM. Gobelin, qui avoient estably leur manufacture au bout du fauxbourg Saint-Marcel. Il se maria à l'âge de trente-trois ans et eut plusieurs enfans, dont l'aîné fut Philippe dont nous venons de parler.

Depuis ce temps-là, il a fait un grand nombre de tableaux

(1) Piganiol, VI, 154.
(2) En 1635 et 1637, Guillet, I, 118.

de cabinet qui représentent différentes histoires, dont les figures sont de médiocre grandeur (1). Ces tableaux sont d'une grande composition de figures mêlées d'architecture et de paysages qu'il touchoit d'une manière fort agréable. Un de ceux-là est présentement entre les mains de M. Petit, garde des balanciers du roy. M. de Montgoubert, commis aux bâtiments, en avoit plusieurs. Il y en a peu en des maisons particulières pour des plafonds et autres endroits des appartemens. Le tableau du maistre-autel des Capucins de la rue Saint-Honoré est de luy. Celuy des Capucins de Rouen, qui est une Descente de Croix, est estimé un des plus beaux ouvrages qu'il ait faits (2). Il fit encore, aux Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, à Paris, deux tableaux entre les six, dont les quatre autres sont de MM. Lebrun et Stella. L'un de ces deux tableaux représente l'entrée de N.-S. en Jérusalem, et l'autre son apparition aux trois Maries (3). Il y en a encore deux au dedans du couvent. Il y avoit à la grande chartreuse de Grenoble deux tableaux aux petits autels, dont l'un représentoit l'apparition de N.-S. aux pèlerins d'Emmaüs, et l'autre à la Magdelaine; mais je ne sçais si ces tableaux n'ont pas été bruslez dans l'incendie général de ce lieu. Il a fait encore un grand crucifix avec plusieurs figures au pied de la croix pour les capucins de Fécamp (4). On voit aussi, dans l'église du Sépulcre, à Paris, un saint Jérôme dans le désert, qui est un des tableaux de sa meilleure manière.

---

(1) C'est probablement de cette nature qu'était la suite de sujets sur l'histoire de Penthée décrite dans le *Cabinet de Scudéry*, p. 51.

(2) Cf. *Hist. de Rouen*. Ed. du Souillet, 4e partie, p. 312; au musée de Rouen. Signé : *L. de Lahire in. et f.* 1655.

(3) Cf. Piganiol, VI, 171 ; tous deux au Louvre.

(4) Cf. Beaurepaire, *Notes sur le Musée de Rouen*, 1854, in-8°, p. 7-8.

Il passa les dernières années de sa vie à faire des paysages en petit ornés d'architecture, dont M. Rolland, fermier général du roy, avoit la plus grande partie. Dans le premier établissement de l'architecture de peinture et sculpture à Paris, par M. de Charmois, il fut choisi pour remplir une des places des douze professeurs qui étoient alors les seules dignités de cette académie (1).

Il fit tous les desseins des tapisseries de l'église de Saint-Etienne du Mont, dont il n'y en a que quelques-uns d'exécutés sur ces desseins (2), qui ne sont que sur du papier à la pierre noire et rehaussés de blanc. Ceux qui ne sont point exécutés doivent être dans le trésor de l'église, et il y en a un grand nombre.

Il y a de luy, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Paris, un tableau historique des portraits des quatre principaux officiers de ville et des quatre échevins, avec une renommée et beaucoup d'architecture (3). Il y a aussi de luy une Descente de croix dans l'une des chapelles des Minimes de la place Royale (4). On voit encore de luy un assez grand nombre de tableaux dans plusieurs églises de quelques villes principales du royaume. Il a gravé luy-même, à l'eau forte, plusieurs grands desseins de Vierge et d'autres histoires. Ces deux desseins sont en long et représentent un Christ descendu de la croix et une Vierge pasmée et soutenue de plusieurs petits anges. Il avoit une forte inclination pour les mathé-

---

(1) Cf. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture.* Paris, Jannet; 1853, in-16. I, 36, 57, 66, 68.

(2) Cf. Guillet, *Mémoires inédits*, I, 112-3, et Piganiol, VI, 115-6. La Hyre donne aussi le dessin de la chaire qui fut sculptée par Lestocart. Pig., 113-4.

(3) Cf. Guillet de Saint-Georges, *Mémoires inédits*, I, 112.

(4) Et, dans le réfectoire, des tableaux représentant les instituteurs des ordres religieux. Pig., IV, 468.

matiques, mais il n'en avoit guère estudié que les éléments.

Il étoit d'une stature plus petite que grande, et, dans les derniers temps de sa vie, il estoit devenu fort replet, ce qui lui étoit causé par l'assiduité avec laquelle il travailloit à ses petits ouvrages de cabinet. Il étoit d'un naturel gay, il chantoit assez bien, ayant beaucoup aimé la musique, et étant d'une humeur agréable en compagnie. Cette humeur luy avoit acquis beaucoup d'amis, et l'on peut dire assurément qu'il n'avoit point d'ennemis. Il tâchoit d'obliger tout le monde. Il avoit aimé la chasse dans sa jeunesse, et ce grand exercice lui procuroit une parfaite santé. Vers l'âge de quarante ans, il fut attaqué d'une violente colique, à la suite d'un abcès dans l'anus, ce qui le réduisit à ne pouvoir pas se servir des bras pour porter à sa bouche. Cependant, il se rétablit peu à peu, et il devint fort gros, ce qui l'incommodoit considérablement. L'année avant qu'il mourut, il luy survint une enflure aux jambes, d'où il sortoit des eaux en grande quantité par de petites ouvertures; mais, ces eaux ayant cessé de couler, il luy survint un grand assoupissement, en sorte qu'en travaillant, les pinceaux lui tomboient des mains. Cet assoupissement augmentant et ne pouvant à peine se réveiller, il ne douta plus qu'il ne fût proche de la fin de sa vie, et il se disposa à la finir par tous les devoirs d'un bon chrétien. Il eut occasion de gagner les indulgences du jubilé après avoir reçu les saints sacrements de l'Eglise. Il vécut ensuite douze ou quinze jours de la même manière, le mal semblant demeurer dans le même état, et sans fièvre considérable; mais enfin, le vingt-neuvième jour de décembre 1656, un matin, il mourut sans qu'on s'en apperçût. Il étoit âgé de cinquante et un ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Eustache, sa paroisse, car il demeuroit alors dans la rue Neuve-Montmartre.

Il avoit un de ses plus jeunes frères (nommé Louis) qui peignoit très-proprement et surtout l'architecture, et il dessinoit d'une manière très-agréable (1). Il avoit cinq sœurs qui ont été toutes ensemble religieuses à Sainte-Perrine, à la Villette, et il y en avoit quatre qui dessinoient et peignoient très-bien, surtout l'aînée, dont on voit plusieurs tableaux qu'elle a faits d'après des desseins de son frère, dans la chapelle du couvent où elle étoit. Celui de l'autel, qui est une présentation de N.-D. au Temple, est le plus grand et le plus achevé.

Un de ses meilleurs élèves a été l'illustre M. Chauveau, graveur en eau forte.

Le plus grand tableau de ceux de M. de Mongaubert est lorsque Rebecca donne à boire au serviteur d'Abraham et à ses chameaux.

Il y a encore un autre tableau d'histoire entre les mains de M. Paterne, ci-devant receveur général des gabelles. Les figures sont un peu plus petites que celles des autres. Le sujet de ce tableau est comme Laban cherche ses idoles, que sa fille Rachel avoit emportées. M. Paterne a aussi quelques paysages fort finis.

Il avoit fait pour M. Héliot un assez grand tableau d'histoire qui représente les mères des enfans de Béthel, qui les viennent reconnaître après avoir été dévorés par deux ours, à cause de la malédiction du prophète Elisée dont ils se mocquoient.

Il y aussi, dans le Marais du Temple, dans une maison qui appartenoit autrefois à M. Tallement, maistre des requestes (2), sept tableaux représentant les sept ars libéraux qui font l'or-

---

(1) Cf. Notice de Guillet de Saint-Georges, *Mémoires inédits*, I, 110.

(2) Il s'agit bien de Gédéon Tallemant, l'auteur des *Historiettes*, qui fut maître des requêtes vingt-cinq ans. Cf. la notice de M. de Montmerqué en tête de l'édition in-12, I, p. 13.

nement d'une chambre; les figures ne sont pas entières; elles sont grandes comme nature, et ces tableaux sont ornés d'architecture et accompagnés d'enfants. Il avoit fait aussi plusieurs ouvrages pour M. de Montauron.

Il avoit fait quelques plafonds pour M. le président Lotin de Charny, pour M. Le Féron, rue Bar-du-Bec, et il avoit produit les ornemens d'un appartement avec un plafond pour M. Oursel, rue Vivienne.

— Laurent de La Hyre vivoit dans le même temps que Vouet, et, lorsque celuy-cy, ayant acquis le plus de réputation, entraisnoit dans sa manière tous les peintres ses contemporains, c'étoit une espèce de nécessité de peindre et de dessiner comme luy, si l'on vouloit se faire estimer, et de là vient que son école se rendit si florissante. De La Hyre fut presque le seul qui ne se laissa pas entraîner à ce torrent. Sa manière étoit fort différente, mais elle avoit aussi ses approbateurs. Il n'avoit pas l'art de composer en si grand maistre que Vouet. Il n'estoit guerres plus recherché que lui dans son dessein, et l'on peut même dire qu'il ne connaissoit point ce que c'étoit que de donner du mouvement à ses figures et de les rendre flexibles; mais il peignoit agréablement et avec beaucoup de soin. Ses tableaux étoient ornés de paysages et de morceaux d'architecture qu'il traittoit parfaittement bien et dans toutes les règles de la perspective, doit il avoit fait une étude particulière. Ainsy, ses ouvrages étoient recherchés, et luy-même fort considéré. Comme il estoit très-laborieux, il employoit volontiers les longues soirées d'hyver à dessiner. C'étoit aussi dans ces heures de loisir qu'il s'occupoit à graver la plus grande partie des pièces qui composent son œuvre (1).

---

(1) M. Robert Dumesnil les a catalogués dans son *Peintre-graveur français.*

— Laurent de La Hyre mourut à Paris, le 28 décembre 1656, âgé de cinquante et un ans. Il avoit une manière de dessiner extrêmement roide et sèche; il paroist, par ce qu'il a fait dans les dernières années de sa vie, qu'il vouloit en prendre une autre plus souple; les tableaux, les desseins et les estampes que l'on avoit pour lors fait passer d'Italie en France, avoient servy à le désabuser; mais la mort l'empêcha de faire usage de cette résolution. Il étoit un de ceux qui composèrent les premiers le corps de l'Académie royale de peinture, et il a gravé à l'eau forte quantité de planches d'après ses propres desseins; le mesme goût qui règne dans ses tableaux se trouve aussy dans ses estampes.

— Eliézer offrant des bracelets et des pendants d'oreille à Rebecca, gravé à l'eau forte par François Chauveau, disciple de L. de La Hyre. Sans le nom du graveur,—Il y a été gravé depuis et se trouve sur la plus grande partie des épreuves.

— Le Sacrifice de Gédéon inventé et gravé à l'eau forte par L. de La Hyre. C'est M. de La Hyre le fils, l'architecte, qui en a la planche. Dans la manière des pièces gravées en 1639.

— Le corps mort de J.-C. étendu sur un linceul à l'entrée du sépulcre; la Sainte-Vierge pleurant la mort de J.-C., inventés et gravés à l'eau forte en 1648, par L. de La Hyre. Gravés d'une manière plus terminée que ses autres ouvrages, mais qui n'a pas la même légèreté. Elles ont été faites dans le temps que La Hyre cherchoit à changer de manière.

— La Sainte-Vierge montant au ciel en présence des apôtres, gravé à l'eau forte par François Chauveau. — J'en avois la planche que j'ay fait repolir.

— Une estude d'une tête d'enfant, 6°h. 4°6' travers. Sans nom ny marque; elle est pointillée. Elle est gravée par un frère de Laurent de La Hyre, qui mourut en , âgé de .

— Sainte Magdelaine s'entretenant avec un ange dans le

désert, d'après L. de La Hyre. N. Regnesson ex. J'en ay veu le dessein de L. de La Hyre.

LA HYRE (H. DE). Un paysage où des bergers gardent un troupeau de moutons, d'après H. de La Hyre, gravé à l'eau forte. V. Robert, exc. Le nom du peintre se trouvoit écrit au bas. Cependant, l'invention en est attribuée à Van der Cabel. — J'ay ouy dire à M. de La Hyre, le médecin, que ce paysage estoit d'après son père, sçavant mathématicien.

LA HYRE (JEAN-NICOLAS DE), l'un des fils du célèbre mathématicien Philippe de La Hyre (1), nacquit à Paris le 28 juillet 1685. Destiné à l'exercice de la médecine, il s'y prépara par d'excellentes études, et fut reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris avec distinction. Il mérita aussi d'être admis, en qualité de botaniste, dans l'Académie royale des sciences en 1711, et il s'y seroit certainement honoré, s'il se fût rendu plus assidu à ses assemblées et qu'il en eût voulu partager les travaux. Il avoit cru devoir profiter de la facilité qu'il avoit à dessiner, pour se former une suite complète de toutes les plantes connues, et, pour accélérer l'opération et rendre en même temps les plantes avec plus de vérité, il avoit imaginé un genre d'impression qui lui donnoit sur le papier le véritable contour des feuilles, leur attachement à la tige, la nature de la feuille, tantôt lisse, tantôt veloutée. Il ne lui restoit plus qu'à donner quelques touches et à réparer les en-

(1) Philippe de La Hyre, né le 18 mars 1640 et mort le 21 avril 1718, fut enterré à Saint-Jacques du Haut-Pas; Piganiol, VI, 136. Fontenelle a fait son éloge parmi ceux des membres de l'Académie des sciences. Son portrait, *peint par lui-même*, fut donné à l'Académie par M. Herissant; Bachaumont, 13 novembre 1771, VI, 40. Le Philippe de Lahire, reçu maître le 4 août 1670 (liste de 1682), et cité avec ce prénom dans les *Noms des plus fameux peintres* de Félibien, 1679, p. 77, doit donc être lui.

droits où il pouvoit y avoir des manques. Cela se faisoit avec promptitude; en peu de temps, il eût pu se procurer l'herbier le plus complet et le plus exact. Il se promettoit que l'Académie goûteroit ce projet et l'inviteroit à le suivre et à le perfectionner. Il se trompa; on lui fit sentir qu'il pourroit mieux employer son temps, qu'il y avoit pour l'Académie un dessinateur que cela regardoit uniquement. Peut-être ne fût-il si mal reçu que parce qu'il présentoit une chose dont il se vantoit d'avoir le secret et qu'on étoit piqué de ce qu'il refusoit de le communiquer. Quoy qu'il en soit, de La Hyre se piqua à son tour et s'exila de l'Académie, où il ne parut plus. Il remporta avec lui ses portefeuilles, déjà remplis d'un nombre assez considérable de plantes imprimées suivant sa nouvelle invention, qui, toutes, à l'exception d'une demie douzaine que j'ai gardée pour en conserver le mémoire, sont passées dans le cabinet de M. le prince Eugène de Savoye, et sont actuellement dans la bibliothèque impériale à Vienne (1). Elles auroient été portées beaucoup plus loin si le dépit ne s'en fût mêlé; il n'eut plus, depuis, d'autre occupation que celle de la médecine. Seulement, dans les moments qu'il auroit pu donner à la récréation, il prenoit, pour se délasser, le crayon et le pinceau, et peignoit à gouazze des paysages et de petits sujets de modes d'après le goût de Vateau, et il laissoit apercevoir qu'il étoit né pour faire un grand peintre, s'il en eût fait son unique talent. Il avoit en effet le tact sûr, une connoissance fort étudiée de la couleur et du clair obscur; il en sçavoit faire une heureuse application. Il jugeoit sainement

---

(1) Il est curieux que ce soit précisément Vienne qui ait envoyé à l'exposition universelle de Londres les plus admirables spécimens d'impressions produites sur des planches de métal, qu'on tire ensuite, par les plantes elles-mêmes, qui deviennent ainsi leur dessinateur et leur graveur.

des ouvrages de l'art. Il ne lui manquoit que de la pratique et une meilleure santé. Elle étoit si faible, qu'ayant été nommé professeur, et voulant remplir avec distinction le cours qu'il devoir remplir, il fit imprudemment des efforts trop au-dessus de ses forces. Il y succomba et mourut à Paris le 18 juin 1727. Il étoit lié d'amitié avec Vateau et avec une partie des meilleurs artistes, et je n'oublierai jamais celle dont il m'honoroit, depuis qu'il eût épousé une de mes cousines germaines.

LAIRESSE (GÉRARD DE). Il y a, dans l'œuvre de Lairesse recueillie par M. de Beringhen, laquelle est chez le roy, une suite assez nombreuse de pièces gravées sur ses desseins par J. Glauber.

LALIVE DE JULLY (ANGE-LAURENT) est né à Paris en 1725 d'un père fermier général et très-riche. Son amour pour la peinture lui a mérité, en 1754, une place d'amateur honoraire dans l'Académie royale de peinture et l'assemblage qu'il a fait de tableaux et de sculptures des principaux maîtres de notre école, n'y est non plus pas entré pour peu. On lui devoit cette marque de reconnoissance; car, avant lui, à peine voyoit-on dans les cabinets quelques ouvrages de nos artistes. Nous les regardions avec une indifférence qui sembloit justifier le peu de cas que nos voisins en faisoient. Il a été un temps qu'il gravoit beaucoup; mais depuis quelque temps il a perdu la tête; son état fait pitié. Son cabinet a été vendu et dispersé en 1770 (1).

LALLEMAN (GEORGE) étoit de Nancy et s'étoit établi à Pa-

---

(1) On connaît le précieux volume : *Catalogue historique du cabinet de peinture et de sculpture françaises de M. de La Live.* Paris, 1764, in-4°.

ris, où il exerçoit la peinture dans le commencement du dix-septième siècle. Sa manière étoit pauvre et sans goût, et cependant il étoit en réputation et fort employé. Son école étoit fréquentée et rien n'étoit plus préjudiciable à l'avancement des arts. On a de lui divers ouvrages, et entr'autres plusieurs clair-obscurs qui ne contrediront pas ce que j'avance.

LALLEMAND (JEAN-BAPTISTE) vit à Rome, où il s'est occupé à peindre des veües dans le goût de celles qu'a peint Gasparo de gli Occhiali; mais ce qu'il fait me paroît plus cru et plus pesant de touche. J'en ai vû cependant de lui exécutées à guazze qui n'étoient pas sans mérite. — Il a passé en France avec sa famille en 1761 et s'est arrêté à Lyon, où il a trouvé de l'ouvrage. Il est venu à Paris en 1762.

LAMBERTI (BONAVENTURA). M. Crozat avoit son portrait dessiné qui venoit de la collection de Pio.

LAMPSONIUS (DOMINIQUE), de Liége, homme de lettres qui avoit servy le cardinal Polus, et qui, depuis, fut secrétaire de l'évesque de Liége, avoit un amour particulier pour la peinture, ainsy qu'on le peut voir par la lettre qu'il écrivit au Vasari en 1564. Il luy avoit fourni la plus part des mémoires dont cet auteur s'est servy pour écrire les vies des peintres flamands. Lampsonius avoit luy-même fait les vers latins qui sont au bas de chaque portrait des anciens flamands qui furent mis au jour par la veuve de Jérosme Cock en 1572. Il s'occupoit principalement à peindre des portraits. Il mourut à Liége en 1599. L'on a son portrait dans la suitte des hommes illustres dans les lettres, originaires des Pays-Bas, mise au jour par Philippe Galle en 1604. *Vasari*, t. III, p. 271.

LANA (LUDOVICO). J'ay veu une estampe de luy représen-

tant Hercule combattant le lyon de Némée; elle estoit bien gravée et de chair, et d'un homme qui dessine bien quoyqu'un peu charge.

—A la suite d'un monogramme formé de deux L suivis d'un F (Voy. Brulliot), Mariette ajoute : Marque dont s'est servy Louis Lana, peintre de Modène, qui a gravé quelques pièces; entre autres, un Samson déchirant un lyon, que quelques-uns attribuent mal à propos à Louis Carrache.

LANCRET (NICOLAS), peintre, conseiller dans l'Académie royale de peinture, est mort à Paris le 14 septembre 1743, âgé de cinquante-trois ans. C'étoit un artiste laborieux, et qui, toute sa vie, a été employé à peindre des sujets dans le goût de ceux de Vateau; mais il s'en falloit beaucoup qu'il eût toutes les parties que possédoit celui-ci. Je ne lui trouve point de génie, car ses compositions sont presque toujours des répétitions de celles qu'il a produit une première fois. Son goût de couleur est mauvais, il est fade et idéal, et tout ce qu'il fait montre seulement un praticien. Je n'ay jamais vu une de ses figures ensemble; mais il a à lui quelques tours de figures, quelques têtes dont il fait usage et qui plaisent, et cela, joint à l'espèce de sujets qu'il a traités et qui ne sont faits que pour les superficiels, et qui aiment ce qu'on appelle aujourd'hui des sujets gracieux, lui a attiré continuellement de la pratique; aussi s'est-il procuré en assez peu de temps une fortune honnête. C'étoit un homme assez sérieux, et qui, peu répandu dans le monde, ne s'occupoit que de son travail. Il y a bien vingt-quatre ans qu'il débuta par deux tableaux: un Bal et une Danse dans un boccage, deux tableaux qui ont été à M. de Julienne et ensuite à M. le prince de Carignan, et je me souviens qu'ayant été exposés à la place Dauphine un jour de la Feste-Dieu, ils lui attirèrent de grands éloges. C'est aussy, selon moi, ce qu'il a fait de mieux, et il me semble

que depuis il n'a plus fait que décliner. Tel est le sort des ouvrages qui sont faits de pratique (1).

LANDINI (TADDEO). Il donna les desseins d'un arc de triomphe et fit deux statues pour la magnifique entrée de la grande-duchesse Christine de Lorraine, à Florence, en 1588.

LANFRANC (le chevalier JEAN), de Parme (2). Le Lanfranc avoit un génie propre aux grandes machines, et qui ne pouvoit se captiver à faire des desseins finis et arrêtés. Il exécutoit en grand des pensées sublimes, presque dans le même moment qu'il les avoit conçues; en cela, semblable au Corrège, dont il étoit le sectateur. On trouve cependant ici plusieurs de ses desseins qui sont terminés, et qui, par cet endroit, n'en sont que plus singuliers. (Catalogue Crozat, p. 41.)

— On vante beaucoup son tableau qui est au maître-autel de l'église de tous les saints, à Parme, et qui représente le Paradis. Pitt. di Parma, fol. 77. Il y aussi un beau tableau du Lanfranc dans le baptistère de Parme.

— Vingt-huit pièces représentant des sujets de l'Ancien-Testament, gravées à l'eau forte d'une manière fort croquée, mais en mesme temps des plus spirituelles, par Jean Lan-

---

(1) On connaît sur Lancret l'éloge écrit par M. Ballot de Sovot. Paris, 1743; il sera reproduit dans le *Recueil de réimpressions d'opuscules rares et curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France*, publié par MM. Arnauldet, Paul Chéron et l'un de nous. Le catalogue de la vente de Lancret donne aussi d'utiles indications. Les *Archives* en ont parlé plusieurs fois, *Documents*, I, 301, III, 179-80. La description d'un tableau de Lancret, par M. Cousin de Contamine, se trouve à la suite de son éloge des Coustou. — M. Jal a retrouvé, dans les registres de l'hôtel de ville de Paris, toute l'ascendance de Lancret, dont la bourgeoisie était d'un ordre plus que marchand, toute sa famille exerçant depuis deux siècles la cordonnerie.

(2) Voir sa vie dans Bellori, éd. in-8° de Pise, 1821, II, 103-23.

franc, d'après les peintures de Raphaël d'Urbin qui sont dans les loges du palais Vatican à Rome. Elles font partie d'une plus grande suite, qui a été gravée conjointement avec Lanfranc par Sixte Badalocchi.

— La Sainte-Vierge, assise sur un lieu élevé et tenant l'Enfant-Jésus adoré par deux saints évesques de l'ordre des Chartreux, gravé à l'eau forte par Pierre del Po.—Voyez, au sujet de cette estampe, Malvasia, tome II, p. 327.—Ce tableau est le même qui est à Naples dans l'église de Sainte-Anne des Lombards. Bellori en parle, et, dans le *Guida de' Forestieri*, l'on apprend que le saint Bruno y a été changé depuis en un saint Dominique par Luc Jordane.

— Le Trépas de la Sainte-Vierge. Elle est couchée sur un lit au milieu des apôtres, dont un à genoux lui baise la main. J.-C. descend du ciel pour recevoir son âme. Tableau qui, à ce qu'apprend l'inscription qui est au bas de l'estampe, est dans la chapelle de Flaminio Razzanta, dans l'église des jésuites de Macerata. L'estampe est fort mal exécutée. Elle a été gravée au burin par Jean-François Peregrini, d'Ancône, dans la manière du Pasqualini, mais pas si bien. On y trouve au bas le nom de *J. Lanfrancus pinxit* et de *J. Franc. Peregrinus Aconit. fecit et excud.* Bellori a fait mention de ce tableau dans la vie de Lanfranc; l'estampe est chez le roy dans l'œuvre de Lanfranc.

— Saint Augustin et saint Guillaume invoquant à genoux la Sainte-Vierge, que J.-C. couronne dans le ciel. Gravé au burin par Et. Baudet, d'après le tableau qui est dans le cabinet du roy de France. — Ce tableau du roy est le mesme qui se trouve à Rome dans la chapelle de saint Augustin, qui est apparemment le petit tableau.

— Saint Benoît assis dans un désert entre saint Bruno et saint Bernard. Il porte sa main à sa bouche en regardant saint Bruno, comme pour l'inviter au silence, et, de l'autre main,

il donne à saint Bernard le livre de sa règle. Estampe gravée à l'eau forte, sans nom d'artiste. Je la crois gravée par Ant. Richerius. J'en ai vu une autre du même dessein gravée par Th. Cruger au burin, en 1621, avec le nom de ce graveur, précédé de celui de Lanfranc, et il est indubitable que le dessein en est de ce peintre. Je fais cette remarque, parce que, dans la suite des desseins gravés par J. Biscop en Hollande, le même dessein se trouve gravé sous le nom du chevalier Vanni, ce qui est, comme l'on voit, une méprise. On voit, dans le fond de celle de Cruger, comme dans celle qu'a gravée Biscop, un évêque et un hermite, précédés de saint Jean-Baptiste, figures qui ne se rencontrent point dans une estampe gravée à l'eau forte, et elle est de l'autre sens, c'est-à-dire que saint Benoît donne le livre de la main gauche. Elle est gravée assez proprement.

— Saint Charles à genoux implorant l'intercession de la Sainte-Vierge auprès de Dieu pour la cessation de la peste dont étoit affligée la ville de Milan. Gravé à l'eau forte et artistement. Il n'y a aucun nom d'écrit au bas de la planche; mais, à cette épreuve-cy, que j'ai adjoutée, l'on y avoit écrit à la main le nom de Lanfranc, et je ne doute nullement qu'il n'en soit l'inventeur et peut-être Périer le graveur. — Cette même pièce a été mise dans l'œuvre de Carle Maratte, d'où il faudra, je pense, la retirer, car elle ne me paroist pas y convenir. — Non plus qu'à ceste œuvre-cy, étant du chevalier Perugin, ainsy que je l'ay remarqué dans l'œuvre de K. Maratte.

— Saint François d'Assise à genoux tombant en extase entre les bras de jeunes anges. *Jo. Lanfrancus delin. Anto. Richerius incidit.* Cette pièce, gravée à l'eau forte, est si bien dans le goût de l'auteur, que, si le graveur, qui certainement est un de ses disciples, n'y avoit pas mis son nom, on ne pourroit le donner à d'autres qu'à Lanfranc même. Ce même

Ant. Richerius a gravé, ce me semble, la veue de la vigne du Lanfranc hors la porte Saint-Pancrace. Cette pièce se trouve chez le roy dans l'œuvre du Lanfranc. Elle est gravée à la peintre.

— Sainte Magdelaine enlevée au ciel par les anges; gravée à l'eau forte et terminée au burin par L. Simonneau le jeune, sur un dessein de N. Coypel, d'après un tableau de J. Lanfranc. — La planche qu'avoit G. Vallet a été gravée d'après un tableau qui a appartenu à M. Crozat.

— La Religion et la Force, représentées par deux femmes assises aux côtés des armes du dauphin de France; frontispice du livre : *Delphini Ludovici XIII filii Genethliacon*, gravé au burin à Rome, en 1638, par C. Cungius. J'y trouve au bas ces deux marques : A L (*en monog.*), et deux C entrelassés qui sont certainement la marque de C. Cungius. L'autre est celle du peintre, que je croirois assez estre Antonio Lalli plutôt que Lanfranc. — Ou plutôt encore Algarde, qui s'est quelquefois servi de ce monogramme; j'en ai la preuve dans mes desseins.

— Une femme couronnée de laurier et vêtue d'une robe parsemée d'étoiles, pour signifier la poésie, est assise aux côtés des armes de la maison de Médicis près d'un jeune homme ailé qui représente le génie de cette science. Frontispice du livre, gravé à l'eau forte pour : *Le Grazie rivali, decclamazioni accadem. del cav. G. B. Manzini.* Cette pièce a beaucoup de la manière de Lanfranc; elle en a pour le moins autant de celle du Pesarèse, et il est assez difficile de déterminer auquel des deux on doit l'attribuer. Ce Manzini étoit grand amy du Guide; c'est lui qui fit un recueil de toutes les poésies faites à l'occasion du Ravissement d'Hélène du Guide; ainsy, je croirois plus tost que le dessein de ceste pièce-cy seroit plutôt du Guide ou Pesarèse que de Lanfranc. Je crois en avoir le dessein original du Pesarèse. — Ouy, je l'ay, et la pièce n'est point coûteuse.

LANGETTI (JEAN-BAPTISTE), né à Gennes en 1625, a commencé de bonne heure à étudier sous Piètre de Cortone; mais, si le Boschini ne nous l'apprenoit pas dans sa *Carta del navegar*, p. 538, on auroit peine à le croire, tant il y a de différence entre les deux manières. Celle du Langetti se raproche davantage de la manière de l'école vénitienne. Son pinceau est vigoureux et a beaucoup du faire de Pierre-François Cassana, son compatriote, sous lequel il se perfectionna dans la peinture, lorsqu'il passa à Venise, où il trouva le peintre établi. Le Langetti choisit comme lui cette ville pour sa demeure, et l'on y trouve nombre de ses ouvrages ainsi qu'à Padoue; on y voyoit un tableau d'Apollon écorchant Marsyas, qui est actuellement dans la galerie de Padoue et qui a mérité les éloges de Boschini dans l'endroit ci-dessus. C'est un sujet tragique et triste, et le Rossetti *Pitt. de Padova* remarque que c'étoient ses sujets favoris et ceux qu'il traitoit le plus volontiers. On ignore le temps de sa mort; l'on sçait seulement qu'il vivoit en 1671; quelques-uns de ses tableaux portent cette datte. *Vite de Pitt. genovesi, della nuova ediz.*, t. II, p. 22. L'auteur *Della pitt. venez.*, p. 520, rapporte son épitaphe, qui se trouve dans l'église de la Madelaine; elle porte que sa mort arriva en 1676. On le dit âgé de quarante-un ans à cette époque; il devoit donc être né en 1635 et non en 1625. Voici l'épitaphe du Langetti : Jo. Baptista Langetti, celeberrimus pictor, naturæ cessit moriens, vivens qui arte naturam excoluit, anno Domini MDCLXXVI, XI kal. novemb.

LANZANI (POLIDORO). Dans les registres mortuaires de l'église de Saint-Pantaléon, à Venise, on trouve écrit: « 21 *luglio* 1565, *Polidoro pittor, d'anni* 50, » et il est très-probable qu'il est question de notre peintre.

LARGILLIÈRE (NICOLAS DE), peintre ordinaire du roy, rec-

teur chancelier et ci-devant directeur de l'Académie de peinture, mourut à Paris le 20 de mars 1746, dans la quatre-vingt-onzième année de son âge, étant né le 2 octobre 1656 : *Mercure de France*, mars 1746. Jamais peintre n'a été plus universel que M. de Largillière. Il a donné des preuves de son habileté dans tous les genres de peinture, histoire, portrait, paysage, animaux, fruits, fleurs, architecture. Il composoit avec la plus grande facilité, et jamais il n'y eut de plus grand praticien. A force d'avoir vu et examiné avec attention la nature et l'avoir copié exactement pendant plusieurs années, et d'en avoir fait de grandes études, il ne se servoit presque plus des modèles, de mannequins ou de choses réelles devant ses yeux. Tout étoit présent dans son imagination, meubles, étoffes, animaux, etc. Son plus grand travail a été le portrait, comme étant le plus utile; aussi y a-t-il fait une fortune considérable. La plupart de ses portraits, surtout ceux qui sont jusqu'aux genoux, font connoître ce grand peintre, par la richesse des fonds, des ornemens et des attributs qui conviennent aux personnes qui y sont représentées. Ce sont de véritables tableaux qui seront toujours recherchés des connoisseurs. On trouveroit dans Paris douze à quinze cents de ses portraits; car il a peint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. Un de ses derniers portraits est celui de M. Néricault Destouches, qu'on peut voir dans la salle de l'Académie françoise au Louvre. Ses principaux tableaux d'histoire sont dans la grande salle de l'hôtel de ville à Paris et un dans l'église de Sainte-Geneviève, dans lesquels il a représenté les principaux officiers du corps de ville de grandeur naturelle (1).

---

(1) Sur Largillière, voyez d'Argenville, IV, 284; le poëme de Santeul : *In votiva tabella ad ædem D. Genovefæ pictus fraudulenter conqueritur ex albo Santolius niger, ad Cl. Bosc urbi præfectum*, tableau conservé maintenant à Saint-Etienne du Mont; Piganiol,

Il a laissé à ses héritiers douze tableaux de la Vie de N. SS. et de celle de la Sainte-Vierge, et quelques autres sujets de l'Ancien-Testament. Quatre de ses tableaux représentant l'Entrée de Jérusalem, le Portement de croix, l'Elévation de la croix et le Crucifiement ou mort de N.-S., méritent entr'autres une attention singulière; ils ont environ quatre pieds et demi sur trois de hauteur. Les effets en sont surprenants, et les compositions donnent une grande idée de la fécondité de son génie. Le pinceau du grand homme pourroit être comparé à celui de Rubens ou du Corrège. M. de Largillière se faisoit un plaisir de faire part de ses connoissances à toutes les personnes qui le consultoient. Son caractère étoit doux et obligeant, et il joignoit à la douceur une grande probité. Il avoit épousé la fille du célèbre Forest, peintre du roy. Le sistème endomagea fort sa fortune, et il eut cela de commun avec Rigaud.

LASNE (MICHEL), estoit de Caen en Normandie; il y nacquit en 1595 et mourut à Paris en 1667, étant pour lors logé aux galeries du Louvre, où la reyne-mère lui avoit fait avoir un appartement. (Le Comte, t. III, p. 195 6.) Je trouve qu'il estoit à Anvers en 1617 et 1620, et qu'il estoit de retour en France en 1621. Sa manière de graver, sèche et carrée, me feroit croire qu'il a pu estre disciple de Théodore Galle, et encore plustost de Pierre de Jode le vieux, qui, non-seulement gravoit, mais tenoit boutique d'estampes et faisoit graver

---

IV, 102, sur le tableau du repas donné au roi par la ville en 1687; l'*Histoire de l'Hôtel de Ville*, par M. Leroux de Lincy, *Appendice* I, nº 77, p. 44, pour son marché de 5,300 livres en date du 14 septembre 1702, pour un tableau des officiers en charge; les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1743, p. 2308, sur son portrait d'Arlaud, aussi *Abecedario*, I, 32, note 3; et les *Amusements du cœur et de l'esprit*, in-12, II, 498, pour des vers sur le portrait de Mlle Halley, peinte à 21 ans par Largillière à 82.

pour son compte de jeunes artistes. — « Lasne, graveur françois très-habile et très-bien fait de sa personne »; Vigneul-Marville, p. 182, cité dans Morery (1).

— Je croirois assez volontiers que Lasne seroit le disciple de Jacques de Bie. Il a gravé pour luy deux frontispices de livres d'après Rubens pour les médailles de Goltzius. Il faut examiner le temps que de Bie étoit à Paris et quand il est mort, et confronter cela avec les dates des premiers ouvrages de Lasne.

---

(1) Il en a été question plusieurs fois dans les *Archives*. (Cf. *Documents*, I, 39-48, 217-20; III, 171-2, 263-6.)—Dans un recueil in-4° de 40 pages, dont l'un de nous s'est déjà servi dans sa notice sur Gissey, et qui ne contient que des arrêts relatifs à la prérogative de la Prévôté de l'Hôtel d'instrumenter seule dans les maisons royales, on trouve, pages 12-7, une pièce relative aux scellés mis chez Lasne après sa mort : « Le lieutenant général de la prévôté de l'Hôtel ayant, au commencement de décembre 1667, été requis par aucuns des créanciers de Michel Lasne, graveur ordinaire de Sa Majesté, decedé aux galleries du Louvre, d'apposer le scellé sur les biens et effets delaissez par ledit défunt, et s'estant à cet effet transporté en son domicile auxdites galleries du Louvre, il auroit trouvé que maître de Barry, commissaire du Chastelet, avoit commencé d'apposer les scellés. » L'arrêt du grand conseil, qui autorisa à rompre et briser ceux de Barry et à lever ceux du prévôt de l'Hôtel, est du 7 décembre 1677; en conséquence, on les leva, et « le lieutenant général en la prévoté de l'hostel a levé lesdits scellez, et, a la prière et poursuite d'Elizabeth Lasne, fille dudit defunt, travaillé a l'inventaire et description de partie des biens qui se sont trouvez sous ledit scellé. » Mais Barry ne rendait pas les clefs des « coffres et cabinets du défunt. » Il y fut contraint, après une procédure que je saute, par un arrêt du roi en son conseil privé du 11 janvier 1668, d'où nous tirons tous ces faits. A la suite se trouve la signification du 14 janvier et cet extrait du procès-verbal de remise : « Et le 16e jour de janvier audit an 1668, led. sr commissaire Barry, pour satisfaire audit arrêt du conseil, a rendu quatorze clefs qui ont esté mises ès mains dudit sieur de Fontenay par le sieur Dabon, à qui elles avoient esté données par ledit Barry pour cet effet, lesquelles clefs sont celles des coffres, armoires et cabinet dudit défunt Lasne, sur lesquels ledit commissaire Barry avoit apposé le scellé, dont ledit Dabon a requis acte, et a signé Dabon, Perceval, de Fontenay, Royer. »

— Je croirois assez volontiers que Lasne est condisciple de Mellan, et que l'un et l'autre ont appris la gravure chez Gauthier.

— Quoy que Lasne aimât excessivement le plaisir et que, par ses manières enjouées et ses discours agréables, il attirât chez luy quantité de monde qui luy devoit faire perdre beaucoup de son temps, il n'a pas laissé de mettre au jour un grand nombre d'ouvrages qui sont une preuve de la facilité qu'il avoit à les produire. Il avoit commencé de bonne heure à s'exercer dans la graveure, et ses premiers ouvrages sont si semblables pour la manière à ceux que Mellan, son contemporain, faisoit dans sa jeunesse, que l'on pourroit croire qu'ils avoient appris l'un et l'autre leur profession dans la même école. Mais depuis qu'ils eurent changé leur première manière en une autre plus parfaite, Lasne en prit une, qui est à la vérité fort artiste, mais dont le principal mérite, consistant dans une touche libre et résolue, devient quelquefois sèche, et par conséquent peu agréable, ce qui vient aussy de ce qu'elle manque de légèreté. Comme il étoit naturellement maniéré, il ne pouvoit guères s'assujettir à imiter les autres manières, et comme, d'un autre côté, il étoit bon dessinateur et qu'il estoit propre à inventer, il préféroit de graver d'après ses propres desseins. Il l'a fait nombre de fois, et l'on a de luy des compositions qui ne seroient pas désavouées par les meilleurs peintres. Ainsy que Mellan, il a gravé beaucoup de portraits, la plus part d'après les desseins qu'il en faisoit, et qu'il avoit le talent de toucher avec esprit, sans beaucoup les ouvrager. Il eût été seulement à souhaiter qu'il eût été moins attaché à sa manière et qu'il ne se fût pas quelquefois négligé comme il a fait dans des ouvrages qui ne lui paroissoient pas avoir assez d'importance. A cela près, c'est un des plus habiles graveurs qui ayent paru en France. Le roy Louis XIII le considéroit; il luy avoit accordé le titre de son

graveur, et, lorsque l'on distribua sous son règne des logements au Louvre aux artistes qui excelloient dans leur profession, Lasne fut le premier d'entre les graveurs qui en occupa un.

— L'Ange annonçant à la Sainte-Vierge le mistère de l'incarnation, d'après François Pourbus. C'est le tableau des Jacobins de la rue Saint-Honoré.

— Jésus-Christ attaché en croix; dans le fonds, la Vierge tombant en pamoison entre les bras des saintes femmes. Il la dédia à Louis XIII; c'est une de ses meilleures pièces. Michel Lasne se nomme icy: *Regio beneficio regie domus inquilina.*

— La B. H. sœur Marie de l'Incarnation, religieuse converse de l'ordre des Carmélites en France, représentée en demy corps. Un ange soutient au-dessus de sa teste une couronne d'épines; dédié au chancelier Seguier par les carmélites de Pontoise. Un mauvais graveur a fait depuis des changemens à cette planche, pour en faire une sainte Madelaine de Passy.

— Portrait du cardinal de Bérulle en demie figure, les mains jointes. *A. Boudan exc.* Aux premières épreuves, il est représenté les yeux fermés, tel qu'il fut dessiné après sa mort, et ces épreuves sont rares. Depuis, cette teste a été effacée par Lasne, et refaite vivante d'après le portrait qu'il a gravé en grand.

— Portrait d'homme en buste dans un ovale. Sans nom. Antoine Menessier, de Rheims, architecte. Cette inscription manuscrite m'a été donnée par M. Claude-Bernard Menessier, architecte, son fils ou petit-fils.

— Portrait d'homme en buste dans un ovale. Sans nom. A cette épreuve-cy, il n'y a encore point de nom; mais il y a des armoiries où est représenté un cheval passant, par-devant un arbre. J'en ay veu une épreuve avec cette inscription : Louis de Verdun, architecte du roy.

— Un villageois faisant ses nécessités, ce qui est représenté dans une forme ronde placée au milieu de vases garnis de fruicts, de pains de sucre, et de flambeaux de cire, qui sont les présens que l'on a coutume d'envoyer à Paris le premier jour de l'année. Cette pièce grotesque a été faite en 1653. Au bas : *Bert. Fillet in. Lanbert ex. La beste royalle fe.* 1653.

LASTMAN (PIERRE), peintre hollandois, se trouvoit à Rome dans le même temps que Elsheimer ; ils avoient lié amitié ensemble et fait une espèce de société dans leurs études. Lastman peignoit des paysages ; il y en a un qui a été gravé en 1645 par un autre peintre hollandois, nommé J. Van Noordt. Sandrart, p. 286 et 288. Un graveur nommé Nicolas Petri a aussy gravé d'après ce peintre, en 1608, une Prière au jardin, qui est dans la manière de Elsheimer, mais dont la disposition est si mal ordonnée, que l'on voit bien que ce n'estoit pas son talent de représenter des sujets d'histoire. — *N. B.* Ce Nicolas Petri, graveur, est Nicolas Lastman, celuy qui a gravé le frontispice des ouvrages de Van Mander de l'édition de 1618, et le portrait dudit peintre. Il se nomme sur l'estampe, qu'il a gravé d'après Pierre Lastman, *Nicolas Petri*, sous-entendant le mot de *filius ;* c'est comme s'il avoit mis : *Nicolas Lastman Petri filius.* Il est bon d'y faire attention ; car du mesme homme on en pouvoit faire deux, et moy-mesme je m'y estois laissé tromper.

LA TOUR (MAURICE-QUENTIN DE), né à Saint-Quentin, le 5 septembre 1704, s'est fait de lui-même et a acquis une très-grande réputation par la vérité qu'il a sçu mettre dans ses portraits peints en pastel. Il n'a pas dans sa couleur la fraicheur qu'a mis dans la sienne la Rosalba, mais il dessine mieux. Il entre dans le plus grand détail, et il a le talent précieux de faire parfaitement ressembler. Mais son humeur est

singulière, et sa façon d'agir avec une infinité de gens, qu'il disoit être de ses amis, et dont, à ce titre, il a voulu faire le portrait, ne lui fait pas honneur. Il a méprisé de très-honnêtes présens qu'ils lui offroient et les a traités en vrai corsaire. On n'en finiroit pas si l'on entreprenoit d'en faire l'histoire, non plus que des scènes ridicules qu'il a donné à la cour, et qui ont beaucoup rallenti le désir qu'on y mettoit dans la recherche de ses ouvrages. Il croyoit s'y faire admirer par une sorte de philosophie qui tiroit de celle de Diogène le cynique, et il n'y a gagné d'autre avantage que d'être regardé comme un impoli et qui n'avoit aucun usage du monde. On lui a aussi reproché de n'apporter dans les sociétés, où il vouloit briller et se donner pour homme de lettres, qu'un reste à moitié digéré de ce qu'il avoit lu dans quelques livres un moment avant que de sortir de chez lui; et ces lectures étoient ordinairement faites dans des livres qui traitoient de matières fort au-dessus de la portée de son intelligence. Je lui pardonnerois ces écarts, mais non la hardiesse avec laquelle il vient de gâter le beau portrait de Restout, qu'il avoit donné pour son morceau de réception à l'Académie. Il se l'est fait remettre, je ne sais sous quel prétexte; apparemment qu'il s'est cru en état de mieux faire, et, sans s'apercevoir de combien il étoit déchu, il l'a retravaillé et l'a entièrement perdu. Quel dommage !

En voici un trait. Il peignoit le portrait de Mme de Pompadour; le roi étoit présent, et dans la conversation, il fut question des bâtimens que le roi avoit fait construire ; La Tour, qu'on n'interrogeoit pas, prit la parole, et eut l'impudence de dire que cela étoit fort beau, mais que des vaisseaux vaudroient beaucoup mieux. C'étoit dans le temps que les Anglois avoient détruit notre marine, et que nous n'avions aucun navire à leur opposer. Le roi en rougit, et tout le monde regarda comme une bêtise une sortie si im-

prudente, qui ne menoit à rien et ne méritoit que du mépris.

— Maurice Quentin de La Tour est né à Saint-Quentin, ville de Picardie, le 5 septembre 1704 (1). Dès sa plus tendre enfance, il montra du goût et de l'amour pour le dessein. Son père s'étoit mis dans la tête d'en faire un ingénieur; mais on lui fit sentir qu'avec une vue aussi courte que l'avoit son fils, il lui seroit impossible d'en faire le service, et il abandonna ce projet. Ce qui l'y avoit fait penser étoit l'ardeur avec laquelle il voyoit son fils se porter à dessiner; il copioit à la plume toutes les estampes qui lui tomboient sous la main. Un élève du peintre Vernansal apporta à Saint-Quentin des académies que ce maître avoit dessinées. Il les dévoroit des yeux et brûloit du désir d'en faire autant. Ce n'étoit pas là, cependant, l'intention de son père. Il avoit une trop mauvaise opinion de la peinture, et n'auroit jamais voulu consentir que son fils en eût fait sa profession. Il le lui fit sentir de façon que, voulant se soustraire à cette espèce de tyrannie, le fils, qui alors comptoit à peine quinze ans, prit la résolution de quitter la maison paternelle et alla se réfugier à Paris, qu'il regardoit avec raison comme le véritable centre des

---

(1) Ce fragment de Mariette sur La Tour avait été publié, par M. Georges Duplessis, dans les *Archives du nord de la France*, 1854; c'est ce qui fait qu'il n'a pas été compris dans les *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie royale* comme déjà imprimé. Sur Latour, on peut voir la notice de son ami le chevalier Bucelly d'Estrées, l'étude de M. Champfleury dans l'*Athenæum français*, année 1853, 14 mai, p. 464-6; 21 mai, p. 491-4; 11 juin, p. 561-4; 18 juin, 586-8, et celle plus récente, mais moins nourrie, de M. Desmazes. Aucun de ces deux derniers n'a assez insisté sur les belles œuvres conservées au musée de Saint-Quentin; mais, comme l'étude de M. Champfleury est destinée à reparaître dans ses *Peintres laonnois*, il la complétera certainement. — Les *Archives*, *Documents*, II, 148-9, ont publié une lettre de Latour.

beaux-arts. Il avoit lu sur des estampes le nom de Tardieu, le graveur; il lui écrit, lui demande aide et conseil, et Tardieu lui répond qu'il peut se mettre en chemin et le venir trouver. Il imaginoit que l'intention de La Tour étoit de faire un graveur. Celui-ci lui déclare, à son arrivée, qu'il veut être peintre. Où le placer? Tardieu jette les yeux sur Delaunay, qui tenoit boutique de tableaux sur le quai de Gesvres. Il est refusé. Vernansal, chez qui on le conduit, ne lui fait pas un meilleur accueil; enfin, il trouve entrée chez Spoëde, peintre tout à fait médiocre, mais galant homme, et, pendant tout le temps qu'il demeure avec lui, il travaille avec l'ardeur de quelqu'un qui a l'ambition de se distinguer et de percer. Le voilà bientôt en état de reconnoistre la faiblesse des talens de son maître. Il le quitte et passe à Londres, résolu de voir ensuite la Hollande, si son compagnon de voyage ne fût pas mort. Au bout de quelques mois d'absence, il revient à Paris. Il s'affiche pour peintre de portraits; il les faisoit au pastel, y mettoit peu de temps, ne fatiguoit point ses modèles; on les trouvoit ressemblants; il n'étoit pas cher. La presse étoit grande; il devint le peintre banal. Quelques portraits, qu'il fit pour des personnes de la famille du sieur de Boullongne, furent vus par Louis de Boullongne, premier peintre du roy, qui, à travers des défauts, sut y lire ce qu'il y avoit de bon, c'est-à-dire ce tact et ce don de la nature qui saisit du premier coup les traits d'un visage et s'assure de la ressemblance. Il demanda à voir l'artiste; il l'encouragea. Vous ne sçavez ni peindre ni dessiner, lui dit-il; mais vous possédez un talent qui peut vous mener loin; venez me voir. La mort de celui qui lui parloit avec tant de franchise et de bonté, arrivée en 1733, le priva du secours qu'il devoit s'en promettre. Il ne chercha plus de ressources que dans lui-même, et, redoublant d'efforts, il arriva bientôt au point de perfection qu'il se proposoit depuis longtemps. Ses succès, car il jouis-

soit alors de toute sa réputation, l'engagèrent à se présenter à l'Académie royale de peinture pour y être reçu; il y fut admis en 1744 avec distinction, et peu d'années après, en 1751, il monta au rang de conseiller, qui est le grade le plus honorable auquel puisse prétendre un peintre de portraits. Depuis cette époque, il ne s'est pas fait d'exposition au Salon du Louvre, qui n'ait fait voir de nouveaux chefs-d'œuvre de sa façon. Un des premiers qu'il y ait mis sous les yeux du public, en 1745, fut le portrait de M. Duval d'Epinoy, secrétaire du roi, qui vivoit alors avec lui sur le pied d'ami, et c'est ce qui l'engagea de faire graver sur la bordure de son tableau ces deux vers :

La peinture autrefois naquit du tendre amour;
Aujourd'hui l'amitié la met dans tout son jour.

Sentiments fort nobles, mais que l'amour du gain démentit bientôt, car, lorsqu'il fut question du paiement, il fallut batailler et se quitter bien mécontents l'un de l'autre. Le portrait étoit excellent; il étoit plus grand que ne le sont ordinairement les portraits au pastel. La figure étoit jusqu'aux genoux; mais c'étoit La Tour qui l'avoit voulu ainsi. Etoit-il juste de payer si chèrement ses caprices? On le verra bientôt jouer des scènes encore plus singulières. Mais, si cette conduite a fait trop souvent tort à son cœur, la perfection de ses tableaux ne lui en a pas moins fait une réputation durable et méritée. Il n'y a jamais mis cette fraîcheur et cette facilité de touche avec laquelle la Rosalba, en suivant la même carrière, s'est rendue si recommandable. Mais il est plus précis qu'elle; il dessine mieux, et, ce que l'Italienne n'a jamais fait, il n'a presque jamais manqué une ressemblance. Ses pastels ont toujours fait l'honneur des expositions. On y a vu avec admiration les portraits du peintre Dumont et Restout, qu'il a faits pour ses morceaux de réception à l'Académie, ceux du

président Bernard de Rieux et de la marquise de Pompadour, figures entières et d'une grandeur où l'on ne croiroit pas que le pastel pût atteindre, ceux du roy, de la reyne et de toute la famille, et, pour le dire en un mot, les portraits de tout ce qu'on connoît de plus distingué par leur naissance ou par leurs talents. Il avoit entrepris le mien, et je crois qu'il lui auroit fait honneur. Il me fit souffrir, car il y employa un si grand nombre de séances que je n'ose le dire. Le malheur a voulu qu'il en ait fait choix pour essayer s'il pouvoit parvenir à fixer le pastel à l'imitation de Loriot, qui prétendoit en avoir trouvé le secret et qui refusoit de le lui communiquer. On m'a assuré que le tableau en avoit tellement souffert, que de dépit il l'avoit jeté au feu; je ne sais si l'on m'a dit vrai, mais il est certain qu'il n'en a plus été question entre nous, et de là je juge qu'on m'a dit vrai; ce n'est pas la seule fois qu'il en a agi ainsi avec ses propres ouvrages. Il seroit à souhaiter qu'il se fût défait de cette mauvaise prévention, qui lui fait croire que l'expérience lui a fait acquérir des connoissances qui lui manquoient dans le temps de sa plus grande vigueur, et qui lui fait regarder de mauvais œil des ouvrages, où les plus difficiles ne trouvent qu'à louer. Il est juste qu'un peintre soit son critique, et il ne l'est même jamais assez. La paresse, l'amour-propre fournissent trop fréquemment des excuses sur des défauts qu'on reconnoît et qu'on veut oublier; mais il est tout aussi pernicieux de se dégoûter mal à propos de ce qui est sorti de ses mains, quand on le pousse à un certain degré d'excellence. Car, comme il n'est pas donné à l'homme d'atteindre à une entière perfection, il ne faut pas croire que quelque ouvrage que ce soit puisse être exempt de défauts; le meilleur est celui qui en a le moins, et presque toujours, quand on ne sait pas se retenir, on détériore une première production au lieu de l'améliorer; le plus sûr est d'aller en avant, et, supposé que l'on ait aperçu quelques par-

ties foibles dans un ouvrage sur lequel on s'est épuisé, de s'en corriger dans celui qui vient ensuite. Ce seroit sans doute la conduite qu'auroit dû suivre notre peintre. Il en a pris une autre plus courte, mais qu'on ne lui peut pas pardonner. Il a détruit par humeur d'excellents morceaux, uniquement parce qu'ils lui déplaisoient, et il est arrivé, ce que j'ai déjà remarqué, que ce qu'il a jugé à propos de substituer à ce qu'il effaçoit lui étoit très-inférieur. Qu'il dise tout ce qu'il voudra; il ne persuadera jamais ni à moi, ni à aucun de ceux qui en ont été témoins, que le portrait de Dumont, qui est dans la salle de l'Académie, vaille, tout excellent qu'il est, celui qu'il avoit fait précédemment et qu'il recommença sans en avoir pu donner de raisons plausibles à ceux qui l'interrogèrent là-dessus et qui lui en témoignèrent leurs regrets (1). Il avoit peint, à peu près dans le même temps, le portrait de M. Bernard de Rieux; c'étoit un ouvrage de la plus longue haleine et tel qu'on n'en avoit point encore vu au pastel de pareille taille. Il quitte l'appartement dans lequel il l'avoit peint, vient en habiter un autre; les jours ne sont plus les mêmes, et le tableau ne lui paroît pas produire l'effet qu'il s'en étoit promis; le voilà qui l'efface et qui en recommence un nouveau. Est-ce donc là une raison pour faire soupirer quelqu'un après un portrait dont il est bien aise de jouir, et qu'il sera, outre cela, obligé de payer le double? Cela a effrayé bien des gens, et certainement de la Tour auroit eu beaucoup plus de pratiques encore s'il eût été plus traitable. L'on sçait ce qui s'est passé entre lui et M. et Mme de la Reynière; leurs portraits lui restèrent, parce qu'en ayant mesuré le prix sur les richesses

---

(1) Ce portrait de Dumont, en bonnet, en robe de chambre et dessinant sur ses genoux, existe dans les magasins du Louvre, mais trop gâté par l'humidité pour avoir pu être exposé avec honneur.

de ceux qui s'étoient fait peindre, il eut le front d'en vouloir exiger cinq mille francs de chacun, et M. de la Reynière prit le parti de les lui laisser. Plusieurs années s'écoulèrent, après lesquelles, se lassant de voir ces deux portraits dans son atelier, il demanda qu'on les retirât et à en être payé, et il eut l'impudence d'appuyer sa demande d'un exploit. De véritables amis, consultés, lui auroient fait apercevoir le risque qu'il courroit en tenant une pareille conduite; il pouvoit être traduit vis-à-vis des arbitres, qui, jugeant du prix de ces tableaux sur le prix qu'ils mettoient aux leurs, auroient peut-être réduit à deux ou trois cens écus ce qu'il estimoit dix mille francs, et, les juges ne pouvant prononcer autrement, il ne lui seroit resté de ses prétentions que la honte de les avoir soutenues. Mais, comme les procès ont leurs désagréments, quels que bons qu'ils soient, M. de la Reynière a envisagé son repos; il a été entretenu dans cette disposition par M. de Malesherbes, son gendre. On a prié M. Silvestre, alors directeur de l'Académie de peinture, homme prudent et sage, de donner sa décision. M. de la Reynière a ouvert sa bourse et lui a permis d'y prendre tout ce qu'il jugeroit à propos, et ce n'est pas sans peines que cet arbitre judicieux a déterminé M. la Tour, je ne dis pas de s'en rapporter à son jugement seul, car il a eu la malhonnêteté de lui témoigner de la défiance en lui donnant pour adjoint M. Restout, mais à accepter 4,800 ₶, à quoi tous deux réunis ont estimé le prix des deux tableaux. S'il continue sur ce pied, qui sera assez riche pour se faire peindre par lui ? Moi-même, à quoi me serois-je reposé, s'il m'avoit fallu fixer un prix au portrait qu'il avoit voulu faire de moi et presque malgré moi ? Car il commence à ne plus connoître d'ami, lorsqu'il est question de ses portraits. M. de Mondonville, célèbre musicien, est un de ceux chez qui il va plus familièrement. Il a fait son portrait. Mme de Mondonville, qui joint au goût de la musique celui

de la peinture, dans laquelle elle s'est quelquefois exercée, désire avoir pareillement le sien; mais, avant que de rien entamer, elle lui fait l'aveu qu'elle n'a que vingt-cinq louis à dépenser. Là-dessus, M. de la Tour la fait asseoir et fait un portrait qui a plu à tout le monde; il a enchanté Mme de Mondonville, qui, sans perdre un moment, tire l'argent de sa cassette, et, le mettant dans une boîte sous des dragées, l'envoie à son peintre. M. de la Tour garde les dragées, renvoie l'argent. Mme de Mondonville imagine dans ce jeu une galanterie, et que, ne s'étant pas autrement expliqué lors de la première proposition, M. de la Tour veut lui faire présent du portrait, et, comme elle ne veut pas lui céder en générosité, elle lui fait remettre un plat d'argent qu'elle s'est apperçu manquer dans son buffet et qu'elle a payé 30 louis. Le nouveau présent éprouve le sort du premier; il est renvoyé, et Mme de Mondonville apprend que M. de la Tour a mis à son portrait sa taxe ordinaire de douze cens livres, et qu'il ajoute à cela qu'il ne doit avoir aucuns égards pour des gens, qui ne pensent pas comme lui sur le compte des bouffons, dont la musique et les représentations comiques divisoient dans ce moment tous ceux qui, dans Paris, se piquoient de se connoître en musique, et M. de la Tour avoit le faible de vouloir s'en mesler, et ne s'appercevoit pas qu'il donnoit au public une scène encore plus comique. A l'entendre, il s'est dégoûté de faire des portraits. Ils lui ont cependant procuré une assez honnête fortune. Ceux de la famille royale, qu'il a peints, ont été bien reçus et payés largement; il a obtenu un logement aux galeries du Louvre, une pension de mille livres. Que lui faut-il de plus? Pourquoi donc montrer tant d'éloignement pour les ouvrages qui lui sont demandés par la cour? Seroit-ce pour faire naître de plus grands désirs, et ne craint-il pas le contraire? La conduite qu'il a tenu avec Mme la Dauphine, qui souhaitoit avoir son portrait de sa main, est trop singulière pour

que je ne la rapporte pas, sans y rien changer, dans les termes que s'en est expliqué avec moi M. Silvestre, chargé de la négociation. Il avoit reçu une lettre de Mlle Silvestre, sa fille, attachée à Mme la Dauphine, par laquelle il demandoit à son père de faire ressouvenir M. de la Tour de l'engagement qu'il avoit pris avec la princesse, mais qu'elle désiroit qu'au lieu de Fontainebleau dont on étoit convenu, le portrait se fît à Versailles ; elle marquoit que sa maîtresse avoit d'autant plus lieu de le désirer, que son embompoint étoit revenu, et que peut-être n'auroit-elle pas un aussi bon visage à lui offrir si elle redevenoit enceinte ; elle faisoit assurer le peintre qu'elle se revêtiroit ce jour-là de toute sa bonne humeur et qu'elle l'invitoit à en faire autant de sa part. Qui ne croiroit qu'à la lecture d'une lettre si honnête et si obligeante, M. de la Tour ne montreroit un désir égal à sa reconnoissance? Point du tout. Il répond froidement qu'il ne peut se rendre à l'invitation, qu'il n'est point fait pour ce pays-là, et cent autres choses qui alloient à le perdre si elles avoient été redites. Heureusement, il les disoit à M. Silvestre, qui, fort éloigné de lui nuire, n'en étoit que plus embarrassé sur ce qu'il devoit répondre à la lettre, qui finissoit par témoigner une sorte d'impatience de la part de Mme la Dauphine. Il tâche de remettre son homme et de lui faire prendre un meilleur parti. Il le tourne par tous les bouts. Il le voit enfin s'éclipser, et, dans le moment qu'il n'en attend plus rien, il reparoît avec une lettre où, tant bien que mal, il s'excuse sur des occupations indispensables, sur les jours trop courts et trop sombres, et prie de remettre la partie au printemps, sûr apparemment de ce qui devoit arriver ; car Mme la Dauphine devint grosse, et il ne fut plus question de portrait. Ce n'est pas le seul mauvais personnage qu'il ait joué à la cour. Il y a quelquefois pris des libertés qu'à peine se seroit-il permis avec ses égaux. Une fois qu'il y peignoit le portrait de Mme la marquise de

Pompadour, le Roi présent, Sa Majesté fit tomber la conversation sur ses bâtiments, sur ceux qu'il faisoit construire alors, et en parloit avec une sorte de complaisance. Tout à coup La Tour prend la parole, et, feignant de se l'adresser à lui-même : Cela est beau, dit-il, mais des vaisseaux vaudroient mieux. Il disoit cela au moment que les Anglois venoient de détruire notre marine. Le roi en rougit et se tut, tandis que le peintre s'applaudissoit en secret d'avoir dit une vérité dans un pays qui ne la connoît pas ; il ne sentit pas qu'il avoit commis une imprudence qui ne vaut que du mépris. Je ne sçais si je me trompe ; mais je crains que ce ne soit quelque pareille indiscrétion qui l'ait éloigné de chez Mme Geoffrin, où je l'ai vu durant quelques années assister au dîner du lundi avec assez d'assiduité. Peut-être crut-il qu'il y avoit pour lui plus d'avantages de se trouver dans d'autres sociétés, qui lui laissoient une entière liberté de parler avec hardiesse sur des matières fort au-dessus de sa portée, et de débiter des traits d'érudition dont il ne manquoit jamais de faire provision dans le dictionnaire de Bayle, son livre favori, avant que de sortir de chez lui (1). Pour égayer ce que je viens d'écrire, je

---

(1) Il est curieux de rapprocher ici ce que dit de La Tour Marmontel, parlant de la société de Mme Geoffrin : « La Tour avait de « l'enthousiasme, et il l'employait à peindre les philosophes de ce « temps-là ; mais, le cerveau déjà brouillé de politique et de mo- « rale, dont il croyait raisonner savamment, il se trouvait humilié « lorsqu'on lui parlait de peinture. Vous avez de lui, mes enfants, « une esquisse de mon portrait ; ce fut le prix de la complaisance « avec laquelle je l'écoutais, réglant les destins de l'Europe. » Marmontel en parle encore en un autre endroit :

« Mais je ne fus d'abord que de sa société particulière (à M. de « la Poplinière). Là je trouvai le célèbre Rameau ; La Tour, le plus « habile peintre en pastel que nous ayons eu ; Vaucanson, le mer- « veilleux mécanicien ; Carle Vanloo, ce grand dessinateur et ce « grand coloriste, et sa femme qui, la première, avec sa voix de « rossignol, nous avait fait connaître les chants de l'Italie. » Marmontel, *Mémoires*, éd. Verdière, 1818, I, p. 359 et 208.

vais raconter une aventure assez plaisante qui lui est arrivée et que je tiens de lui. Un particulier, qu'il ne connaissoit pas et qu'il n'a plus revu, vint lui demander son portrait, et La Tour s'y étant prêté de bonne grâce, cet homme, qui avoit affecté de venir toujours seul et qui paroissoit jaloux de garder l'*incognito*, le portrait fait, demande à La Tour de le couvrir d'une glace et de le mettre dans une bordure étroite semblable à celles dont on est assez dans l'usage d'entourer les miroirs de toilette. Au jour donné, il vient un matin, encore seul, prendre le portrait, l'enveloppe lui-même d'un linge, le prend dans son bras, le place dans son fiacre, le tout en présence de La Tour, dans le plus grand silence et sans lui dire un mot de paiement. Celui-ci lui voyoit faire ses opérations et n'osoit parler dans l'attente que l'argent alloit paroître. Intérieurement il se disoit : Emporteroit-il sans payer le tableau? Et, quand il fut parti : Il l'emporte, dit-il d'un ton tranquille. La singularité de l'aventure lui ferme la bouche; il en reste là. Notre homme arrive cependant chez lui. Son premier soin est de s'informer si sa femme n'est pas encore levée; elle ne l'étoit pas, et c'étoit tout ce qu'il souhaitoit. Il entre dans sa chambre, ôte le miroir de dessus sa toilette, y substitue son portrait, et va se mettre en embuscade dans un cabinet voisin; son épouse, éveillée, sort du lit, et tout de suite elle va se mettre à sa toilette. Le mari profite de ce mouvement; il quitte son poste et va se placer précisément derrière le fauteuil de sa femme qui, levant le dessus de sa toilette, voit son mari vis-à-vis d'elle et s'imagine que c'est lui qui se miroit dans sa glace; elle se retourne, le trouve en effet derrière elle et se confirme dans son opinion. Jamais portrait ne produisit peut-être d'illusion semblable à celle-ci. Elle ne cessa que lorsque le mari, déplacé, fit apercevoir son épouse de la méprise, et, content d'une scène si bien jouée et si agréable pour lui, il retourne le lendemain chez M. de La

Tour lui faire ses excuses de l'avoir mis en inquiétude, avoue le tour, lui raconte ce qui s'est passé depuis leur dernière entrevue, ce qui ne pouvoit manquer de flatter son amour-propre, jette une bourse sur la table : Il y a dedans cent louis, dit-il, prenez ce que vous voudrez, tout, si vous le jugez à propos ; encore n'en seroit-ce pas assez pour vous témoigner ma reconnoissance et égaler le plaisir que vous m'avez fait goûter. M. de La Tour ne conserva que ce qu'il crut devoir lui appartenir légitimement, remit le reste de l'argent à son homme, qui disparut et qui ne s'est plus montré depuis. J'imagine que c'étoit quelque Anglois ; car, où trouver un Français qui en eût agi de la sorte.

LAULNE (ÉTIENNE DE), connu sous le nom de maistre Etienne. — Par je ne sçay quelle tradition, mon père croit que Me Etienne étoit *Aurelianensis*. Seroit-ce d'Orléans ou de Genève ? — M. de Marolles, abbé de Villeloin, dans son Catalogue d'estampes de l'année 1666, page 70, le fait natif d'Orléans et dit qu'il a gravé, de son invention ou d'après les desseins de Raphaël, 318 pièces (1).

— Je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont écrit des vies des peintres et graveurs aient fait mention de cet artiste, que les curieux connoissent sous le nom de maistre Etienne. Il me paroît qu'il devoit estre orfèvre, d'autant plus qu'il a gravé

(1) Pour savoir si ce chiffre est exact, il faudrait le demander à notre maître à tous pour ce qui concerne les gravures des maîtres français, au savant M. Robert Dumesnil. L'on sait que, toujours infatigable, il a tout prêts les matériaux d'un neuvième volume, dont on ne saurait trop souhaiter la publication, et qui, entre autres artistes, comprendrait les maîtres de Fontainebleau et Etienne de Laune. Les résultats acquis par sa longue expérience sont trop précieux pour que le désir de tous ne soit pas de les voir bientôt devenir publics.

beaucoup de morceaux propres à ceux qui exercent cet art. Si l'on en juge par les dattes qu'il a mises à quelques-unes de ses pièces (il avoit alors 42 à 43 ans), il n'a commencé à graver que dans un âge mûr, d'où l'on peut conclure qu'il devoit avoir exercé quelque profession auparavant, et ce qui me feroit plutost pencher vers celle de l'orfévrerie que sur aucune autre, c'est que les pièces, qu'il a gravées pour ceux qui se mêlent de cette profession, sont telles que les pouvoit faire un homme qui en auroit une grande pratique.—Ajoutez que, ses premières pièces ne se sentant point d'un homme qui commence à graver, il falloit qu'il eût déjà une pratique de burin qu'il avoit sans doute acquise en gravant sur des ouvrages d'orfévrerie; ajoutez aussi qu'il a travaillé longtemps à Strasbourg et qu'il a demeuré à Augsbourg, ville de l'Allemagne, où l'orfévrerie étoit pour lors fort en règne. — Quoy qu'il en soit, notre maître Etienne dessinoit fort spirituellement, témoin les petites pièces qu'il a gravées et réduites en petit d'après celles de Marc-Antoine. Il cherchoit, dans les pièces de son invention, à imiter le goût du Primatice et des maîtres de Fontainebleau, fort à la mode pour lors en France. Luy et le petit Bernard dessinoient, ce me semble, à peu près dans la mesme manière. Au reste, le défaut de maistre Etienne estoit de maniérer ce qu'il faisoit, d'où vient qu'il est presque impossible de reconnoistre les maistres inventeurs des pièces où il a négligé de mettre leurs noms.

Quand je dis que le goût de Primatice estoit pour lors à la mode en France, et que maître Etienne cherchoit à se l'approprier, j'ajoute en même temps que mes conjectures sont que notre graveur étoit originairement François, quoyque je n'en aye d'autres preuves que celles que je tire de ce qu'il a mis à presque toutes ses pièces : *Cum privilegio regis*, à celles-là même qu'il a faittes à la gloire de Henri II, roy de France, ce qui fait bien voir qu'on ne peut entendre un autre roy

que celui de France. Mais, pour avoir été François, il ne faut pas conclure qu'il aye demeuré toujours en France. Bien au contraire, je ne vois aucune pièce où il l'ait marqué, et j'en trouve au contraire quelques-unes qui aprennent qu'il étoit à Strasbourg en 1573 et en 1580, et à Augsbourg en 1576. Les premières pièces, que je trouve gravées de luy avec une datte, sont de l'année 1561; j'en trouve ensuite de 1568, 1569, 1570, 1573, 1575, 1576, 1578, 1579, 1580, et les dernières sont de 1582. Je trouve aussy qu'il a dû naistre vers le milieu de l'année 1518 par quelques pièces, où il marque son âge et ensuite la date de l'année où il les a gravées. Son fils, Jean De Laune, d'après lequel il a gravé plusieurs morceaux, dessinoit dans le mesme goût que luy.

— Suite de huit sujets emblématiques à la gloire de Henry second, roy de France, représentés dans des formes rondes en manière de médaillons. — Je ne sçais pas si toutes ces huit pièces ont été gravées d'après des médailles; mais j'en ay veu une d'Antoine, roy de Navarre, fort belle pour le travail et ayant pour revers la même composition que l'estampe de cette suite, où Henri II reçoit des mains de la Providence le bâton de commandement, en présence de Jupiter, Eole, Neptune et Saturne, qui luy viennent offrir leur puissance. Les différences estoient du moins très-peu considérables. Reste à sçavoir si le graveur de la médaille ne s'est pas servi de l'estampe ou si l'estampe a été faite d'après la médaille. La légende du revers étoit: AVXIL. MEVM A DOMINO, et dans l'exergue: IN FIL. HOM. NON EST SALVS. 1562.

—Suite de six petits ronds, remplis d'ornemens ou grotesques, parmy lesquels il y en a un où l'on remarque les Amours de Jupiter et de Léda, les cinq autres n'étant que des sujets de caprice. *Stephanus Delaune inventor excudebat, anno D.* 1573, *Ætatis suæ* 54, *in Argentina* (Strasbourg). Ils sont à fond noir, et le goût dans lequel ils sont traités fait con-

noître que la plupart des autres ornemens de ce genre sont de l'invention d'Etienne de Laune.

— Cinq suites différentes d'ornemens, ou grotesques, propres à être gravés ou exécutés en damasquinerie sur des bijoux de diverses formes. De ces cinq suites, il y en a trois gravées à Strasbourg en 1573; les deux autres portent le nom de Jean Delaune comme inventeur, et celui d'Etienne comme graveur; l'une en 1578, l'autre en 1579, ayant alors 60 ans. Comment se peut-il faire qu'en deux années différentes un homme aye le mesme âge? c'est une méprise certaine. — C'est qu'apparemment l'une de ces suites a été mise au jour sur la fin de 1578, et l'autre au commencement de 1579, et qu'Etienne de Laulne ne devoit avoir 60 ans accomplis que dans le milieu de l'année 1576, d'où il faut conclure qu'il a dû naistre vers le milieu de 1518.

— Me Etienne de Laune, graveur de cachets et de coins pour les monnoyes et médailles, dont il donnoit luy-mesme le dessein. Il a fait aussi des desseins pour des bagues et autres pièces de bijouterie, des ordres de Saint-Michel et de la Jarretière, des ornemens pour la damasquinerie; tout cela dessiné avec une grande légèreté et beaucoup de fermeté.

1564. Pour les compagnies françoises; jeton.
1561. Hos mihi porrexit Diana triumphos.
1560. Annonciation de la Vierge.
1562. XV VIR. MON. FR. M. DLXII; jeton.
1563. Memento qui fuit, respice qui ven.; jeton.
1562. Fides exercituum.
1561. Remis sacra ac saluta.
1564. C. Catherine de Cleremont; devises; jeton.
1568. Devise; jeton.
1555. In labore quies; armes; jeton.
1560. Camera computorum regiorum; jeton.
1556. Qui imperavit ventis et mari: jeton de la ville.

1570. Sit nomen Dni. bened.; jeton.
1560. Bened. subductis rationibus; jeton.
1569. Memoria æterna; jeton.
1554. Curia monetarum Franciæ; jeton.
1560. Portrait de François II; médaille ou monnoye.
1564. Teste de Charles IX; id.
1568. Médaille.
1575. Providentia Dei salus populi; médaille.
1553. Curia monetarum Franciæ; jeton.
1557. Cachet de J. Clausse, nre et secrétaire du roi.

J'ay veu un recueil de desseins de Delaulne, assez ample, faits la pluspart le trait à la plume et lavés sur du vélin, c'étoit sa manière, dans lequel recueil il y avoit beaucoup de desseins pour des médailles, des monoyes, des jettons, des cachets, et pour divers ouvrages de bijouterie; c'est de là que j'ai extrait les dattes cy-dessus, lesquelles se trouvent sur des desseins de jettons ou monnoyes fort joliment faits.

Lorsqu'Aubin Olivier (dont L. Gautier a fait le portrait) eut obtenu des lettres patentes, en datte du 3 mars 1553, qui lui permettoient l'établissement du monoyage au moulin, dont il étoit l'inventeur, il s'associa Jean Rondelle et Estienne Delaulne, graveurs excellents, qui firent les poinçons et les carrés. — *Description de Paris*, par Piganiol, t. II, p. 183. Il cite Le Blanc, Marville, etc.

LAURENT. Il nous est venu de Marseille un graveur nommé Laurent, qui donne de grandes espérances. J'ai vu de ses eaux-fortes, où la pointe est conduite avec esprit et avec intelligence. Il faisoit dans cette ville le commerce d'estampes. Il s'essaya et reconnut qu'il pouvoit en faire lui-même. Il vint dans cette intention à Paris et se mit chez Fessard pour y prendre les premières leçons de la gravure. Il n'y demeura pas longtemps, et, de retour chez lui, il continua, plus pour

son amusement que pour en faire sa profession, à s'exercer à graver. Vangelisti, qui passa dans ce temps-là à Marseille, se lia d'amitié avec lui et lui persuada si bien de venir à Paris, où il trouveroit plus d'occasions de se perfectionner, qu'il s'y est déterminé, et, depuis qu'il y est, il a dû s'apercevoir de l'utilité de ce conseil.

LAURETTI (TOMASO), que Vasari nomme Tomaso Laurati, Siciliano, fut disciple de Fra Sebastien del Piombo et celuy qui luy fit le plus d'honneur; il travailloit à Bologne lorsque Vasari écrivoit ses *Vies des Peintres* en 1568. Vasari, p. 3, vol. I, p. 351.

Il étoit de Palerme, ainsi qu'il est marqué au bas de l'estampe de la fontaine de Bologne gravée par Dom. Tibaldi; car ce fut luy qui donna les desseins de cette belle fontaine, je pense en 1563.

— Scanelli, p. 186, trace une idée fort juste de la manière de ce peintre. Il dit qu'il avoit un génie fort abondant et qu'il sçavoit se retourner d'une infinité de façons différentes sur un même sujet, mais qu'il est tombé dans le défaut de tous ceux qui ont voulu imiter Michel-Ange, que son dessein est trop chargé, et qu'en voulant paroître profond dans la science des muscles, il est sorty de cette imitation naïve et simple de la nature qu'on doit si fort rechercher, et n'a plus fait que des figures qui semblent plustost des écorchés, figures sçavantes, on n'en peut pas disconvenir, mais qui n'ont ni grâce ni vérité. Son plus grand ouvrage est le plafond de la salle de Constantin au Vatican. Ce sentiment de Scanelli est confirmé par la suite de desseins de fontaines que je possède et qui ont été faits pour la fontaine de Bologne. Ces desseins montrent tout le génie possible, beaucoup de goût et une grande science de l'anatomie. On y voit un homme, dont la plume facile exprime avec la plus grande certitude tous les

muscles qui composent la machine du corps humain; mais la manière, qui est un peu sauvage, deviendroit outrée et peut-être insupportable, si c'étoient des ouvrages plus arrêtés et plus en grand. Quelqu'un avoit donné ces desseins a Polidor, et moy-même j'ay ignoré pendant longtemps de qui ils étoient; mais, présentement, je ne doute plus qu'ils ne soient du Lauretti, qui, sur cette seule étiquette, doit estre mis au rang des plus grands dessinateurs (1).

LAUTENSACH (HANS).—Son livre de Tournois n'a point été fait à l'occasion du mariage de l'empereur François I[er], mais pour célébrer l'arrivée d'Albert V, duc de Bavière, et d'Anne d'Autriche, son épouse, fille de l'empereur Ferdinand I[er], qui se fit à Vienne en 1560 avec beaucoup de magnificence. Les estampes qui l'accompagnent, et qui sont au nombre de 30, sont curieuses. La description en est en allemand, et l'édition en est faite à Francfort; in-folio. On en trouve le titre dans le catalogue de Tessin, page 65.

LAZZARINI (GREGORIO). L'auteur de la *Nouvelle description des peintures de Venise*, publiée en 1733, place sa mort en 1730 et la fait arriver dans le Frioul, et, si on l'en croit, il étoit âgé de 75 ans. — *N. B.* L'auteur *Della Pitt. Venez.*, p. 417, dit formellement qu'il est né à Venise, mais que, s'étant retiré dans les dix dernières années de sa vie chez son frère, curé de Villabona dans les *Polesine* (2) de Rovigo, il y mourut vers l'année 1740, dans la 86[e] année de son âge, et j'adopte volontiers ce sentiment, ainsi que l'idée qu'il nous donne de sa manière de peindre.

---

(1) A la vente de Mariette, nous n'en trouvons qu'un, sous le n° 437, et, comme tout le monde ne jugeait pas par soi-même mais sur le nom, il fut laissé pour 6# 1[s] à M. de Tersan.

(2) Faubourg de Rovigo situé sur la rive gauche du Pô.

LEBLANC (HORACE), peintre de Lyon, premier maître de Jacques Blanchard, avoit un assez beau pinceau et peignoit avec fraischeur et vérité; mais il dessinoit très-mal, à en juger par ce qu'il a peint dans la galerie du château de Grosbois. Le duc d'Angoulême (1) le fit venir exprès de Lyon pour faire ce travail; on y voit représenté, dans des tableaux qui sont placés dans des trumeaux entre les fenestres, les différentes manières de combattre des anciens peuples et celles qui sont présentement en usage. Les paneaux des lambris d'apui sont aussi peints et représentent des sièges de ville, et tous les sujets du plafond ont pareillement rapport à la guerre. Au-dessus de la porte est peinte une ouverture formée d'une balustrade derrière laquelle est le roy Louis XIII accompagné du duc d'Angoulême et de toute la cour. — Perrault, qui en a parlé dans l'éloge de Blanchard, le nomme Henry, et il faut croire qu'il écrivoit sur de bons mémoires. —Il est pourtant vrai que le nom de baptême de Le Blanc étoit Horace. Dans le mémoire fourni à Perrault, il y a apparence que le nom du peintre étoit seulement précédé d'un H, et qu'au lieu de la prendre pour l'initiale du mot *Horace*, il aura imaginé que c'étoit celle du mot *Henry*.

LE BLANC (LOUIS), peintre qui a beaucoup travaillé à Lyon.

---

(1) Le duc d'Angoulême, fils bâtard de Charles IX et de Marie Touchet, mourut en 1650, et sa seconde femme, Françoise de Narbonne, dont a parlé Boursault, ne mourut qu'en 1713; de sorte que la bru de Charles IX vivait encore 139 ans après son beau-père. — Sur Grosbois, on peut voir Piganiol, IX, 245-9, le *Voyage pittoresque de d'Argenville aux environs de Paris*, 360-2, et le *Dictionnaire* d'Heurtaut et Magny, III, 190-3. C'est pour Grosbois qu'ont été faits le fameux Chasseur d'Adam l'aîné, et l'Athlète, terrassant un ours, de Bouchardon. Le château, qui existe encore, appartient maintenant au prince de Wagram; nous ne savons si les peintures de Le Blanc y sont encore conservées.

Il y a peint, entr'autres, la vie de saint François de Paule dans le cloistre des Minimes. Il avoit été reçu maître peintre à Paris le 7 septembre 1646, et, dans la liste des maîtres peintres que j'ai, il est surnommé le Romain, pour le distinguer de plusieurs autres peintres du même nom qui étoient de la même communauté.

LE BLOND (JACQUES-CHRISTOPHE), de Francfort-sur-le-Mein, vint en France sur la fin du règne de Louis le Grand, dans le dessein d'y publier un secret, dont il étoit l'inventeur, et qui consiste à faire des estampes qui, sans autre secours que l'impression et la gravure, imitent le coloris des tableaux; mais la mort de ce prince renversa ses projets. Il fut obligé de passer en Angleterre, et il y fut bien reçu; la société royale de Londres annonça ce secret comme quelque chose de bien merveilleux, et l'on vit bientost paroistre un essai de cette nouvelle opération qui satisfit les meilleures connoisseurs. C'étoit un morceau d'anatomie, un *membrum virile dissectum*. Ce morceau fut suivi de quantité d'autres en grand; mais, soit que l'auteur ne fût pas assez sûr de toutes ses opérations, soit l'inexpérience ou la mauvaise volonté de ceux qu'il avoit associés à son travail, et encore plus que cela, le mauvais choix des tableaux qu'il copioit, tout ce qu'il a donné dans ce genre est extrêmement mauvais et a été tellement méprisé, même en Angleterre, que l'auteur, après y avoir essuyé bien des traverses, a été enfin obligé de quitter ce royaume sans y avoir fait aucun profit. Il est repassé en France en 1736, croyant y mieux réussir; mais je doute encore qu'il y fasse fortune. C'est cependant dommage qu'il ne se trouve pas quelqu'un qui l'aide, car on pourroit tirer avantage de son secret; mais il faudroit, selon moi, s'en tenir à certaines choses, telles, par exemple, que des coquillages, des plantes, des morceaux d'anatomie, tout ce qui dépend de

l'histoire naturelle, et ne pas vouloir entreprendre, comme fait l'auteur, des portraits et des compositions de tableaux. Ceux qui ont une connoissance de la peinture sçavent tous, aussy bien que luy et le mistérieux père Castel, qu'il n'y a que trois couleurs primordiales ; le bleu, le jaune et le rouge, et que du mélange et de l'assemblage de ces trois couleurs viennent toutes les autres teintes. Il ne faut pas tant faire de bruit pour le démontrer. Mais dans la pratique de la peinture c'est tout autre chose, et, si l'on étoit absolument réduit qu'à ces trois couleurs, l'on ne pourroit jamais parvenir à toutes les espèces de teintes qu'un habile peintre peut trouver sur sa palette, et qui sont encore plus, ou du moi nsaussi infinies que les modulations que produisent les diverses combinaisons des tons, l'assemblage des lettres qui forment des mots, et les pensées qui naissent de l'arrangement des mots. Il y a plus ; s'il étoit nécessaire de calculer les différentes nuances de couleur qui se rangent sur le papier par le moyen des trois planches gravées dont se sert M. Le Blond, et qui impriment successivement, la première le bleu, la seconde le jaune, et la troisième le rouge, l'on démontreroit évidemment qu'il s'en faut beaucoup qu'elles approchent de celles qu'on peut faire sur la palette avec ces trois seules couleurs, et cela par le défaut de suffisance de la graveure. Mais cette discussion mèneroit trop loin ; il est plus à propos de remarquer que la gravure dont M. Le Blond se sert est celle du prince Robert et la seule dont on puisse faire usage pour ses opérations. Il y joint cependant, suivant qu'il en a besoin, quelques traits faits à l'eau forte et d'autres au burin lorsqu'il lui faut de certaines touches fières et de plus grandes forces. Ce qu'il faut distribuer de gravure sur chacune des trois planches pour qu'il naisse de leur assemblage un ouvrage parfait, la façon de les imprimer, voilà en quoy consiste ce secret, qui n'en a jamais été un pour les personnes intelligen-

tes. Mais il faut en avoir une grande pratique pour y pouvoir réussir. Le sieur Le Blond a donné un petit ouvrage sur ce sujet, qui est fort rare, à cause du petit nombre qui en a été imprimé (1).

— En 1738, le sieur Le Blond a enfin donné un essai de son travail dans le portrait du cardinal de Fleury d'après Rigault, et dans celui de Van Dyck peint par lui-même, qu'il a fait annoncer dans le *Mercure* du mois d'aoust de cette année (p. 1802-4). Ces deux pièces ont été exécutées sous ses yeux par des élèves, les sieurs Gautier et Robert, qu'il a eu soin de former; mais ces deux pièces ne sont encore, selon lui, que des essais d'un art qui se perfectionnera dans la suite. Il a fait imprimer, pour la satisfaction des curieux, des épreuves séparées des planches qui, portant chacune une couleur particulière, concourrent à rendre, par l'impression, le coloris et le contour desdits portraits : 1° une épreuve en bleu; 2° dd. en jaune; 3° où le jaune et le bleu réunis forment le vert; 4° une épreuve en rouge. — Le Blond est mort à Paris en 1741 le 16 mai.

— Voyez aussi, dans le *Mercure*, différentes lettres et mémoires au sujet d'une dispute qui s'est élevée entre les élèves de Le Blond, chaque partie prétendant avoir seule le droit d'imprimer des planches en couleur, et se le disputant mutuellement. Lettre du s. Gautier; décemb., 2e v., 1748 (p. 179). Lettre du s. Robert; juin, 1er v., 1749 (p. 150-4). Le s. Gautier a eu aussi à soutenir un procès avec ses associés, ce qui arrive toujours quand les entreprises ne réussissent pas; il s'en faut bien que celle-ci ait eu un heureux succès. Il a exposé le

---

(1) C'est peut-être une première édition de l'*Harmonie du coloris dans la peinture réduite en pratique mécanique et à des règles sûres et faciles*, mise en 1750 en tête de l'*Art d'impr. les tableaux*. Cf. *Catalogue Goddé*, n° 1238.

mieux qu'il a pu ses raisons dans les volumes du *Mercure*, entr'autres dans celui d'aoust 1742 et mars 1745 (p. 144-6). Mais je ne pense pas qu'on y ait pris beaucoup de part. Ses ouvrages, mal exécutés, demeurent dans l'oubli, et, si l'auteur s'obstine à faire imprimer tout ce que sa fantaisie lui fait écrire, il achèvera de se ruiner.

LE BLOND (JEAN-BAPTISTE-ALEXANDRE), né à Paris en 1679 d'un père peintre assez médiocre (1), et qui n'étoit guère capable de faire, par ses seules instructions, un grand homme de son fils, si celui-ci n'avoit aporté en naissant un goût excellent pour le dessein. Il se fortifia par la veue des ouvrages du s. Le Pautre, qui se débitoient chez un de ses oncles, et qui se débitèrent aussi ensuite dans la maison même du père de Le Blond. Ces morceaux, où l'on admire une merveilleuse fécondité de génie, échaufèrent l'imagination du jeune Le Blond, et il apprit, en les examinant avec attention, à composer lui-même avec facilité. Bientost, il se mit sous la discipline d'un nommé Feuillet, menuisier, qui sçavoit de l'architecture et de la perspective plus que ne com-

---

(1) L'on connaît sous son nom l'ouvrage suivant : « Deux exemples des cinq ordres de l'architecture antiques et des quatres plus exélens autheurs qui en ont (*sic*) traicté, sçavoir : Palladio, Scamozzi, Serlio et Vignole. Avec plusieurs plans et élévations particuliers. Ouvrage très-nécessaire aux peintres, sculpteurs, menusiers, massons et autres Donné par Le Blond, peintre du roy en son Académie royale. A Paris, chez l'autheur, rüe Saint-Jacques, au-dessus de la rüe des Mathurins, à la Cloche d'argent, et chez Iean de la Caille, mesme rüe, à la Prudence. M. DC. LXXXIII. » Le privilège est daté du 5 novembre 1683 et suivi d'une dédicace à Le Brun. Volume gravé, de 3 et 51 planches. — Il est curieux de rapprocher ce que dira tout à l'heure Mariette de cette remarque, consignée dans l'ancien catalogue manuscrit des imprimés de la bibliothèque du roi : « Le Blond, marchand imager à Paris. Il a publié sous « son nom : *Deux exemples*, etc. ; mais le livre est d'un nommé « Feuillet, menuisier. »

portoit son état. Il en connaissoit parfaitement les règles, et le jeune Le Blond profita beaucoup sous luy. Il lui suffisoit d'avoir un homme qui le dirigeât dans les bonnes routes de l'art. Le Blond avoit naturellement du goût et dessinoit bien. Ainsi, il trouvoit dans son propre fonds de quoi améliorer les enseignemens qu'on pouvoit lui donner. Les desseins qu'il fit dans sa plus tendre jeunesse lui firent honneur. J'en ay vu de lavés à l'encre de la Chine, et d'autres, ombrés à une seule taille, à la plume, qui sont d'une intelligence merveilleuse et faits avec la plus grande précision; j'ai toujours admiré surtout celuy du tombeau des Valois, qu'il a fait et qui a été gravé dans l'*Histoire de l'Abbaye de S. Denis*. Il dessinoit aussi très-bien l'ornement et le touchoit avec une très-grande délicatesse. Il a fait pour mon père des desseins de parterres qui ont été gravés, et auxquels M. Le Nostre ne put refuser des louanges; or, l'on sçait combien il étoit peu accoutumé à en donner, surtout quand il s'agissoit de jardinage. Le Blond en avoit fait une des principales parties de son étude, et il en a planté de fort beaux, car, pour l'architecture, il a eu moins d'occasions d'exercer ses talens. Il étoit plus profond dans la théorie que dans la pratique, pour ce qui concerne les bâtimens; avec plus de conduite, il auroit pu se rendre habile dans l'une comme dans l'autre; mais sa dissipation naturelle ne luy permettoit pas de penser qu'au présent; il en arriva un grand désordre dans ses affaires. Ce fut dans ces circonstances que M. Le Fort, neveu du fameux général Le Fort, vint en France de la part du czar, pour y engager un nombre d'artistes dans toutes sortes de profession à passer en Moscovie pour s'y établir. Cet envoyé s'adressa au sieur Le Blond, et le marché fut bientost conclu. Il le fut aussi avec quantité d'ouvriers, qui s'engagèrent de passer en Moscovie. Le Blond partit de Paris en juillet 1716. Sa réputation l'avoit devancé; le czar lui fit beaucoup d'accueil et le combla de ses grâces.

quand il eut été témoin de la facilité avec laquelle il mettoit au jour ses pensées, et avec quelle netteté il saisissoit les idées qu'on lui proposoit. Il fit ainsi quantité de projets: mais il ne fut pas aussi heureux lorsqu'il fut question de les exécuter. D'ailleurs, d'autres architectes, du nombre desquels étoient des Italiens, l'avoient précédé en Moscovie, et ne purent voir tranquillement Le Blond posséder tout entier la faveur du czar. Ils corrompirent les ouvriers et même ceux qui avoient accompagné Le Blond; ses desseins ne furent pas exécutés fidèlement; on rejetta sur Le Blond de n'avoir pas donné de justes mesures. Le czar, ne pénétrant pas plus loin, s'en plaignit, et le fit avec tant d'amertume que Le Blond, ne pouvant pas résister au chagrin, en tomba malade et mourut à Saint-Pétersbourg, capitale d'Ingrie, le 22 février, vieux style, 1719, âgé de quarante ans. Le czar l'avoit déclaré son premier architecte; et, comme il étoit réellement pénétré de son mérite, il fut vivement touché de sa perte. Il lui fit célébrer de magnifiques obsèques auxquelles il voulut lui-même assister. Le Blond a eu la plus grande part au livre intitulé : *La Théorie et Pratique du Jardinage*, qui a paru à Paris pour la première fois en 17.. (1). C'est lui qui non-seulement a donné tous les desseins, mais qui même a fait le canevas du livre

---

(1) En 1709. La première édition ne porte aucune indication du nom de l'auteur; la seconde (nouvelle édition, 1713) et la troisième (1732), portent : Par L. S. A. I. D. A., c'est-à-dire le sieur Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville. Cependant on lit, dans un avis, en tête de la quatrième édition (1747) : « Enfin, en 1722, on vit pa-
« roître une troisième édition avec le nom d'Alexandre Le Blond,
« à la place des premières lettres de celui de l'auteur, qui se trou-
« vent avec des points dans la seconde édition. Cet habile archi-
« tecte françois, mort en Moscovie en 1719, n'a cependant d'autre
« part à ce livre que d'avoir fourni les desseins de la plus grande
« partie des planches dont il est orné. »

Nous n'avons pu découvrir si le second ouvrage, dont parle Mariette, a été imprimé et publié.

qui a été rempli sous ses yeux par M. Dezalier d'Argenville, aujourd'huy maître des comptes. Il y a présentement sur le métier un autre grand ouvrage de luy qui doit contenir un traité complet de la décoration; mais il faudroit plus de place que je n'en ay icy pour entrer dans le détail que ce livre mérite. Le Blond sçavoit très-bien la perspective.

LE BLOND (MICHEL). Il devoit estre âgé de 53 ans lorsqu'il mourut. Je prends cette datte sur une petite pièce d'ornemens qu'il a gravé d'après Aldegrave en 1618, étant âgé de 15 ans. Donc il étoit né en 1603, et il s'est adonné bien jeune à la graveure.

— Michel Le Blond, en latin Blondus, qui s'est effectivement servi de cette marque (voy. *Brulliot*), a gravé plusieurs suites de planches d'ornemens à l'usage des orfévres et des graveurs en taille d'épargne, qui sont admirables, surtout pour la belle coupe de burin. C'est le même, il n'en faut pas douter, dont on a le portrait peint par Van Dyck et gravé par Th. Matham, et il en faut conclure que c'étoit quelque chose de plus qu'un artiste, puisqu'il étoit agent de la couronne de Suède auprès de Charles Ier, Roy d'Angleterre, et qu'il fut ensuite chargé de la même commission auprès des Etats généraux. Sandrart en parle avec beaucoup d'estime; il en fait un homme d'un grand sens, et qui étoit avec cela un amateur zélé des belles choses, et celui qui, de son temps, étoit réputé le meilleur connoisseur. Il étoit d'origine flamande, et il mourut à Amsterdam en 1656.

— Michel Le Blond avoit un burin d'une extrême netteté; il étoit orfèvre et il avoit acquis une merveilleuse pratique de graver en taille d'épargne. Ce qu'il a gravé dans ce genre est d'une netteté merveilleuse. Ses ornemens sont blancs sur des fonds noirs, et les traits, quoique extrêmement déliés, en sont cependant épargnés avec une grande délicatesse. Personne

n'a rien fait depuis d'approchant. Ce graveur estoit parent de Joachim Sandrart; c'est de luy dont on a le portrait, gravé par Th. Matham d'après Ant. Van Dyck. Il étoit pour lors agent de la couronne de Suède, charge qu'il s'étoit acquise par son éloquence et son habileté à traiter les affaires. J'ay veu une petite pièce d'ornemens en travers gravée par Le Blond d'après un dessein d'Aldegrave fait en 1552, et gravée par led. Le Blond en 1618, où l'on apprend l'année de sa naissance, car on y lit: *Ætatis* 15, A° 1618.

— Ce que Michel Le Blond a gravé et qui représente en une suite de petites pièces douze sujets de la vie de la Sainte-Vierge, me paroît avoir été copié par lui sur une estampe plus ancienne, mais qui n'est pourtant que du dessein d'Albert, où ces douze sujets, disposés quatre à quatre sur trois rangs, forment ensemble un seul tableau dans son cadre, et surmonté d'un petit chapiteau dans lequel Dieu le Père est représenté environné d'anges. Je n'ai trouvé à cette pièce aucune marque qui désigne celui qui l'a exécutée; mais ce que j'ai observé, c'est que la copie de Le Blond est exacte et la rend trait pour trait. L'ancienne pièce que je décris porte 7 p° 3 l. de h. sur 5 p° 6 l. de large.

LE BRUN (CHARLES) est né à Paris le 22 mars 1619 et y est mort le 12e février 1690. Extrait de son épitaphe dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet (1). Il fut reçu maître peintre le 8 octobre 1642 (2). — Il y avoit chez M. Crozat un

---

(1) Voyez Piganiol, tome V, p. 323-7.

(2) Il est impossible de faire ici une bibliographie complète de ce qui se rapporte à Le Brun, et nous ne donnerons que quelques indications. Comme sources générales, nous indiquerons Félibien, Perrault dans ses *Hommes illustres*, Bayle et Chauffepié dans leurs Dictionnaires, Florent Le Comte, III, 219-43; Desportes, dans les *Vies des premiers peintres du roi*, I, p. 1-103; les *Archives*, I, 52-69,

dessein de M. Le Brün, qui passera toujours pour un de ses meilleurs ouvrages. C'est un Enlèvement des Sabines, dont il se proposoit de faire un tableau pour M. Fouquet. Ce ministre ne le goûta point, et ce qu'il en dit au peintre l'indigna

---

III, 171, 186; Guillet de Saint-Georges, dans les *Mém. inédits des Académiciens*, I, p. 1-49, et le fragment anonyme qui le suit, 49-73. Un travail encore plus important, et dont le fragment cité en dernier lieu vient peut-être, serait l'ouvrage indiqué au dernier siècle par le supplément du P. Lelong, n° 47,848* : « *Vie de M. Charles* « *Le Brun et Description détaillée de ses ouvrages*, mss. in-4° de « 552 pages, conservé à Paris dans la bibliothèque de M. de Beau- « cousin. Incorrect de style, mais très-exact. L'auteur, contempo- « rain et artiste, l'a dédié à Louis XIV et a orné son ouvrage de des- « sins et de vignettes de très-bon goût. Le manuscrit est original et « corrigé de la main de l'auteur. » L'un de nous, dans l'*Athenæum français* du 1er juillet 1854, p. 607-8, a écrit une note pour s'enquérir du sort de ce manuscrit, qui se trouvait en 1806 dans la bibliothèque de M. Lami; mais elle est malheureusement restée sans réponse. En reposant ici cette question, nous en joindrons une nouvelle. Nous connaissons entre les mains d'un de nos amis une plaquette anonyme et sans titre de 31 pages in-4°. C'est une description d'une partie des peintures de Le Brun au château de Vaux; ce que nous avons sous les yeux décrit le plafond de l'Apothéose d'Hercule et un portrait allégorique de Mme Fouquet en Minerve. Par l'en-tête, on voit que c'est une seconde lettre; à la fin, on en annonce une troisième. Comme forme, le style rappelle tout à fait celui de Félibien; et l'on comprendrait qu'il eût plus tard, après la chute du ministre, laissé dans l'ombre ces descriptions de magnificences qui avaient humilié Louis XIV. Quoi qu'il en soit, il serait toujours curieux d'avoir la première lettre dont la publication est certaine, de savoir si la troisième a paru, et nous serions très-reconnaissants à la personne qui, les possédant, voudrait nous les communiquer pour les réimprimer, s'il ne préférait le faire lui-même.

Enfin, malgré la longueur de cette note, nous joindrons les vers suivants de Bois-Robert et de Loret qui se rapportent à deux faits très-peu connus de la vie de Le Brun.

A Monsieur Le Brun peintre sur ce qu'il monstroit à dessigner à Madame la procureuse générale.

ÉPIGRAMME.

Voy pour ta gloire quelle main
Travaille icy sur ton dessein

à tel point, qu'il le déchira de dépit aussitost qu'il eut quitté M. Fouquet, et en jetta les morceaux dans une caisse qui se trouva sur son passage. Il étoit accompagné de Girardon qui, revenant sur ses pas, recueillit avec soin les débris du des-

---

Et cherche à faire un trait semblable.
Quel heur et quelle vanité,
Lebrun, de se voir imité
Par une femme inimitable.

(Page 274 des *Epistres en vers et autres œuvres poétiques de M. de Bois-Robert Métel*; Paris, Courbé, 1659).

Les vers de Loret sont tout à fait curieux et nous expliquent l'article du *Catalogue des Portraits* dans le Père Lelong, qui indique un portrait à l'eau-forte, in-4°, d'un nommé Louis Lebrun de Picardie, exécuté à Paris pour avoir voulu empoisonner la famille de M. Lebrun, premier peintre. Une note au bas de la pièce ajoute qu'il était peintre et qu'il fut pendu.

Tout à l'heure je viens d'aprendre
D'un billet qu'on m'est venu rendre
Des éfets facheux et malins,
Arrivéz dans les Gobelins,
Chez ce peintre ou second Appelle
Que monsieur Lebrun on appelle.
Dix personnes de sa maison
Ont pensé mourir d'un poison
Qui, par inavertance ou rage,
S'étoit glissé dans un potage,
De choux blancs ou verds composé,
Qu'on avoit sur table exposé,
Dont quelques animaux moururent,
Et ces dix personnes en furent
(Des susdits choux ayant taté)
Malades à l'extrémité.
Dudit Lebrun l'aimable épouse
En vomit des fois plus de douze
Et madame sa mère aussy;
Mais qui commencent, Dieu mercy,
A recevoir quelque alégeance.
Et l'on conçoit bonne espérance
Que de ce funeste repas
Aucun des dix ne mourra pas.
Monsieur Le Brun, par son absence,
Esquiva cette violence
Qui nous eut causé bien des pleurs,
Étant allé dîner ailleurs.

(Loret, *Muse historique*. Lettre du 24 novembre 1663.)

Ce détestable personnage,
Qui prétendoit dans du potage
Faire par un fatal poizon
Mourir tous ceux d'une maizon,
Dont la maîtresse et dont le maître
Sont, autant que l'on le peut être,
Personnes de bien et d'honneur,
Ce lâche, dis-je, empoisonneur,
Quoiqu'il eut pris soudain la fuite,
On a fait si bonne poursuite
Que le malheureux garnement
Est prisonnier présentement,
En atendant que la justice
Ait décidé de son suplice,
Pour avoir (du diable tenté)
Avec perfidie atenté
Aux jours d'un des plus rares hommes
Du siècle où maintenant nous sommes,
Et depuis quinze ans bienfaiteur
De cet énorme forfaiteur.
Après un si barbare crime
Qu'on peut nommer atrocissime,
Je ne puis sans étonnement
Songer au peu d'entendement
Qu'il montra de se laisser prendre
Pour se faire rouer ou pendre.

sein, les rassembla, et conserva ainsi à la postérité un très-beau morceau, qui est actuellement en Hollande, où il est regardé avec estime (1).

— La Promenade de Saint-Germain. A Mlle Scudéry. C'est

Mais le grand Dieu de l'univers
Aveugle souvent les pervers,
Afin que d'eux les félonies
Ne demeurent pas impunies.
Ce fut le brave Grand-Maizon
Que d'estimer on a raison,
Et le sieur *Picard*, commissaire,
Homme de cœur, homme d'afaire,
Qui l'ayans bien sceu remarquer
Étant tout près de s'embarquer,
A Diepe, dit-on, l'arêtèrent
Et dans un cachot le serrèrent,
Où je crois qu'il est bien faché
D'avoir fait un si grand péché.

(*Muse historique*. Lettre du 8 décembre 1663.)

Loret parle encore de Le Brun une autre fois :

Quoy que l'on ait fait près de mille
Beaux repozoirs en cette ville
Touchant cette solennité...
Celuy qu'aux Gobelins fit faire
Monsieur Le Brun, peintre royal,
Fut jugé n'avoir point d'égal,
Soit pour la beauté des peintures
Et celle des manufactures
Qui causoient du ravissement
Et par l'ordre et l'ajustement,
Où l'ame transcendante et belle
De cet homme admirable excelle...
Il n'est pas trop de mes amis,
Puisque je n'y fus point admis
(Par mépris ou par oubliance)
Dans cette nombreuse assistance
De gens heureux, de gens triez,
Obligeamment par luy priez.
Avec donc, légitime excuse,
Je pouvois dispenser ma muze
De parler de son repozoir
Que j'usse été raviz de voir;
Mais d'une très-chère voisine
La bouche belle et coraline...
M'en entretint à son retour...
Et m'inspira la fantaizie...
(Quoique d'un style un peu tiédi),
De dire icy ce que j'en dy.

(*Muse historique*. Lettre du 21 juin 1664.)

Dans la lettre du 6 octobre 1663, en parlant de la promotion des chevaliers de Saint-Michel du samedi 29 octobre, il dit :

Des autres, fors Monsieur Lebrun,
Je ne scay le nom de pas un.

(1) Cette note, qui a cependant quelques détails de plus, est la même que celle déjà imprimée par Mariette dans le *Catalogue Crozat* à l'article de ce dessin (n. 1018) qui fut payé par Gersaint 31 l. 5 s. « Un grand dessein de Charles le Brun représentant l'Enlèvement des Sabines. Il avoit été fait pour M. Fouquet; mais, ce ministre n'en ayant pas paru content, M. Le Brun, piqué, le mit en pièces dès qu'il fut hors de sa présence. Heureusement, M. Girardon étoit présent; il en ramassa soigneusement les fragments, les rejoignit et conserva jusqu'à sa mort ce dessein, qu'on peut regarder comme une des plus belles ordonnances de l'illustre Le Brun. »

une lettre de M. le Laboureur écritte de Montmorency à Mlle Scudéry, dans laquelle il décrit quelques peintures de M. Le Brun faittes dans les appartemens du Roy à Saint-Germain. Le livre est imprimé à Paris en 1669; in-12. Il y a une vignette représentant la Peinture couronnée par l'Eloquence. Le fleuron, à la fin du livre, se trouve aussy au frontispice avec des différences qui consistent seulement dans le changement d'une étoile qui est au milieu. Le sujet est le Génie de l'Eloquence et celuy de la Justice qui soutiennent une pièce d'armoiries, une fasce dentelée, apparemment par allusion aux emplois et aux armes de M. le Laboureur.

—Pour un petit poëme de M. Perrault à la louange de M. Le Brun, qui est à peu près de ce temps-cy (1681), une vignette et un fleuron, et la lettre I avec les armes de M. Le Brun soutenues par deux génies. Il y a un autre fleuron avec un oiseau volant (il veut dire un phœnix) avec ces mots : *Non duo, non alter* (Cf. le *Cat. de Le Clerc*, par Jombert, n° 168).

LE CLERC (JEAN), de Nancy, vivoit du temps de Callot et peignoit pour le duc Henri de Lorraine. Il avoit demeuré plus de vingt ans en Italie et travaillé longtemps sous Charle Vénitien, dont il s'étoit rendu la manière si familière, qu'il a fait des tableaux qui ont passé pour être de la main de son maître. Il acquit tant d'estime à Venise, qu'il y fut fait chevalier de S. Marc. Il y a plusieurs de ses tableaux à Nancy, surtout dans l'église des Jésuites. Il peignoit avec facilité. Il mourut en 1633 âgé de 45 à 46 ans. (Félibien, t. II, p. 178.) Ce Jean Le Clerc grava à l'eau forte en 1619, étant pour lors à Rome, un tableau de Charle Vénitien son maître, représentant le Trépas de la Sainte-Vierge, qui est présentement chez M. le Régent.

LE CLERC (SÉBASTIEN). S'il y a jamais eu un graveur qui

se soit rendu célèbre dans sa profession et qui ait étendu ses connoissances au delà des bornes ordinaires, c'est sans contredit Sébastien Le Clerc. Né d'un père orfévre, établi à Metz, sous lequel il apprit les premiers éléments du dessein, il devint sur-le-champ capable de l'enseigner aux autres. A peine avoit-il atteint l'âge de dix à douze ans, qu'il eut pour disciples ce qu'il y avoit de plus illustre dans sa patrie. A des dispositions si heureuses il joignoit une envie insatiable d'apprendre; aucune des sciences ne lui échappa. Géométrie, physique, perspective, architecture, fortifications, il les étudia toutes, s'y rendit habile et capable d'être reçu, dans un âge peu avancé, ingénieur géomètre du maréchal de la Ferté, gouverneur de Lorraine. En cette qualité, il s'attacha pendant quelque temps à lever les plans des places fortes de cette province; mais, ayant eu quelque sujet de mécontentement, il quitta cet emploi et vint à Paris. Il y avoit déjà plusieurs années qu'il s'exerçoit à la graveure. Cette profession avoit trop de rapport au dessein et étoit trop conforme à son inclination naturelle pour qu'il la négligeât. Sans autre guide que luy seul, il y avoit même fait insensiblement de tels progrès, que, lorsqu'il vint à Paris, l'illustre Le Brun, premier peintre du roy, luy conseilla de s'y attacher uniquement. Il suivit son avis, sans pourtant négliger l'étude des mathématiques; ainsy l'on vit alternativement sortir de son cabinet les merveilleux ouvrages de sa main, et diverses productions d'esprit qui marquoient l'étendue de son génie dans les sciences. Ce qu'il gravoit avoit cela de singulier qu'il en étoit l'inventeur, talent rare parmy les graveurs; car, si l'on excepte ce qu'il a exécuté d'après Le Brun, dans le temps qu'il travailloit pour le Roy, il n'a presque jamais gravé que sur ses propres desseins; il les imaginoit sans peine, sans pourtant se laisser entraîner à une trop grande impétuosité de génie. Il étoit sage et réglé dans ses compositions, et, quoyque le petit, qui étoit le genre

qu'il avoit embrassé, l'engageât souvent à introduire dans un mesme sujet une multitude innombrable de figures, il n'en étoit ny moins exact, ny moins correct; il faisoit des études séparées pour chaque figure, il en varioit les attitudes, et les drappoit avec beaucoup de grâce et de goût; il ornoit son sujet de fonds agréables, tantost de paysage, tantost d'architecture, où les règles de la perspective, qu'il possédoit parfaittement, étoient scrupuleusement observées; enfin, il prenoit pour le plus petit morceau les mesmes précautions que le peintre le plus jaloux de sa réputation auroit eues pour un grand tableau. Il n'étoit pas moins curieux de l'exécution de la graveure que du dessein; il terminoit ses planches avec un soin infiny, ce qui fait qu'elles plaisent si fort dès la première veue. Sa pointe et son burin sont d'une netteté merveilleuse; son génie, naturellement mécanique, luy avoit aussy fait imaginer une nouvelle façon de donner l'eau-forte à ses planches. Tant d'attentions lui devoient emporter beaucoup de temps; mais l'amour du travail et son extrême assiduité suppléoient à tout, et l'on n'a presque point veu de graveur produire un aussy grand nombre d'ouvrages de différens genres. Rien ne pouvoit arracher celuy-cy de son cabinet; la compagnie des personnes sçavantes, qui se faisoient un plaisir de le venir visiter, ne luy faisoit pas mesme abandonner son ouvrage, et c'estoit dans ces conversations sçavantes qu'il faisoit consister son unique plaisir. Toute sa vie a été une suitte uniforme des mêmes exercices, qu'il a continués jusque dans un âge fort avancé. Il ne laissoit pas de s'occuper encore, quoyque sa veue fût considérablement diminuée. Peu de graveurs ont eu l'avantage de jouir, pendant leur vie, d'une aussy grande réputation, et de voir rechercher leurs ouvrages avec autant d'empressement, même par les nations étrangères, chez qui il étoit si estimé, que N. S. P. le pape Clément XI luy fit l'honneur de luy envoyer, avec distinction, l'ordre de chevalier

romain. Il avoit été occupé pendant un assez long temps à travailler pour le roy de France, qui l'avoit gratifié d'une pension, avec un logement dans l'hôtel royal des Gobelins et la qualité de dessinateur et graveur ordinaire de son cabinet. L'Académie royale de peinture et de sculpture l'avoit reçu dans son corps, non-seulement en qualité de graveur, mais en mesme temps pour enseigner l'architecture et la perspective aux jeunes élèves, employ dont il s'est toujours acquitté avec distinction (1).

— Portrait de Sébastien Le Clerc, chevalier romain, dessinateur ordinaire du cabinet du roy, ancien professeur d'architecture et perspective de son académie de peinture, mort le 25 octobre 1714, âgé de soixante-dix-sept ans un mois. Il estoit né le 26 septembre 1637. A dix ou douze ans, il s'attachoit déjà à dessiner et montroit à plusieurs dames de Metz. Il étoit si faible et si fluet, que l'hyver il avoit des engelures à ne pouvoir marcher, et que celles qui vouloient l'avoir dans ce temps, étoient obligées d'envoyer un valet pour l'emporter entre ses bras. C'est à peu près en ce tems-là qu'il a fait les figures de nations dessinées à la main qui sont dans ce recueil, et il s'en servoit comme de modèles qu'il donnoit à ceux qu'il instruisoit. A vingt-deux ou vingt-trois ans, il se fit ingénieur, et fut reçu ingénieur géographe de M. de la Ferté;

---

(1) Sur la vie et les ouvrages de Sébastien Le Clerc, on peut voir l'éloge historique publié par l'abbé de Vallemont; Paris, 1715, in-12, bien dépassé par l'excellent catalogue de Jombert; Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Peu encouragé par le refus que Mariette lui avait fait de son œuvre de La Belle, Jombert ne demanda pas à Mariette communication de celui qu'il possédait de Le Clerc. On peut, dans cet *Abecedario*, II, 70, à la note, voir le passage de la préface de Jombert. — Pour faciliter à nos lecteurs la comparaison des notes de Mariette et de celles de Jombert, nous en donnons la concordance, en mettant à chaque article de Mariette, entre parenthèses et comme renvoi, le numéro du catalogue de Jombert.

mais, n'ayant pas pu y rester à cause de sa délicatesse, il fut obligé de se remettre à la graveure. C'est de luy-mesme que je sçay cela. Il vint à Paris en 1665 à peu près. Il s'est marié en 1673 et épousa une des filles de M. Vanderkerchôve, teinturier ordinaire du roy aux Gobelins. Il a laissé de ce mariage six fils et quatre filles. En 1690, après la mort de Mellan (en 1693, suivant la dernière édition de Moreri, ce que je croy plus vray), il eut le brevet de dessinateur et de graveur du cabinet du roy avec une pension de 400 livres, et, quelque temps après, il fut nommé pour estre l'un des quatre professeurs qui posent le modèle aux Gobelins. M. le cardinal Gualterio, nonce du pape, le fit chevalier romain en 1706. En 1710, sa veue s'affoiblit.

— Il a été regretté de tous les honestes gens, et, lorsque je dis sa mort à M. l'Electeur de Cologne, il me répondit qu'il en estoit bien mortifié et que la première messe qu'il diroit, il la diroit pour le repos de son âme, que c'estoit un des plus galans hommes qu'il eût connus en France, et qu'il avoit eu un plaisir singulier à l'entretenir et à voir toutes les différentes curiosités de son cabinet.

— Il n'y a guère d'homme qui ait été aussy laborieux et qui l'ait été avec autant d'amour. Il sçavoit une infinité de sciences qu'il avoit apprises de lui-même. Il s'estoit fait une si grande habitude du travail, que le chagrin qu'il prit, lorsque la veue luy ôta les moyens de pouvoir le continuer, est une des principales causes de sa mort. Pourveu qu'il fût dans son cabinet, qui étoit d'une propreté singulière et qui étoit orné de quantité de machines, de méchaniques et d'autres curiosités de mathématiques, il étoit content. D'une douceur dans les manières qui charmoit, n'ayant jamais eu d'autres liaisons qu'avec les gens de mérite, rangé à son devoir plus qu'aucun autre, n'ayant jamais connu d'autres divertissemens que ceux qu'il goûtoit dans son cabinet, d'un travail si con-

tinuel que Mme Le Clerc m'a dit que, lorsqu'il se levoit, ce qui ordinairement étoit de cinq ou six heures, il se mettoit au travail jusqu'à midy, et, après le dîner, depuis deux heures jusqu'à six, et qu'alors, après avoir posé le modèle dans la salle des Gobelins, il revenoit sur les sept heures souper, ce qu'il n'avoit pas plus tost fait qu'il alloit écrire dans son cabinet jusqu'à onze heures ou minuit. Mme Le Clerc m'a adjouté que cela n'étoit pas arrivé pour une fois, mais que tous les jours estoient de même, et que, depuis qu'elle étoit avec luy, elle n'a presque pas vu un jour où il se fût dérangé de cette règle de travail qu'il s'étoit prescrite.

— La géométrie pratique de Le Clerc a été traduite en langue russe et imprimée à Pétersbourg en 1709, in-8°.

— *Au catalogue manuscrit, écrit de la main de Mariette, s'en trouve joint un autre d'une autre main, en tête duquel Mariette a écrit :* Fait par M. Le Clerc son fils, prestre, docteur de Sorbonne (1).

— Les académies de M. Le Clerc, au nombre de trente-deux, compris le frontispice; 1673. Cette date est celle que Langlois y fit graver lorsque les planches luy tombèrent entre les mains; car il est certain qu'elles ont été gravées précédemment, et, je crois même, en divers temps. Il y en a parmy, ce sont les meilleures, qui sont dans la manière des Tapisseries (108).

— La première édition du premier volume de l'*Histoire sacrée en tableaux*, avec leur explication, par Oronce de Brianville, abbé de Saint-Benoist de Quinçay lèz-Poitiers, aumônier

---

(1) Laurent Le Clerc, second fils de notre artiste, professeur de théologie au séminaire d'Orléans; à sa mort, Huquier acheta l'œuvre qu'il avait de son père et le catalogue sommaire qu'il avait fait. Cf. l'ouvrage de Jombert, I, XXI.

ordinaire du roy, faitte pour l'usage de M. le Dauphin, à qui elle est dédiée, a été mise au jour à Paris par Charles de Sercy, en 1670. Le privilége, où il est fait mention des planches que de Sercy avoit fait graver, est daté du 2e juillet 1669, et l'impression du livre a été achevée en septembre mesme année. Dans l'avertissement, l'auteur dit que son ouvrage est seulement « l'explication historique de quelques figures de « la Bible que M. Le Clerc a gravé à l'eau forte avec cette ha« bileté, qui le rend si digne de cette réputation et du choix « qu'en a fait Mr. Le Brun, premier peintre du roy, pour gra« ver d'après luy les plus rares de ses ouvrages à la gloire « immortelle du roy. » Il y a dans ce premier volume soixante-sept sujets. L'Inceste de Loth ne s'y trouve pas, quoyqu'il aye été gravé dans le mesme temps et de la mesme grandeur par Le Clerc; sans doutte que cette planche a été supprimée à cause du sujet. Il y a, outre ce nombre, une vignette représentant la devise de M. le Dauphin. Le second volume a été achevé d'estre imprimé au mois de juillet 1671, et mis au jour la mesme année pour la première fois. Il y a dans ce volume trente sujets, outre une vignette au commencement qui représente la devise de M. le Dauphin. Il y a dans le troisième volume quarante-trois sujets, outre une vignette au commencement qui est une devise, dont le corps est l'estoille des rois avec ces paroles : *Regibus orta regendis*, par rapport à M. le Dauphin. La première édition de ce troisième volume a été achevée en janvier 1675 et mise au jour dans la mesme année (93, 94, 116).

Il y a eu une seconde édition de tout l'ouvrage, faite en 1693, où les mesmes planches ont resservi, à l'exception de deux qui, apparemment, ayant été perdues, furent recommencées par Le Clerc. C'est dans le premier volume, Adam et Eve mangeant du fruict deffendu ; dans la première, les figures étoient petites ; elles sont plus grandes dans la seconde

édition. L'autre est dans le deuxième volume; c'est David priant pour son peuple affligé de la peste.

— L'histoire du Vieux et du Nouveau Testament en cent quarante-cinq pièces(1). Il fallut permission du roy pour graver ces planches; car il estoit dans ce temps-là à sa pension; encore ne les gravoit-il qu'à la chandelle. Monsieur son fils m'a dit que son père lui avoit dit qu'il en faisoit une par jour, n'en faisant jamais le dessein qu'au bout de la pointe, ce que j'ay de la peine à croire.

— Veue du palais de Salomon. Cette pièce est très-jolie et du plus beau qu'ait fait M. Le Clerc. Il n'y a gravé que les figures; l'architecture est gravée au burin. Pour un livre intitulé: *Description du palais de Salomon* par un chanoine de Troyes, M. Maillet (248).

— Une Annonciation; il y a au bas de ce morceau une petite bordure dans laquelle est la prière ou profession des congréganistes. Pour les congréganistes externes des Jésuites; c'est le P. Le Jay qui la fit graver (303).

— Les petits saints et saintes de l'année, gravés pour Gantrel par M. Le Clerc. Il y en eut, je pense, quatre planches de gravées, à huit sur chaque planche, et M. Le Clerc devoit graver ainsi tous les saints de l'année. Ces quatre premières planches gravées et imprimées, M. Gantrel en envoya les impressions chez le sieur de la Caille, imprimeur, pour y faire imprimer l'*Abrégé de la Vie des saints*, etc. Celuy-cy, en faisant cette opération, se trompa, et les discours ne se trouvèrent point quadrer ni avoir aucun rapport avec les gravures, de façon que les impressions, ne pouvant servir à rien, furent supprimées, et M. Gantrel, s'étant alors accommodé avec P. Le Pautre, moins occupé que M. Le Clerc, ce gra-

(1) Ce sont les planches de l'*Histoire sacrée* de Brianville.

veur entreprit toute la suite et recommença les planches de M. Le Clerc, dont les épreuves sont devenues rares par cet accident (222).

— Un saint Claude dans le désert ; on le prend assez ordinairement pour Notre-Seigneur dans le désert. Rare. C'est M. Pothier qui le fit graver, dans le dessein d'avoir seul cette pièce dans son œuvre. On m'a dit que pour la rendre unique, après en avoir fait tirer un petit nombre d'épreuves, il avoit gâté la planche (239).

— Sept pièces, faites pour mettre dans une perd'heures imprimée à Madrid pour le roy d'Espagne. Il y en a outre cela dedans qui sont gravées par Picart. C'est un nommé Du Rondet qui les a fait graver et qui en a les planches, qu'il tient fort rares (312).

— Lorsqu'il fit la troisième messe (162), qui est la moyenne, il étoit assurément à Paris; car il y a trois sujets, où, sur le devant d'autel, il a représenté les armes de M. Colbert. Il faut, au reste, estre très-circonspect sur les dattes de ces trois messes, car il y en a plusieurs éditions, et je remarque que le libraire changeoit les dattes à chaque édition.

— La Famille de Darius, et son pendant, l'Entrée d'Alexandre à Babylone, d'après Le Brun, sont mal à propos attribuées à M. Le Clerc; elles sont gravées par un graveur sur acier, nommé La Colombe.

— Une muse, faisant des guirlandes des fleurs qui lui sont présentées par des amours. Titre, d'après Le Brun, des Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, imprimées à l'Imprimerie Royale, en 1676. La lettre de M. Le Brun à M. Benserade, qu'il luy écrit en luy envoyant le dessin du frontispice, est dattée du 1er novembre 1674; ainsy, je crois que les planches auront pu être gravées dans cette année 1674 (129).

— Sept pièces pour le roman de la *Cour d'amour*, des

premières choses qu'il ait gravées à Paris, à ce que m'a dit son fils (82).

— M. Chauveau étant mort, M. Le Clerc fit presque tout entier le frontispice de la comédie des *Plaideurs* de Racine, que M. Chauveau avoit commencé (120).

— *Comme le fils de Le Clerc catalogue « Pour les essais de « physique de M. Perrault, 28 morceaux » Mariette ajoute* : Il y a en tout trente-deux planches, mais qui ne sont point gravées par Le Clerc. Il en aura tout au plus fait les desseins, dont je doute encore; car M. Perrault étoit capable de les faire luy mesme. Le seul ouvrage que j'y remarque de Le Clerc, est à la planche III du troisième volume, où il a gravé un fond de paysage, et, dans la planche XVII du mesme tome, quelques terrasses ; tout le reste est de Le Pautre le fils, ou de Chastillon. Ce livre a été imprimé en 4 vol., in-12, chez Coignard, 1680 (163).

— *Comme le fils de Le Clerc, catalogue « plusieurs morceaux pour un traité de machines de M. Blondel », Mariette ajoute* : M. Le Clerc n'a rien gravé, que je sache, pour aucun livre de M. Blondel; ce qui a été imprimé de M. Blondel à l'Imprimerie royale, sont les *Résolutions des quatre principaux problèmes d'architecture*; mais les vignettes et lettres grises n'en sont point de Leclerc; elles sont de La Boissière. Cet ouvrage a été imprimé en 1675. — *Au-dessus, Mariette a écrit* : Pour un Traitté de géométrie de Blondel, du cabinet du roy.

—Pour un livre de M. de Richesource, intitulé *Camouflet des auteurs négligents*, quatre morceaux en frontispice. Il y a un de ces morceaux qui n'est point gravé par Le Clerc. Il y a deux frontispices du même dessin, gravés dans la mesme année, pour M. de Richesource, l'un qui n'est presque qu'à une taille, et l'autre plus finy. On lit au bas : *R. inv.*, c'est-à-dire que Richesource en avoit fourny la pensée (164).

— La vignette des Sentiments sur la peinture, de Testelin,

est la même que celle du factum de Van Opstal, mais usée et réformée (85 et 254).

— La procession des chevaliers, pour l'histoire de l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit. Clérembault en a la planche (304).

— Le May des Gobelins. J'en ay veu une épreuve avec la date 1678, écrite à la main. C'étoit une première épreuve, étant à l'adresse de E. Gantrel (191).

—Grande médaille, où est représenté le Louvre du cavalier Bernin, soutenue sur un piédestal en cul-de-lampe, sur lequel sont gravées les Sept Merveilles du monde. 8 pouces hauteur, 6 pouces et demi travers. Grand cul de lampe (218). D'après M. Bailly, peintre en miniature; j'ay vu cette miniature, qui faisoit partie de plusieurs devises peintes en miniature, qui avoient été préparées pour estre gravées et faire suite avec les tapisseries de l'Histoire de Louis XIV, qui devoient estre gravées; mais où il n'a paru que quatre pièces, l'alliance des Suisses, etc. Comme les tapisseries des Quatre Saisons et Éléments avoient paru accompagnées de devises, ces tapisseries historiques devoient pareillement estre suivies de leurs devises; mais ce projet ne fut pas exécuté. Les miniatures, qui avoient été présentées à M. Colbert, demeurèrent à M. Baluze, chez qui je les ay veues.

— L'on prétend que le frontispice de la Paleographie Grecque du P. Montfaucon, imprimée à Paris en 1708, lequel est gravé par Giffart le fils, est d'après Le Clerc; mais je sçais que le dessin est de Le Clerc le fils, et non pas du père. La perspective d'architecture, qui y sert de fond, n'est ny de l'un ny de l'autre; je l'ay veu dessiner à M. Le Blond, à la prière de Giffart.

— Habillements de diverses nations, en 197 desseins; il faisoit ces desseins-là pour donner à dessiner à ceux à qui il aprenoit.

— Profil de la ville de Metz des premières manières. On y lit sur un écriteau en l'air : *Sebastianus Le Clerc, designator et sculptor*, 1650 ou 1660 ; je ne distingue pas trop lequel des deux ; il me semble que c'est 1650 ; il faudra l'examiner à la loupe. Il y a au bas des vers françois, par L. Mangin, le même qui a fait les vers qui servent d'explication aux figures de la petite messe de la seconde édition de 1661 (1).

— *A la suite de l'indication de* 16 *plans de villes ou batailles, et du frontispice à la gloire du prince Charles de Lorraine, Mariette ajoute* : Ces pièces avoient été faites pour mettre dans l'histoire du prince Charles de Lorraine, que le duc de Lorraine d'à présent avoit fait composer par le R. P. Duponcet de la compagnie de Jésus. Mais, comme il vouloit l'obliger de mettre dedans que la Lorraine ne tomboit pas en quenouille, et d'autres choses qui estoient préjudiciables aux intérêts de la France, ledit Père, en bon François, se crut obligé d'en écrire en cour. On luy répondit de laisser ledit ouvrage, ce qu'il fit. Aussy, ledit ouvrage ne paroissant pas, les planches sont restées à M. Le Clerc, à qui elles appartiennent présentement, comme il me l'a dit. A l'égard de l'histoire du livre, je la sçay du R. P. Duponcet (288).

— Les planches des conquêtes du roy, qu'a gravées M. Châtillon, l'ont été sur des desseins de M. Le Clerc, très-terminés (212).

Je les ay veus chez M. Châtillon ; ils étoient lavés à l'encre de la Chine ; Huquier les a achetés 240 liv. à son inventaire, en 1734, et les a revendus 300 liv. à M. Lorengère.

—(Comme, en tête du catalogue, donné par lui à Mariette, le fils de Le Clerc, dans les *Morceaux de Metz*, a mis cette indication : *le tombeau du roy de Portugal*, Mariette ajoute :) Ce n'est point la veue du tombeau du roy de Portugal, mais bien la veue de l'église de Sainte-Catherine, à Stockholm, et cette planche n'a point été gravée par Le Clerc, pendant son

séjour à Metz, mais dans les premières années de son arrivée à Paris (6).

—Veue de l'église de Sainte-Catherine, bâtie à Stockholm par Charles-Gustave, roy de Suède. On voit dans le fonds une partie de la veue de la ville et du lac Mâler, et, dans le haut, au milieu de la planche, sur le ciel, est le chiffre du roy Charles-Gustave, couronné de la couronne de Suède et environné du collier de l'ordre du Christ, qui est celuy de ce royaume. Ceste planche a esté gravée par M. Le Clerc, à peu près dans le temps qu'il grava les Gonds d'Angleterre. Elle est du moins dans la mesme manière; il la fit pour la suitte des veues du royaume de Suède, qu'on avoit entrepris de faire graver à Paris, et, soit que M. Le Clerc ne se fût pas accommodé avec ceux qui étoient chargés de ce soin, soit que ceux-cy ne fussent pas contens du travail de Le Clerc, la planche demeura entre ses mains. On la fit recommencer sur le même dessein par Perelle, et ce fut cette planche qui fut agréée et portée en Suède. Il s'en faut bien que celle de Le Clerc soit de ses belles choses; à tout prendre, elle me paroît cependant préférable à celle de Perelle; car, quoyque celle-ci soit plus proprement gravée, l'autre est moins maniérée, Perelle n'ayant pu s'empêcher de remettre les fabriques, les terrasses, les figures et les ornemens dans sa manière. A cela près, tout est entièrement conforme. L'idée et la disposition générale du peu de figures qui sont sur le devant est presque la même. Il est pourtant vray que Perelle a beaucoup allourdi et grossi toutes les parties du dessein, suivant sa coutume. Quoyqu'il en soit, il est certain que la planche en question resta à M. Le Clerc et que, ne sachant qu'en faire, elle servit pendant longtemps à ramasser les ordures qu'on balayoit dans son cabinet. Enfin le sujet de l'apothéose d'Isis s'étant présenté à graver, il fit repolir cette planche et s'en servit pour y graver dessus ce beau sujet (236). C'est ce qui fait que

les épreuves de cette veue sont si rares, et que les deux, qu'on connoît à Paris, chez M. d'Ozembray (l'œuvre qu'a M. d'Ozembray vient de chez M. Thuret; il la luy a vendue 1,800 liv.), et chez M. d'Argenville, peuvent passer pour uniques. La planche, avec le blanc qui est autour, a 8° de l. sur 12° 10' tr.; ce qui est gravé renfermé dans la bordure a 7° 9' l.; 12° 6' tr.

— Les gonds de pierre appelés les piramides d'Ecosse (79). Cette pièce se trouve dans le livre intitulé : ***Histoire des singularités naturelles d'Angleterre, d'Ecosse et de Galles,*** traduite de l'anglais de Childrey, par P. Briot. Paris, 1667, in-12.

— Quatre pièces énigmatiques par rapport à la pierre philosophale, à ce qu'on prétend. La première est partagée en deux sujets, où dans l'un un aigle enlève un enfant dans son berceau; la seconde représente des montagnes couvertes de neige et un aigle en l'air portant des rameaux dans son bec; la troisième représente deux villes situées sur des montagnes et un aigle en l'air portant un rameau à son bec; la quatrième représente une ville assiégée par terre et par mer et un aigle dans l'air portant à son bec un rameau. Il y en a encore quelques-unes de mesmes sujets et de la même suite. Cela est très-rare; c'est M. Rossignol, maître des comptes, qui les a fait graver, à ce que m'a dit M. Le Clerc, et il n'y a que M. Thuret qui les ait complettes. — Ces quatre sujets n'ont aucun rapport avec la pierre philosophale. M. Rossignol, maître des comptes, si célèbre par sa sagacité et son habileté à déchiffrer, en faisant cette planche, a voulu montrer ce qui a le plus contribué à sa fortune, c'étoit, étant né calviniste, d'avoir eu le bonheur d'être, presque sur le champ, élevé dans la religion catholique. Il étoit d'Alby; il commença par faire connoître ses talens au siége de Realmont, ensuite à celuy de la Rochelle, au Pas-de-Suze, etc. Il faut lire son éloge dans le livre de Perrault, et l'on y trouvera l'éclaircissement de ces sujets, ainsi que

des vers françois qui sont en bas de la planche. Il ne faut pas, du reste, s'étonner s'il paroît du mistère dans cette planche ; le métier que faisoit M. Rossignol devoit nécessairement l'engager à en répandre dans tout ce qui sortoit de son cabinet (114).

— Harpe remplie de chiffres, pièce emblématique à la gloire du roy, gravée en 1684. M. Le Clerc n'a jamais pu sçavoir ce que cela signifioit, et celuy qui luy fit faire cette planche la luy a laissé sans qu'il ait jamais pu apprendre de ses nouvelles. — Je croy que cette pièce est une méthode de stéganographie pour apprendre à écrire en chiffres.—Gravée pour le frère Jean-Jacques Souhaitty, religieux de l'Observance. C'étoit un homme à idées singulières et entreprenant. Il fit imprimer, en 1677, une brochure intitulée : *Nouveaux Eléments du chant ou l'Essay d'une nouvelle découverte qu'on a faite dans l'art de chanter*. Il prétendoit bannir les notes de la musique et y suppléer par des lettres ; mais ce sistème n'a pas fait fortune ; en effet, il falloit revenir toujours à des figures ; on ne peut exprimer autrement les différens sons, et, figures pour figures, celles que l'on connoît et auxquelles on est habitué sont préférables aux nouvelles (193).

— Les amis de Mme Guyon, voyant M. de Cambray déterminé à écrire, conçurent alors de grandes espérances. Ils se flatèrent qu'ils verroient bientost l'accomplissement de la prophétie de cette dame, qui avoit prédit que son oraison revivroit sous un enfant, c'est-à-dire sous M. le duc de Bourgogne. On osa même en donner par avance des indices.

M. de Cambray, ou pressé par ses amis, ou poussé par sa propre vanité, proposa le dessein d'un tableau tiré du chapitre 11 du prophète Isaïe ; M. de Leschelle eut soin de le faire exécuter. Il fut dessigné par M. Silvestre, peint par M. Bertin, et ensuite gravé par le fameux M. Le Clerc. L'estampe représente M. le duc de Bourgogne en habit de berger, la houlette

à la main, au milieu d'un troupeau de toute espèce (245). Au bas de l'estampe estoient ces paroles d'Isaïe : ***Puer parvulus minabit eos;*** les quatre vers qu'on y voit à présent n'y estoient pas d'abord, et n'ont été adjoutés dans la suitte que pour cacher ce dessein. M. d'Anjou est dans un coin, figuré en enfant nud qui tire un serpent de son trou, et M. de Berry, encore à la mamelle entre les bras de sa nourrice, se joue avec un aspic qu'il tient à la main. Mme Guyon est sans doute la nourrice, elle qui crève de grâce et en donne aux autres de sa surabondance. On prétendoit représenter, par ces emblêmes, tous les estats et toutes les passions calmées et vaincues par l'esprit d'oraison, que la prophétesse étoit venue apporter dans le monde. M. de Leschelle distribua un grand nombre de cette estampe; on en donna aux princes, aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, et à tous les autres amis, tant ces messieurs étoient asseurés de la prédiction de leur prophétesse. (Ceci se passa en 1696.) Extrait de la ***Relation du Quiétisme*** (par M. Phelypeaux), imprimée en 1732, 1re partie, p. 198.

—Hiérarchie de l'église représentée allégoriquement.—C'est le chancellier de l'Electeur de Pologne qui a fait graver cette pièce; dans le fond et sur l'horizon sont deux tours qui sont ses armes. Voir son portrait gravé par J. Audran pour savoir son nom. — C'est le baron de Karg.

— Deux vignettes aux armes de M. l'abbé d'Auvergne, depuis cardinal de Bouillon, dont une où il n'y a que quatre enfants assez gros; elles ont été faites pour les poésies de Dom Le Houx, chartreux. — Ce fut mon grand père qui fut chargé de faire graver cette vignette par le père Dom Le Houx, qui estoit curieux d'estampes. On ne fut pas content de la première planche. En effet, les enfants qui y sont représentés sont maussades; on en fit recommencer une seconde planche (103).

LE CLERC (SÉBASTIEN), né à Paris en 1674, étoit fils de Sébastien Le Clerc, qui s'est acquis une très-grande réputation par une infinité de gravures, la plupart exécutées sur ses desseins. Cet habile artiste fit élever son fils dans la peinture. Il lui donna pour maîtré Bon Boullongne; mais le respect dans lequel les enfants vivoient avec leur père, l'estime, qu'ils avoient conçues pour ses talents et qu'ils partageoient avec le public, déterminèrent le jeune Le Clerc; il ne voulut point adopter d'autre manière que celle de son père. Il peignit en grand ce que celui-ci dessinoit en petit, c'est-à-dire qu'il n'eut point d'autre style, et cela ne produisit que des tableaux froids et sans verve, qu'un coloris fade et peu vrai acheva de rendre insipides. Vateau disoit de lui, en voyant le tableau qu'il a mis dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés(1), que les vieillards qu'il y avoit introduits étoient de grans enfants portant barbe. Par cette critique, qui n'étoit pas sans fondement, il reprochoit au peintre de n'avoir pas sçu donner des caractères propres à ses têtes. Ce que Le Clerc sçavoit le mieux étoit la perspective qu'il a observée très-régulièrement dans tous ses ouvrages. Il l'avoit apprise de son père, qui en possédoit parfaitement toutes les règles, et qui l'a enseignée pendant longtemps dans l'Académie. Le fils a pareillement rempli cette place, et ne l'a quittée que lorsque les années ne lui ont plus permis d'en remplir les devoirs. Il a obtenu alors que son fils fût désigné pour lui succéder, et, comme ce fils se trouvoit trop jeune, l'Académie s'est contenté de le recevoir en qualité d'adjoint à professeur de perspective. Cela ne se passa point sans quelques altercations, où Le Clerc fit voir

(1) Ce tableau, qui représente la Mort de Saphira, et qui est daté de 1718, est retourné à Saint-Germain-des-Prés. Le Louvre en possède l'esquisse; n° 106 du remarquable livret de l'école française, récemment publié par M. Villot.

des vivacités dont on n'auroit pas soupçonné son caractère doux et tranquille. Il vivoit en effet en vrai philosophe chrétien, jouissant d'un bonheur qui est le prix d'une vie sans reproche, lorsqu'il mourut aux Gobelins, où il occupoit le même logement qu'avoit occupé son père, le 29 juin 1763.

LE CLERC, d'Abbeville. Dans une suite de douze sujets de dévotion pour un livre d'église, gravés au burin par Lagniet, sous la conduite de Jean Mariette, qui a particulièrement travaillé dans les testes, l'Annonciation de la Vierge, d'après J.-B. Corneille, est gravée par Le Clerc le jeune, d'Abbeville, disciple de François Poilly, lequel s'est depuis étably à Lyon. Il avoit un autre frère aîné, aussi graveur, qui n'est jamais sorty d'Abbeville. Le Clerc le jeune a été un très-bon graveur au burin ; il promettoit beaucoup.

— Le David attentif aux inspirations divines, gravé, sous la direction de Jean Mariette, d'après J.-B. Corneille, a été gravé par Le Clerc le jeune.

LE CONTE (ÉPHREM), étoit de Marseille, et il a excellé dans la représentation des tapis, des armures et des ouvrages d'orfèvrerie qu'il a traité en peinture dans un extrême degré de vérité. On a son portrait gravé en manière noire par Cousin. Il vivoit dans le dernier siècle et mourut à Marseille en 1704. De Serre, peintre établi à Marseille, lui succéda dans la place de peintre du roi pour les galères (1).

LE DUCQ (JEAN), peintre d'animaux, qui en a gravé quel-

(1) Non pas à la mort d'Ephrem Lecomte, erreur qui se trouve aussi dans la notice de M. de Moulinneuf sur Serre (*Mémoires inédits*, II, 247), mais au mois d'août 1693, ainsi qu'il résulte du brevet publié par l'un de nous dans les *Archives, Documents*, tome I, 333-7.

ques planches en 1661, étant un Hollandois (voyez Descamps), devoit être un habile artiste à en juger par ses gravures. Pourquoi donc n'en est-il point fait mention dans les auteurs qui ont écrit les vies des peintres des Pays-Bas?

LEFEBVRE (CLAUDE). Cet article de Claude le Fevre est absolument faux; de trois personnes, le P. Orlandi n'en fait qu'une seule. Il confond Valentin Le Febvre de Bruxelles, qui vivoit à Venise, où il a gravé en 1682 la suitte des plus beaux tableaux des maîtres vénitiens qui sont dans cette ville, et qui dessinoit si bien dans la manière de Paul Véronèse. — Claude Lefebvre, de Fontainebleau, excellent peintre de portraits fort employé par M. Lebrun, dans les sujets de l'histoire du roi, qui furent peints pour estre exécutés en tapisserie; celui-ci mourut à Paris le 25 avril 1675 âgé de 42 ans (1). — R. Lefebvre, surnommé *de Venise*, à cause du long séjour qu'il y avoit fait, aussy peintre de portraits, qui, mécontent de l'Académie de peinture de Paris, qui avoit refusé de le recevoir autrement qu'en qualité de peintre de portraits, passa en Angleterre, où il mourut en 1677, ainsi que le dit Félibien, t. II, p. 592. Roullet a gravé le portrait de Clément, procureur, où on lit au bas : R. Lefebvre, dit de Venise, *pinxit* 1667, et Picart le Romain en a gravé deux autres qui portent cette inscription : R. L. F. Vtus *pinxit*. Ainsy, il n'y a plus de doutte que le nom de baptesme de ce Lefebvre commence par un R. M. Walpole nous apprend qu'il s'appeloit *Roland*. Il y a dans l'église de Sainte-Justine, à Padoue, un tableau qui doit estre un ouvrage de Lefebvre de Venise. Le Rosetti, dans sa description des peintures de Venise, le

(1) Voir la note sur Claude Lefèvre publiée dans les *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie*, I, 402-3.

donne à Lefebvre de Fontainebleau, erreur dans laquelle le P. Orlandi l'aura fait tomber.

— Tout ceci fourmille d'erreurs et est un amas de fausses conjectures. Elles tirent leur source du voyage que l'auteur de l'*Abrégé de la Vie des peintres* (M. d'Argenville), fait faire en Angleterre à Claude le Fevre contre toute vérité. Ce peintre ne sortit jamais de France. Celui, du même nom que lui, qui a vécu en Angleterre et qui y est mort, est Roland. Avant que d'y aller, il demeura quelque temps en France, et y fit nombre de portraits dont plusieurs ont été gravés; et, comme il arrivoit de Venise, il en prit le surnom, pour n'être point confondu avec Claude, qui peignoit comme lui le portrait, et dont la réputation étoit grande. Ce fut sans doute un des principaux motifs qui le déterminèrent d'aller vivre sous un autre ciel. Le portrait, qu'a fait graver M. Walpole d'après un portrait appartenant au sieur Menier, est certainement celui de Roland le Fevre, et non point celui de Claude, ainsi qu'il l'a intitulé. L'on a le portrait de ce dernier gravé par lui-même qui est absolument différent (1). Quant à ce que M. Walpole suppose que ce fut le prince Robert qui, par reconnoissance, enseigna à Lefebvre la pratique de la gravure en manière noire, et que ce peintre la communiqua ensuite à Sarrabat, il n'y a pas encore un mot de vrai. Si M. Walpole a cru que Sarrabat avoit gravé le portrait de Boudan (2) sous la

---

(1) Ce portrait, dont nous connaissons un exemplaire, est une des plus belles choses et des plus artistes qu'il soit possible de voir. L'eau forte y a un ragoût et une largeur qui ne sont pas au-dessous de Van Dyck, et l'effet en est même plus vigoureux. Cette belle pièce, qui fait le plus grand honneur à Lefebvre, a 0,240 de haut sur 0,188 de large. On en peut voir la description dans le *Peintre-graveur françois* de M. Robert-Dumesnil, II, 94, où se trouve aussi celle du portrait de Boudan.

(2) Boudan étoit un imprimeur en taille douce dont la fille épousa Gantrel, graveur établi à Paris et qui y est mort au commencement de ce siècle (*Note de Mariette*).

direction et du vivant de Claude le Febvre, il s'est lourdement trompé. Ce portrait, dont le Fèvre avoit déjà donné une planche gravée par lui-même à l'eau forte, n'a jamais été gravé en manière noire par Sarrabat, que bien longtemps après sa mort, d'après le tableau original qui est de toute beauté et qui m'appartient. Il l'a fait dans un temps où la pratique de la gravure en manière noire étoit connue de tout le monde, et en particulier de Sarrabat, qui est mort de nos jours, et qui ne s'en est pas tenu à cette seule planche. (Notes sur Walpole.)

— *Comme Walpole remarque que Lefebvre n'a pas toujours traité décemment ses sujets de composition, en rappelant ce que d'Argenville dit de Claude* (II, 331), *qu'il se plaisoit « à « dessiner en caricatures les caractères et les tempéramens de « ceux qu'il connaissoit, imitant en cela Annibal Caracci » et en ajoutant que l'on sait quelles sortes de tempéramens celui-ci peignoit, Mariette écrit cette note :* Je ne suis point éloigné de croire que les tableaux de nudités dont il s'agit ici, sont de Roland le Fèvre et non de Claude; d'autant plus que je ne sache pas que le dernier ait jamais peint autre chose que des portraits, au lieu que Roland se piquoit de composer des sujets, ainsi qu'on le voit par plusieurs compositions de saintes familles gravées d'après lui. Mais j'exigerois d'autres preuves que celles qu'employe icy M. Walpole. Elles n'en imposent point à ceux qui savent ce qu'on entend en français par ce mot de caricatures, dont plusieurs peintres, et surtout Annibal Carrache, ont fait usage pour exprimer d'une façon grotesque, mais très-sensible, les caractères et les tempéramens des personnes, c'est-à-dire les signes qui, répandus sur les physionomies, désignent assez ordinairement les passions de l'âme et quel est le fond du tempérament. Et cela, comme on voit, diffère beaucoup du sens que lui suppose M. Walpole.

LE FEBVRE (VALENTIN), de Bruxelles, qui a gravé à l'eau forte, étant à Venise, les plus beaux tableaux des peintres vénitiens, a publié cet ouvrage en 1682. Il comptoit la rendre beaucoup plus nombreuse, et il avoit préparé dans cette veue nombre de desseins dont j'en possède plusieurs qui sont curieux et assez bien faits. Voyez ci-devant, p. 115, ce que j'ai remarqué à son sujet. Il est mort à Venise dans les premières années du siècle courant. On voit de lui d'assez belles copies de tableaux de Paul Véronèse.

LE GRAND. *Mariette, dans sa description des tableaux du cabinet de Boyer d'Aguilles* (p. 22), *catalogue un portrait de ce peintre peu connu :* Portrait de Vincent Boyer, seigneur d'Aguilles et de Sainte-Foy, conseiller au parlement de Provence, d'après le tableau peint par Le Grand en 1658.

LEGROS (PIERRE) est venu à Paris pour se faire tailler en 1717. M. Crozat le reçut chez lui, et ce fut alors que cet excellent sculpteur fit exécuter en stuc, sur ses desseins, ces enfans qui ornent le plafond du cabinet, éclairé à l'italienne dans le goût de la tribune de la galerie du grand-duc à Florence, où M. Crozat conservoit ses desseins, ses plus précieux tableaux et quantité de beaux modèles de François Flamand (1). Ces enfans sont presque de ronde bosse; ils sont assis aux côtés des fenestres, un de chaque côté, et ils tiennent les instrumens qui caractérisent les arts. M. Legros décora aussi, dans le même temps, la chapelle de la belle maison de campagne de M. Crozat à Montmorency. Il exprima dans le fond, derrière l'autel, le Saint-Esprit dans une gloire. Cette gloire,

---

(1) Cf. Brice, I, 381-2, et *Abecedario*, II, 50, à la note, 53, et III, 41, à la note.

composée de nuages, de rayons et de têtes de chérubins en bas-relief, environne une ouverture en forme d'œil-de-bœuf fermée par une vitre sur laquelle est peinte le S. Esprit; au-dessus de la porte d'entrée sont encore deux testes de chérubins, et le coffre d'autel, qui est isolé, imite un tombeau; le tout est d'un goût exquis. Il nacquit à Paris, le 12 avril 1666, et est mort à Rome le 3 mai 1719 d'une fluxion de poitrine. Sa vie a été écrite par le Pascoli, mais il y a bien des choses à y réformer. Elève de son père (1), il passa à Rome dans l'unique veue d'y faire d'utiles études. Il ne prévoyoit pas que les ouvrages des grands maîtres qu'il y trouveroit seroient autant de liens qui le retiendroient et qu'il ne lui seroit pas possible de rompre. Il se fixa donc à Rome, et s'y distingua par cette infinité de beaux morceaux de sculpture qu'on y admire (2). Il ne reparut qu'un instant à Paris, où il étoit venu subir l'opération de la pierre. Elle se fit heureusement, et, aussitôt qu'il le put, il retourna chercher ses anciens foyers avec d'autant moins de regret de quitter sa ville natale, qu'il s'imaginoit avoir reçu quelques mortifications de la part de l'Académie. Il avoit souhaité d'en être; il pensoit que sur sa réputation on viendroit au-devant de lui, qu'on s'estimeroit trop heureux de l'avoir. Cela perça; bref, la jalousie s'en mêla; on exigea de

---

(1) Il se nommait Pierre comme son fils. Il était né à Chartres en 1628, et fut reçu à l'Académie le 16 septembre 1663 et 30 juillet 1666. Il fut nommé professeur le 24 juillet 1702 et mourut à 86 ans le 10 mai 1714 (*Archives*, *Documents*, I, 364 et 410). Il a travaillé en 1681 à la clôture du chœur de la cathédrale de Chartres. A Paris, il a travaillé à la Porte-Saint-Martin, au pavillon des Tuileries, et a fait pour Versailles beaucoup de travaux dont la plus grande partie existe encore. Cf. la table de la description de Versailles de Piganiol, celle du nouveau livret de Versailles, et celle des *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie de peinture*.

(2) Sur ce que Legros a fait à Rome, Cf. l'abbé Titi, *Descrizione di Roma*, *passim*, et les *Artistes français à l'étranger* de M. Dussieux, pages 112-3.

lui qu'il fît les démarches ordinaires, qu'il produisît de ses ouvrages. On mit tout en œuvre pour le dégoûter, et l'on n'y réussit que trop. Il partit pour Rome et y mourut en 1719. S'il fut indisposé contre l'Académie de Paris, il étoit encore plus piqué des honneurs qu'avoient procurés à Camille Rusconi les figures que cet habile sculpteur avoit faites pour Saint-Jean de Latran. Il s'attendoit à les partager du moins avec lui, et cela étoit juste; mais il avoit contre lui d'être étranger et de n'avoir pas fait assez sa cour à K. Maratte. Une misérable croix de plus nous l'auroit peut-être conservé, car on soupçonne que le chagrin avoit avancé ses jours. — M. le duc de Choiseul, ne trouvant pas assez spatieux le joli cabinet que M. Le Gros avoit enrichi de ses agréables sculptures, et voulant l'aggrandir, a été obligé d'en faire détruire le plafond, et les ouvrages de l'habile artiste ont été enlevés aux champs avec les gravois qu'a occasionné cette démolition. Quel dommage! Faut-il donc que le caprice, ou si l'on veut la fausse convenance d'un particulier, fasse de ces sacrifices et n'attende pas que le temps y porte sa main meurtrière, ce qui n'arrive déjà que trop tôt. C'est ainsi qu'on a vu disparoître avec le plus grand regret les belles peintures de la voûte de la galerie d'Ulysse à Fontainebleau, qui, lorsqu'elles ont été détruites, pouvoient encore durer plusieurs années dans tout leur éclat; et pourquoi les supprima-t-on? Pour donner lieu à un corps de logis bâti sans goût et qui commence déjà à dépérir.

LE HONGRE (ÉTIENNE). Ce sculpteur n'a eu aucune part au tombeau du cardinal Mazarin (1), qui est entièrement de la

---

(1) Voyez sur Le Hongre le travail de Guillet de Saint-Georges dans le premier volume des *Mémoires inédits sur les Académiciens*. — On trouve dans les *Lettres nouvelles* de Boursault (4e édition,

main de Coysevox. Le P. Orlàndi lui en fait honneur; mais c'est un fait qui est faux et qu'il faut rayer.

LEICHNER (JEAN-GEORGES-HENRI-THÉODORE). (Extrait de la *Gazette universelle de littérature des Deux-Ponts*. Année 1772.) — « Nous donnerons ici la vie d'un artiste qui a eu de la réputation et qui est mort depuis peu. C'étoit un peintre de Leipsig nommé Jean-Georges-Henri-Théodore Leichner, né à Erfurth le 26 janvier 1684. Son père, Eckar Leichner, étoit docteur en médecine et la pratiquoit dans cette ville. Sa mère, Marthe-Brigitte Pilgrim, étoit fille du trésorier en chef de la police à Erfurth. On le destina à la peinture, pour laquelle il montroit de l'inclination et du talent. Il en reçut les élémens d'un nommé Hildebrand, peintre de la cour, dans le lieu de sa naissance. A seize ans, il alla se perfectionner à Leipsig sous le peintre de portraits Lechner, et en épousa la fille nommée Jeanne-Sophie en 1708. Il eut de ce mariage onze enfants, dont la plupart moururent avant lui. Ayant trouvé des dispositions à son art dans la plus jeune de ses filles, il la forma au point qu'elle fut en état de l'aider à mettre la dernière main à ses ouvrages. Il perdit la vue vers la fin de sa vie, qu'il termina le 26 octobre 1769, âgé de 88 ans et 10 mois. Le premier ouvrage qui le fit connoître avantageusement à Leipsig, fut un portrait de Charles XII. Palhmann, qui étoit alors le peintre le plus célèbre de cette ville, s'attacha Leichner et le fit travailler plusieurs années dans son atelier, où il copia si bien quantité de morceaux de Vander Verf, de Mieris, de Van Huisum, de Raphaël Ruysch, qu'il y en eut

---

I, p. 91), une lettre relative à ce que le président Perrault ne lui avait pas fait faire le monument des Condé dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine, qu'on sait avoir été fait par Sarrazin.

plusieurs qui furent vendus pour des originaux et qui sont encore regardés comme tels dans divers cabinets. On n'a guère vu de copistes attraper aussi bien la manière et le coloris. Il parvint à sçavoir copier des estampes et les enluminer si agréablement d'après sa propre invention, que les originaux de Vatteau et de Lancret paroissoient inférieurs à ses imitations. On l'employoit surtout à faire des copies de portraits de femme, faits par de grands maîtres et qu'on vouloit multiplier en faveur des branches de ces familles. Rien de ce qui faisoit le prix de ces morceaux ne se perdoit sous son pinceau; l'œil du plus fin connoisseur y étoit souvent trompé. Il sçavoit aussi réparer les tableaux endommagés, de manière qu'on n'appercevoit point les endroits auxquels il avoit touché. Comme le nombre des bons copistes est peut-être moindre que celui des grands peintres, ce talent le rendit fort cher aux amateurs de la peinture, et il fut employé à l'enrichissement de quantité de cabinets. N'ayant jamais eu le temps d'étudier la nature et n'en ayant pas même recherché l'occasion, il réussissoit beaucoup moins quand il la prenoit pour modèle. Il eut un fils qui l'auroit égalé si des excès de jeunesse n'avoient abrégé sa carrière. Le père perdit ainsi celui qu'il regardoit comme le soutien de sa vieillesse; cette perte fut bientôt suivie de celle de sa vue. Les infirmités de la vieillesse survinrent et les calamités de la guerre s'y joignirent; de sorte qu'il auroit fini sa carrière dans l'indigence, si quelques personnes aisées qui estimoient sa personne et son art ne l'avoient assisté jusqu'à son dernier moment. »

LELLI (ERCOLE), né à Bologne au commencement de ce siècle, fit sa première profession de l'arquebuserie, et, comme il avoit à cœur de s'y distinguer, il crut qu'il lui étoit utile de savoir dessiner, et il en prit les premières leçons du peintre Jean-Pierre Zanetti. Il y fit en peu de temps de tels pro-

grès, que, dans le concours qui se tint en 1727, et où l'on fit pour la première fois la distribution des médailles, que le comte Marsigli venoit de fonder en faveur des élèves qui fréquentoient l'académie clémentine de Bologne et qui étoient jugés avoir fait le mieux, Lelli eut l'avantage de remporter le premier prix du dessein. Les soins qu'il donna pour se perfectionner de plus en plus ne lui firent point abandonner l'étude de la physique, pour laquelle il eut toute sa vie beaucoup de goût, et, celle-ci l'ayant mis à portée de suivre des cours d'anatomie, il s'y rendit habile de façon que, s'étant tout à fait consacré à la sculpture, il se vit en état de faire, pour l'utilité des jeunes dessinateurs, une figure d'écorché qui a été mise dans les salles de l'académie de Bologne, et qui y est regardée avec admiration (1). Il fut reçu académicien en 17.., et, depuis ce temps-là, il ne cessa de se rendre utile à sa compagnie et surtout aux jeunes gens qui commençoient leurs cours d'études. Le pape Benoît XIV, qui en fut informé, voulut récompenser un si grand zèle, et par un bref adressé au sénat de Bologne, il accorda en 1747 un logement pour sa vie à notre artiste. Il venoit d'achever la statue du marquis Marsigli et plusieurs morceaux d'anatomie, lorsque la mort le surprit dans un âge peu avancé en 1766. Je connois une estampe qu'il a gravée d'après Ange-Marie Pio, sculpteur de Bologne, qui s'est acquis une assez grande réputation. — Voy. *Storia del acad. clementina*, t. I, p. 75 et 101.

LE LORRAIN (Louis), né à Paris et mort à S. Pétersbourg le 11 mars 1759 à la fleur de son âge, car il n'avoit que

(1) Cette indication curieuse est à joindre à celles des autres écorchés antérieurs à Houdon réunies dans une étude spéciale écrite sur celui-ci par l'un de nous. Cf. *Revue universelle des Arts*, Bruxelles, in-8°, numéro de juin 1855, p. 61-3.

. . . . , . réunissoit en sa personne plusieurs talens qui le rendoient recommandable. Ce n'auroit jamais été un peintre de premier ordre ; il n'avoit ni une assez bonne couleur, ni un assez grand fonds de dessein ; mais il avoit du génie et il composoit agréablement, et, s'il fût demeuré à Paris, il pouvoit espérer d'y avoir de l'occupation. Il craignit d'en manquer, et, dans cette appréhension, il écouta les propositions qu'on lui fit de passer en Russie au service de la Czarine. Il comptoit qu'outre les ouvrages de peinture qu'on lui faisoit envisager, il pourroit se rendre encore nécessaire en donnant ses desseins pour la décoration de l'intérieur des appartemens, et pour des meubles dans le goût de ceux que Boulle avoit fait autrefois ; car, avant de partir, il en avoit fait exécuter sur ses desseins pour M. de la Live, introducteur des ambassadeurs, qui avoient été fort goûtés ; mais, du moment qu'il eut pris ce parti, le malheur sembla se déclarer contre lui ; il n'éprouva que des infortunes. Ses équipages, et quelques meubles précieux qui faisoient toute sa fortune, furent pris par les Anglois, quoyque mis sur un vaisseau neutre. Il arriva à S. Pétersbourg après bien des fatigues. Sa femme y tomba dangereusement malade, et lui-même, rebuté, fatigué de ne trouver personne qui lui tende la main, ni qui le mette en état de voir l'exécution des promesses qu'on lui a faites, il perd pareillement la santé ; une fluxion de poitrine s'empare de lui ; personne ne songe à le secourir. Il mouroit sur la paille si M. de l'Hôpital, notre ambassadeur, n'en avoit eu pitié. Belle leçon pour ceux qui vont chercher fortune dans ce pays-là. Le Lorrain avoit essayé de peindre à la cire, et je pense qu'il a peint de cette façon un plafond dans un hôtel du fauxbourg S. Germain appartenant à l'héritier de M. d'Osenbray. M. le comte de Caylus le protégeoit, et cela n'y avoit pas peu contribué. Je lui ai beaucoup entendu louer son goût d'ornemens. Pour moi, j'y trouve trop d'uniformité et

une répétition de formes qu'auroit sçu éviter un génie plus fécond que celui de Le Lorrain. Il y a bien de la distance de ses ornements à ceux de Boulle; mais c'est toujours une obligation qu'on lui a d'en avoir voulu approcher.

LE LORRAIN (ROBERT), mort à Paris le 1er juin 1743. Il étoit né en 1666, le 15 novembre. Le tombeau de Girardon, dans l'église de Saint-Landri à Paris, est presque entièrement de lui.

—Robert Le Lorrain est d'une famille originaire de Picardie; il naquit à Paris en 1666. Son père étoit attaché à M. Foucquet et fut enveloppé dans sa disgrâce. Le besoin fit chercher une profession pour le fils, et la sculpture fut choisie. On le plaça chez Girardon; il y fit des progrès, et il acquit bientôt le premier rang entre ses élèves. Comme il avoit sur son maître la supériorité de bien manier le marbre, Girardon le fit travailler aux figures destinées pour le tombeau du cardinal de Richelieu, et le disciple s'en acquitta si bien qu'il devint pour ainsi dire le chef de l'atelier. Il ne s'y faisoit rien qui ne passât par ses mains. Girardon le regardoit comme son bras droit, et Le Lorrain acquit sous lui une très-grande pratique. Ayant remporté le prix à l'Académie, il fut un des élèves qui furent envoyés à Rome en 1689 à la pension du roi. Il y étudia avec fruict; mais, l'air du pays lui étant tout à fait contraire, il lui fallut quitter ce séjour des arts et venir respirer l'air natal.

Il revint donc à Paris dans un temps où les arts languissoient et dans une circonstance des plus fâcheuses. Il étoit deffendu à l'Académie de recevoir aucuns sujets. Pour pouvoir travailler sans trouble, il entra dans la communauté des maîtres de l'Académie de S. Luc, prêt à demander d'être admis dans l'Académie royale, dès que l'occasion s'en présenteroit. Elle s'offrit, et il devint académicien en 1701. Une

place d'adjoint à professeur ayant vaqué en 1710, il l'obtint, ainsi que celle de professeur en 1717, et celle de recteur en 17.. (1).

Quoyque laborieux et fort expéditif, ce qu'il a fait à Paris pour des particuliers, ou ce qui lui a été ordonné pour l'embellissement des maisons royales, n'est pas fort considérable. Il fut principalement occupé à décorer de ses sculptures le palais de Saverne et celui de l'évêché de Strasbourg, bâtis par le cardinal de Rohan. La maison de Soubise se l'étoit attaché, et lui fit faire, lorsque l'hôtel de Soubise fut construit, les quatre statues des Saisons qui en décorent la façade, et sur la porte des écuries, dans la rue du Temple, un bas-relief où sont représentés de ronde bosse les chevaux du Soleil. Ce dernier ouvrage fut un de ses derniers travaux. Il eut une attaque d'apoplexie en 1738 et mourut paisiblement dans le sein de sa famille en 1742. M. Lemoyne est son élève.

C'étoit un praticien et dont le malheur étoit de n'avoir pas assez étudié la nature. Il croyoit la connoître suffisamment et il ne la consultoit presque jamais. Tous ses ouvrages sont maniérés, et sentent le terroir. Le goût françois s'y fait trop appercevoir et les rend de petite manière. Avec cela, il est gracieux, mais de cette grâce qui n'a rien d'imposant et qui devient insipide pour ceux qui ont goûté le vrai beau dans l'antique. Le Lorrain se piquoit de saisir mieux que personne les caractères et les passions, et il avoit entrepris de les exprimer sur différens bustes d'hommes et de femmes qui en auroient fourni pour ainsi dire un cours complet. Il en a paru quelques-uns; mais l'on a trouvé que les caractères étoient

(1) Le 2 mai 1737. Cf. *Archives de l'Art français, Documents*, I, 406.

manqués, que ce n'étoient que des charges, et l'auteur n'a pas été plus loin.

Le roi d'Espagne avoit jetté les yeux sur lui, pour, conjointement avec M. Bertrand, travailler aux sculptures dont il vouloit enrichir son palais de Saint-Ildefonse. Le souvenir du dérangement, qu'il avoit éprouvé dans sa santé en Italie, lui fit craindre que les chaleurs du climat ne lui fussent aussi préjudiciables en Espagne; il refusa et céda sa place à M. Fremin. Il en fit autant en 1724, par rapport à M. Vleughels, qui eut la place de directeur de l'Académie de Rome, que l'on avoit offert à le Lorrain.

Il modeloit avec une très-grande facilité. Aussi fut-il beaucoup occupé, surtout dans ses premiers temps, à faire des modèles de figures et de groupes, qui ont été jettés en bronze et qui font l'ornement des cabinets. Ils sont agréables et richement agencés.

On ne peut pas reprocher à ce sculpteur de n'avoir pas été un fort galant homme. Il ne fit jamais rien que d'honnête; mais, peu endurant et trop sec, il ne pouvoit souffrir qu'on le contredît, et il disoit alors, sans ménagement et tout crument, les vérités qui lui venoient à la bouche. Ce n'étoit pas le moyen de se faire des amis, et comme, avec ce défaut, il ne pouvoit se plier à faire sa cour, il fut trop souvent oublié et n'eut que très-peu de part aux ouvrages que le roi, sous la direction de M. le duc d'Antin, faisoit faire, quoyque ses talents le méritassent. Ce n'étoit pas l'ami de M. Rigault. Ils eurent ensemble des altercations en pleine Académie, qui furent assez vives pour que M. Rigault se crût avoir été offensé et ne plus devoir assister aux assemblées jusqu'à ce qu'on lui en eût fait des excuses; mais on ne pouvoit pas l'attendre de l'humeur dure de le Lorrain, et pendant longtemps l'Académie souffrit de cette espèce de schisme. Pour donner un exemple du peu de ménagement que notre sculpteur mettoit

dans ses discours, il suffit de ce trait: il osa dire un jour à l'abbé de Ravannes, qui peut-être le traitoit un peu trop cavalièrement, mais qui n'en étoit pas moins tout-puissant auprès du cardinal de Rohan, dont il étoit le factotum, et que par cette raison le Lorrain devoit extrêmement ménager, qu'en vingt-quatre heures on pouvoit faire un homme à petit collet comme lui, tandis que, pour former un bon sculpteur tel qu'il se croyoit être, trente années suffisoient à peine.

Les enfans de le Lorrain ont fourni des mémoires pour la vie de leur père qui sont dans le dépôt de l'Académie, et M. l'abbé Gougenot, associé libre, en a lu une vie dans une des assemblées de l'Académie, en 1761, qui est bien faite (1).

LELY. Il y a apparence que Vertue n'avoit pas vu le portrait de Samuel Morland, que P. Lombart a gravé d'après P. Lely, ou qu'il n'avoit fait qu'y jetter un coup d'œil rapide. Sans cela, il eût fait observer que ce portrait étoit celui d'un Samuel Morland, que Cromwell avoit envoyé à la cour de France et à celle de Savoye en qualité de commissaire extraordinaire, au sujet des différens que l'affaire du Valais avoit fait naître entre les deux couronnes. Ce n'étoit donc pas le portrait de Samuel Morland le mécanicien, et je ne sçais trop si c'étoit celui de son père; car, comment accorder les services que celui-ci rendit à Charles II pendant son exil, avec les emplois dont il étoit chargé alors de la part du Protecteur? Les armes qui sont au bas du portrait gravé ne sont point non plus celles que désigne Vertue; elles sont d'argent à deux bandes de sable, chargées, la première de deux têtes

(1) Cette notice de l'abbé Gougenot a été publiée dans les *Mémoires inédits des Académiciens*, II, 310-30. La *Revue universelle des Arts* doit, nous dit-on, publier sur l'abbé Gougenot une notice due à la plume d'un membre de la Faculté.

de léopard sortant chacune d'une fleur de lys, et la seconde d'une seule pareille tête de léopard. (Notes sur Walpole.)

— *Walpole disant : « La liste des curiosités de Lely vient d'être imprimée par Bathoe à la suite du catalogue de la collection de Buckingham, » Mariette ajoute :* C'est une réimpression de celle qui fut répandue dans le public, lorsque la vente fut indiquée. J'en ai un exemplaire consistant en une seule feuille volante.

— On appelle en Angleterre les beautés de Windsor une suite de portraits des plus belles dames de la cour de Charles second, peints par le chevalier Lely, qui se conservent dans le château de Windsor. (Notes sur Walpole.)

— On ne trouve point de nom de peintre au pied de l'estampe qui représente Olivier Cromwell, accompagné d'un page qui achève de le revêtir de son armure ; mais je n'en suis pas moins persuadé que ce portrait a été gravé d'après un tableau de P. Lely. Il l'a été par P. Lombart, dans le temps que ce graveur étoit à Londres. L'estampe est belle et dédiée par le graveur à Cromwell même. (Notes sur Walpole.)

LE MAIRE (JEAN), né à Dammartin près Paris, en 1597, a excellé à peindre l'architecture. Il possédoit à fond les règles de la perspective, et l'on parle encore de cette perspective qu'il avoit peinte dans les jardins de Ruel et qui produisit dans le tems des illusions si trompeuses jusque sur les animaux même. Il étoit appelé le gros Le Maire, pour le distinguer d'un autre peintre du même nom qui vivoit en même tems. Jean Le Maire est mort en 1655. Félibien, t. II, p. 659.

LE MAIRE (PIERRE) étoit intime ami du Poussin. Il a beaucoup peint d'après lui. (Félibien, t. II, p. 44.) On l'appelloit le petit Le Maire pour le distinguer d'un autre peintre qui a peint excellemment l'architecture et qui se nommoit le gros

Le Maire. Félibien fait mention de l'un et de l'autre dans le petit livre intitulé : *Liste des noms des peintres les plus célebres.*

LEMBKE (JEAN-PHILIPPE). Il a peint en Suède les actions militaires de Charles-Gustave-Adolphe et quantité d'autres sujets de batailles qu'on dit être d'une grande beauté. M. le comte de Tessin m'a asseuré que ces tableaux pouvoient aller de pair avec ce qu'on connoît de plus beau du fameux Bourguignon, et M. Ren, graveur suédois qui a appris sous M. Lebas et qui a beaucoup de goût et de talent, vient de me confirmer la même chose (1). Mais ces peintures commencent, dit-il, à dépérir par le mauvais soin de ceux qui en ont la garde. M. de Tessin a une très-belle collection de desseins de ce peintre de batailles, dont il m'a fait un grand éloge (2). Je désire fort qu'il se ressouvienne de la parole qu'il m'a donnée étant à Paris, qu'il m'en enverroit quelques-uns (3). San-

(1) Voyez, dans les *Archives*, *Documents*, III, 118-23, les lettres de Lebas à Rehn.

(2) Ces dessins, et généralement tous ceux qu'avoit rassemblés M. de Tessin, appartiennent au prince royal de Suède. (Note de Mariette). — Un certain nombre sont revenus en France. Cf. le journal la *Lumière*, n° du 18 décembre 1852, et dans le tome I de cet *Abecedario*, la note de la page 244.

(3) Il est curieux de rapprocher de ce passage de Mariette ce qu'a écrit de Lembken M. de Tessin lui-même : « Lembken peut, avec justice, être nommé notre Bourguignon suédois; car il est tellement égal en toutes choses à ce grand peintre de batailles, que les yeux les plus experts peuvent s'y tromper. Les deux galleries de Drottningholm seront toujours des monuments de son habileté et de sa gloire. Il mourut, à la honte de son siècle, dans la plus grande misère, à l'âge de 90 ans. Je ne puis me rappeler son souvenir qu'avec tendresse; car c'est à lui que je dois le peu de goût que j'ai pour la peinture. En voyant ses bons ouvrages, je m'accoutumai insensiblement à ne voir rien que de bon. En un mot, Lembken doit être mis en parallèle avec les bons maîtres. » Page 97 des *Lettres à un jeune prince*, déjà citées dans ce volume, p. 26.

drart ne dit point que cet artiste fût Flamand ; il le range à suite d'autres peintres allemands, et en effet il est Allemand.

— Sandrart, p. 339, en avoit dit un mot, et dans la suite, ayant été mieux informé, il en a parlé plus au long, p. 386. Le P. Orlandi auroit dû s'en apercevoir et en faire la remarque ; mais sa critique ne s'étend pas si loin. Il faudroit et l'on pourroit allonger cet article ; le peintre en vaut bien la peine. Sandrart dira sur cela tout ce qu'il est besoin de sçavoir.

LEMERCIER (JACQUES), célèbre architecte françois, qui a bâti la Sorbonne et tous les plus beaux édifices qui furent construits de son temps, étoit natif de Pontoise. (*Le Maire, Description de Paris*, t. II, p. 469.) Il mourut à Paris en 1660. (*Mém. mss. de Curabelle.*) — Il étoit à Rome en 1607 ; extrait d'une estampe qu'il a gravée et qui représente le modèle de l'église de Saint-Jean des Florentins du dessein de Michel-Ange. Il étoit à Rome en 1610 ; il y grava dans cette année le catafalque de Henri IV (1), dont il avoit fourni le dessein ; et, comme il a employé dans son ordonnance des colonnes doriques sans base, on en peut tirer la preuve qu'il avoit fait son étude de l'antique. C'étoit un homme fort studieux et si désintéressé qu'il ne voulut jamais rien prendre des entrepreneurs, et rejetta un présent de cuillères d'argent qu'on luy faisoit. Il mourut pauvre. Il avoit épousé la fille de M. Plastrier, notaire. Il a travaillé au Louvre, fait le Palais-Royal, la Sorbonne, Bagnolet, les P. P. de l'Oratoire, rue S. Honoré, l'hôtel de Liancourt, le portail de l'église de Bagnolet, le grand autel de S. Eustache et celuy des Cordeliers, Chilly. Cura-

(1) Il a gravé aussi la statue de Henri IV, faite pour Saint-Jean-de-Latran par Nicolas Cordier. Cf. ici même, II, 4.

belle travailloit sous luy. (*Mém. mss. de Félibien.*) — J'ai un dessein de Scamozzi fait en 1588, sur lequel, après avoir parlé d'un théâtre qu'il avoit exécuté pour le duc de Sabionetta et pour lequel il avoit été obligé d'aller sur les lieux, il ajoute : *Mi servise in tutto questo Maggi° Jacob Francese.* Ce ne peut être que Jacques Lemercier, et il n'est pas étonnant qu'ayant passé toute sa jeunesse en Italie et y ayant travaillé sous les meilleurs maîtres, il soit devenu si habile. — Je me rétrarque (*sic*); Jacques Lemercier n'étoit tout au plus qu'un enfant en 1588; ainsi, il faut qu'il soit fait mention d'un autre François que de lui dans la précédente note de Scamozzi.

LE MIRE (NOEL), de Rouen, élève de Le Bas; il a eu un frère cadet qui est mort et se nommoit Louis.

LEMOYNE (FRANÇOIS). Il a voyagé en Italie, et, après un séjour d'un an tant à Rome qu'à Venise et ailleurs, il en est revenu en 1724. Les deux tableaux qu'il a peints, dont l'un peint à Rome représente Hercule et Omphale (1), et l'autre, commencé à Rome et terminé à Venise, une jeune fille qui se lave les pieds, lui font honneur. L'on voit bien qu'il a sceu profiter de la veue des ouvrages de Paul Véronèse et surtout de ceux du Parmesan, dont il tâche d'imiter les tours gracieux. Il en a copié plusieurs desseins originaux étant à Venise, qui sont tout à fait dans le caractère des originaux. Son tableau, dans le salon de la Paix à Versailles, a été peint en 1729 (2).

---

(1) Ce tableau est maintenant chez M. Lacaze, à Paris.

(2) Voyez sa vie, par Caylus, dans les *Vies des premiers peintres du roi*, II, 81-143. — Son plafond de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice, restauré par Callet après l'incendie de la foire Saint-Germain (Cf. Bachaumont, 30 octobre 1778, XII, 148-9), l'a été de nouveau en 1843 par M. Jeanron (*Bulletin de l'alliance des arts*, II, 68).

— L'Ange annonçant à la SainteVierge le mistère de l'incarnation; gravé par Laurent Cars. Ce tableau a été fait pour l'Angleterre.

— Des enfans jouant avec la massue d'Hercule et sa peau de lyon; gravé par Nicolas Silvestre le fils, d'après le tableau qui est au cabinet du roy. — Petit tableau qui n'est proprement qu'une esquisse.

— Hercule amoureux d'Omphale; gravé par Laurent Cars. Peint en Italie.

— Persée délivrant Andromède; gravé par Laurent Cars. Peint avant son voyage d'Italie.

— Une femme nue entrant dans le bain; gravé en 1731 par Laurent Cars. Peint en Italie.

— Louis XV donnant la paix à l'Europe. Cette pièce a été gravée en 1730 par Laurent Cars, d'après le tableau qui a été peint pour un des sallons de la grande gallerie de Versailles, qui sert à présent de cabinet d'assemblée à la reyne.

— Que n'a-t-on en France les mêmes attentions? (*Celles de ne pas donner de bal dans la salle des banquets de White-hall, pour ne pas exposer les peintures à être gâtées par les lumières.*) On n'y verroit pas terni, comme il est, le beau plafond peint par Le Moyne dans le sallon d'Hercule à Versailles. (Notes sur Walpole.)

LEMOYNE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, qui a acquis de la réputation et qui a été chargé d'une infinité de grands ouvrages, tels que la statue équestre de Louis XV à Bordeaux (1), laquelle est en bronze, le monument à la gloire du même

(1) Sur la statue équestre de Bordeaux, Cf. *Mercure* de mars 1735, p. 591-2; Boffrand, p. 1, 2 et 3; la *Bienfaisance française*, I, 484-5; *Description de la France*, par Piganiol, 1754, VIII, 230-1; d'Argenville, *Vies des sculpteurs*, II, 354-6, 365; les *Mémoires iné-*

prince aussi en bronze qui est à Rennes, le tombeau du cardinal de Fleury dans l'église de Saint-Louis du Louvre; celui de Mignard, premier peintre du roi, dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré à Paris (1), et beaucoup d'autres qui, tous, sont composés de façon à en imposer aux gens qui se contentent de la satisfaction que leur procure un premier coup d'œil, mais qui auroient peinne à soutenir la critique de ceux qui veulent de la correction dans les ouvrages et cette pureté qui fait le charme de l'antique. Le brillant de l'imagination est un piége dangereux, et qui, trop souvent, a couvert le vice de ce que l'on appelle manière. Avec cela, on ne peut disputer à M. Lemoyne d'être un habile homme, et, ce qui est préférable encore, c'est qu'il est un galant homme aimé de tous ceux qui le connoissent (2); il est petit-fils, par sa mère, du fameux peintre de fleurs Baptiste Monnoyer, et il est né à Paris en 1704, le 15 février. Il a été reçu académicien en 1738 (3).

---

dits des Académiciens, II, 315, 333, et *Lafolie*, p. 261. Les bas-reliefs, échappés à la destruction de 1792, sont conservés au musée des antiques de Bordeaux.

(1) Le buste de Mignard n'est pas de Lemoyne, mais de Coysevox; Lemoyne ne fit que la figure agenouillée de Mme de Feuquières, qu'on a eu à Saint-Roch, où ces deux morceaux sont conservés, l'esprit de séparer du buste et de mettre aux pieds d'un Christ en croix au-dessus de l'autel de la chapelle du Calvaire. — On voit aussi, dans la chapelle des fonts à Saint-Roch, son groupe en marbre du baptême du Christ, qui était autrefois à Saint-Jean en Grève (Cf. Pig., IV, 112-3).

(2) « Lemoine, le sculpteur, était attendrissant par la modeste « simplicité qui accompagnait son génie; mais, sur son art même, « qu'il possédait si bien, il parlait peu, et aux louanges qu'on lui « donnait, il répondait à peine; timidité touchante dans un homme « dont le regard était tout esprit et tout âme. » (Marmontel parlant de la société de Mme Geoffrin. *Mémoires*, livre VI; Verdière, 1818, I, 358).

(3) Sur Lemoine, cf. la liste des académiciens, *Archives, Documents*, I, 384, 405, 407, 408; II, 376; sa vie, par d'Argenville, dans

LE MOYNE (JEAN-LOUIS), sculpteur, né à Paris et mort dans la même ville en 1755, âgé de 90 ans. Il étoit de notre académie depuis 1703, et, lorsqu'il mourut, il en étoit ancien directeur. Il a fait des choses passables; mais ce qui le distinguera le plus est d'avoir donné la naissance à un fils (Jean-Baptiste), aussi sculpteur, lequel a été chargé d'une infinité de grands ouvrages et s'y est acquis de la réputation.

LEMPEREUR le père. L^{r} F^{t}; marque dont s'est servi, pour se désigner, M. Lempereur le père, ancien échevin, sur quelques morceaux qu'il a gravés (1).

---

le second volume des *Vies des sculpteurs*; la table de Piganiol, celle des *Mémoires des Académiciens*, celle du nouveau livret de Versailles et le journal de Bachaumont, I, 171; III, 84; V, 372; VI, 39; VII, 140; IX, 149; XIX, 116-7; XXVII, 140.

(1) On trouve, dans les lettres sur le salon de 1781 du journal de Bachaumont, XIX, 378, cette particularité : « M. Lempereur avoit exposé une Vénus; cette estampe, trop dangereuse à voir apparemment, dont on avoit mesme scellé le titre d'une bande de papier blanc, avoit échappé à la croix fatale (les morceaux présentés à l'Académie pour le sallon sont marqués d'une croix par derrière, lorsqu'on les rejette pour quelque cause que ce soit), mais a causé trop de scandale et est retirée, en sorte que je ne puis vous la décrire, et c'étoit le seul ouvrage qu'eût produit l'artiste cette année. »

— D'après le témoignage, peut-être trop passionné, de C. N. Roland, l'ancien caissier de Watelet, il faudrait attribuer à Lempereur une large part de collaboration aux estampes qui portent le nom de Watelet.

On lit en effet, page 78 du *Mémoire au roi Louis XVI* de Roland (Londres, 1784, in-8°) : « Pour la réussite de ce poëme (l'*Art de peindre*), M. Pierre, depuis premier peintre du roi, se chargea du choix des termes techniques et de la composition et exécution des desseins, qui furent calqués sur cuivre et passés à l'eau-forte, partie par ledit sieur Watelet, partie par le sieur Lempereur, graveur, qui termina toutes lesdites gravures, que ledit sieur Watelet lui paya...

« Ce poëme lu, relu, revu et corrigé par plusieurs académiciens, dont il avoit gravé les portraits à l'aide dudit Lempereur... »

LE MUET (PIERRE), ingénieur et architecte du roi, né à Dijon le 7 octobre 1591, s'est distingué par son habileté dans la science des fortifications, où il a utilement servi l'Etat, et fut en même temps un des meilleurs architectes de son siècle. Il a donné les desseins de quantité d'édifices considérables qui embellissent la capitale et les provinces, et l'on peut juger, par ceux qui ont été gravés, de son goût, qui fut sage et réglé, et fondé sur celui de l'antique. Il ne lui a manqué que d'avoir mieux traité l'ornement et de s'être, en cela, moins livré au goût dominant. Il donna, en 1632, une nouvelle édition des cinq ordres de Vignole réduit en petit, et, en 1641, il publia de la même manière les ordres de Palladio. Le plus considérable de ses ouvrages imprimés est celui qu'il intitula : « *Maniere de batir pour toutes sortes de personnes.* » On peut faire beaucoup mieux ; mais ce livre a le mérite d'être venu le premier et d'avoir ouvert les yeux sur la façon de distribuer les appartements, partie de l'architecture dans laquelle nos François ont depuis fait de si grands progrès. Le Muet est mort à Paris, le 28 septembre 1669, âgé de 78 ans, et dans la plus grande considération. La reyne-mère se reposa sur lui du soin de finir le magnifique bâtiment du Val-de-Grâce. (*Dict. de Moréry*, édit. de 1769, p. 853-4.)

LENAIN (ANTOINE et LOUIS), nés le premier en 1588, et le second en 1593. Ils peignoient des bamboches dans le style françois et s'accordoient si parfaitement dans leur travail, qu'il étoit presqu'impossible de distinguer ce que chacun avoit fait dans le même tableau ; car ils travailloient en commun, et il ne sortoit guère de tableaux de leur attelier où tous deux n'eussent mis la main. Ils avoient un fort beau pinceau et avoient l'art de fondre leurs couleurs et de produire des tableaux qui plaisoient autant par le faire que par la naïveté des personnages qu'ils y introduisoient. Ils travaillèrent durant toute leur vie

dans la plus grande conformité de sentimens, et il semble que la mort ne voulut pas rompre une si belle union. Ils moururent à deux jours l'un de l'autre, Louis le 23 mars 1648, et Antoine le 25. Ils se proposoient d'être du nombre de ceux qui concoururent à l'établissement de l'Académie royale, et ils en étoient dignes, la mort les ravit au moment que cet utile établissement eut lieu. (Guérin, *Descript. de l'Acad.*, p. 167, et la liste de l'Acad. dressée par Reynez) (1).

LENAIN (le chevalier MATHIEU), né à Laon en 1607, mort à Paris en 1677, s'étoit consacré au genre du portrait et avoit été admis en cette qualité dans l'Académie royale de peinture en 16... J'ignore ce qu'il étoit aux deux frères Lenain (2). Il y a apparence, comme il étoit leur concitoyen, qu'il étoit de même famille. (Liste de l'Académie dressée par Reynez.)

---

(1) On a dernièrement retrouvé à la Bibliothèque impériale cette liste de Reynez, si souvent citée par Mariette. C'est une grande feuille in-folio imprimée, contenant les académiciens rangés dans l'ordre chronologique de leurs décès, et qui a dû être faite pour être affichée ou suspendue dans l'une des salles de l'Académie. Sur cette liste, Reynez a écrit de nombreuses corrections et additions, et, à la suite, il a ajouté tous les décès successifs avec les dates des naissances et des réceptions. Elle est d'autant plus précieuse, que sur bien des points elle complète, quand elle ne rectifie pas, les dates de la liste des académiciens insérée dans le premier volume des *Archives de l'Art français*. Aussi, pour donner à la critique tous les éléments de comparaison, insérerons-nous cette nouvelle liste, qui nous est communiquée par M. Georges Duplessis, dans une des prochainesvraisons des *Archives*.

(2) Les questions relatives aux Lenain sont trop épineuses pour pouvoir être élucidées dans une note. Nous nous contenterons de renvoyer au travail de M. Champfleury, aux notes nouvelles qu'il a jointes à une pièce publiée par lui dans les *Archives*, *Documents*, III, 68-71, et au résumé de tous les documents fait par M. Villot dans son récent livret de l'Ecole française. Mais toutes les obscurités sont encore loin d'être dissipées.

LENARDI (GIO-BATTISTA) naquit à Rome en 1656 et fut élève de Lazaro Baldi, chez lequel il demeura jusqu'à ce qu'il fût en estat de produire des ouvrages de peinture qui pussent lui faire honneur. Il en a fait plusieurs dans Rome, où l'on remarque beaucoup de génie. Il mourut jeune, au mois de septembre 1704, et fut inhumé dans l'église de S. Nicolas in Arcine, à Rome. (*Mss. de Pio.*)

LÉONARD DE VINCI. Les peintres qui précédèrent Léonard de Vinci ne connoissoient que très-imparfaitement la nature; ils avoient une manière de la représenter, qui, aride et mesquine, n'avoit point encore franchi les bornes du goût gothique. Ainsi, Léonard de Vinci n'eut personne pour l'éclairer : mais il étoit lui-même une lumière qui devoit servir de guide à tous ceux qui viendroient après lui. Il devint le créateur d'une manière que les Italiens ont appelé la manière moderne; manière qui, ayant pour objet l'imitation parfaite de la nature, rendoit à la peinture son ancien éclat. Pour y parvenir, Léonard dessina beaucoup et avec une précision merveilleuse. Si l'on voit aujourd'hui si peu de ses desseins, il faut l'attribuer et à la grande distance qui est entre son siècle et le nôtre, et aux précautions qu'on a prises dans tous les temps, pour empêcher que ses desseins ne sortissent des grandes bibliothèques où l'on en conserve des suites. J'ai tâché autrefois de donner une idée du mérite de ce grand homme et de sa façon de dessiner. Oserai-je renvoyer à ce petit écrit, qui est à la tête d'un recueil de ses desseins qu'a gravé M. le comte de Caylus, ceux qui voudront s'amuser à lire les réflexions dont j'ai semé ce catalogue. (Cat. Crozat, p. 2.)

LETTRE SUR LÉONARD DE VINCI, PEINTRE FLORENTIN.

A Monsieur le comte de Caylus (1).

Monsieur,

Il ne falloit rien moins que des ordres aussi respectables et aussi précis que les vôtres, pour me déterminer à vous entretenir de Léonard de Vinci. Aurois-je, sans cela, jamais osé de le tenter? N'étoit-il pas plus naturel et plus convenable de vous prier d'avoir recours aux livres qui traitent de la peinture? Tous parlent avec éloge de Léonard, et, si ses louanges y sont répandues avec quelque profusion, il n'en est pas moins vrai qu'il en a mérité peut-être encore davantage pour les services éclatans qu'il a rendus à la peinture; ce que vous désirez y est mis dans un bien plus grand jour que vous ne devez l'attendre de moi. C'en étoit donc assez pour vous abandonner à vos propres recherches, qui vous auroient plus satisfait que les miennes; d'ailleurs, ce seroit à moi à vous prier de m'instruire sur ce sujet, que vous souhaitez que je traite; vous, qui parlez de peinture si pertinemment, et qui jugez des ouvrages de l'art avec tant de discernement; vous, qui venez de vous rendre Léonard si familier, en gravant avec autant d'esprit que de précision une suite assez nom-

(1) Cette lettre de Mariette, qui nous montre ce qu'il aurait fait de toutes ses notes, s'il les avait mises en œuvre, était trop importante, et complète trop bien une foule d'indications de ses notes manuscrites pour que nous n'ayions pas cru de notre devoir de la réimprimer dans cet *Abecedario*. Elle a paru d'abord en 1730 sans les noms de Caylus, de Mariette et sans planches; elle a été traduite en italien dans les *Lettere su la pittura*, et enfin réimprimée avec des corrections et additions par Mariette, en 1767 (Paris, Jombert, in-4° de 35 pages). C'est l'édition qui a les planches de Caylus et celle que nous suivons. Quoique nous ne devions faire que peu de notes sur un travail aussi soigné, nous distinguerons celles de Mariette par un M placé entre parenthèses.

breuse de ses desseins, qui suffisent seuls pour donner une idée complette du mérite et du caractère de ce fameux peintre.

Car, pourquoi le Vasari (1) s'est-il si bien exprimé en écrivant la vie de Léonard? si ce n'est parce qu'il avoit connu de plus près cet artiste, et que, pour l'avoir étudié avec réflexion et en avoir bien compris les procédés, il étoit à portée d'entrer, à son égard, dans des détails que tout autre que lui auroit pu difficilement développer. Il est certain que, pour bien connoître les maîtres, il faut avoir examiné longtemps et de près leurs ouvrages, ne s'être exercé que sur des originaux incontestables, et encore sur ce qu'il y a dans ce genre de plus parfait. Sans cela, il me paroît impossible de décider juste du degré de leur habileté; et je ne suis pas étonné que celui qui est parvenu au point de connoissance dont je parle, se voie le plus souvent obligé de quitter ses premiers sentimens, ou du moins de rectifier les idées qu'il avoit prises de certains maîtres. Vous en avez fait l'expérience au sujet de Léonard; vous avez, dites-vous, appris à le mieux connoître en l'étudiant, et je me flatte que le recueil de têtes que vous venez de graver y a beaucoup contribué.

Ce recueil porte avec lui les deux titres les plus essentiels et les plus avantageux pour Léonard, la perfection et l'originalité; et, par là, il devient encore un morceau de curiosité

---

(1) Georges Vasari d'Arezzo, peintre et architecte. Il est le premier qui ait entrepris d'écrire les vies des peintres. Il le fit à la persuasion de Paul Jove, d'Annibal Caro, du Molza et d'autres gens de lettres; et, comme la matière qu'il traitoit étoit de son ressort, il y a mieux réussi qu'aucun de ceux qui ont écrit depuis sur le même sujet. On lui reproche d'avoir été trop partial à l'égard des peintres de son pays; c'est un défaut dont il est difficile de se garantir, et qui lui est commun avec presque tous les auteurs de qui l'on a des vies de peintres, dont ils étoient compatriotes (M).

bien singulier, car les desseins avérés de Léonard sont extrêmement rares. La Bibliothèque Ambroisienne à Milan (1) est

(1) On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre ici comment ces ouvrages de Léonard sont parvenus dans la Bibliothèque Ambroisienne. Originairement, ils appartenoient à la famille Melzi, l'une des plus considérables de Milan. François Melzi les avoit eus de Léonard même, dont il étoit le disciple; il aimoit la peinture, il l'exerçoit avec succès. On en peut juger par un de ses tableaux qui étoit à Paris chez M. le duc de Saint-Simon, et qui représente la déesse Flore. Il est tellement dans la manière de Léonard, qu'il seroit aisé de s'y méprendre, si Melzi n'avoit eu la précaution d'y écrire son nom en caractères grecs, et Trichet du Fresne en a même fait mention dans la vie de Léonard, comme étant un ouvrage de ce dernier. Après la mort de Melzi, les précieux manuscrits de Léonard demeurèrent ensevelis dans un profond oubli. Le goût des beaux-arts, qui se perpétue rarement dans une famille, s'étoit totalement éteint dans celle des Melzi. Le trésor qu'on y possédoit y étoit gardé avec si peu d'attention, qu'un certain Lelio Gavardi d'Asola, proche parent d'Alde Manuce, qui étoit précepteur dans la maison, eut toute la commodité de se l'approprier. Il s'empara de treize volumes; les uns étoient in-folio, et les autres in-quarto, et il les porta à Florence, dans l'espérance de les vendre chèrement au grand duc François de Médicis. La mort inopinée de ce prince renversa les projets de Lelio, et, lui faisant faire un retour sur lui-même, il pria Jean-Ambroise Mazzenta, gentilhomme milanois, qu'il rencontra à Pise, de reporter ces livres à Milan et de les restituer aux Melzi. Mais comme ils en faisoient peu de cas, des treize volumes ils n'en conservèrent que sept, encore ce ne fut qu'après que Pompée Léoni, sculpteur du roi d'Espagne, leur en eût fait connoître le prix; les six autres volumes restèrent entre les mains des Mazzenta. Ceux-ci firent présent d'un de leurs livres à Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Ambroise Figini, peintre de réputation, en eut un autre, et le cardinal Frédéric Borromée en obtint un troisième, dont il enrichit la bibliothèque Ambroisienne, qu'il venoit d'établir. C'est cet in-folio couvert de velours rouge qu'on y voit encore. Léonard y traite des lumières et des ombres en mathématicien et en peintre. Les trois autres volumes, qui appartenoient aux Mazzenta, passèrent entre les mains de Pompée Léoni, qui, les ayant augmentés de plusieurs pièces volantes de Léonard, en composa un seul grand volume qui contient, à ce qu'on assure, 1,750 desseins. Galéas Arconato, l'ayant acquis dans la suite, eut assez de courage pour ne se point laisser éblouir par tout l'or que lui faisoit offrir le roi de la Grande-Bretagne, Charles Ier, et, n'écoutant que l'amour de la patrie, il fit présent de son volume à la

le lieu où l'on en conserve une plus grande quantité. Ce ne sont cependant, pour la plupart, s'il m'en souvient, que des figures démonstratives, accompagnées des réflexions que ce savant peintre mettoit par écrit à mesure qu'elles se présentoient, lorsque, retiré à la maison de campagne des Melzi (1), il cherchoit dans cette occupation laborieuse un nouveau genre de délassement et un sujet d'instruction pour l'Académie qu'il avoit établie à Milan. Si l'on excepte cette collection et quelques autres recueils semblables, qu'on croit être dans le cabinet du roi d'Espagne et dans celui du roi de Sardaigne, les desseins de Léonard, répandus dans les cabinets des curieux, sont en fort petit nombre. On en peut juger par le peu qui s'en trouve en France. A peine en connoît-on qui s'étendent à des compositions entières.

De tous les cabinets des particuliers, le plus abondant en desseins de Léonard a été, je pense, celui du comte d'Arundel (2). Cet illustre curieux n'avait épargné ni soins ni dé-

---

Bibliothèque Ambroisienne et l'y déposa en 1637 avec tout ce qu'il avoit rassemblé du même maître, consistant en douze volumes, ainsi qu'on l'apprend de l'inscription posée pour mémoire dans le même livre. On dit qu'un de ces volumes est rempli de desseins de têtes ou charges au nombre d'environ deux cents. A l'égard des sept volumes que les Melzi gardèrent, on croit qu'ils furent envoyés en Espagne au roi Philippe II, qui se piquoit d'être connoisseur (M).

(1) La maison de campagne des Melzi étoit située à Vavero, à moitié chemin de Milan à Bergame, sur les bords du Naviglio ou canal de Martesana : ouvrage qui, par son utilité autant que par les difficultés qu'il fallut surmonter dans l'exécution, seroit seul capable d'éterniser la mémoire de Léonard, car ce fut lui qui en eut la direction et qui en conçut le projet. La situation de Vavero est fort agréable ; ce peintre s'y retiroit volontiers pour y méditer plus à loisir (M).

(2) Thomas Howard, comte maréchal d'Angleterre et d'Arundel, chevalier de l'ordre de la Jarretière, mort en Italie en 1646. Il eut beaucoup de part aux bonnes grâces de Charles I[er]. Un même goût pour les beaux-arts les unissoit. On raconte qu'ayant appris qu'un M. de la Noue avoit une très-belle collection de desseins, surtout

penses pour se procurer ce que les arts ont produit de plus exquis dans tous les genres. Mais il étoit surtout passionné pour les desseins, et il en avoit formé un des plus beaux assemblages qu'on verra jamais. En particulier, il avoit conçu une si forte estime pour ceux de Léonard, que, non content de ceux qu'il possédoit, il avoit offert, au nom de Charles Ier, roi d'Angleterre, jusqu'à trois mille pistoles d'Espagne, pour un des volumes (1) qui sont actuellement dans la Bibliothèque Ambrosienne.

Le recueil de desseins de têtes dont je vous entretiens peut avoir appartenu à cet illustre curieux. Je fonde ma conjecture sur ce que plusieurs de ces têtes ont été gravées ci-devant par Wenceslas Hollar (2). Vous n'ignorez pas que cet artiste étoit

---

du Parmesan et du chevalier Vanni, le comte d'Arundel vint sur-le-champ à Paris, se flattant d'en faire aisément l'acquisition. Il ne put y réussir, et, se faisant connoître pour lors à M. de la Nouë, qu'il en estima davantage, il lui avoua le sujet de son voyage. On ne peut omettre ce qui lui est infiniment glorieux ; c'est d'avoir enrichi l'Angleterre de ces fameuses inscriptions grecques qui sont connues parmi les savants sous le nom de marbres d'Arundel : plus heureux que M. de Peyresc, qui, ayant acheté avant lui ces mêmes marbres, ne put jamais obtenir des Turcs la permission de les faire transporter en France (M).

(1) Il étoit question du recueil formé par Leoni, lequel appartenoit alors (en 1630) à Galéas Arconato. On y trouve quantité de desseins de machines de l'invention de Léonard, plusieurs pensées pour la construction de canaux, sur l'élévation des eaux, etc. Ces desseins sont accompagnés d'explications écrites de la droite à la gauche, qu'on ne peut lire que dans le miroir. C'étoit la manière d'écrire de Léonard. On ignore la cause de cette bizarrerie (M).

(2) Il étoit de Prague ; il a beaucoup gravé et d'une manière tout à fait agréable ; mais ce qu'il a fait de plus singulier sont les fourrures. Il est en cela inimitable. J'espère donner quelque jour un détail de sa vie et de ses ouvrages, dans une histoire de la gravure, que je médite, et, en attendant qu'elle paroisse, je dois avertir ceux qui entendent l'anglois, qu'ils trouveront d'assez amples notices sur tout ce qui regarde Hollar, à la suite d'un catalogue des œuvres de ce graveur, qu'a dressé G. Vertue, et qui a été imprimé à Londres en 1759, en un vol. in-4° (M).

au service du comte d'Arundel, et que le riche cabinet de ce seigneur lui a fourni la plus grande partie des desseins de grands maîtres qu'il a gravés. En s'attachant par préférence à ceux de Léonard, ne peut-on pas croire que c'étoit pour se faire honneur à la faveur d'un si grand nom? En effet, le nombre des planches qu'il a gravées d'après ce peintre monte à près de quatre-vingts, qui composent plusieurs suites. Ces planches sont exécutées comme tout ce qu'a fait Hollar, avec une propreté infinie; l'on y pourroit seulement désirer plus de goût, et que la manière de l'auteur y fût un peu moins déguisée. Cependant, parce que ces estampes viennent d'après Léonard, elles sont encore aujourd'hui fort recherchées.

S'il étoit permis de donner essor aux conjectures, on se croiroit encore en droit d'avancer que c'est de ce recueil de têtes dont parle Paul Lomazzo (1); du moins, la description, qu'il donne d'un semblable recueil de desseins de Léonard, qui étoit alors entre les mains d'Aurelio Louino (2), peintre milanois, y a beaucoup de rapports, tant pour le nombre des desseins que pour la qualité des sujets. Ils représentoient, comme dans celui-ci, des études faites d'après des vieillards, des paysans et des femmes, qui font des grimaces et qui rient.

---

(1) Gio. Paolo Lomazzo, *Trattato della pittura*. Lib. VI, c. 32. In Milano, 1585, in-4° (M).

(2) Son père, nommé Bernardin, étoit disciple de Léonard. Outre le livre de desseins dont il est fait mention ici, Louino possédoit encore le carton de Sainte-Anne, que Léonard avoit fait pour un tableau qu'il devoit peindre dans l'église de l'Annonciade à Florence. François I[er] l'avoit acquis et avoit souhaité que Léonard l'exécutât lorsqu'il vint en France, mais il ne put en voir l'effet. On ne sait par quel hasard ce carton repassa à Milan. *Lomazzo*, lib. II, c. 17 (M).

Ce recueil (1), on n'en peut pas douter, a passé successivement entre les mains de curieux qui en connoissoient tout le prix. La conservation des desseins, la propreté avec laquelle on les a enchâssés dans de plus grandes feuilles de papier pour en former un juste volume, le beau dessein d'Augustin Carrache, qui sert de frontispice, en sont des indices qui ne paraissent pas équivoques.

Mais je suis de votre avis, Monsieur ; ce n'est ni dans ces sortes de singularités souvent vicieuses, et sur lesquelles on n'est que trop dans l'habitude d'établir la réputation des principales curiosités, ni dans la rareté des desseins de Léonard, qu'il faut chercher le mérite de ce recueil de desseins. Il me paroît uniquement précieux par ce qu'il contient. Vous avez achevé de me le rendre d'un prix inestimable depuis que vous m'avez mis en état d'en faire part à mes amis. Cette idée flatteuse me laisse entrevoir quelle satisfaction c'eût été pour moi de le communiquer à M. l'abbé de Maroulle (2), cet

(1) C'est beaucoup plus par amour de la vérité qu'en qualité de propriétaire de ce beau recueil de desseins, que je me crois obligé d'en prendre la défense et de soutenir contre quiconque voudroit ouvrir un avis contraire, que les desseins qui le composent sont incontestablement originaux et ne craignent à cet égard aucun parallèle, quel qu'il soit. Je fais cette observation, parce que, dans le second volume des *Lettere su la pittura*, qui a été publié à Rome en 1757, en me faisant l'honneur d'y insérer cette lettre traduite en italien, on y débite dans une note, à la page 170, que le feu cardinal Silvio Valenti avoit fait acheter en Hollande un recueil de desseins dont ceux-ci ne sont apparemment que les copies, puisque les siens sont estimés être les seuls et *vrais originaux*. Si je ne craignois pas de me rendre suspect, je dirois que je les fis examiner par de bons connoisseurs, dans le tems que le livre étoit en vente, et que, sur le rapport qui m'en fut fait, je n'ai pas été tenté d'en faire l'acquisition (M). — Quelques-uns des dessins gravés par Caylus paraissent ne l'avoir été que d'après des imitations plutôt même que d'après des copies; mais il est évident, pour la très-grande majorité, que ce recueil était composé d'originaux.

(2) Jean-Antoine de Maroulle, Sicilien, fils du duc Jean-Paul, qui

ami dont le commerce étoit si plein d'agrément. Une mort trop prompte m'a privé de cette douce consolation, et du fruit que j'en aurois indubitablement retiré; car, qui étoit plus en état que lui de goûter toutes les finesses de ces desseins et plus capable de les faire remarquer? S'il avouoit avec sa modestie naturelle qu'il avoit beaucoup appris en lisant dans le Vasari (1) la description exacte du portrait de la Joconde, l'un des plus parfaits tableaux de Léonard; s'il s'étoit plu à nous donner la traduction fidèle de cette description, persuadé que rien n'étoit plus propre à faire entrer dans la manière et dans le vrai caractère du peintre: avec quels yeux n'auroit-il pas regardé des desseins où il auroit apperçu le même faire, ces précisions, ces détails, ces vérités de caractères, cette imitation parfaite de la nature, qui lui avoient fait porter un jugement si avantageux sur Léonard?

Il faut convenir que ce célèbre peintre est, de ce côté-là,

---

fut obligé de se retirer en France avec sa famille, lorsque les François abandonnèrent Messine. On ne peut rien ajouter à l'éloge que M. Coypel en a fait dans une lettre qui a été insérée dans le *Mercure* du mois d'avril de l'année 1727. Je remarquerai seulement que la traduction, qu'il avoit commencée des *Vies des Peintres* du Vasari, avoit été faite pour S. A. R. Monseigneur le Régent. A en juger par le peu qu'il en a laissé, la copie n'auroit point dégénéré de l'original. Il est mort au mois de décembre de l'année 1726 (M).

(1) *Le Vasari dans la vie de Léonard.* Ce tableau est dans le cabinet du roi. François Ier l'acheta, dit-on, quatre mille écus. Comme il a été peint avec un grand soin, il s'est parfaitement bien conservé (M).—Les éditeurs du Vasari de Florence (VII, 31), probablement sur les renseignements de gens bien peu habitués aux vieilles peintures, ont parlé de ce tableau, comme étant déplorablement restauré. Rien n'est plus faux; il est au contraire de la plus admirable conservation, et a conservé partout le brillant de son émail et la touche de la main du maître. Les craquelures légères et anciennes qui s'y remarquent n'ôtent rien ni au dessin ni à l'harmonie; il doit seulement avoir bruni; mais de ce que la couleur générale a foncé par l'effet du temps, il ne s'ensuit pas que le tableau ait souffert, et il n'y aurait rien à désirer si tous les tableaux des grands maîtres étaient restés aussi purs que l'est celui-ci.

fort au-dessus de tous les autres, surtout si l'on considère qu'il est le premier qui se soit formé une manière sur la nature, et qui, assujettissant la peinture à des règles, l'ait fait sortir de cet état de langueur où l'avoit plongée la barbarie des siècles précédens. Un génie solide, vaste, sublime, une longue suite d'étude lui en fournirent les moyens. Les efforts, qu'il fit pour acquérir de nouvelles connoissances, égalèrent les heureuses dispositions qu'il avoit reçues en naissant. Jamais on ne vit tant de talens différens réunis en une seule personne. Peintre, sculpteur, architecte, géomètre, mécanicien, philosophe, poëte, musicien, il donna alternativement, dans tous les genres, des preuves éclatantes de la beauté de son génie; il devint l'admiration de son siècle. Il étoit le seul qui, mécontent de lui-même, s'estimoit toujours éloigné de la perfection de la peinture. Ses réflexions continuelles lui en faisoient envisager toute l'étendue; et, persuadé qu'il ne pouvoit vaincre les difficultés que par le travail, nouveau Protogène, le temps lui manquoit plutôt que l'envie d'étudier (1). Au comble de la plus haute réputation, lorsque ses tableaux étoient achetés au poids de l'or, et qu'il paroissoit devoir jouir du fruit de ses études, dans l'âge le plus avancé, il observoit encore la même règle de travail que dans sa jeunesse. On eût cru, à le voir opérer, que c'étoit quelque jeune élève, qui, n'étant pas sûr de ses forces, s'essayoit avant que d'oser prendre un plus haut vol.

Lorsqu'il se mettoit à peindre, ce n'étoit jamais qu'en tremblant (2). Souvent, après avoir passé des années entières sur une seule tête, et y avoir en quelque sorte épuisé tout son

---

(1) Francesco Scanelli, *Microcosmo della pittura*, p. 43. In Cesena, 1657, in-4° (M).
(2) Gio. Paolo Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*, p. 114. In Milano, 1590, in-4° (M).

sçavoir, de nouvelles idées plus parfaites succédant aux premières, il se dégoûtoit de ce qu'il avoit commencé, et ne pouvoit se résoudre à le terminer. Voilà pourquoi il n'entreprit jamais de peindre à fresque, dont la pratique demande une prompte expédition (1); et c'est encore par cette raison que ses tableaux, même de chevalet, sont en si petit nombre.

Léonard n'étoit pas, d'ailleurs, fort curieux de multiplier ses ouvrages. Comme il ne faisoit que très-peu de cas de ce qui étoit fait à la hate (2) et qui n'étoit que le fruit d'un premier feu, il aimoit mieux produire peu et s'attacher, quoi qu'il lui en coûtât, à le rendre parfait, bien éloigné en cela de certains peintres dont il se plaint, qui, contens de leurs premières études, lorsqu'elles ont été une fois applaudies, demeurent pour toujours dans une lâche indolence; car, comme il le remarque judicieusement dans son traité sur la

---

(1) Paolo Pino. *Dialogo di pittura.* In Venezia, 1548, in-8° (M).

(2) Lionardo da Vinci, *Trattato della pittura,* cap. 273. In Parigi, 1651, in-fol. Cet ouvrage de Léonard, écrit en italien, parut pour la première fois en 1651, et Raphaël Trichet du Fresne, qui en fut l'éditeur, le donna sur deux manuscrits que lui communiquèrent M. de Chantelou et M. Thevenot, et dont il se servit avec grand avantage pour rétablir, dans le texte, une infinité de passages corrompus. M. de Chantelou, à qui le commandeur del Pozzo en avoit fait présent, avoit apporté le sien de Rome en 1640, et c'étoit une copie du manuscrit original, où le Poussin, pour éclaircir le discours, avoit ajouté des figures aux endroits qui paroissoient le demander. Mais, ces desseins qu'il avoit faits n'étant qu'au trait et proprement de simples esquisses, le peintre Errard fut chargé d'y mettre les ombres et de leur donner la dernière main, avant que de les abandonner au graveur. Il ajouta même quelques figures qui pouvoient avoir échappé au Poussin, ce qui déplut fort à celui-ci et lui fit dire dans la suite avec raison, qu'on avoit tellement altéré ses desseins en les gravant, qu'il ne s'y reconnoissoit plus. Dans la même année 1651, M. de Chambrai, frère de M. de Chantelou, donna une traduction françoise de ce traité de peinture. Il y a apparence que c'est le même ouvrage qu'avoit fait voir au Vasari, en passant par Florence, un peintre milanois qui alloit à Rome et qui se disposoit à l'y faire imprimer (M).

peinture (1), un peintre doit toujours être en haleine et faire de nouveaux efforts; il ne lui suffit pas de s'être fait une pratique de dessiner une belle tête, d'avoir appris pour ainsi dire par cœur à disposer agréablement une seule figure, et à bien jetter un bout de draperie ; s'il en demeure là, il pourra plaire une première fois; mais sa réputation mal appuyée ne subsistera pas longtemps, et de la gloire, qu'il avoit commencé de s'acquérir, il tombera dans le mépris. C'est que la peinture n'a d'autre objet que l'imitation de la nature, et que la nature est immense dans ses variétés.

Cette agréable diversité de formes, qui est le principal ornement de la nature, avoit fait concevoir à Léonard qu'en cela consistoit l'essentiel de l'art. Tout ouvrage qui péchoit par trop d'uniformité lui étoit insupportable (2). Un auteur italien (3) a prétendu qu'il avoit même étendu sa critique jusques sur le fameux Jugement dernier de Michel-Ange; mais, quoique cette accusation pût être fondée, elle tombe d'elle-même, puisqu'il est certain que Michel-Ange n'entreprit l'ouvrage du Jugement que plusieurs années après la mort de Léonard (4). De ce premier principe Léonard en tiroit un second, que toute étude, qui n'étoit pas faite d'après la nature même, pouvoit être infructueuse et peut-être dangereuse. Aussi ne vouloit-il pas qu'un peintre imitât servilement la manière d'un autre (5); et, quoiqu'il fût pleinement con-

---

(1) Lionardo da Vinci, c. 5, 21 (M).

(2) *Ibid.*, c. 44, 97.

(3) Gio. Battista Armenini, *Veri precetti della pittura*, lib. II, c. 5. In Ravenna, 1587, in-4°. Cet auteur tenoit, à ce qu'il dit, cette particularité d'un disciple de Léonard (M).

(4) Léonard mourut vers l'an 1518, et Michel-Ange ne commença l'ouvrage du Jugement universel dans la chapelle Sixte, qu'en 1533, sous le pontificat de Paul III (M). — Mais Léonard a très-bien pu parler des peintures de la voûte, découvertes en 1512.

(5) Lion. da Vinci, cap. 24, 98 (M).

vaincu que les anciens sculpteurs avoient représenté la nature dans toute sa beauté, et qu'il estimât l'étude de leurs ouvrages comme très-utile et même nécessaire, il lui paroissoit cependant encore plus sûr de consulter la nature de plus près, je veux dire de l'étudier dans son propre fonds.

C'est à cette école qu'il renvoie tous les peintres jaloux de eur réputation; lui-même étoit sans cesse occupé à y prendre des leçons. C'est là où il acquit cette connoissance si complette des actions et des mouvemens des membres du corps humain, dont il a démontré savamment dans ses écrits les principes et les causes (1); où il apprit l'ordre et la situation des muscles, leurs fonctions et les différentes formes qu'ils prennent suivant les diverses positions du corps et de chaque membre en particulier ; qu'il devint, en un mot, consommé dans la science de l'anatomie (2). C'est la nature qui

(1) Edouard Cooper, marchand d'estampes à Londres, en a donné depuis quelques années un essai, qui n'est, à la vérité, qu'un fragment d'un plus grand ouvrage sur la mécanique du corps humain, mais qui peut servir à donner une idée assez complète de tous les manuscrits de Léonard, qu'on conserve à Milan et ailleurs. Tout y roule, en effet, sur de pareilles démonstrations, développements d'anatomie, machines de nouvelle invention, etc., suivies de discours qui ne se peuvent lire que dans le miroir, et dont la plupart sont peu intelligibles, ce qui vient de ce que l'auteur n'écrivoit que pour lui seul. Un mot lui suffisoit pour fixer sa pensée; il omettoit à dessein plusieurs choses essentielles, parce que, les ayant dans l'esprit, il pouvoit aisément y suppléer dans le besoin. Il couchoit sur le papier tout ce qu'une imagination féconde lui dictoit; il ne retouchoit rien, il ne donnoit aucun ordre à ses pensées. Voilà pourquoi il y a dans ses écrits, au milieu de mille choses excellentes, quantité de réflexions fausses, et d'autres fort hasardées, une infinité mal développée. Léonard de Vinci en seroit lui-même convenu, et n'auroit pas manqué, avec le bon esprit qu'il avoit, de rectifier ses ouvrages, s'il eût pensé à les donner au public. Tels qu'ils sont, il seroit toutefois bien désirable de les avoir; ils découvriroient de plus en plus la vaste étendue du génie de leur auteur (M).

(2) Il avoit fait un traité complet de l'anatomie du corps humain et un autre de l'anatomie du cheval. Le Vasari fait mention de ces

lui dévoila les raisons cachées des ombres et des lumières; c'est elle encore qui lui enseigna l'art de caractériser les passions qui se manifestent par les mouvemens divers que les ressorts de l'âme font agir en dehors.

Léonard préféroit ordinairement les sujets où l'esprit a plus de part; mais, quelques sujets qu'il traitât, il commençoit par se remplir l'idée des caractères convenables aux figures qui devoient nécessairement y entrer, et, les tirant du fond et de la nature des sujets, suivant l'âge et la qualité des personnages, et suivant les passions dont ils devoient être agités, il observoit attentivement tout ce qui se passoit sous ses yeux qui pouvoit y être rapporté, et le remarquoit avec soin (1). Si la fécondité et la pénétration de son génie lui fournissoit quelque idée singulière, il s'en servoit volontiers, mais c'étoit toujours après l'avoir confrontée avec la nature, son unique guide. Giraldi Cinthio (2), dans son *Traité des romans et des comédies*, ne fait aucune difficulté de le proposer en cela pour modèle aux meilleurs poëtes.

Cet exemple (3) confirmera ce que je viens d'avancer. S'étant proposé de peindre une assemblée de paysans, dont les

---

deux ouvrages avec beaucoup d'éloges; le premier étoit entre les mains de François Melzi, le second disparut lorsque Louis XII s'empara de Milan (M). — Mariette aurait pu ajouter que le manuscrit sur l'anatomie du cheval, et le modèle du cheval destiné à la statue équestre du duc Sforze, furent détruits ensemble par les soldats de l'armée de Louis XII dans le désordre de la prise de Milan ?

(1) Lion. da Vinci, *Trattato della pittura*, cap. 95 (M).

(2) Jean-Baptiste Giraldi Cinthio, né à Ferrare en 1504. Il fut successivement secrétaire des ducs Hercule et Alphonse d'Est. Ses ouvrages sont écrits avec beaucoup de pureté. Celui qu'on cite ici a pour titre : *Discorsi intorno al comporre dei romanzi, delle comedie, delle tragedie, e di altre maniere di poesie*. In Venezia, 1554, in-4°. Giraldi mourut en 1573 (M).

(3) Lomazzo, *Trattato della pittura*, lib. II, cap. 1 (M).

ris simples et naïfs pussent exciter les mêmes mouvemens dans les spectateurs, il réunit un nombre de gens de plaisir qu'il invita à dîner, et, lorsque le repas eut commencé à les mettre de belle humeur, il les entretint de contes plaisants et ridicules qui animèrent leur joie et les excitèrent à rire. Léonard, saisissant l'occasion, étudioit leurs gestes, examinoit les situations de leurs visages. Dès qu'il fut libre, il se retira dans son cabinet et dessina si parfaitement de mémoire cette plaisante scène, qu'il étoit aussi impossible, dit Paul Lomazzo, de s'empêcher de rire en voyant son dessein, qu'il auroit été difficile à ses conviés de ne pas éclater aux propos qu'il leur tenoit. Cet auteur ajoute que Léonard suivoit jusqu'au lieu du supplice ceux qui y étoient condamnés, pour lire sur leurs visages les mouvemens que la terreur et la crainte d'une mort prochaine y devoient exciter.

Les physionomies singulières étant ce qui contribue le plus à caractériser les passions, Léonard n'étoit pas moins attentif à en faire une exacte recherche. Lorsqu'il en découvroit quelqu'une de son goût, qu'il voyoit quelque tête bizarre, il la saisissoit avec avidité; il auroit suivi son objet tout un jour, plutôt que de le manquer. En les imitant, il entroit jusques dans le détail des moindres parties; il en faisoit des portraits auxquels il donnoit un air frappant de ressemblance. Quelquefois il les chargeoit dans les parties dont le ridicule étoit plus sensible, moins par jeu que pour se les imprimer dans la mémoire avec des caractères inaltérables. Les Carraches, et, depuis eux plusieurs autres peintres, ne se sont guère exercés à faire de ces sortes de charges, que par un simple badinage. Léonard, dont les vues étoient beaucoup plus nobles, avoit pour objet l'étude des passions. Or, il est constant qu'il y a des physionomies qui désignent certains vices. Un homme colère, méprisant, stupide, a presque toujours son caractère peint sur le visage. Léonard, à la faveur de cette étude, étoit

devenu grand physionomiste ; et il a, dit-on, laissé un traité assez ample sur cette matière (1).

L'occasion la plus remarquable, où il fit usage de cette méthode de desseins des physionomies, fut lorsqu'il peignit cette fameuse Cène dont la réputation est demeurée en son entier, quoique l'ouvrage ne subsiste plus depuis bien des années (2). Nous ne la connoissons que par des copies (3) faites par ses

---

(1) Rubens, cité par de Piles dans ses réflexions à la suite de la vie de Léonard (M). — Œuvres de De Piles, in-12, 1767, I, 92-5.

(2) Ce morceau de peinture, auquel Léonard travailloit en 1497, ne demeura pas longtemps dans sa première beauté. Ayant été peint à l'huile sur un mur fort épais, l'humidité repoussa bientôt l'impression et la couleur, et les fit tomber par écailles. C'est ainsi que je l'avois toujours entendu raconter ; mais j'ai vu depuis des personnes qui revenoient d'Italie et qui m'ont assuré que la peinture, loin d'avoir disparu, étoit aussi fraîche qu'on pouvoit l'espérer après plus de deux siècles de durée ; et ce rapport vient de m'être confirmé par M. Bottari, dans sa nouvelle édition du Vasari. Nous y apprenons qu'un peintre milanois, nommé Michel-Ange Bellotti, avoit reconnu que le dommage venoit d'une croûte ou espèce de tartre qui s'étoit attachée sur la peinture par la succession des tems, et qui la recouvroit de façon qu'il n'en paroissoit plus rien. Il offrit non-seulement d'enlever cette croûte, mais de faire part encore de son secret ; et, la proposition ayant été acceptée, l'ouvrage de Léonard a, dit-on, reparu plus décoloré, mais assez visible pour en jouir et pour être admiré. Il auroit été à souhaiter que le restaurateur eût paru plutôt ; il eût empêché les moines, qui regardoient la peinture comme anéantie, d'agrandir, ainsi qu'ils l'ont fait, la porte de leur réfectoire, et de sacrifier par ce moyen une portion du tableau, c'est-à-dire l'endroit où se trouvoient les pieds du Christ et ceux des disciples, qui sont placés à ses côtés (M).

(3) Il y en a en France deux belles copies : l'une à Paris, dans la salle où s'assemblent les marguilliers de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois ; l'autre, dans la chapelle du château d'Escouen, et il est assez vraisemblable que la première a été faite pour François Ier, qui auroit fort souhaité pouvoir transporter en France l'original. On en a aussi une estampe gravée sur un dessein de Rubens et sous la conduite de P. Soutman, l'un de ses élèves ; mais ce dernier y a trop mis de sa manière. Léonard y est presque méconnoissable (M). — Cette copie, faite pour Ecouen, est maintenant au Louvre. Cf. le catalogue de M. Villot ; la copie de Saint-

élèves, et il n'en reste peut-être de lui que le dessein original qui se conserve chez le roi. L'histoire de ce qui se passa en cette rencontre vous est connue ; mais, comme elle achève de donner les derniers traits au portrait de Léonard et qu'elle fait beaucoup à mon sujet, vous me permettrez de vous en retracer le souvenir. Je copierai le Vasari (1) ; son témoignage, confirmé par le Lomazzo, peintre milanois (2), et par Giraldi Cinthio (3), homme de lettres, dont le père avoit vu Léonard, ne peut être révoqué en doute.

Léonard, aussi bon musicien qu'excellent peintre, étoit passé de Florence à Milan, où Ludovic Sforce (4), qui aimoit passionnément la musique, l'avoit attiré. Ce prince ne tarda pas à le goûter. Un homme, qui avoit tant de talens que Léonard, ne pouvoit manquer de s'attirer l'estime et l'amitié même de tous ceux qui avoient quelque goût pour les arts. Ludovic prenoit un extrême plaisir à l'entendre jouer de la lire (5), qu'il touchoit merveilleusement bien ; mais, ne voulant pas aussi perdre l'occasion d'enrichir sa capitale de quelque grand morceau de peinture, digne du peintre et de celui qui l'employoit, il le chargea de peindre, dans le réfectoire des Dominicains de Milan (6), Jésus-Christ célébrant la cène. Léonard n'avoit encore rien entrepris de si considérable, ni

---

Germain-l'Auxerrois est encore dans une chapelle de cette église à gauche du chœur ; mais elle est placée tellement haut, qu'elle est tout à fait perdue pour l'étude.

(1) Vasari, *Vita di Leonardo* (M).

(2) Lomazzo, *Trattato della pittura* (M).

(3) Giraldi, *Discorsi intorno al comporre dei romanzi*, etc., p. 194 (M).

(4) C'est celui qui fut surnommé le More, et qui, après avoir été dépouillé de ses États, qu'il avoit lui-même usurpés sur son neveu, mourut prisonnier au chateau de Loches en 1510 (M).

(5) Il en étoit l'inventeur : c'étoit une espèce de harpe à vingt-quatre cordes (M).

(6) Ce couvent porte le nom de Sainte-Marie des Grâces (M).

exécuté de sujet qui lui convînt mieux. Il s'agissoit de rendre sensibles les différentes passions qui, dans ce moment, devoient agiter les apôtres, et il le fit d'une façon si expressive, que cet ouvrage fut regardé comme un miracle de l'art. En général, l'ordonnance du tableau est fort simple. Jésus-Christ y est représenté assis au milieu et dans la place la plus honorable. Sa situation est tranquille et pleine de majesté; il règne dans tout son maintien une noble sécurité qui imprime le respect. Les apôtres, au contraire, sont dans une extrême agitation; leurs attitudes sont contrastées, leurs physionomies variées; l'inquiétude, l'amour, la crainte, le désir de pénétrer le sens des paroles du Sauveur, se distinguent sur leurs visages et dans leurs gestes. Les idées magnifiques de Léonard avoient été heureusement secondées par ses modèles.

Mais, quand il voulut exprimer le caractère de divinité imprimé sur le visage de Jésus-Christ, sa main ne put jamais rendre sa pensée; tout ce qu'elle produisit fut incapable de satisfaire la sublimité et la délicatesse de son goût. Désespérant de réussir comme il le souhaitoit, il déclara sa peine à Bernard Zenale (1), son ami, qui, n'imaginant pas qu'il fût possible de rien faire de plus majestueux que les deux têtes des apôtres saints Jacques, lui conseilla de laisser la tête de Jésus-Christ ébauchée comme elle étoit. Léonard se rendit à son avis, imitant en quelque façon Timanthe, concurrent de Zeuxis, qui, ayant épuisé les caractères de la douleur sur le visage de ceux qui assistoient dans un de ses tableaux au sa-

(1) Il étoit de Trévise, peintre et architecte, et travailloit en même tems que Léonard dans le monastère de Sainte-Marie des Grâces ou des Dominicains à Milan. Il sçavoit à fond la perspective. Paul Lomazzo conservoit en manuscrit un excellent traité qu'il avoit composé sur cette science en 1524. Lomazzo, lib. V, c. 21; *Idea del tempio della pittura*, p. 17 (M).

crifice d'Iphigénie, ne crut pas pouvoir mieux exprimer celle d'un père infortuné, qui voit immoler sa fille, que lui cacher le visage en le couvrant de son manteau (1).

Léonard, sorti de ce premier embarras, rencontra de nouvelles difficultés dans l'expression du caractère de Judas. Avant que d'oser y toucher, il eut recours à ses réflexions, et elles le menèrent loin. Le prieur des Dominicains, impatient de voir que l'ouvrage ne finissoit point et las de solliciter Léonard, s'en plaignit au duc. Il n'imaginoit pas qu'un peintre pût travailler autrement que de la main, et il voyoit celui-ci continuellement absorbé dans une méditation profonde, et ne faisant agir que fort rarement son pinceau. Le duc, pour satisfaire le prieur, voulut bien demander lui-même à Léonard des nouvelles de son tableau, et, sur ce qu'il l'assura qu'il ne se passoit pas de jour qu'il n'y employât au moins deux heures, il ne le pressa pas davantage. Le tableau restoit cependant toujours dans le même état; le prieur recommença ses plaintes et avec plus de succès. Ludovic, convaincu que Léonard lui en avoit imposé, ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment; mais il le fit avec tant de ménagement, que celui-ci, pénétré de la bonté du prince et connoissant son discernement, entra dans des explications qu'il avoit dédaigné de donner au prieur; il lui fit aisément comprendre qu'un génie sublime n'en est pas moins occupé quoiqu'il paroisse dans l'inaction; que tout dépend de concevoir des idées justes et parfaites.

Il ne tient, seigneur, ajouta-t-il, qu'à deux têtes que l'ouvrage ne soit achevé. Celle du Christ, et il y a longtemps que j'ai perdu l'espérance de trouver ici-bas un modèle propre à représenter l'union de la Divinité avec la forme humaine,

---

(1) Plin. Lib. XXXV, c. 10 (M).

encore moins d'y pouvoir suppléer par mon imagination. Il ne me reste donc à bien exprimer que le caractère de Judas, de ce traître endurci après tant de bienfaits reçus. Depuis plus d'un an, je cherche inutilement un modèle, dans les lieux où habite la plus vile populace ; je ferai de nouvelles tentatives. En tout cas, je mettrai à profit le portrait du père prieur ; il le mérite, et par son importunité et par son indiscrétion. Le duc ne put s'empêcher de rire de cette saillie, et voyant avec quel jugement et quel travail il cherchoit à exprimer convenablement chaque caractère, il n'en conçut que plus d'estime pour lui. Au reste, vous imaginez bien, monsieur, que Léonard étoit trop homme de bien et avoit trop l'usage du monde pour se servir, en cette occasion, de la tête du père prieur, comme quelques-uns (1) l'ont avancé mal à propos. Il lui en fit seulement la peur ; mais, ayant enfin découvert une physionomie telle qu'il la souhaitoit, il y ajouta encore quelques traits de ceux qu'il avoit déjà ramassés sur ce sujet. En peu de tems il finit cette tête et s'y surpassa.

Les études que faisoit Léonard étoient, comme vous voyez, un trésor où il trouvoit, au besoin, ce qui lui étoit nécessaire. Il en connoissoit l'utilité ; aussi portoit-il toujours des tablettes attachées à sa ceinture, dans lesquelles il rapportoit sur-le-champ les objets qui lui faisoient plus d'impression, et il conseilloit fort aux autres peintres d'en user ainsi (2). Il eût même souhaité qu'ils eussent fait des collections de nez, de bouches, d'oreilles et d'autres parties semblables, de différentes formes et de diverses proportions, telles qu'on les rencontre dans la nature. C'étoit, selon lui, la plus sûre méthode pour parvenir à faire des portraits ressemblans.

---

(1) De Piles, *Vie de Léonard*, dans son abrégé des *Vies des Peintres* (M).
(2) Lion. da Vinci, *Trattato della pittura*, c. 95, 189 et 190 (M).

Il est assez naturel de croire que le recueil de desseins de têtes, qui a donné occasion à la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser, étoit un de ces livres dans lesquels Léonard remarquoit les phisionomies les plus singulières (1). Les trente-huit premières têtes sont dessinées d'une même manière et de même grandeur. A l'exception de deux, elles sont toutes dessinées au verso l'une de l'autre. De ces deux, l'une étoit apparemment au commencement du livre, et l'autre en faisoit la fin. Chaque tête est renfermée dans une bordure en rond, ainsi que vous les avez gravées. Quoique chargées, on reconnoît, à n'en point douter, que ces têtes ont été dessinées d'après nature. Je n'en veux d'autre preuve que leur variété. N'admirez-vous pas, Monsieur, avec quel esprit les caractères des passions y sont exprimés? Ne diroit-on pas que ces têtes sont animées? Que l'exécution en est merveilleuse! La plume, dont Léonard s'est servi dans ces desseins, est très-expressive et d'une légèreté extrême. Sans sécheresse et sans manière, elle exprime dans un détail immense, par des touches savantes mises à leur vraie place, et des traits flexibles conduits de tous les sens, les sinuosités que le relief ou le renfoncement des os cause sur la peau, les plis de la chair et jusqu'aux moindres rides. Quelques coups légers de lavis, donnés à propos sur quelques-uns de ces desseins, achèvent d'y mettre de l'intelligence, et de donner aux objets encore plus de saillie. Il me paroît surtout un profond savoir dans la manière dont les oreilles et les yeux y sont traités. Rien n'est négligé dans

(1) Cela doit s'entendre particulièrement des trente-huit premières têtes. Elles étoient autrefois au nombre de quarante-trois, suivant l'inscription en langue allemande qui se trouve au verso d'un des desseins. Il faut que par succession de tems il y ait eu deux ou trois feuillets d'égarés. Les desseins, qui suivent ces trente-huit premiers, étant de même caractère, ont été ajoutés par quelques curieux (M).

ces desseins. Les cheveux paroissent véritablement attachés à la chair où ils prennent naissance: il n'y a pas jusques aux modes qui ne soient imitées scrupuleusement. Les huit têtes qui suivent ces trente-huit premières sont du même faire et ne sont pas moins estimables. Comme l'imagination seule a produit les six mascarons qui viennent ensuite, il ne faut pas s'attendre d'y trouver la même précision; la plume en est belle et coulante, mais elle est aussi plus libertine. Je passe sous silence la tête de femme, vue de profil; elle est d'une manière plus sèche et plus roide. Je me souviens d'avoir déjà vu quelques desseins de ce même stile, qu'on donnoit à Léonard, et je ne fais nulle difficulté de le croire. J'imagine qu'il les a fait dans son premier tems. L'autre tête de vieille, qui a beaucoup du caractère de sainte Elisabeth, pénétrée de joie de recevoir la visite de la Sainte-Vierge, est au contraire d'une fonte étonnante; elle est dessinée au crayon noir, à la manière qu'on nomme estompée, sur un papier bistré (1). C'est la seule que vous n'ayez pas gravée. M. Coypel, qui en a pris le soin, l'a fait à la pointe sèche sur une planche d'étain, et y a mis tout le goût possible. Voilà en quoi consiste le recueil des têtes qui vient de passer dans le cabinet de mon père (2).

---

(1) Paul Lomazzo remarque que Léonard dessinoit volontiers sur du papier teinté, principalement lorsqu'il s'agissoit de mettre au jour ses premières pensées. Il y trouvoit plus de repos et plus de facilité à chercher les contours, sur le choix desquels il étoit très-difficile. Dans cette opération, il se servoit ou du crayon manié avec légèreté, ou d'une plume déliée trempée dans une encre faible. Il croyoit éviter par ce moyen la confusion, et pouvoir plus aisément choisir sur plusieurs traits celui qui lui paroissoit préférable. (Lomazzo, l. VI, c. 65.) (M).

(2) Depuis sa mort, arrivée en 1742, ce recueil n'est point sorti de mes mains; et je ne crois pas que je m'en prive jamais, tant j'y suis attaché (M). — C'est le n° 787 de sa vente. Il a été payé 240 ₶ par Remy.

Pour que rien ne manquât de ce qui peut servir à faire connoître Léonard dans cette partie de son art, vous avez bien voulu engager M. Crozat à vous laisser tirer de ses portefeuilles un des plus excellens desseins qu'ait fait Léonard, et qui passe pour être le portrait du fameux Savonarole. Vous l'avez donné tel qu'il est dans l'original, c'est-à-dire avec une planche qui imite à l'impression l'effet du lavis; vous avez, outre cela, gravé quatre têtes que le même curieux ne conserva pas moins précieusement, et qui lui viennent, ainsi que le précédent dessein, du livre de desseins du Vasari (1). Ce ne sont que des esquisses, mais c'est précisément là que l'habileté du maître et la sûreté de sa main se manifestent davantage; ainsi avez-vous cru devoir graver encore cette tête d'homme et celle de femme en regard que je vous ai fournies depuis, et qui, dessinées presque au simple trait, avoient été

---

(1) Le Vasari cite souvent, dans son ouvrage des *Vies des Peintres*, cette collection de desseins qu'il avoit rassemblés lui-même avec des soins infinis. Il est à présumer qu'étant de la profession et même assez bon dessinateur, et qu'ayant vécu avec la plupart des maîtres de la première classe, ou du moins dans un siècle peu éloigné du leur, il avoit fait un bon choix, ce qui lui avoit été d'autant plus facile, que les copies des bons desseins ne s'étoient pas encore multipliées, comme elles ont fait depuis. Ces desseins étoient rangés en plusieurs volumes d'environ deux pieds de haut sur dix-huit pouces de large. Toutes les pages, tant au verso qu'au recto, en étoient chargées; il y en avoit de presque tous les maîtres qui l'avoient précédé, ou avec lesquels il avoit vécu. Pour les faire paroître avec plus d'élégance, ils étoient environnés d'ornemens dessinés avec soin par le Vasari ou par ses élèves, et le nom de l'auteur étoit écrit au bas de chacun en beaux caractères. On ne peut assez regretter que ce recueil ne subsiste plus en son entier. On y auroit appris à connoître les manières qu'on auroit ignorées, et l'on s'y seroit confirmé dans la certitude de celles sur lesquelles on n'auroit eu aucun doute; cette discussion ne se pouvant bien faire que par comparaison, le recueil du Vasari auroit été une perpétuelle et une sûre école de critique. Quoi qu'il en soit, ces volumes de desseins furent apportés, à ce qu'on dit, en France, vers le milieu du siècle précédent, plusieurs années après la mort du che-

recueillies autrefois par le Vasari. Non content d'en avoir enrichi cette suite, vous avez encore puisé dans la collection des desseins du roi (1), et vous en avez tiré cette belle tête de

---

valier Nicolas Gaddi, auquel ils avoient appartenus; ils tombèrent alors entre les mains d'un brocanteur qui, ne consultant que son intérêt, les rompit, pour vendre chaque dessein en détail et avec plus d'avantage. Il en est resté à Paris plusieurs feuilles qui se conservent chez le roi et dans le cabinet nombreux de M. Crozat.

Depuis la première édition de cette lettre, non-seulement j'ai mis dans mon cabinet autant que j'ai pu de ces desseins qui ont appartenu au Vasari, et qu'avoit recueillis M. Crozat; mais j'ai encore eu le bonheur de trouver à en acquérir un volume tout entier, et cela m'a mis en état de voir qu'il en étoit du Vasari comme de presque tous les curieux qui, sans trop de discernement, admettent le bon avec le médiocre; car, parmi d'excellens morceaux, il y a dans ce volume plusieurs desseins qui ne méritoient guère la peine d'être conservés (M).

(1) La collection de desseins du roi consiste en 8,593 desseins, qui, presque tous, ont été vendus au roi par le sieur Jabach, célèbre curieux; et, dans ce nombre, il s'en rencontre quantité du premier ordre. Plusieurs ont appartenu à M. de la Nouë, et ce ne sont pas les moins excellens. Ce connoisseur avoit le goût délicat; il étoit moins touché de la quantité que du beau. On a obligation à feu M. Coypel père, premier peintre du roi et garde de ses desseins, de les avoir fait revivre. Avant lui, cette portion de desseins étoit presque entièrement abandonnée; il les tira du rebut et les fit ajuster avec toute la propreté qu'ils méritoient. C'est encore à cet illustre peintre à qui l'on est redevable de près de deux cents desseins, dont la collection du roi fut augmentée lorsqu'on vendit en détail le cabinet de M. de Montarsis en 1712. A la mort de M. Le Brun, le roi étoit devenu le possesseur de tous ses desseins, qui étoient en grand nombre et le fruit des études de toute la vie d'un artiste aussi habile que laborieux; mais ces desseins se trouvoient dans une telle confusion qu'il n'étoit presque pas possible d'en jouir. On a l'obligation à M. Coypel de les avoir mis dans le bel ordre où on les voit aujourd'hui.

Les derniers desseins qui sont passés dans le cabinet du roi sont plusieurs belles études du Carrache que feu M. Charles Coypel a prié Sa Majesté de vouloir bien lui permettre de joindre aux richesses dont il lui avoit confié la garde pendant sa vie; et M. le marquis de Marigny a fait en même tems acheter de ses héritiers deux superbes desseins de Raphaël: J. C. donnant les clefs à saint Pierre, et saint Paul prêchant à Athènes, qui seuls suffiroient pour faire la réputation d'un cabinet (M).

vieillard vue de face, dont le caractère est si fier (1). Elle est dessinée dans une manière qui étoit très-familière à Léonard, je veux dire au crayon de sanguine qu'il manioit dans le même esprit que la plume. C'est de cette façon qu'il dessina les figures de son cours d'anatomie (2). Léonard essaya aussi de peindre au pastel; la manière étoit nouvelle, et il s'en servit utilement pour ses études du tableau de la cène (3).

En vous faisant l'histoire des études de Léonard, j'ai été si peu occupé du soin de recueillir les faits de sa vie, que je ne m'apperçois qu'à la fin que j'ai omis jusqu'à des circonstances qu'il ne m'étoit pas permis de taire. Je vais y suppléer et m'en acquitterai le plus exactement qu'il me sera possible. Léonard naquit vers l'an 1443 au château de Vinci, situé dans le val d'Arno, près de Florence. Son maître, pour la peinture et pour le dessein, fut André de Verrochio (4). Ses premières études se firent à Florence. Après la chute des Sforces et un séjour d'environ six ans à Milan, où il jetta les fondemens d'une académie illustre, il retourna à Florence en 1500. Le sénat de cette ville l'ayant choisi avec Michel-Ange pour peindre la grande salle du conseil, une noble émulation fit produire à l'un et à l'autre ces deux fameux cartons (5) qui cau-

(1) La planche de Caylus est à la calcographie du Louvre; n° 140 du nouveau livret.

(2) Ces desseins étoient à la sanguine mêlée de quelques traits de plume (M).

(3) Lomazzo, lib. III, c. 5 (M).

(4) André del Verrocchio, Florentin, peintre, sculpteur, architecte et orfèvre, mourut à Venise en 1488. Il y étoit occupé, par ordre du sénat, à exécuter en bronze la statue équestre de Barthélemi Coglione. Verrocchio ne put se résoudre à manier le pinceau, depuis qu'il eut une fois reconnu la supériorité de Léonard (M). — Il est bien probable que cette dernière affirmation est un de ces contes populaires, comme le Vasari, malgré tout son mérite, en a trop répété dans son ouvrage.

(5) Celui de Léonard représentoit des cavaliers qui se disputent un drapeau. Ce groupe devoit faire partie d'une plus grande com-

sèrent l'admiration de toute l'Italie, et qui, tandis qu'ils subsistèrent, servirent d'étude à tout ce qu'il y eut de peintres (1). De Florence, Léonard vint à Rome, d'où la jalousie, qui se mit entre lui et Michel-Ange, l'obligea de sortir pour passer en France. Il y étoit appelé par François Ier, et il y mourut âgé de soixante et quinze ans. J'aurois dû remarquer beaucoup d'autres particularités; mais on les trouve partout, et j'ai cru que cette façon de traiter l'histoire de sa manière de penser et d'opérer, étant plus neuve, vous feroit aussi plus de plaisir.

J'ajouterai, à la louange de Léonard, que Raphaël et Michel-Ange lui doivent une partie de leur gloire; ils ont commencé à se former sur ses ouvrages. Raphaël a pris de lui cette grâce toute divine qui gagne les cœurs, et que Léonard répandoit à pleines mains sur les visages. Michel-Ange s'est ap-

---

position dont le sujet auroit été la déroute de Nicolas Piccinino, général des troupes de Philippe, duc de Milan. On en a une estampe gravée par G. Edelinck dans sa jeunesse, d'après un assez mauvais dessein. Michel-Ange avoit exprimé dans le sien une troupe de soldats qui, entendant sonner l'allarme dans le camp, sortent précipitamment d'une rivière où ils se baignoient, pour aller au combat. Le sujet de son tableau devoit être le siége de Pise par les Florentins. Une partie de ce dessein a été admirablement bien gravée par Marc-Antoine: c'est cette estampe connue sous le nom des Grimpeurs. Une autre partie fut depuis gravée par Augustin Vénitien. Ces deux cartons restèrent exposés dans le palais des Médicis, jusqu'à la mort du duc Julien. Ils disparurent pour lors, sans qu'on ait pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Le Vasari dit que celui de Michel-Ange fut mis en pièces, et qu'il en restoit de son temps quelques morceaux entre les mains d'un curieux de Mantoue (M).

(1) Raphaël lui-même entreprit son premier voyage de Florence dans la seule vue d'étudier d'après ces cartons; et le Vasari remarque qu'il fut tellement frappé de leur grande manière, qu'il prit aussitôt la résolution de se défaire de cette manière petite et mesquine qu'il avoit contractée chez Pierre Pérugin. Il faut voir tout ce qu'il dit à cette occasion en faveur de Léonard, dans la vie de Raphaël, sur la fin (M).

proprié son goût terrible de dessein, et à son exemple il a fait passer dans le sien la même fierté. Si l'un et l'autre ont surpassé de beaucoup leur modèle, il est toujours vrai qu'ils ont infiniment profité de ses prodigieuses études. Quel sujet d'éloge pour Léonard ! Ni l'avantage d'avoir vécu chéri et estimé de toutes les personnes distinguées de son siècle, ni l'honneur d'avoir expiré entre les bras d'un grand roi (1), n'ont rien qui l'égalent.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai eu dessein de vous dire au sujet de Léonard ; ce n'est qu'une ébauche que je vous présente ; mais, toute imparfaite qu'elle est, j'aurois réussi selon mon désir si elle a le bonheur de vous plaire et si elle pouvoit réveiller dans un de nos amis communs le dessein qu'il avoit conçu de parler des principaux maîtres de l'art à peu près sur le même plan. Comme il aime les belles choses, qu'il les regarde sans prévention, et qu'à beaucoup de goût naturel il joint des connoissances acquises par l'expérience, rien ne seroit plus agréable ni plus instructif que les excellentes leçons qu'il nous présenteroit, tirées du fonds des ouvrages de chaque maître. Vous pouvez beaucoup sur lui, et vous devez l'engager à suivre ce travail. Pour moi, je m'estime trop heureux d'avoir pu, en cette occasion, vous donner des preuves du profond respect avec lequel j'ai eu l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P.-J. Mariette.

---

(1) Léonard étant tombé dangereusement malade, François Ier lui fit l'honneur de le venir visiter. Pénétré de respect, ce peintre rassembla tout ce qui lui restoit de force pour témoigner à Sa Majesté combien il étoit sensible à cet excès de bonté. Dans cet instant, une faiblesse mortelle le saisit, et, le roi ayant voulu le secourir, il expira dans ses bras (M). — On sait maintenant que c'est une erreur, et que, le jour de la mort de Léonard au château du Cloux, près d'Amboise, François Ier était à Saint-Germain.

Catalogue des pièces qui ont été gravées d'après les tableaux ou desseins de Léonard de Vinci (1).

Jésus-Christ célébrant la Cène. On connoît quatre estampes de ce tableau, qui a été peint dans le réfectoire des Dominicains à Milan. La plus ancienne, qu'a exécutée au burin un vieux maître anonyme, est mal dessinée et encore plus mal gravée; et avec cela, l'on ne laisse pas d'y reconnoître la manière de Léonard. On lit, sur le devant de la nappe, cette inscription en lettres majuscules : *Amen dico vobis quia unus vestrum me traditurus est.* Il est malheureux pour Léonard d'être presque toujours tombé entre les mains de graveurs médiocres. Cette vieille estampe a environ 9 pouces de haut sur 17 de large.

La seconde est gravée légèrement à l'eau forte par un anonyme; elle est presque de la même grandeur que la précédente.

La troisième, gravée avec soin sous la conduite de P. Soutman, disciple de Rubens, sur un dessein que son maître avoit fait en Italie, paroît la charge plutôt qu'une copie fidèle du tableau; les caractères des têtes, à force de vouloir leur donner de l'expression, sont forcés : l'estampe ne se soutient que par une assez belle entente de clair obscur. De plus, Soutman n'a fait graver que la partie supérieure du tableau; de sorte que, l'autre partie, où sont les pieds des figures, étant supprimée, la composition n'a plus la même grâce. Il est nécessaire de faire cette remarque pour que l'on ne juge pas d'un aussi excellent ouvrage sur une pareille copie. Elle est en deux planches qui, étant assemblées, portent 10 pouces 9 lignes de haut sur 36 pouces 6 lignes de large. On lit au bas : *La Cena stupenda di Leonardo d'Avinci; P. P. Rub. delin.*

Enfin M. le comte de Caylus a gravé depuis, à l'eau forte, le dessein de ce tableau, qui est chez le roi, se contentant d'en donner le trait, quoique l'original soit encore lavé au bistre. Son estampe a 8 pouces de haut sur 12 de large (2).

---

(1) Ce catalogue est imprimé à la suite de la lettre qui précède.

(2) Ce dessin, qui est encore au Louvre, n'est nullement de Léonard; il est au plus du milieu du seizième siècle. La planche de Caylus est à la calcographie du Louvre, n° 137.

Un combat de quatre cavaliers qui se disputent un drapeau. Cette estampe, qui a 17 pouces de haut sur 22 pouces 6 lignes de large, est au burin et un des premiers ouvrages de Gérard Edelinck. Il la grava à Anvers, avant que de venir s'établir en France; aussi il n'y faut pas chercher la même beauté d'exécution que dans ce qu'il a fait depuis. On y lit au bas : *L d'la finse pin.*, ce qui est le nom de Léonard comme on le prononce en flamand. Le mauvais goût de dessein, qui règne dans cette estampe, feroit croire qu'elle auroit été gravée sur le dessein de quelque Flamand, et ce dessein aura peut-être été fait d'après le tableau dont parle R. Trichet du Fresne, qui appartenoit de son tems au sieur Le Maire, excellent peintre de perspectives. C'est un fragment du sujet que Léonard devoit peindre dans la grande salle du conseil à Florence (1).

Une sainte famille. L'on y voit, au milieu, la Sainte-Vierge assise, ayant près d'elle sainte Elisabeth et le petit saint Jean, qui tient un agneau sur ses genoux, l'Enfant-Jésus, à qui saint Michel à genoux présente la balance dans laquelle doivent être pesées, au jour du jugement dernier, les actions des hommes. L'anonyme qui a gravé cette estampe à Paris y a mis inconsidérément au bas le nom de Raphaël d'Urbin, ce qui n'empêche pas qu'elle ne vienne d'après un tableau célèbre de Léonard de Vinci, qui est au cabinet du roi de France. Elle a 7 pouces de haut sur 4 pouces 6 lignes de large (2).

La Sainte-Vierge assise sur les genoux de sainte Anne; elle se baissé pour prendre l'Enfant-Jésus qui caresse un agneau. Cette estampe, gravée en bois par un anonyme dans la manière qu'on nomme clair-obscur, est assez mal exécutée. Elle a 19 pouces de haut sur 13 pouces 9 lignes de large. Le tableau est dans le cabinet

---

(1) Le musée des dessins du Louvre a acquis, dans ces dernières années, l'admirable dessin de Rubens, qui a servi de modèle à la gravure d'Edelinck, et l'un de nous en a parlé dans le journal *la Lumière*, n° du 18 décembre 1852.

(2) Ce tableau, qui ne doit être qu'une copie d'après Léonard, est encore au Louvre. Cf. le cat. de M. Villot, éd. de 1852, n° 487.

du roi (1); il y en a aussi un presque semblable dans la sacristie de l'église de S. Celse à Milan.

La Sainte-Vierge assise au pied d'une roche; l'Enfant-Jésus debout est entre ses bras, et près d'elle est le jeune saint Jean assis qui, du doigt, semble annoncer le Sauveur du monde; on lit sur la planche le nom de *Leonardi del Vinc. inv.* et celui du graveur *B. Dolendo*, avec la date de 1628. Quelqu'un qui auroit pris à tâche de défigurer la manière de Léonard de Vinci, n'auroit pu s'y mieux prendre. Cette estampe a 16 pouces de haut sur 12 pouces 9 lignes de large et est gravée au burin.

La Sainte-Vierge en demie figure, ayant sur ses genoux l'Enfant-Jésus qui tient un lis; gravée à l'eau forte par Joseph Juster, d'après un tableau qui appartenoit à Charles Patin, et que ce curieux prétendoit avoir été peint pour François Ier. L'estampe a 11 pouces de haut sur 8 de large.

Le Sauveur du monde, tenant d'une main un globe et donnant de l'autre sa bénédiction, demie figure gravée à l'eau forte par Venceslas Hollar en 1650. C'est une des moindres pièces de ce graveur; elle est appesantie de trop de travail. Elle a 9 pouces 6 lignes de haut sur 6 pouces 6 lignes de large. Le tableau est au cabinet du roi (2).

Saint Jean-Baptiste en demie figure; il est presque nu et montre de la main une croix de roseau qui est entre ses bras. L'estampe, gravée au burin par Jean Boulanger d'une manière extrêmement terminée, a été faite pour le sieur Jabach, qui avoit le tableau original, lequel est présentement dans le cabinet du roi. Elle a 11 pouces 6 lignes de haut sur 8 pouces de large (3).

Hérodiade portant dans un plat la tête de saint Jean-Baptiste, demie figure gravée à l'eau forte par Jean Troyen, sous la conduite

---

(1) Il est toujours au Louvre. Cf. le cat. de M. Villot, édition de 1852, n° 481.

(2) Il est décrit dans le catalogue des tableaux du roi publié par Lépicié au milieu du dix-huitième siècle; mais on ne sait où il est passé depuis.

(3) Au Louvre. Cf. le cat. de M. Villot, éd. de 1852, n° 480.

de David Teniers, d'après le tableau du cabinet de l'archiduc Léopold, qui est présentement dans celui de l'empereur. Cette estampe a 8 pouces de haut sur 6 pouces de large.

Une autre estampe de 8 pouces de haut sur 5 pouces 9 lignes de large, gravée à l'eau forte par Alexis Loyr, d'après un tableau du même sujet, aussi en demie figure, mais traité différemment.

La même Hérodiade ayant près d'elle une vieille femme, et tenant une coupe dans laquelle un bourreau va plonger la tête du saint précurseur, en demie figure, tableau qui se trouve dans la galerie de Sa Majesté Impériale. L'estampe, gravée en manière noire par Antoine-Joseph de Prenner, a 6 pouces de haut sur 8 pouces 6 lignes de large.

Un homme assis, rassemblant les rayons du soleil dans un miroir ardent, dont il se sert pour faire périr un dragon qui se bat contre un lion, une licorne et d'autres animaux. L'on ignore ce que ce peintre a eu intention de représenter dans ce sujet qui est peut-être un emblème. L'estampe, qui a 8 pouces 6 lignes de haut sur 12 pouces de large, a été anciennement gravée au burin, et ne porte aucun nom de peintre ni de graveur. Elle retient si peu de la manière de Léonard de Vinci, qu'à peine pourroit-on croire qu'il en est l'inventeur, si l'on ne retrouvoit son dessein parmi ceux de la collection du roi. Ce dessein, qui n'a que 3 pouces 6 lignes de haut sur 4 pouces de large, et qui a été gravé dans la même proportion par M. le comte de Caylus (1), n'est pourtant qu'une première pensée et qui diffère de l'estampe précédente, en ce que dans celle-ci la figure d'homme est nue, et que dans le dessein elle est drapée.

Le portrait d'un homme, dont on ignore le nom, mais qui, à en juger par la richesse de son habillement, devoit être une personne de la plus haute distinction. Ce beau tableau, qui étoit dans la galerie du duc de Modène, et qui est aujourd'hui dans celle de Dresde, est mis au nombre des chefs-d'œuvre de Léonard de

(1) Le dessin est toujours au Louvre, et la planche de Caylus est indiquée au cat. de la calcographie, nº 138.

Vinci. Il a été gravé au burin par Jacob Folkema, pour la seconde partie des estampes de la galerie de Dresde, et la planche, qui est fort belle, a 13 pouces de haut sur 9 pouces 6 lignes de large.

Ce que Venceslas Hollar a gravé à l'eau forte d'après les desseins de Léonard, est estimé, et c'est peut-être ce que nous avons de mieux d'après ce peintre. Il seroit cependant à souhaiter qu'Hollar eût imité avec un peu plus d'exactitude les originaux qu'il avoit sous les yeux; qu'il les eût rendus trait pour trait et avec la même touche; qu'il n'y eût point ajouté un travail qui n'y met que de la propreté sans goût. On s'apercevra aisément des licences qu'il a prises si l'on confère quelques-unes des têtes qu'il a gravées avec les mêmes têtes qui viennent de l'être par M. de Caylus. Toutes ces petites planches d'Hollar ne passent guère 3 pouces de haut sur 2 à 5 pouces de large. Elles sont distribuées en quatre ou cinq suites, à la tête desquelles sont autant de frontispices : mais il seroit bien difficile d'en donner le détail, parce qu'à l'exception de cinq, dont deux représentent des têtes de mort, et les trois autres des torses ou troncs de figures, le reste ne consiste qu'en un nombre de têtes et de charges qui n'ont rien d'assez particulier par où on les puisse désigner. On se contentera de remarquer qu'il y en a environ soixante-quinze, qui toutes ont été gravées à Anvers dans les années 1645 et suivantes. Vertue, qui nous a donné un catalogue fort complet de l'œuvre d'Hollar, lequel a été imprimé à Londres en 1759, n'en compte pas davantage, et c'est à peu près aussi tout ce que j'en ai vu.

Hollar a, outre cela, gravé un dessein de Léonard, tiré du cabinet du comte d'Arundel, qui représente des têtes de gens qui rient, et au milieu une tête vue de profil et couronnée de feuilles de chêne. Cette planche a 9 pouces de haut sur 7 de large. Elle a été gravée en 1646.

Il a encore gravé en 1646 un dessein représentant un jeune homme qui embrasse une vieille femme, flatté par l'appas de ses richesses, et cette pièce a 5 pouces 9 lignes de haut sur 4 pouces 10 lignes de large.

Six pièces sur chacune desquelles sont représentées en regard

des caricatures, c'est-à-dire les têtes d'un homme et d'une femme, avec des traits plus difformes les uns que les autres, et dont plusieurs se retrouvent avec quelques changemens dans la suite qu'a gravée M. de Caylus. Celles dont il est question l'ont été, il y a au moins un siècle, par Nicolas Lanier, grand amateur, qui demeuroit à Londres et étoit attaché à Charles I[er]. Il n'a pas jugé à propos de se nommer sur ces planches, mais il y a apposé le nom de Léonard de Vinci. Elles sont rares et roulent sur 4 pouces de haut et sur 6 de large.

Une vieille femme, des plus hideuses, accompagnée d'un homme qui lui présente une bourse; derrière eux est une vieille femme qui rit : ces figures sont en demi-corps, et la planche gravée par Augustin Vénitien porte la date de 1516 et la marque du graveur A. V. Elle est indubitablement de l'invention de Léonard de Vinci, quoyqu'on n'y voye point son nom : c'est un morceau rare et du reste assez mal exécuté. Il a 5 pouces 10 lignes de haut sur 4 pouces 6 lignes de large.

Recueil de têtes, de caricatures et de charges consistant en 63 planches, gravées à l'eau forte en 1730 par M. le comte de Caylus, d'après les desseins de Léonard. C'est le recueil dont il est parlé dans la lettre qui précède ce catalogue et qui y a donné lieu.

Une tête de jeune homme vue de profil, gravée à l'eau forte par M. le comte de Caylus, d'après un dessein du cabinet du roi, ayant 6 pouces de large (1).

Fragment d'un traité sur les mouvemens du corps humain et la manière de dessiner les figures humaines, suivant les règles géométriques. Cet ouvrage, qui a été mis au jour à Londres vers l'année 1720, par E. Cooper, ne consiste qu'en dix planches, y compris celle du frontispice, dont les plus importantes sont des démonstrations du système à l'aide duquel on voit que Léonard prétendoit assujettir à des règles invariables les mouvemens des membres qui entrent dans la composition du corps humain.

Dans d'autres planches sont représentées des figures d'hommes

(1) Calcographie du Louvre, n° 189 du livret.

et de femmes de différentes proportions : tout cela est entremêlé de quelques écrits italiens, tels qu'ils étoient sur les desseins, suivis de la traduction en anglois. Ce petit cahier in-folio est curieux. Celui qui a gravé les planches y a mis de l'esprit.

Une pièce en rond gravée au burin, de 7 pouces et demi de diamètre, où sont représentés des entrelas, sur un fond noir, dans le même goût de certains entrelas qui ont été gravés en bois sur les desseins d'Albert Durer. Au milieu de ceux-ci on lit, dans un petit cartouche : *Academia Leonardi Vin.* Cette estampe n'est, au reste, considérable que parce que le Vasari en a fait mention, dans la vie de Léonard, comme d'un morceau fort singulier. Il n'y a rien cependant de bien extraordinaire pour l'invention ; et, du côté de l'exécution, il ne se peut rien de plus informe. Mais ce n'est pas la seule occasion où le Vasari semble affecter de relever certaines minuties qui ne sont guère dignes de Léonard ; et peut-être l'avoit-il fait pour faire paroître plus grand Michel-Ange, qui est le principal objet de ses louanges.

Une autre semblable pièce en rond de même grandeur et de même sujet. On y lit aussi ces paroles, disposées différemment : *Academia Leonardi Vici.* Ces deux pièces ne se trouvent pas fréquemment ; je ne les ai encore vues que dans la collection des estampes du roi.

L'abbé de Villeloin, dans son Catalogue d'estampes imprimé en 1666, p. 35, fait mention, à l'article de Léonard de Vinci, d'une estampe représentant la Descente de croix, qu'il dit être une pièce d'importance. Mais il ne faut pas s'y tromper ; c'est un morceau gravé par Enéas Vicus, non d'après Léonard, mais sur le dessein de quelque maître de l'école florentine, et peut-être d'après celui de frère Jean-Ange-Montorsoli, dont il est parlé dans une lettre du Doni, que cet écrivain a adressée à Enéas Vicus, et qui se trouve à la fin de son livre intitulé : *Il disegno del Doni.* Il ne m'a pas été difficile de m'en assurer, puisque la collection dont l'abbé de Villeloin donne le catalogue est la même qui appartient présentement au roi, et qu'elle est encore à peu près dans le même ordre.

— Jésus-Christ célébrant la cène avec ses apôtres. Cette pièce est gravée à l'eau forte par un anonyme, je crois le Moro ou Fontana, d'après la fameuse peinture de Léonard de Vinci dans le réfectoire de Sainte-Marie des Grâces à Milan, mais qui est présentement entièrement détruite. — On m'asseure qu'elle est présentement très-bien restaurée. Une autre estampe du même tableau, gravée à l'eau forte par P. Soutman; ce peintre flamand, disciple de Rubens, y a mis une grande intelligence de clair obscur; mais le goût du dessein n'en est pas excellent et est fort éloigné de celuy de l'autheur (1).

— Saint Jean-Baptiste en demy-corps, gravé au burin par J. Boulanger, d'après le tableau original qui est présentement dans le cabinet du roy de France; rare. Gravé pour M. Jabach; ses héritiers en ont la planche.

— La Sainte-Vierge ayant sur ses genoux un enfant-Jésus qui tient un lys, et à qui elle présente des fleurs; en demy-corps; gravé à l'eau forte par Joseph Juster. Du cabinet de Patin; ce curieux prétendoit que ce tableau avoit été peint pour François Ier.

— Léonard étoit gaucher et faisoit agir sa main gauche. Il en avoit si bien contracté l'habitude qu'on ne peut désirer une écriture plus égale et mieux formée que la sienne. Elle se lit sans peine, en la regardant dans un miroir, et voici ce qui se trouve écrit sur mon dessein :

Questo schudo vuole avere di lungo...

---

(1) Cette note et les suivantes ne font pas partie de la lettre imprimée, et nous les avons trouvées dans les manuscrits de Mariette. Quelques-unes répètent des remarques de la lettre ; d'autres y ont été évidemment employées. Nous les avons conservées cependant, pour montrer comment Mariette travaillait, et quel emploi il aurait fait des autres s'il avait mis à exécution ses projets de grands ouvrages.

Qui starebbe bè che la rotalla fusse d'acciairo e nel pieghársi faciessi l'ofitio del balestro.

Palla che chore p(er)le medesima gittando fuocho lontano; 6 b. (cioe sei braccia).

Modo chome sta la palla dentro, che gita fuocho e chore voltando.

Ces paroles se rapportent à un ballon d'artifice et à quelques machines de guerre consistant en des boucliers faits pour approcher de son ennemi sans être découvert et sans danger. Comme il n'est échappé presqu'aucun dessein de Léonard de Vinci de cette espèce, et qu'en général ceux qu'il a faits sont rares à trouver, on comprend aisément que celui-ci doit être un morceau tout à fait singulier, et c'est uniquement dans cet aspect qu'il doit être considéré.

— Ceux qui n'ont point encore vu ces fameux recueils de desseins de Léonard de Vinci, qu'on conserve à Milan et dans quelques autres grandes bibliothèques (desseins qui, pour le dire en passant, sont le résultat du travail que ce célèbre artiste fit pendant le cours d'une longue vie pour la perfection des méchaniques, de l'anatomie et de tant d'autres sciences, mais principalement dans la veue de réduire en règles l'art qu'il professoit, et dont la théorie ne lui étoit pas moins familière que la pratique), peuvent sur celui-ci seul prendre une idée assez juste de la manière dont il a exécuté son projet. On y voit, comme ici, dessiné à la plume, avec tout l'esprit possible et sans trop s'embarrasser de correction, ce qui faisoit l'objet des recherches et des démonstrations du savant homme; et, quant aux discours dont il a jugé à propos d'accompagner ces figures, et qui, ordinairement, en donnent en peu de mots l'explication, ils sont pareillement écrits dans le sens contraire à l'exécution ordinaire, c'est-à-dire de la droite à la gauche.

— Voicy ce qui se trouve écrit sur ce dessein de Léonard de Vinci :

Questo schudo vuolo avere di lungo...

Qui starebbe bè che la rotalla fusse d'acciaio e nel piegharsi faciessi l'ofitio del balestro.

Palla che chore p(er)le medesima, gittando fuocho lontano; 6 b.

Modo chome sta la palla dentro, che gita fuocho e chore, voltando (1).

Tous les desseins de machines et démonstrations de Léonard de Vinci, qui se conservent à Milan, sont conformes à celui-ci, c'est-à-dire que les discours, qui en donnent l'intelligence, sont écrits de même à rebours et ne se peuvent lire que dans le miroir, et ce qui s'y trouve de figures est touché avec le même esprit que le sont celles qu'on voit ici.

— Vasari fait mention, dans la vie de Léonard, d'une pièce qu'il ne dit pas affirmativement avoir été gravée par Léonard et qui représente des entrelas. La description qu'il en donne est tout à fait conforme à deux estampes que j'ay veu chez le roy dans l'œuvre de Léonard de Vinci. On ne peut pas douter qu'il n'ait voulu parler de l'une de ces deux pièces. Elles sont toutes deux gravées au burin, mais si mal exécutées, sans le moindre esprit, sans aucun art, qu'il n'y a pas d'apparence qu'un si grand peintre se soit employé à de pareilles bagatelles. Il en est tout au plus l'inventeur, et encore a-t-il en cela un fort petit mérite, car l'invention de ces deux pièces est peu de chose. Pour s'en former une idée, ce sont des compositions d'entrelas, pareilles à celles qui ont été gravées

(1) Ce dessin, qui a passé chez Thomas Lawrence, se trouve aujourd'hui à Florence entre les mains de M. Raffaelo Tosoni di Cetona. Cf. le commentaire de la vie de Léonard dans le Vasari de Florence, VII, 51.

en bois par Albert, avec cette différence que celles d'Albert sont mieux ordonnées et incomparablement mieux exécutées. Les entrelas de Léonard sont renfermés dans des formes rondes. Dans le centre d'un de ces ronds est un petit cartouche dans lequel est écrit : ACADEMIA — LEONARDI — VIN. Ce rond a 7° 6' de diamètre. Les autres entrelas, renfermés dans une forme ronde, embrassent sept petits ronds disposés ainsy ⁘ où est distribuée cette inscription, figurée de la sorte

ACA
DI DE
VĨCI.
NAR MIA
LEO

. Ces deux pièces ne sont singulières que parce que Vasari en a parlé. — L'abbé de Villeloin les rapporte dans son catalogue et en parle comme de pièces rares. Il dit aussi que la Descente de croix, qui est dans la même œuvre de Léonard, est une pièce considérable; en quoy il se trompe, car cette Descente de croix n'est nullement de Léonard. Elle est d'Enéas Vicus d'après quelque Florentin, et se trouve assez communément.

— Une vieille femme, dont la teste est une charge, ayant auprès d'elle un homme qui la regarde et qui lui présente une bourse qu'il tient à la main. Derrière le groupe est une autre vieille femme qui rit. Ces figures sont en demi-corps. La planche a été gravée en 1516 par Augustin Vénitien, qui y a mis sa marque et la date dans le fond : 1516. A.V. Elle est certainement de l'invention de Léonard de Vinci, quoyqu'on n'y voye point son nom; mais elle est mal exécutée. Si ce fameux peintre l'eût veu, il n'en auroit pas été plus satisfait qu'André del Sarte ne le fut de la planche que le même Au-

gustin Vénitien avoit gravé d'après lui dans cette même année 1516. Les auroit-il gravées à Florence? Vasari dit qu'il y vint et que ce fut dans cette ville qu'il grava la pièce d'après André del Sarte; mais j'ay remarqué qu'il disoit le contraire dans un autre endroit (1).

---

(1) La bibliographie des ouvrages se rapportant à Léonard serait énorme ; nous nous contenterons d'en mettre ici une indication sommaire. Les témoignages anciens se trouvent dans Vasari, dans Lomazzo, dans les documents publiés par Gaye; mais il a été aussi l'objet de bien des publications spéciales. La meilleure et la plus complète est le livre d'Amoretti : *Memorie storiche sulla vita, gli studi et le opere di Leon. da Vinci*. Milano, 1804, refait en allemand, mais sans grande amélioration, par le comte Gallenberg, Lipsia, 1834. En France, Gault de Saint-Germain publia à part, avec des additions (Paris, Perlet, 1803, in-8°), la vie mise par lui-même en tête d'une traduction du *Traité de la peinture*. L'excellent travail de M. Delecluze, d'abord publié dans l'*Artiste* et imprimé à part en 1841, in-8° de quatre-vingt-une pages, a eu l'honneur d'être traduit en italien sous le titre de *Saggio intorno a Leonardo da Vinci*, et cette année même, M. Rio lui a consacré la plus grande partie de son second volume de l'*Art chrétien*, partie qu'il a imprimée à part en un volume in-12.

La Cène de Léonard a été, à elle seule, l'objet de publications diverses. Le P. Dom. Pino a publié en 1796 à Milan : *Storia genuina del Cenacolo*, et l'ouvrage du peintre Giuseppe Bossi : *Del cenacolo di Leonardo da Vinci libri quattro*, Milano, 1810, in-folio, doit être complété par une critique du comte Carlo Verri : *Lettere confidenziali di B. S. all' estensore delle postille alle osservazioni sul volume intitulato del Cenacolo.... Milano, Pirotta*, 1812, grand in-8°. En France, l'abbé Aimé Guillon fit, à plusieurs années de distance, deux publications sur ce même chef-d'œuvre : « le Cénacle, de Léon. de Vinci, rendu aux Amis des Beaux-Arts dans le tableau qu'on voit aujourd'hui chez un citoyen de Milan, et qui étoit ci-devant dans le réfectoire de l'insigne chartreuse de Pavie ; Essai historique et psychologique sur ce fameux Cénacle, considéré soit dans l'original que Léonard peignit à Milan sur une muraille du couvent de N. D. delle Grazie, soit dans le présent tableau, » Lyon et Milan, 1811, in-8° de deux cent quinze pages. La seconde est intitulée : « Sur l'ancienne copie de la Cène de Léonard de Vinci, qu'on voit maintenant au Musée royal, comparée à la plus célèbre de toutes, celle des chartreux de Pavie, et à la copie récente d'après laquelle s'exécute à Milan une mosaïque égale en dimension à l'original, dissertation lue à l'Académie des Beaux-Arts le 15 fé-

LÉONARDI (VINCENT). C'est de lui que sont dessinés et gravés tous les fruits qui entrent dans le livre des Hespérides du P. Ferrari, et le travail en est si bien que l'artiste mérite qu'on fasse mention de lui. Je ne connois rien qui, dans ce genre, ait été aussi bien exécuté (1).

LEONI (LEONE). J'ai vu de cet artiste deux médailles, celle de Michel-Ange et celle d'Hippolyte Gonzaga, toutes deux

---

vrier 1817. Paris, Lenormant, 1817, in-8° de cinquante-deux pages.

Sur la partie scientifique des travaux de Léonard, on peut voir le livre de J. B. Venturi : *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard*, avec des fragments tirés de ses manuscrits apportés de l'Italie, lu à la première classe des travaux de l'Institut national des sciences et des arts. Paris, Duprat, an v, 1797, in-4° ; la notice déjà citée de M. Delecluze ; ce qu'en a écrit M. Libri dans le tome III de son *Histoire des sciences mathématiques* en Italie, et surtout la dissertation que le professeur Girolamo Buonazia de Sienne a écrite pour la nouvelle édition du Vasari (Florence, Lemonnier, in-12, tome VII, p. 52-74). Il serait bien désirable que ces manuscrits fussent publiés avec les élucidations nécessaires, et il serait digne du gouvernement de le faire faire pour la partie qui en est conservée à notre bibliothèque de l'Institut et sur laquelle on peut voir le *Dictionnaire d'autographes* de MM. Lalanne et Bordier, 1853, p. 264-65.

Quant aux dessins de Léonard, il en a été gravé des suites nombreuses. Après celles de Hollar, on peut citer celles de Caylus (1767), de Carlo Giuseppe Gerli, Milano, 1784, in-8°, reproduites en 1830 avec des notes de Giuseppe Valardi ; celle de Girolamo Mantelli di Canobio, d'après les dessins de l'*Ambrosienne* ; Milan, 1785 ; celle de Chamberlain, *Imitations of original designs by Leonardo da Vinci*, London, 1796, in-folio, et aussi la publication suivante : *Tabula anatomica Leonardi da Vinci, summi quondam pictoris e bibliotheca Magnæ Britanniæ Hannoveræque regisd eprompta, venerem obversam e legibus naturæ hominibus solam convenire ostendens*, *Lunæburgi* ; 1830, in-4°, avec trois pages de texte.

Enfin, pour les éditions différentes de son *Traité de peinture*, on peut voir la note des éditeurs de Florence (VII, p. 27), et pour sa publication en France et la part qu'y eut le Poussin, ce qu'a écrit l'un de nous dans le dernier volume des *Peintres provinciaux*, III, 138-184.

(1) Voir, dans cet *Abecedario*, t. II, p. 277, une note sur ce livre et les artistes qui y ont travaillé.

d'un assez beau travail. Sur la dernière de ces médailles, l'artiste a mis son nom écrit en grec ΛΕΩΝ ΑΡΗΤΙΝΟΣ. L'érudition grecque et latine étoit alors de tous états.

LEONI (LODOVICO). Le Baglione ne dit point, dans la vie qu'il nous a donnée de Louis Leoni, que cet artiste soit mort aux environs de 1606, ainsi que l'a avancé le P. Orlandi. Il se contente de dire, en gros, qu'il vint à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, qui a siégé depuis 1572 jusqu'en 1585, et qu'il y est mort sous celui de Paul V, qui monta sur la chaire de Saint-Pierre en 1605. Il étoit âgé, au jour de son décès, de 75 ans. On a son portrait gravé par le Padouan, son fils, en 1635, et l'on y trouve, à la suite du nom du père, la date de 1612, que je soupçonne être celle de l'année dans laquelle il est mort, ce qui me paroît d'autant plus vraysemblable que cela cadre très-bien avec le récit de Baglione; car, dans cette supposition, Louis Leoni, né en 1537, seroit venu à Rome homme déjà fait, entre les années 1572 et 1585, et seroit mort, comme le dit le Baglione, la septième année du pontificat de Paul V. Il avoit, comme son fils, le talent de faire ressembler; et non-seulement il peignoit, mais il étoit aussi un bon graveur de médailles. Il ne faut cependant pas le confondre avec le Padouan (1), qui s'est rendu célèbre en contrefaisant les médailles antiques. Celui-ci lui est fort antérieur, et n'a de commun avec lui que le nom.

LEONI (OCTAVIO). Outre le portrait d'Octave Leoni, qu'il a gravé lui-même, il s'en trouve un autre qu'a gravé son fils, Hippolitte Leoni, au pied duquel on lit ceci: *Octav⁹ Leon⁹ Rom⁹ pictor et incisor ætat. suæ annorum* XXX. *Hippolit⁹*

---

(1) Il se nommait Cavino. Cf. cet *Abecedario*, I, 340.

Leon' Rom' pictor fec. 1636. *Romæ sup. per.* Ces dattes, ainsi disposées, sembleroient indiquer, au premier coup d'œil, que le Padouan étoit âgé de trente ans lorsqu'on gravoit son portrait en 1636; mais, comme c'est un ouvrage d'un de ses fils et qu'il n'est pas dans l'ordre qu'un père, âgé seulement de trente ans, ait à cet âge un fils déjà capable de produire un ouvrage tel que celui-ci, il faut donner à ces dates une autre tournure, et voici celle que j'imagine et qui me paroît la plus vraye. J'estime qu'il faut rapporter la date 1636, non seulement à l'année dans laquelle le portrait a été gravé, mais peut-être encore à celle qui a vu mourir le Padouan. Le Baglione ne dit pas précisément que cette mort arriva dans ladite année 1636; il se contente de dire qu'aujour de son décès, le Padouan pouvoit avoir cinquante-deux ans environ, en observant de le ranger, ainsi qu'il me seroit facile de le montrer, dans la classe des artistes qui moururent vers ce tems-là. Suivant cet arrangement, le Padouan auroit pris naissance en 1584; et, lui faisant dessiner le portrait qui a été gravé par son fils, lui étant âgé de trente ans, ce seroit en 1614 qu'il l'auroit exécuté, qui est l'année dans laquelle je le vois le plus occupé de dessiner les portraits des principaux artistes ses contemporains. J'en ai plusieurs, et j'en connois beaucoup d'autres encore, dont je donnerai ci-après la liste, qui portent presque tous cette date. Je les ai trouvés à Paris dans un recueil de desseins de portraits qui y fut vendu en 1747 après la mort de M. d'Aubigny (1), qui les avoit apportés de Rome ou peut-être d'Espagne, où il avoit suivi la princesse des Ursins, à laquelle il étoit attaché. Ce recueil, composé d'environ quatre cents portraits de la grandeur d'un in-4°, étoit le

(1) M. d'Aubigny est celui qui fit bâtir Chanteloup et le fit peindre par Henri de Favanne. Cf. *Mémoires inédits des Académiciens*, II, 240-1.

même dont il est fait mention dans la vie du Padouan par le Baglione, et qui, au moment que cet auteur écrivoit, appartenoit au prince Borghèse. Celui qui l'avoit formé y avoit rassemblé tout ce que le Padouan avoit peut-être dessiné en sa vie, et cela s'étendoit à toutes sortes de personnes, depuis la tiare, comme on dit, jusqu'à la houlette, et il faut qu'il fût particulièrement dévoué à la maison Altemps; car tous ceux qui composoient cette illustre maison, maîtres, enfans, domestiques, y ont leur portrait, et quelques-uns plus d'une fois. Tous paroissent avoir été très-ressemblans; et le Baglione remarque, en effet, que le Padouan avoit pour cela un talent singulier. Son usage étoit de les faire à la pierre noire, rehaussés de blanc sur du papier bleu; quelquefois cependant, mais plus rarement, il y mêloit du crayon de sanguine, et cela visoit à l'effet du pastel et rendoit les desseins plus vrais et plus approchants de la couleur de la chair; c'est ce qu'on appelle dessiner aux trois crayons. Il n'en étoit aucun qui ne fût travaillé avec grand soin; mais j'y aurois souhaité plus d'art et plus de fermeté dans la touche. Le Baglione exalte surtout ceux qui étoient exécutés aux trois crayons, et ce sont véritablement ceux qui brillent davantage et qui en imposent le plus; mais, s'ils sont plus terminés, je les trouve aussi plus froids, et cela ne peut guère être autrement. Plus les desseins seront chargés d'ouvrage, moins ils seront spirituels. Il y avoit aussi dans le même recueil quelques portraits dessinés par Hippolyte, fils d'Octavio, faits dans la manière du père, mais encore plus irrésolus et tout-à-fait privés de touche.

— Noms des artistes, dont Leoni ou le Padouan a dessiné les portraits qui faisoient partie du recueil mentionné cidessus : *Camillo Grafico da Civitale.* — Antonio Caron (1). —

---

(1) Mariette a bien écrit Antonio Caron, et l'un de nous avait déjà essayé de prouver, dans une notice sur le peintre français

Ottavio Mascarino Bolognese. — Paolo Veronese. — ***Durante Alberti***. — ***Federico Zuccaro***. — Federico Barocci. — ***Cristoforo Pomerancio***. — ***Cherubino Alberti***. — ***Oratio Borgiani***. — Gregorio Fonditor. — Ercole Pedemonte Mantuano, miniatore, d'eta 105 anni nel 1614. — Gio. Maggi. — Tomaso Sabini. — Antonio Casano, architetto e scoltore d'Ancona. — Michel-Angelo Merigio da Caravagio. — ***Mecherino Sanese***. — Lucha Cambiaso. — Ambrogino, sculptore, 1614. — Pietro Faceto Mantuano. — Sigismondo Tedesco. — ***Antiveduto della Gramatica***. — ***Filippo d'Angeli romano***. — ***Cav. Gaspero Celio Tivoli***. — ***Paolo Brilli***, 1616. — ***Girolamo Maffei Luchese***. — ***Guido Reni***, 1614. — Paolo Rosetti da Cento. — ***Gio Ambrogio Maggi Milanese***, 1614. — ***Carlo Saraceni Venetiano***, 1614, avec une tête de mort et deux ossements en sautoir. — Guilelmo Be(r)toloti, scult. francese.

J'en ai eu pour ma part *quinze*. Ce sont ceux qui, dans cette liste, sont précédés d'une croix (1). — Il y avoit, outre cela, dans la suite, les desseins des portraits des artistes que le Padouan a gravés.

LE PAUTRE (ANTOINE) a été un de nos meilleurs architectes. Il avoit un goût de décorer qui étoit entièrement à lui et dont la majesté doit plaire à ceux qui ne peuvent supporter tous ces colifichets et cette mesquinerie dont sont surchargés nos bâtiments. Ce n'est pas qu'on ne pût lui reprocher d'être

---

Antoine Caron, 1850, p. 7-8, que ce ne devait pas être le sien, mais celui d'Antonio Casone, d'Ancône, sculpteur et architecte. Le dessin même de Lioni, retrouvé depuis dans les portefeuilles du Louvre (nº 2846), a confirmé cette supposition; on y lit en effet très-nettement : Antonio Casone. — Il y a, dans la collection Debure nouvellement entrée au cabinet des estampes, une eau-forte très-légèrement égratignée de la tête de ce même Casone, qui pourrait bien être de la pointe de Lioni.

(1) Comme on a vu, nous les avons imprimés en italique.

un peu trop lourd; mais cette pesanteur est accompagnée de grand goût et prend dans ses ordonnances un caractère solide qui marque le grand maître. Il construisit l'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine (1), pour une femme qui avoit toute la confiance de la reyne-mère, et ce fut peut-être ce qui le conduisit au poste de premier architecte du roi. Il l'étoit lorsqu'il fut question de construire le château de Clagny pour Mme de Montespan. Cet ouvrage le regardoit, et il en fournit des desseins où, suivant les intentions du ministre, il s'étoit restreint et n'avoit aucunement donné l'essor à son génie. Aussi Mme de Montespan en fut tout-à-fait mécontente. Le Nautre étoit présent; il avoit envie de servir M. Mansard avec lequel il étoit alors lié d'amitié. Il proposa adroitement à la maîtresse du roi de lui faire faire par un jeune homme de sa connoissance des desseins qui lui plairoient; elle y consentit, et ils furent faits, présentés, agréés, et Le Pautre en eut tant de chagrin qu'il ne put survivre à cette mortification. Clagny fut commencé en 1676. Cette datte peut conduire à trouver celle de la mort de Le Pautre (2). Il avoit été reçu dans l'académie d'architecture le 1er décembre 1671, c'est-à-dire au moment même de son établissement. Il laissa un fils habile sculpteur.

LE PAUTRE (JEAN), de Paris, dessinateur et graveur. Les

---

(1) L'hôtel de Beauvais existe encore rue Saint-Antoine, dont il forme le n° 62; c'est de son balcon qu'Anne d'Autriche vit passer l'entrée triomphale de Louis XIV et de Marie-Thérèse. Nous devons aux *Mémoires inédits des Académiciens* (I, 387), de savoir que c'est au ciseau de Desjardins qu'il faut rapporter les agréables sculptures de l'élégant escalier qui y subsiste toujours à la gauche de la rotonde qui termine l'allée de la porte-cochère. Les armes de la reine, sculptées par Legendre (*ibid.*, 400), n'existent plus à la façade; mais les masques des croisées subsistent encore.

(2) Il n'est mort qu'en 1691.

génies d'un ordre supérieur ne peuvent souffrir de se voir renfermés dans des bornes étroites; ils franchissent bientost tous les obstacles qui leur sont opposés; ils passent avec rapidité de l'état médiocre où on les avoit destinés à celui où ils se sentent appelés par la nature. La conduite de Jean Le Pautre peut servir de preuve à cette vérité. Ses parens luy avoient choisi une profession toute méchanique; ils l'avoient mis en apprentissage chez un menuisier. Quelle apparence que ce jeune disciple dût devenir dans la suite un si habile dessinateur. Cependant, sans sortir de cette école, il est, dès qu'il s'y veut appliquer, en estat de dessiner, de graver, de produire de luy-même des inventions d'une infinité d'espèces, où l'on ne sçait lequel le plus admirer ou de l'excellence du goût ou de la fécondité du génie. Telle est la force de ses dispositions naturelles. Il est presque incroyable avec quelle facilité il produisoit ses pensées, et il eut mesme peut-être été à souhaiter qu'il y eût trouvé plus d'obstacles, puisqu'étant pour lors obligé à faire des réflexions, il se seroit moins livré au torrent impétueux de son imagination qui l'a fait tomber souvent dans des répétitions de formes dont il avoit contracté une trop grande habitude. A peine se donnoit-il le temps de faire des desseins de ce qu'il gravoit; il se contentoit le plus souvent d'en tracer une légère pensée qu'il reformoit ensuite sur le cuivre, suivant qu'il lui paroissoit convenable, et il ne se donnoit jamais la peine de retoucher ses planches pour leur donner un air de propreté. Son extrême vivacité ne luy permettoit pas de s'arrêter si longtemps sur un mesme ouvrage. Il s'étoit formé un goût d'ornemens qui n'est plus guère en usage: mais, comme il étoit approuvé dans le temps et que rien n'est si sujet aux variations des modes, on ne peut l'accuser de les avoir fait pesans; c'étoit moins sa faute que celle de son siècle. Il seroit plus blâmable d'avoir chargé de trop d'ouvrage ses autres mor-

ceaux d'architecture, si l'on ne considéroit qu'il cherchoit par là à les rendre propres à toutes sortes d'ouvriers, et qu'il n'ignoroit point que ce qu'il mettoit au jour étoit moins reçeu comme des modèles que comme des idées propres à échauffer le génie. Il faisoit également bien la figure, le paysage, l'architecture, les ornemens, et, comme il n'avoit point eu de maître et qu'il n'étoit affectionné à aucune manière, il sortoit souvent de son caractère pour imiter les manières des maîtres d'Italie, qui, ayant travaillé de génie, avoient fait briller le plus d'esprit et de goût dans leurs ouvrages; car c'étoit ce qui le touchoit davantage, et il paroissoit alors au-dessus de luy-mesme. Qu'il eût été à souhaiter qu'il fût toujours demeuré dans ces excellens principes! Il n'auroit pas insensiblement contracté, comme il fit sur la fin de sa vie, cette manière lourde et sans esprit qui le rend méconnoissable de ce qu'il avoit été auparavant. L'on n'y aperçoit presque plus rien de ce feu et de cette belle imagination, qui avoit fait dire au cavalier Bernini, lorsqu'il vint en France, que, parmy un nombre de belles choses qu'il y avoit admirées, rien ne l'avoit plus surpris et plus satisfait que les ouvrages de Le Pautre, et il n'est pas le seul en Italie qui luy aye rendu cette justice. Quoyque l'on y soit assez indifférent pour tout ce qui se fait en architecture chez les nations voisines, l'on y a toujours fait beaucoup de cas des productions de Le Pautre, et l'on y a parlé de luy avec beaucoup d'estime et comme d'un génie tout-à-fait extraordinaire. Il étoit, lorsqu'il mourut, de l'Académie royale de peinture et de sculpture établie à Paris. Antoine Le Pautre, son frère, a été un de nos plus excellents architectes; l'on en peut juger par ce que son frère a gravé d'après luy. Le goût de l'architecture étoit pour ainsy dire héréditaire dans la famille; le fils de Jean Le Pautre, qui avoit apris sous son père le dessein et la graveure, s'y est pareillement distingué, et a mérité par

là d'estre employé par le roy de France en plusieurs occasions.

— Les Cérémonies des fêtes Lupercales, où des jeunes gens couroient après les femmes et cherchoient à les frapper d'une lanière, croyant par là les rendre fécondes. Ces quinze pièces ont été gravées sur les desseins de François Tortebat, moitié par Jean Le Pautre et moitié par Louis de Châtillon, à l'eau forte. Celles du premier sont exécutées avec plus de fierté, au lieu que celles du second sont traitées d'une manière plus moelleuse. Les unes et les autres ont été terminées au burin, par Jean Boulanger, avec assez de soin.

— *Mariette a conservé dans ses papiers la note suivante :*

1645.

Amis, de bon cœur je vous donne
Tout ce que j'ay appris à Rome,
Et même depuis mon retour
Huit pièces que je mets au jour.

« Je ne crois pas que ce soit le portrait de J. Le Pautre; je croirois plutost que c'est celui d'Adam Philippon, quoiqu'on ait mis ce portrait à la tête de l'œuvre de J. Le Pautre qui est chez M. Crozat (1). Peut-être ces huit pièces, dont il est icy parlé, sont les vues de N.-D. de Lorette, gravées par Cochin en partie et sur le dessein de La Belle. Il faut sçavoir quel âge pouvoit avoir Le Pautre en 1645; car ce portrait est d'un homme de quarante-cinq à cinquante ans, et il falloit qu'il fût bien plus jeune. » *Mariette ajoute ici :* Il est de grandeur d'un in-4° ovale, et buste; des premières manières de Le Pautre avec la date 1645.

— Les Orgies ou Festes de Bacchus, sujet d'un excellent

(1) Les quatre derniers mots sont ajoutés par Mariette.

bas-relief qui est taillé sur le pourtour d'un autel antique en marbre blanc de forme ronde, qui est présentement dans la galerie du prince Odescalchi à Rome; Adam Philippon, l'ayant dessiné sur les lieux, le fit ensuitte graver par Le Pautre, son disciple.—*A.P.ex. cum Privil. S. P. et R. C.* 1646, aux bonnes épreuves. Depuis, on a gravé en place : *P. Mariette ex.* Cette pièce est dédiée par Adam Philippon au cardinal Antoine Barberin; il y marque qu'ayant dessiné ce bas-relief sur l'original antique, il l'a fait ensuite graver; il fait entendre que le cardinal étoit pour lors retiré en France; il l'avoit connu à Rome : *Post expertum Romæ manus meæ aliquantulum laborem in movenda quadam machina, primi artificis defectu, inflexibili super aquas*, etc.

— Mademoiselle, accompagnée de la comtesse de Fiesque et de Mme de Frontenac, vêtues en amazones, balayant hors de la France le cardinal Mazarin; le sceptre de la France, d'où il sort du feu, luy tient lieu de balay. On lit ces vers au bas :

> Ne manquez pas, peuple fidelle,
> De seconder Mademoiselle
> En de si vigoureux efforts;
> En France on n'a de porte en porte
> Qu'à balayer de cette sorte,
> Et l'ordure en sera dehors.

Et on lit, outre cela, dans le ciel : « Vive le roy! point de Mazarin! » Cette pièce, qui fut faite dans la plus grande chaleur de la Fronde, pensa coûter la vie à Jean Le Pautre, qui en étoit le graveur aussy bien que l'inventeur; elle fut supprimée dans la suite, et elle est présentement devenue si rare, que l'on en a veu vendre en France des exemplaires jusqu'à la somme de cent livres. Elle est en travers et a 8° de haut. sur 12°3' travers. — Le cardinal Mazarin le fit venir, et, comme

il paroissoit tout tremblant devant S. E. et qu'il luy demandoit grâce, elle le releva et dit : « C'est La Potè qui a fait cela, je luy pardonne. » Le nom de ce graveur, mal prononcé, fit rire toute l'assemblée ; et il y en eut qui crurent que le cardinal l'avoit mesme fait à dessein, comme pour marquer que c'étoit un ouvrage de femme, et que cette pièce n'avoit été faitte qu'à la sollicitation de Mademoiselle ; l'on sçait ce que *potta* signifie en italien.

— Vœu fait par le roy pour la paix après la levée du siége d'Arras, gravé en 1654. Belle pièce de Le Pautre, gravée dans l'arrivée du sacre du roy et de la levée du siége d'Arras, c'est-à-dire en 1654. Elle a été faite pour un aumônier du roy, Etienne Du Pont, chapelain de la chapelle fondée en 1658, dans le Louvre, sous le titre de N.-D. de la Paix.

— S. Michel sur des nuées, montrant les armes du pape Alexandre VII tracées sur un bouclier et accompagné d'enfans qui suportent celles du pape Innocent X. Cette pièce allégorique a été faite pour le sieur Du Pont, chapelain de la chapelle royale de la Paix au Louvre.

— Ces quatre pièces (Romulus et Remus consultant le vol des oiseaux, le Combat des Sabins et des Romains, le Supplice de Mutius, Collatin et Brutus montrant le corps de Lucrèce) sont très-rares ; elles ont esté faites pour Mgr le Dauphin. Chauveau avoit fait l'histoire grecque, et l'on avoit dessein de faire de mesme l'histoire romaine ; mais il n'y a eu que ces quatre de faites, du moins du sieur Le Pautre.

LE PAUTRE (PIERRE), l'aisné des enfans de Jean Le Pautre, fut destiné, pour ainsi dire dès l'enfance, à la même profession que son père, qui avoit acquis un si grand nom dans la graveure par l'excellence de son goût et la vaste étendue de son génie. Il eut cet avantage de trouver auprès de lui des instructions d'autant plus sûres qu'il étoit très-capable de luy

en donner, et qu'il avoit outre cela un intérêt particulier de ne luy rien cacher. Ce fut ainsy que Pierre le Pautre s'éleva dans l'exercice du dessein et de la graveure, et que, voulant marcher sur les mesmes traces que son père, il apprit encore de lui l'architecture, l'ornement, la perspective et généralement toutes les différentes parties du dessein. Cette étude luy fut dans la suite d'une grande utilité. Il avoit une facilité merveilleuse pour la graveure à l'eau-forte, et ce qu'il a gravé dans le temps qu'il en faisoit son unique profession est exécuté avec toute la propreté et le soin possible; mais, comme il se trouva avoir assez de génie pour l'architecture et qu'il possédoit toutes les parties nécessaires pour la bien dessiner, Jules Hardouin Mansard, surintendant des bastimens, jeta les yeux sur luy, fit créer en sa faveur une place de dessinateur et graveur des bastimens du roy, et en cette qualité, se l'étant entièrement attaché, il se servit souvent de sa main pour rédiger et mettre au net ses pensées. Ainsy Pierre le Pautre eut beaucoup de part à tous les ouvrages qui se firent dans la suite à Versailles, à Marly et dans les autres maisons royales, tant pour ce qui regarde l'architecture que le jardinage. Il en fit presque tous les desseins; il en grava mesme plusieurs, car ses occupations ne l'empêchoient pas de reprendre de temps à autre l'exercice de la graveure. Il y a nombre de ses ouvrages qui ont été faits dans ces intervalles.

— En 1689, Le Pautre grava pour le roy la face de côté des écuries de Versailles; il s'y qualifie « graveur ordinaire des bastiments du roy. » Dans plusieurs autres de ses ouvrages, il se nomme « architecte et graveur ordinaire du roy. »

— Les figures des saints et des saintes que l'on honore pendant l'année, composant une suite de trois cent trente pièces, dont la plus grande partie a été gravée par Pierre Le Pautre

et le reste par Jacques Le Pautre, son frère, et Jean Dolivar, son cousin; Sébastien Le Clerc en a aussy gravé plusieurs (1).

— L'Etude des mathématiques supportant avec un génie le portrait de Louis XIV, au-dessus duquel la Renommée met une couronne de laurier. Sujet de thèse, inventé et gravé en 1695. — Pour une thèse de mathématiques soutenue au collége d'Harcourt en 1695 par Fr. Bourgard. Le Pautre s'en attribue l'invention; mais je suis fort asseuré qu'elle n'est point de luy, et que tout au plus il l'a mis au net d'après une pensée de M. Boulogne l'aisné.

— Machines qui ont servi à conduire de la carrière et à élever en place les deux pierres qui servent de cimaise au fronton de la principale entrée du Louvre (2).

— La fontaine du théâtre dans les jardins de Versailles, gravée en 1690; les statues d'Amphitrite, de la Poésie pastorale, de Junon et de Vénus, placées dans le petit parc de Versailles et représentées sur une même planche. Le Pautre avoit dessein de faire une suite de toutes les curiosités de Versailles, de cette grandeur, 6°3' haut, 8°6' travers; mais il n'y a jamais eu que ces deux planches de gravées — et le plan du théâtre.

LE PAUTRE (JACQUES). Jean Dolivar avoit appris le dessein et la gravure sous la conduite de Jean Le Pautre, son oncle; il en avoit assez bien pris la manière; il ne luy manquoit qu'un plus grand goût et un génie plus abondant. Jacques Le Pautre, son cousin, étoit si jeune, lorsque son père mourut, qu'il ne put profiter de ses instructions; il fut obligé de

(1) Cf. dans ce volume la note de l'article de Le Clerc, p. 104.

(2) M. Lacour a publié dans la *Revue anecdotique*, Paris, Cherbuliez, in-12, numéro du 5 mai 1855, p. 26, la note des dépenses causées par le transport de l'énorme pierre qui fut ensuite sciée en deux.

se mettre sous la conduite de Dolivar. Mais à peine commençoit-il à faire concevoir de luy d'heureuses espérances qu'il mourut; ce qu'il a gravé se réduit à un si petit nombre de pièces qu'on a été obligé de les joindre à celles de Dolivar.

— L'habillement du doge de Venise, gravé par Dolivar. Sur le pavé sur lequel il marche, on remarque deux coqs qui portent un renard suspendu à un bâton. Misson fait mention de cette représentation énigmatique qui est, ce me semble, au portail de Saint-Zénon à Vérone (1).

LEPAUTRE (PIERRE), sculpteur, étoit fils d'Antoine Le Pautre, fameux architecte, et neveu de Jean Le Pautre, graveur. L'exemple du premier, qui s'étoit acquis un grand nom dans sa profession, et celui de son oncle, qui possédoit tous les talens qui font l'excellent architecte, sembloient devoir le conduire à l'exercice de cet art, d'autant plus même que son père étoit premier architecte du roi et que dans cette place il pouvoit espérer de puissants secours; il se consacra cependant à la sculpture, soit qu'il se sentît plus d'inclination pour cet art, soit que les chagrins que son père éprouva dans le sien et dont il fut témoin, eussent été une raison pour l'en dégoûter. Il entra chez. . . . . . . , y acquit des connoissances supérieures et mérita d'être envoyé à Rome à la pension du roi. Ce fut de là qu'il fit le grouppe de Lucrèce qui se poignarde en présence de Collatin, ou plutot qu'il acheva ce que M. Théodore avoit commencé, et il y donna la dernière main en 1691. Ce morceau ayant réussi, il fit de suitte le groupe d'Enée et Anchise, qu'il exécuta sur un petit mo-

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, I, 159, parle en effet de cette représentation et en donne l'explication la plus singulière, y voyant une allusion à Didier vaincu par Pépin et par Charlemagne. Il est probable qu'il n'y a là qu'un souvenir d'une branche quelconque du fameux cycle du *Renart*.

dèle en cire qui lui fut envoyé et qui avoit été fait par Girardon. Ce grouppe n'étoit pas encore achevé lorsque Le Pautre repassa en France, et il ne fut terminé qu'en 1716. L'un et l'autre de ces groupes ont été placés dans le jardin des Tuilleries, où l'on peut les considérer et les admirer, comme on peut prendre une juste idée des talens de notre artiste dans cette belle copie d'Atalante qu'il a faite en 1702 et qu'on voit dans les jardins de Marly. Avec de si grands talens, on trouvera qu'il étoit digne d'occuper une place dans l'Académie. J'ignore les raisons qui l'en éloignèrent; il entra dans la compagnie des peintres et y demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1744; il étoit âgé de quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq ans et fut enterré à Saint-Nicolas des Champs. C'étoit un fort galant homme et qui étoit fort laborieux.

— Il y a, dans les jardins de Marly et dans les bosquets du côté du bourg, une assez belle copie en marbre du jeune faune antique portant un chevreau, laquelle a été faite par Le Pautre, qui y a gravé son nom et l'année dans laquelle il l'a exécutée: « *Le Pautre fecit anno* 1685, *ætat*. 19. » S'il faut s'en rapporter à cette inscription, qui paroît être de la main même du sculpteur, Le Pautre a dû naître en 1666 et non en 1659, et, s'il est mort en 1744, ainsy que j'ai tout lieu de le présumer, il n'étoit âgé que de soixante-dix-huit ans, au lieu qu'on me le faisoit âgé de quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq ans. Ce qui me surprend, c'est qu'un jeune homme, à l'âge de dix-neuf ans, ait pu avoir déjà acquis assez de pratique de la taille du marbre pour faire une statue aussi achevée que l'est celle du faune dont il est question, et je crains fort qu'il se soit glissé une erreur de chiffres dans l'inscription, et qu'au lieu de 19 le sculpteur n'ait voulu mettre 29, ou mieux encore 26. Alors toute difficulté seroit levée; Le Pautre seroit né, comme je le supposois, en 1656 ou 1659, et auroit eu à sa mort, arrivée en 1744, quatre-vingt-

cinq ou quatre-vingt-huit ans, ce que je croirois assez, car il étoit alors très-vieux.

LÉPICIÉ (RENÉE-ÉLIZABETH-MARLIÉ), fille d'un maître écrivain. Elle épousa Bernard Lépicié, graveur du roi, qui lui mit le burin à la main et s'en fit aider dans plusieurs de ses ouvrages, indépendamment de quelques-uns qu'elle fit seule. C'étoit une femme sage et qui a fait le bonheur de son mary et de ses enfans, dont un a embrassé la peinture et fait honneur à l'Académie de peinture, qui l'a admis dans son corps. Elle est décédée le 27 mars 1773 dans le logement qu'occupoit son mary au Louvre et qui lui avoit été conservé.

LE PRINCE (JEAN-BAPTISTE), natif de Metz, a appris à peindre et à dessiner de M. Boucher. Lorsqu'il passa en Russie (je crois en 1758), ses talens me paroissoient assez médiocres ; il dessinoit des paysages et en gravoit, et y mettoit si peu de vérité que je tremblois pour lui qu'il ne devînt un peintre praticien et rien davantage. Le pays où il alloit n'étoit pas, d'ailleurs, une école propre à le former. Il en a été autrement. Il a fait en Russie des études sans nombre d'après nature, et il en est revenu avec une ample collection de desseins dont il sçut tirer parti lorsqu'il se présenta pour être agréé à l'Académie. Il fit voir plusieurs tableaux de sa façon qui furent bien reçus. Quelques-uns avoient été faits à Saint-Pétersbourg ; mais depuis il s'est beaucoup fortifié, et, malgré sa mauvaise santé, il a fait de tels progrès que le tableau représentant un baptême suivant le rite grec, qu'il a présenté pour son morceau de réception et sur lequel il a été reçu avec applaudissement, a étonné et fait espérer, s'il vit, que nous n'aurons guères eu de meilleur peintre dans ce genre. Il vise aux effets de Rembrandt ; il cherche à s'emparer de la touche

précieuse de Téniers, et il est bien près d'être en possession de l'une et de l'autre. En 1768, il a trouvé une manière d'imiter à la gravure le lavis des desseins. Il en fait un secret qui est, à ce qu'il dit, très-expéditif et se promet d'en tirer de grands avantages.

LERAMBERT (LOUIS). Nombre de ses ouvrages ornent les jardins de Versailles. On peut le compter au nombre de nos meilleurs sculpteurs. Mais il a plus fait d'ouvrages en pierre et en terre qu'il n'en a fait de marbre. Comme il étoit d'une agréable figure et d'une société encore plus aimable, il ne se donnoit point de fêtes à la cour où il ne fût admis, et cela lui donnoit souvent occasion de faire des vers qui étoient sa passion et qui n'étoient pas ce qui lui réussissoit le mieux (1).— On voit dans les salles de l'Académie royale un buste de terre cuite du cardinal Mazarin, qui est touché avec beaucoup de vérité. Louis XIII lui avoit fait l'honneur de le tenir sur les fonds de baptême et avoit chargé le grand écuyer Saint-Mars de le représenter dans cette cérémonie (2).

LESPAGNANDELLE (MATHIEU), né à Paris, s'est fait un nom dans la sculpture, sans avoir rien fait qui lui puisse faire trouver place parmi nos meilleurs sculpteurs. Il est mort à

(1) Il est souvent question de son talent de poëte dans la notice que lui a consacrée Guillet de Saint-Georges (Cf. *Mémoires inédits des Académiciens*, I, 331, 332, 333, 335, 336.

(2) L'un de nous, dans une notice sur Henri de Gissey (1854, p. 25), qui devint le beau-frère de notre sculpteur, a fait remarquer que ce n'était pas Louis Lerambert, mais un de ses frères que Cinq-Mars a pu tenir sur les fonts. Car Cinq-Mars n'est né qu'en 1620, et si, à sa mort, en 1670, Lerambert avait bien les cinquante-six ans qu'on lui donne, il serait né en 1614. Nous soumettons l'éclaircissement de la difficulté à M. Jal; il sait trop bien se servir des registres de l'hôtel de ville pour ne pas y arriver.

Paris en 1689, âgé de soixante-douze ans, étant membre de l'Académie royale.

LESPINGOLA (FRANCESCO), de Joinville, sculpteur. Il y a de ses ouvrages à Versailles et dans l'église royale des Invalides. Je crois qu'il étoit membre de l'Académie de peinture (Cf. *Documents*, I, 369). Il fut admis dans l'Académie de Saint-Luc, à Rome, le 31 août 1672. Son nom y est estropié : *Francesco Laspergola francese, sculptore.*

L'ESTIN ou l'ESTAIN (JEAN-BAPTISTE), disciple de Vouet, étoit de Troyes en Champagne. Il est mort en 1662. (*Mém. mss.*)

LE SUEUR (EUSTACHE). Le Sueur (1), élevé dans l'école d'un excellent peintre, mais d'un très-grand praticien, sentit tout d'un coup où la manière de son maître le conduisoit ; il se fit lui-même une manière qui, plus sage, plus pure et plus élevée, approche tellement de celle de Raphaël qu'on le prendroit moins pour le disciple de Vouet, que pour celui de ce peintre tout divin. Il y a eu entre ces deux grands hommes, Raphaël et Le Sueur, une conformité parfaite. Tous deux respectoient le goût de l'antique et l'avoient pris pour modèle ; ils avoient la même idée du beau ; la même simplicité, la même noblesse régnoient dans l'arrangement de leurs draperies ; les soins pour se rendre habiles n'ont pas été moindres chez l'un que chez l'autre. Si Raphaël a bien entendu l'architecture, s'il a été un observateur rigide des règles de

---

(1) Tout ce qui se rapporte à Lesueur a été traité avec trop de soin dans les *Archives. Documents*, II, p. 1 à 124, pour que nous puissions faire autre chose qu'y renvoyer, et aussi à la lettre de M. Fillon, *ibid.*, p. 199-202, et à l'article complémentaire de M. Jal (III, 327-32).

de la perspective, l'illustre Le Sueur n'y a pas moins été soumis. L'on voit encore, sur plusieurs de ses desseins, les échelles perspectives tracées, et toutes les opérations nécessaires pour poser chaque figure à la place qu'elle devoit occuper dans son tableau. Par là et par toutes les études qu'il a faites d'après nature, l'on peut juger combien il étoit en garde contre lui-même, et combien il craignoit de tomber dans une pratique vicieuse dont il ne voyoit que trop d'exemples sous ses yeux. Il semble que la mort, en enlevant Raphaël et Le Sueur presqu'au même âge, et dans le temps qu'il commençoit à peine à paroître dans le monde, ait voulu rendre complet le parallèle de ces deux grands hommes que nous avons ébauché (Cat. Crozat, p. 121).

— *Jésus-Christ guérissant l'aveugle-né* ; 1820#. Metra pour le roy de Prusse. Il y en a une estampe par Surugue. Je l'ay veu autrefois entre les mains de la veuve Gantrel. On dit que Le Sueur l'avoit peint pour elle; cela se peut, car Lenfant, premier mari de la veuve Gantrel, estoit curieux. Je le trouve très-beau, il est de son meilleur temps. Cependant, la figure du Christ est un peu courte. Si tout estoit comme celle de l'aveugle, ce seroit un morceau sans deffaut. Une fente dans la planche sur laquelle il est peint desprise un peu le tableau. (*Catalogue Tallard*, n° 170.)

— (1749). On vient de me faire voir un livre intitulé : *La Rhétorique des Dieux*, dans lequel sont des pièces de luth de la composition de Denis Gaultier, le plus excellent joueur de luth de son tems, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir rien de plus magnifique dans ce genre. Celui qui en a fait la despense étoit un homme riche, grand amateur de musique, et par-dessus tout ami de la peinture, puisqu'il l'étoit de l'illustre Le Sueur. C'étoit Anne de Chambré, gentilhomme de M. le Prince et trésorier des guerres, le même dont Le Sueur peignit ce portrait en compagnie de ses amis, ainsi qu'il est

dit dans la vie de ce grand peintre (p. 35). Pour en revenir à son livre, qui est écrit avec grand soin sur du vélin, et qui est un in-quarto en travers, sa couverture commence par prévenir en sa faveur, et fait naître le désir d'ouvrir le livre; car, sur un fond de chagrin, sont appliquées aux quatre coins et dans le milieu des plaques et ornemens de vermeil, ciselés par le fameux Baslin, c'est en dire assez. Le morceau du milieu est le chiffre du sieur de Chambré dans un cartouche accompagné de deux enfans, et les coins représentent des amas de lyres entassées avec des branches de lauriers d'un dessein et d'une exécution parfaites; les fermoirs ou agrafes ne cèdent en rien pour le goût. Le livre ouvert, on y trouve nombre de desseins à l'encre de Chine, où le fini est porté aussi loin qu'il peut aller. Douze de ces desseins sont faits par Abraham Bosse, qui en est aussi l'inventeur, et dans lesquels on voit des enfans qui, par leurs attitudes, expriment les différens modes de la musique, relativement aux pièces de luth auxquelles chaque dessein sert de frontispice. Deux autres sont de l'invention de Le Sueur et ont été exécutés par Nanteuil et par Bosse. Dans le premier, Apollon, dieu de l'harmonie, reçoit des mains de Minerve le portrait de Denys Gaultier, et celui de la fille d'Anne de Chambré, digne élève du sieur Gaultier, que porte le génie de la vertu; dans l'autre, qui a été dessiné par Bosse, toujours sur une première esquisse de Le Sueur, l'Eloquence, transportée dans le ciel, s'y est assise entre la Musique et l'Harmonie. Ces deux compositions sont pensées aussi finement que le Cabinet de l'Amour chez M. de la Haye; aussi le livre a-t-il été fait dans le temps que Le Sueur étoit dans toute sa force, c'est-à-dire en 1652. J'ai l'original du dernier des deux desseins (1), bien autrement léger

---

(1) Maintenant au Louvre.

que le morceau de Bosse, qui s'est appesanti dans un travail trop léché. C'est dans le livre même que j'ai appris toutes les particularités que je viens de rapporter, l'auteur aïant eu soin de les remarquer dans une espèce d'avertissement qu'il a mis à la tête, et dans lequel il fait mention de tous les habiles artistes qui, chacun dans leur talent, avoient contribué à l'embellissement d'un ouvrage qu'il chérissoit et pour lequel il n'avoit voulu rien épargner (1). — Armes de M. de Chambré; deux ancres en sautoir contournées de quatre étoiles.

LE SUEUR (NICOLAS-BLAISE), né à Paris en . . . . , fils de Nicolas, graveur en bois, mort en 1764 âgé de soixante-quatorze ans, est élève de Jean-Baptiste Vanloo. Vers le milieu de ce siècle, il fut appelé à Berlin, et il y a, je crois, beaucoup mieux fait ses affaires que s'il étoit resté à Paris. Il y a trouvé de l'occupation, et il est parvenu à être directeur de l'Académie de peinture établie à Berlin. Il peint également le paysage et l'histoire, et il fait des desseins qui plaisent.

LEUWE (GABRIEL VANDER). Une suite d'animaux en huit planches, dessinées et gravées à l'eau-forte par *G. Leone*, peintre flamand étably à Naples et imitateur de la manière de Benedetto Castiglione. Son vray nom étoit Gabriel Vander Leuwe.

LE VAU (LOUIS), premier architecte du roy, né à Paris, mort en 1670 âgé de cinquante ans. Il a travaillé pour le roi

---

(1) L'*Histoire de Touraine* de Chalmel, 4e vol., p. 43, art. Abr. Bosse, cite cette : « *Rhétorique des dieux* ou *Principes de musique*, manuscrit précieux, sur vélin, orné des dessins originaux d'A. Bosse, Nanteuil et Le Sueur. Cet ouvrage, vendu 390 liv., en 1757, chez M. de Préfond, est passé dans le cabinet de M. Missonneau. »

au château des Thuilleries, qu'il a remoderné. Il a bâty celuy de Vincennes. M. Fouquet lui fit construire son château de Vaux-le-Vicomte. Son dernier ouvrage fut l'église et le collége des Quatre-Nations à Paris, dont il abandonna la conduite à François Dorbay, son élève. Il est fait mention de lui dans le livre : *Vite degli architetti, stamp. in Roma nel* 1768, p. 350.

LE VEAU, graveur; natif de Rouen, élève de Le Bas.

LEVESVILLÉ (PIERRE), d'Orléans, étant à Rome au commencement du dix-septième siècle, y a dessiné des rinceaux d'ornemens, dans le goût antique, qui ont été gravés.

LIANO (PHILIPPO), *Napolitano.* Son vrai nom étoit *Philippe de Liano ;* il étoit grandement curieux de singularités concernant l'histoire naturelle, et c'étoit de cela dont il avoit rassemblé un fort beau cabinet. Baglioni dit expressément qu'il mourut dans un âge peu avancé sous le pontificat d'Urbain VIII. Fiez-vous aux extraits que fait des auteurs le P. Orlandi.

— Ce peintre a réussi à représenter des marines. Il y en a ici de fort belles, outre un grand nombre d'études de petites figures, que cet artiste a dessiné d'après nature pour en meubler ses tableaux. (*Catalogue Crozat*, p. 85.)

LIBERI (il cavalier PIETRO), figlio d'un Ebreo, riceve il sacro battesimo et simulo di vivere da cristiano, visse pero e mori da Ebreo. Venne egli à Roma nella gioventu per studiare, cosi scarso di denari, che, subito arrivato, gli bisognò vendere quel poco c'haveva di robba e sin' alla propria veste per comprar carta e lapis da disegnare. Poco doppo essendosi messo à dipingere, non trovendo altro modo da sostentarsi,

gli venne per fortuna un certo tale che gli ordinò un quadro. Era gia un pezzo ch'era terminato quando'l Liberi, non udendo ne piu nove, ma credendo, ogni volta che si batteva, che fosse lui, un giorno che mangiava un piatto di fagiuoli che s'era preparata per prando, ecco che sente battere. Viene subito sopra' l balcone, colla pignata nelle mani per veder chi era, e cosi in fretta che, rottala, caddero tutti i fagiuoli sopra'l capo di chi gli haveva ordinato il quadro. Quello havendo gia inteso che'l Liberi era pittor ordinario e credendolo pur matto, se n'ando via, non senza rumori, e lo lascio confuso e disperato. Lo favereggio piu l'inconstante fortuna, et in vece di miserie e poverta, lo colmo di tante richezze, che ne pote far fabricare un palazzo sopra'l canal grande à Venezia, ch'ancor hoggi si chiama il palazzo Liberi. M. Zanetti di Venezia m'ha communicato questa notezia; la sapeva de Bambini, pittor Veneziano coetaneo ed amico particolare del Liberi à chi l'haveva piu volte sentito dire.

— Il étoit curieux de médailles; il s'en étoit fait une collection qu'a cité avec éloge l'antiquaire Vaillant.

— Quant à son âge et au temps de sa mort, il faut réformer ce qu'en dit ici le P. Orlandi. Il est constaté par les registres de l'église de Saint-Samuel, où il a reçu la sépulture, qu'il étoit âgé de quatre-vingt-deux ans le jour de sa mort, arrivée le 18 octobre 1687. V. *Della Pitt. Venez.*, p. 385.

LIBERI (MARC), fils et disciple du célèbre Pierre Liberi, dont il n'a jamais pu atteindre la grande manière, se contentant de mettre dans ses figures de la grâce et de la légèreté; et, quant aux airs de testes, il ne sçavoit point les varier, et, presque toujours, c'étoit une imitation chargée de celles que son père avoit employées dans ses compositions. C'est le jugement qu'en porte l'auteur du livre *Della Pitt. Venez.*, p. 383.

LIERE (JOSSE DE), natif de Bruxelles, s'étoit rendu célèbre à Anvers par sa manière de peindre des paysages à huile et à détrempe; il estoit aussy employé à faire des cartons pour des tapisseries. Lorsque survinrent les troubles des Pays-Bas, il se retira à Franckendal; et, comme il avoit de l'esprit et du bon sens, il s'y fit considérer et y acquit une place dans le conseil. Dans la suitte, il vint s'établir à Swindrecht dans le pays de Waes, à deux lieues d'Anvers, pour y prêcher les nouvelles erreurs de Calvin dans lesquelles il estoit engagé, et qu'il débitoit avec tant d'éloquence qu'il y avoit peu de ministres qui se fissent mieux écouter. Il mourut en 1583, une année avant le siége mémorable d'Anvers. Ses ouvrages, qui sont en petit nombre, sont fort estimés. H. Hondius en a gravé quelques-uns. Van Mander, p. 174, traduit par Baldinucci, p. 2, sec. 4, p. 154, et par Sandrart, p. 260.

LIEVENS (JEAN), de Leyde, sans sortir de son pays, s'est rendu très-habile dans sa profession. Il s'étoit fait une assez bonne manière qu'il suivoit dans la conduite de ses ouvrages, et, sans trop se mettre en peine de pratiquer les préceptes de ceux qui l'avoient précédé, il sacrifioit tout au coloris: il en avoit fait sa partie. Peu de peintres peignoient mieux que lui une teste d'après nature; mais il représentoit toujours la nature telle qu'il la voyoit et presque jamais d'une manière noble et élevée. Il étoit grand imitateur de Rheimbrandt, et peut-être en étoit-il aussi le disciple. Il a gravé plusieurs morceaux dans la même manière; mais, quoyqu'en général ils soient exécutés par un habile homme, il s'en faut bien cependant qu'on y trouve la même intelligence. Il y a mis à presque tous cette marque: I. L., qui sont les premières lettres de son nom. Pour ce qui est de ses tableaux, il en a fait plusieurs à Anvers et à Amsterdam. Lorsque Sandrart écrivit son livre en 1683, il croyoit Livens encore vivant. L'on a eu son portrait

dans la suite des portraits que Van Dyck a fait graver. J'ay tiré presque tout cecy de Sandrart, p. 307.

— M. Walpole auroit pu citer trois portraits dont on a des gravures, qui, certainement, ont été peints par Lyvens pendant son séjour en Angleterre. Le premier est celui de Nicolas Lanier, directeur de la musique du roi Charles, et que son amour pour les beaux-arts et surtout pour la peinture a rendu célèbre et l'avoit lié d'amitié avec Lyvens. L'autre est celui du musicien Jacques Gouterus, autre ami de Lyvins, qui étoit, ainsi que Lanier, au service du roi Charles; le troisième est celui de Robert Smith, vieillard âgé de cent-douze ans. Il est remarquable que, dans l'inscription qui se lit au pied du portrait de Gouterus, le peintre s'y nomme *Joannes Lævini* (1). (Notes sur Walpole.)

LIGORIO (PIRRO). Il a laissé un grand nombre de manuscrits qui traitent des médailles et d'antiquité. J'en ay vu quelques-uns dans la bibliothèque du roy de Sardaigne à Turin, et le P. Montfaucon, dans son catalogue des manuscrits, rapporte qu'il y en a dix-huit volumes dans celle du Vatican. Cet auteur n'est pas cependant toujours fort exact, et il donne quelquefois pour vrais des monuments qui n'ont eu d'existence que dans son imagination. — J'ai vu un recueil de quelques desseins que lui avoit fait faire le cardinal d'Est, dans l'intention de les faire exécuter en tapisserie. Le trait en étoit à la plume et les ombres données au pinceau. Mais, ni les compositions ni les contours ne m'ont donné d'autre idée de ce maître que celle que j'en avois déjà prise. Je n'ai trouvé dans ces desseins que de la pratique, et encore quelle

(1) Sous-entendu *filius*.

sorte de pratique. On y voit un homme qui veut imiter les Zucaro et les autres peintres ses contemporains, et qui ne peut y atteindre. Cet ouvrage, accompagné de discours de la composition du peintre et qui donnent l'explication des sujets, étoit dans le cabinet de M. Gaignat, et le titre porte qu'il a appartenu autrefois au graveur François Villamena. C'est un petit in-folio mince. En voici le titre : « Vita di Virbio, detto altramente Hippolito, figlio di Teseo, descritta e dissegnata, in imitatione dell' antico, in sedeci historie da Pirro Ligorio, per servitio del card^e d'Este il vecchio. S'ebbe dallo studio delle cose vecchie ch' aveva raccolto in Roma Franc. Villamena (1). »

LIGOZIO (JACQUES), de Vérone. Il n'a jamais gravé. Les estampes de Ligozi, gravées en cuivre, et celles qui l'ont été en bois et qui sont du genre de celles que les Italiens nomment *à tre tinte*, sont de différents auteurs, et seulement d'après ses desseins. Il jouissoit à Florence, auprès du grand-duc, d'une réputation plus grande que ne méritoient ses talens, et c'est ce qu'éprouveront toujours à la cour des princes les peintres qui n'ont que de la main et qui mettent un extrême fini dans

(1) Ce manuscrit est conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Arsenal ; le titre y est un peu plus long, car après *il vecchio* on lit : *Che se voleva farne fare una tapezzeria d'arazzi*, avant la mention du nom de Villamène. Voici la liste des seize sujets :

Le combat de l'amazone Hippolyte et de Thésée. — Son mariage avec Thésée. — Naissance d'Hippolyte ; Diane est près du lit de l'accouchée. — Hippolyte instruit par Pitheus qui lui montre les statues de Diane et de Minerve. — Hippolyte à pied conduit un cheval par la bride ; un centaure et un autre serviteur ; Phèdre est à une fenêtre. — Course de deux chars ; Hippolyte est dans l'un ; Phèdre le voit d'une fenêtre. — Initiation d'Hippolyte aux mystères d'Eleusis. — Il s'échappe des bras de Phèdre. — Thésée, l'épée de son fils à la main, maudit Hippolyte déjà sur son char. — Phèdre se tuant ; une servante ; Thésée et Diane. — Le char renversé.

leurs ouvrages. Le Ligozi eut à peindre un des tableaux pour l'entrée de la grande-duchesse Christine de Lorraine à Florence, en 1588, tableau assez bien composé et dont on a une estampe gravée par Cherubin Albert, outre celle qui se trouve dans la description imprimée de cette magnifique feste.

LILLY (GUILLAUME). M. Walpole, dans la vie de Dobson, donne à Lilly la qualité d'astrologue. Le party de Cromwell s'en servit avec avantage pour affermir le peuple dans l'idée où il étoit que la cause qu'il défendoit étoit celle de Dieu. Chaque année il publioit un almanach où il annonçoit des vic-

---

— Diane et Esculape près du corps d'Hippolyte. — Deux galères en mer. — *Aricia condila;* on trace le tour de la ville avec la charrue; édifices au fond; sacrifice. — Deux lutteurs devant des prêtres à la porte du temple d'Hippolyte Virbius.

La fin est datée: *Ferrara il di..... Novembre del M.D.LXIX. Di vostra illma* et *Rma Sgra — Humilmo servitore. — Pyrrho Ligorio Romano Meisopogniero*, ce qui devait être son nom dans une de ces académies si fréquentes alors en Italie.

Ces dessins sont à la plume et légèrement lavés à la sépia; ils sont sur des feuillets séparés et collés dans le volume seulement par un côté. M. Marsand a indiqué ce volume dans ses *Manoscritti italiani*, II, 270, mais sans indiquer une seconde partie intitulée : *Descritione della superba et magnificentissima villa Tiburtina Hadriana di M. — Pirro Ligorio dicata all' Illmo et Rimò — Sig. Hipolito cardle di Ferrara.* Elle occupe les feuillets 22 au 43e, qui est le dernier.

On retrouve, au reste, de cette description de la villa de Tibur, une copie plus étendue dans les manuscrits de la bibliothèque du roi, n° 10483 (Marsand, I, 514). Quarante autres manuscrits de Ligorio, conservés à Turin, sont décrits dans le tome II de l'ouvrage *Codices manuscripti bibliothecæ regiæ Taurinensis Athenæi*, par Passinus, Hivantalla et Berta; Turin, 1749, in-folio. Dix autres, conservés à Naples, sont indiqués par Jonas Bjornstaschl dans ses *Voyages*, Poschavo, 1784, II, 191. Enfin Marsand, à qui nous devons ces indications, renvoie encore à Tiraboschi, au *Giornali d'Italia* d'Apostolo Zeno et surtout au Tafuri, *Scrittori del regno di Napoli* (III, parte 1a, p. 423), ceux qui voudraient des détails sur la vie et les œuvres de Pirro Ligorio.

toires sur les royalistes. Il paroît, par la façon dont il s'exprime sur le compte du roi Charles I[er], lorsqu'il en fait le portrait, qu'il se plioit volontiers aux circonstances, et c'est véritablement la marche qu'ont tenue dans tous les temps ces sortes de charlatans. (Notes sur Walpole.)

LIMOSIN (LÉONARD). *Walpole rappelant, à propos de Petitot, les émaux de Limoges, Mariette ajoute :* Les deux plus grands morceaux que je connoisse de ce genre d'ouvrages sont ceux qui servent de tableau aux rétables des deux autels qui sont dans la nef de la Sainte-Chapelle de Paris, aux côtés de la porte d'entrée du chœur. Ils sont exécutés par Léonard Limosin (1) et portent la datte de 1553. (Notes sur Walpole.)

LINGELBACH. Une vue de pays de montagnes; gravé en 1667 par H L (en monogramme). — J'ay veu un paysage que je crois dessiné par le maître qui s'est servi de cette même marque, sur lequel étoit écrit par le maistre même: *Han Lyn.* Ce seroit donc Lingelbach, mais j'ay vu un tableau avec la même marque.

LINT (PIERRE VAN). P V L (en monogramme), marque de

(1) Cf. sur Léonard Limousin, le beau catalogue des émaux, par M. de la Borde, p. 165-196. M. Robert Dumesnil, dans son *Peintre-graveur français*, tome V, a catalogué le premier, de notre émailleur, quelques gravures déjà rarissimes; mais ce catalogue va singulièrement s'augmenter par la publication d'un Allemand, M. Hartzer, qui a visité l'année dernière le cabinet des estampes et qui s'occupe depuis longtemps d'un supplément à Bartsch. Dans ses recherches il a rencontré, à ce qu'il paraît, un nombre bien plus considérable de pièces gravées par Léonard Limousin, et de la plus grande authenticité, puisqu'elles sont signées comme les autres. On ne saurait trop désirer que la publication de son livre ne se fasse pas trop attendre.

Pierre Van Lint, peintre des Pays-Bas, sur quelques pièces qu'a gravées d'après lui Pierre de Bailliu.

LIONE (ANDRÉ DI). J'ai vu un tableau de ce maître, qui me donne une grande idée de son habileté. Le sujet étoit Tobie, qui donne la sépulture aux morts. Il estoit composé dans le style du Poussin, bien dessiné et bien colorié. Je l'aurois même pris pour du Poussin, si le peintre n'y avoit mis son nom (1). Ce tableau est présentement chez M. le marquis de Gouvernet, à Paris (1743).

LIOTARD (JEAN-ÉTIENNE), né à Genève au mois de décembre 1702, étoit destiné par son père au négoce pour lequel il se sentoit une répugnance qu'augmentoit le goût qu'il se trouvoit avoir pour le dessein. Il se déclara si clairement là-dessus qu'on le laissa le maître de faire son choix, et bientôt on vit ce que peut la nature lorsqu'on ne s'oppose point à ses vues. Liotard, rendu à lui-même, fit des progrès rapides, et commença par dessiner, puis à peindre en miniature et ensuite en émail, et ce fut alors qu'ayant copié une peinture en émail de Petitot, il la rendit si parfaitement, que peu s'en fallut que la copie n'égalât l'original. Il vint alors à Paris en 1725, et dans cette capitale, il rencontra des occasions d'accroître ses talents et de se mettre en état de faire avec fruict le voyage d'Italie. M. le marquis de Puysieux y alloit en qualité d'ambassadeur de France à la cour de Naples. Liotard le

(1) En voyant, sans se reporter à l'*Abecedario* du P. Orlandi, cette note de Mariette, on serait tenté de croire que ce soit quelque Français de Lyon établi en Italie et désigné par son prénom et le nom de sa ville natale. Ce serait une erreur; Andrea di Lione est un Napolitain, d'abord élève du Greco, ensuite condisciple de Salvator Rosa dans l'atelier d'Aniello Falcone, et qui mourut octogénaire à Naples, vers 1675.

suivit, fit quelque séjour à Naples, et de là passa à Rome en 1736. Il s'y fit connoître des Anglois qui lui persuadèrent de faire avec eux le voyage du Levant. Liotard, après avoir laissé dans Rome nombre de portraits au pastel, du pape, de plusieurs cardinaux et autres personnes du premier rang, se laissa entraîner sans beaucoup d'efforts; il passa à Constantinople, et, prenant du goût pour un pays où il primoit et où il amassoit de l'argent, il en prit les usages, se vêtit en Levantin, laissa croître sa barbe, et en cet équipage, il vint à Vienne, où la nouveauté du spectacle attira sur lui les regards, lui facilita un accès au palais et lui valut beaucoup d'ouvrage et bien des ducats. Il étoit dans cette capitale de l'empire en 1744, et ce fut dans cette année qu'il fit, pour être mis dans la galerie de Florence, son portrait dans son acoutrement turc. Il ne tarda pas de revenir à Paris dans l'espérance de n'y être pas moins accueilli qu'il l'avoit été dans tous les endroits où il s'étoit présenté: mais il lui en fallut bien rabattre. On estima ses pastels pour ce qu'ils valoient; on les trouva secs et faits avec peine; la couleur tiroit presque toujours sur celle du pain d'épice; de plus, ses têtes parurent plates et sans rondeur, et, si la ressemblance y parut assez bien saisie, on crut reconnoître que cela ne venoit que de ce qu'il avoit plu-tost pris la charge que la véritable forme des traits qu'il imitoit. L'Académie royale, dans laquelle il auroit fort désiré d'être admis, lui fit sentir qu'elle n'y étoit pas disposée. Il prit sur cela son parti et se fit recevoir dans l'Académie de S. Luc des maîtres peintres, et, après un séjour de quatre années à Paris, il passa en Angleterre, où il trouva de quoi s'occuper, mais pas autant qu'il l'auroit voulu. On lui reprocha de ne pouvoir rien peindre, même les objets les plus indifférents, à moins qu'il ne les eût en original sous les yeux, et cela a été imprimé dans les anecdotes sur la peinture de M. Walpole. Il passa donc en Hollande; il s'y maria à

Amsterdam, et, se contentant de quitter sa barbe, il continua de se vêtir en Levantin, et s'accoutuma à s'entendre nommer le peintre turc. J'ignore s'il vit encore et à quoi il s'occupe. Il est frère de Jean Michel qui, étant à Venise où l'avoit attiré M. Smith, consul de la nation angloise, y a gravé pour cet Anglois plusieurs grandes planches d'après Carle Cignani et Seb. Ricci (1), et ce fut sans doute pour le revoir que Liotard le peintre prit son chemin pour Venise lorsqu'il quitta l'Allemagne et qu'il passa à Genève, et ensuite à Paris. On trouve son portrait et sa vie dans le tome IV des *Portraits des peintres de la galerie de Florence ;* lui-même a gravé à l'eau-forte son portrait, durant son premier séjour à Paris.

LIOTARD (JEAN-MICHEL), frère du peintre turc, a gravé à Venise pour le consul Smith.

LIS (JEAN). Les soldats faisant la débauche dans un musico, gravé en 1670 en manière noire d'après Jean Lis. C'est à peu près le mesme tableau qui est dans le cabinet de Reinst, mais avec un moins grand nombre de figures.

LITTRET (CLAUDE-ANTOINE), graveur à Paris.

LOCATELLI (ANDRÉ), né à Rome en 1695, est un fort bon peintre de paysages. J'ai vu un de ses tableaux entre les mains de M. de Croismarre, qui est très-bien peint. Cet artiste a une touche large et ses tons de couleur ont du brillant.

---

(1) Ces gravures de J. M. Liotard accompagnent le volume intitulé : *Descrizione dei cartoni designati da Carlo Cignani e de' quadri dipinti da Sebastiano Ricci, posseduti dal signore Giuseppe Smith, Venezia*, 1749, in-4°. Nous ajouterons que ces ouvrages, apportés en Angleterre par Smith, se retrouvent maintenant au palais d'Hamptoncourt.

Il met dans ses tableaux de petites figures qui y donnent beaucoup d'agrémens, et l'on m'a asseuré que son talent s'étendoit en effet plus loin que le paysage, et qu'on voyoit de lui de fort jolis tableaux représentant des bambochades. Il m'a paru que dans son paysage il vouloit imiter le faire du Gaspre, et, si j'avois quelque chose à y reprendre, ce seroit un peu trop de manière idéale dans ses compositions. Etant plus simples, elles approcheroient davantage de la nature et feroient plus de plaisir. Je le crois frère du fameux musicien Locatelli. M. Crozat avoit son portrait dessiné qu'il avoit trouvé dans une collection de desseins qui avoit été formée par le sieur Pio. Locatelli est mort à Rome en 1741 dans la plus grande indigence. Voyez les éclaircissements à la suite d'une lettre écrite à un amateur, imprimée à Dresde en 1755, p. 235.

LODI (GIO-BATTISTA) a été, au rapport de Antº Campo, *Histoire de Cremone*, p. 54, un des plus excellens peintres qui soient sortis de cette ville, où l'on voit beaucoup de ses ouvrages; il vivoit de son tems.

LOIR (NICOLAS et ALEXIS), de Paris. Lorsque l'on a le bonheur de naistre de parens qui se distinguent dans la pratique des arts et que l'on se trouve avoir reçu de la nature des dispositions heureuses pour les exercer, l'on a la facilité de pouvoir commencer de meilleure heure à étudier, on le fait presque sans peine, et l'on est plus tost en état de recueillir le fruict de ses travaux. Nicolas Loir eut tous ces avantages; il étoit né d'un père orfèvre, habile surtout pour les grands ouvrages, qui demandent une plus grande étendue de génie et de sçavoir. Il destina son fils à la peinture et le mit sous Sébastien Bourdon. Nicolas Loir y apprit l'art de disposer les figures agréablement, et le voyage qu'il fit ensuite en Ita-

lie acheva de luy former le goût. Il y vit le Poussin et ses ouvrages, qui lui plurent tant qu'il résolut dès lors d'imiter autant qu'il le pourroit la manière de cet excellent maistre; et, en effet, l'on reconnoît qu'il en a eu souvent l'intention. Loir avoit beaucoup de génie, il inventoit facilement, et, ce qui se trouve rarement, il faisoit également bien la figure, le paysage, l'architecture et les ornemens. Il en avoit acquis une grande habitude, mais qui avoit malheureusement dégénéré en pratique, de sorte que, se fiant trop à son imagination et à sa mémoire, il a souvent négligé de consulter la nature. Du reste, il apportoit un soin extrême à l'exécution de ses tableaux; il en terminoit toutes les parties avec beaucoup d'amour (1). Il avoit un frère nommé Alexis, plus jeune que luy de plusieurs années. Dans l'intention d'en faire un habile orfèvre, il luy avoit appris le dessein, et Alexis, se voyant de la facilité, avoit en même temps appris à graver. Son frère en profita pour mettre au jour quantité de ses desseins et de ses tableaux. Alexis embrassa cependant l'orfévrerie, qu'il exerça avec beaucoup de distinction; mais l'amour de la gravure lui faisoit toujours trouver des momens de reste qu'il donnoit à cette profession. Ce fut dans ces intervalles qu'il grava quelques desseins d'ornemens de son invention pour des ouvrages d'orfévrerie qui sont d'un goût excellent, et plusieurs planches considérables d'après des tableaux de réputation. On a seulement à regretter qu'il n'en ait pas gravé un plus grand nombre. Ces deux frères étoient de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

---

(1) M. Robert Dumesnil, tome III. p. 182-209, a catalogué l'œuvre gravé par Nicolas Loir. — Dans le n° 828 du catalogue de la vente de M. de Joursanvault (I, p. 141), se trouvait un privilége de Louis XIV permettant à N. Loir, peintre et graveur, de publier les *Actes de sainte Thérèse*, de l'année 1651.

— La partie de Nicolas Loyr, disciple de Le Brun et l'un des peintres les plus estimés de l'Académie royale, étoit la composition; mais sa manière n'a rien de fort neuf ni de fort piquant, ce qui n'est que trop ordinaire dans les peintres, qui ne sont pas tout à fait du premier ordre. (Description des tableaux du cabinet de M. Boyer d'Aguilles, p. 16.)

— J'ai ouï faire beaucoup de cas à des connoisseurs des peintures que cet artiste a mis dans la gallerie du château du Plessis, qui, ayant été acquis par le comte de Pontchartrain, a pris le nom de Plessis-Pontchartrain (1). On estime cet ouvrage comme le plus excellent ouvrage qu'ait produit Loyr. M. de Troyes le père étoit son beau-frère et son élève.

LOMAZZO. L'auteur des explications des médailles du comte Mazzuchelli dit, en donnant celle de la médaille de Jean-Paul Lomazzo, que ce peintre est mort en 1588, et il cite le Zilioli pour son garant (2). C'est un fait à vérifier.—Le Fontana a fait

---

(1) Ce doivent être les peintures dont on peut voir le détail dans la notice sur Loir, par Guillet de Saint-Georges (*Mémoires des Academiciens*), I, 338), comme faites pour M. de Guénégaud, trésorier de l'épargne, dans son château de Plessis-Belleville, à deux lieues et demie de Dammartin. Plessis-Belleville est dans le département de l'Oise, à cinq lieues et demie avant Senlis, et à deux lieues après Dammartin, qui est de Seine-et-Marne. Il ne faut donc pas le confondre avec le château de Pontchartrain, à quatre lieues ouest de Versailles, après Saint-Cyr et Trappes, qui est décrit dans le *Voyage aux environs de Paris* de d'Argenville le fils, 6e édition, p. 188. — Nous ne savons si le château de Plessis-Belleville existe encore.

(2) L'auteur du *Museum Mazzuchellianum* est le comte Petro Antonio Gaetani, et l'explication se trouve dans le tome Ier (Venise, 1761, in-folio, p. 374-5). Quant au Zilioli, nous ne connaissons sous ce nom qu'une *Istoria de' suoi tempi*, mais qui va de 1601 à 1630, et où nous n'avons pu le retrouver. — Le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale possède un superbe exemplaire en argent de la seconde des deux médailles, dont on peut voir une gravure dans le *Trésor de glyptique* de M. Lenormant, *Médailles italiennes*, t. I, pl. XXI, p. 14.

son portrait en bas-relief dans une forme ronde et en grand; il étoit alors aveugle, et il l'avoit ainsi représenté en médaille par reconnoissance de ce que le Lomazzo l'avoit peint. — On ne peut pas dire que le Lomazzo fût vieux lorsqu'il perdit la veue; il nous apprend, dans une pièce de vers qui contient un détail de sa vie et de ses principaux ouvrages, qu'il devint aveugle à trente-trois ans, et que ce fâcheux accident lui avoit été prédit par le Cardan. Cette pièce de vers, qui mérite d'être lue, se trouve à la fin de son recueil de poésies imprimé à Milan en 1587. — Jean-Baptiste della Cerva, qui lui servit de maître, étoit disciple de Gaudenzio Ferrari. Il avoit au plus dix ans quand on lui mit le crayon à la main. Après avoir fait le voyage de Rome, il vint à Plaisance, et il y peignit, dans le réfectoire de Saint-Augustin, saint Pierre, à qui Dieu envoye en vision une nappe renfermant un nombre d'animaux immondes; et, dans le même lieu, un festin que Jésus-Christ honore de sa présence et où sont assis avec lui le pape, etc. Il paroît qu'il étoit en réputation de bien faire ressembler, car la liste des portraits qu'il a peints est considérable. Le sien fut fait, apparemment en terre, par un stucateur nommé Pierre-Paul le Romain; c'est, autant que j'en peux préjuger, le même dont le Baglioni parle et qu'il nomme Pietro Paolo Olivieri, lequel étoit Romain (1).

LOMBARD (LAMBERT). Sandrart est le premier qui ait confondu Lambert Lombard avec Lambert Suavius, tous deux Liégeois; ni le Vasari, qui a écrit sur les mémoires de Lampsonius, ami de L. Lombard, ni Van Mander ne

---

(1) Le Musée du Louvre possède, de ce Paolo Pietro Olivieri, une statue de la Vérité. Elle a été longtemps anonyme, et l'un de nous a restitué le véritable nom de son auteur dans une note insérée dans l'*Athenæum français*, nº du 11 décembre 1852, p. 388.

sont tombés dans cette faute. Le Guichardin, dans l'énumération qu'il fait des artistes qui fleurissoient dans les Pays-Bas, distingue pareillement les deux artistes. Ce qui fait voir encore l'erreur de Sandrart, c'est ce qu'il dit que Lambert Lombard se faisoit appeler, dans sa jeunesse, du nom de Suterman, qui répond au mot latin *suavis*, nom sur lequel il s'est désigné sur plusieurs de ses estampes; mais il devoit s'apercevoir que ce nom *L. Suavius* se trouve joint à des dattes dont la plus récente est 1554; or, dans cette année, Lambert Lombard ne pouvoit plus passer pour une jeunesse, puisqu'il avoit quarante-huit ans. — J'ai lu quelque part que la mort de Lambert Lombard arriva en 1560.

— Lambert Lombard, peintre et architecte, né à Liége en 1506; cette date est prise sur son portrait en médaille qu'a gravé Hubert Goltzius, et qui est à la tête de la vie de L. Lombard écrite en latin par Dom. Lampsonius et publiée par l'antiquaire Hubert Goltzius en 1565.

— Everard de la Marck, cardinal et évêque de Liége, son protecteur, mourut en 1538.

— Lambert Lombard, mort à Liége en 1560.

— « Lambert Lombard, de Liége, homme lettré et de grand « jugement, lequel n'est pas seulement peintre, mais encore « architecte. Il a été pendant quelque temps maître de Franç. « Floris et de Guillaume Cay; il se plaist grandement des « médailles antiques et en a beaucoup recueilly et recueille « ordinairement en grand nombre. » C'est le témoignage que lui rend Louis Guichardin.

— J. C. prêchant devant une troupe de peuple assemblé pour l'entendre. Gravé au burin par Karolus. Le nom de *Karolus fecit* y est tout au long. C'est la seule estampe où je l'aye encore veu : ce graveur cherchoit à imiter Marc-Antoine, et il n'estoit pas malhabile. Il y a icy plusieurs figures qui

sont tirées des ouvrages de Raphaël gravés par Marc-Antoine, et l'on n'y a pas mis le nom du peintre.

LOMBARDI (ALFONSO). Les sculptures d'Alfonso Lombardi, qui sont dans ce qu'on appelle la confession dans l'église cathédrale de Boulogne, y ont été placées du tems du cardinal Gabriel Paleotti, ainsi qu'on l'apprend de cette inscription qui se lit dans le même lieu : *Has sacras imagines ab Alphonso Ferrariensi effictas, monialibus S. Margaritæ ad augendum novæ metropolit. ornatum pio munere conferentibus, Gabriel Card. Palæottus Archiep. Bonon. Primus instaurari sacravit die* XI *novemb.* MDCXXXIV. On lui donne pour père ou pour oncle un Pierre Lombardi, aussi sculpteur, et qui n'étoit pas sans mérite. — L'auteur de la *Description des Peintures de Ferrare*, p. 30, place la mort d'Alfonse en 1560 et le fait âgé de soixante-treize ans, ce qui s'accorde, dit-il, avec les dattes que ce sculpteur a mis sur plusieurs de ses ouvrages, et ce fut à Bologne qu'il cessa de vivre attaqué d'une fièvre pestilentielle, sans doute de la vérole. Il prétend, et je crois avec raison, que le Vasari s'est trompé.

LOMBARDI (LODOVICO DE'), sculpteur, étoit frère de Jérôme Lombard, autre sculpteur, qui étoit disciple d'André Contucci, de Monte-Sansovino, et qui a beaucoup travaillé dans les bas-reliefs de la Santa-Casa à Lorette. Louis avoit été choisi par les habitans d'Ascoli pour faire la statue de Grégoire XIII, qui est posée dans la principale place de cette ville. Il mourut en 1573 et ne put y travailler. Elle fut faite par Antoine Calcagni, disciple de son frère Jérôme. (Baldinucci, dec. 3, par. 2 del sec. IV, page 226.)

LOMBARDO (ANTOINE), sculpteur. Voyez ci-après l'article Tullio Lombardo.

LOMBARDO (GIROLAMO), de Ferrare, et disciple d'André Contucci di Monte-Sansovino, a fait plusieurs ouvrages considérables de sculpture dans l'église de Lorette. Voyez ce qu'en a dit le Baldinucci dans la vie de Calcagni, dec. 3 della parte 2 del secolo IV. J'ay appris, p. 231, que ce sculpteur laissa deux fils, sculpteur comme lui, nommés Paul et Jacques, qui ont exécuté une des portes de bronze de ladite église de Lorette.

LOMBARDO (TULLIO) est un des meilleurs sculpteurs que l'Italie ait produit dans le seizième siècle. J'en juge sur un des bas-reliefs de marbre qu'il a exécuté et qui est placé dans la chapelle de S. Antoine à Padoue. Il ne le cède à aucun de ceux qui se voyent dans le même lieu. Le sien, qui porte la date 1525, est composé de dix figures et représente le saint qui, se trouvant présent à la sépulture d'un homme aussi riche qu'il étoit avaricieux, assure que, si on veut trouver son cœur, ce n'est point dans son corps qu'il le faut chercher, mais dans son coffre-fort, ce qui se vérifie en effet. Il y a, dans la même chapelle, un semblable bas-relief qui a pour sujet cet enfant à la mamelle, que le saint fait parler pour assurer l'honneur et l'innocence de sa mère, et celui-ci, qui est encore fort beau et dans lequel il entre pareillement dix figures, est l'ouvrage d'*Antoine Lombardo*. Il est assez surprenant que personne n'ait parlé de ces deux sculpteurs qui, dans leur temps, ont dû jouir d'une grande réputation. (*Relig Mem. della chiesa del Santo*, p. 19 et 20.)

LOMBART (PIERRE), de Paris, et NICOLAS REGNESSON, de Rheims, graveurs au burin. Les deux graveurs, dont on a rassemblé les ouvrages dans ce volume, se sont principalement appliqués à rechercher tout ce qui pouvoit contribuer à rendre leur graveure agréable. Et, comme la sécheresse est

presque inséparable de la touche prononcée avec art et qu'une espèce de dureté qui déplaît y est attachée, ils ont mieux aimé dessiner avec un peu moins de goût et plaire davantage. Leur travail est extrêmement fondu; une couleur douce et harmonieuse règne dans tout ce qu'ils ont fait, peu de graveurs ayant sçu arranger leurs tailles avec autant d'égalité, et le passage des ombres aux lumières est ménagé dans leurs estampes avec tant de conduitte qu'il y a peu d'ouvrages de cette espèce qui se fassent regarder avec autant de satisfaction. Pierre Lombart s'est surtout acquis une grande réputation, et, sans entrer dans le détail de tout ce qu'il a gravé, la seule suite de portraits des principales dames d'Angleterre dont Van Dyck avoit peint les tableaux, le peut mettre au rang des premiers graveurs. Il étoit à Londres lorsqu'il les grava; Charles Ier, roy de la Grande-Bretagne, qui aimoit les beaux-arts, l'y avoit attiré. La mort funeste de ce prince, les guerres qui la suivirent, entraînèrent avec elles la chute des arts, et Lombart se vit obligé de revenir en France, où, ayant été reçeu de l'Académie royale de peinture, il continua d'exercer la graveure avec applaudissement, presque toujours occupé à des portraits, auxquels il réussissoit par préférence. Nicolas Regnesson travailloit dans le même temps que lui à Paris. Etant encore à Rheims, sa patrie, Nanteuil, qui le fréquentoit, prit du goût pour la graveure, et on luy a l'obligation de luy en avoir donné les premiers enseignemens et d'avoir formé un homme si excellent. Il vint dans la suite demeurer à Paris, appelé par Nanteuil, qui étoit devenu son beau-frère, et qui, y étant étably avantageusement, étoit bien aise de partager avec ses parens les avantages de sa fortune. Regnesson s'y fit estimer en menant une vie très-pure.

— L'Enfant-Jésus et le jeune saint Jean parant de fleurs un agneau; d'après J. Stella, quoyque son nom n'y soit pas;

seulement, *P. Lombart Academiæ sculp. et exc.* C'est une des pièces qu'il a le plus fini.

— Sainte-Vierge en demy-corps, ayant sur ses genoux l'Enfant-Jésus couché qui caresse saint Joseph; d'après J. Le Febvre; c'est Jacques Le Febvre, frère aisné de Claude Le Febvre.

— S'informer de la date de l'édition angloise du Virgile où se trouvent les figures de Lombart d'après Fr. Cleyn; cela servira à sçavoir le temps que Lombart estoit à Londres. — Ces figures se trouvent et ont été faites pour le Virgile en vers anglois dont voicy le titre: *Virgilius' workes in english verse, with annotations, by J. Ogilby. London* 1654, c'est-à-dire: Les œuvres de Virgile, traduites en vers anglois avec des remarques par Jean Ogilby en 1654. Cette date fixe l'époque du temps que Lombart étoit en Angleterre. — Les desseins d'après quoy il a gravé sont fort mauvais, et ce ne sont pas non plus des belles choses de Lombart pour la graveure. Je croirois assez que ce seroient de ses premiers ouvrages faits en Angleterre. Il luy fallut du temps pour graver quarante-huit planches au burin; et, si l'on considère la quantité des autres planches qui sont dans le même livre, l'on conviendra aisément qu'il a fallu plusieurs années pour se préparer avant que de rendre le livre public. Il faut aussy observer que tout ce travail fut fait pendant les révolutions d'Angleterre; cela auroit pu contribuer à le retarder. Il faudra examiner les figures d'Hollar pour ce même livre; peut-être y en a-t-il quelqu'une avec une date.

— Olivier Cromwell, commandant général des armées du parlement et protecteur d'Angleterre, en demy-corps; gravé à Londres d'après un tableau que l'on attribue à Pierre Lely. — Quelques-uns le donnent à Van Dyck, mais sans aucune raison. L'estampe est dédiée au parlement d'Angleterre par Pierre Lombart, « *omni officiorum genere Parlamento Reip.*

Angl. mancipatus. » On donne à Cromwell, dans l'inscription, la qualité de « *Exercituum Angliæ reipublicæ dux, generalis locum tenens, et gubernator Hiberniæ, Oxoniensis Academiæ Cancellarius.* » Je ne vois point qu'il y soit appellé Protecteur, et je ne crois pas que Cromwell ait pris tout d'un coup cette qualité. Le temps où il l'a prise est marquée dans l'histoire; cela pourra fixer la datte de la graveure. — Le roy Charles Ier eut la tête tranchée en 1649; Cromwell prenoit le titre de lieutenant général des armées de la république en 1650; il prit le titre de capitaine général des troupes de la république d'Angleterre en 1653, et on luy donna celuy de protecteur en 1654. Ainsi, son portrait par Lombart a deu estre gravé depuis 1650 jusqu'en 1653.

— Joannes Ogilvius. Ce portrait se trouve dans le Virgile en vers anglois de la composition de cet auteur, où P. Lombart a fait beaucoup de planches, les autres étant d'Hollar. Il est en buste, dans une forme octogone. *P. Lilly pinxit. P. Lombart sculpsit Londini.* Il est bien dans la manière du portrait du chevalier Morland, de Walker et de quelques autres qu'il a gravé en Angleterre.

— Robert Walker. On en trouve des premières épreuves où il n'y a au bas que ces mots : *Robert Walker pictor.* Depuis, ces mots ont été effacés, et l'on a écrit en plus gros caractères sur le socle sur lequel pose l'ovale : *Robertus Walker pictor et pinxit.* Mais il faut que ce changement ait eté fait peu après la planche mise au jour; car les épreuves, où il se trouve, sont fort peu différentes des premières pour la beauté.

— Le Temps et l'Envie enchaînés à un piédestal sur lequel sont des couronnes de lauriers, et, dans les airs, est la Renommée qui porte un globe sur lequel est peint le portrait d'Alexandre; frontispice de livre gravé par P. Lombárt pour le livre intitulé : *L'Alexandre du Sr de la Serre*, in-4°. Il est de

ses premières manières, et la pièce où est le portrait de la Serre me paroît du même temps. Il faudra chercher ce livre de la Serre pour sçavoir le temps qu'il a été imprimé.

— A cette épreuve-cy du portrait du Sr de la Serre, le portrait est gravé par P. Lombart; mais depuis, l'auteur étant devenu plus vieux, et ce portrait ne luy ressemblant plus, il le fit effacer et regraver par Van Schuppen; il fit aussy effacer plusieurs titres de livres profanes pour n'y en mettre que de piété; et, au lieu que dans le livre que tient Minerve on lisoit: *La Bibliothèque de M. de la Serre ou les épistres de tous les livres qu'il a faits.* On y lit à présent: *La Bibliothèque du Sr de la Serre ou le titre de tous ses livres de piété*, et Minerve ne tient plus le serpent, simbole de l'immortalité, qu'elle tenoit auparavant. — C'est aussy, à ce qu'il me paroît, Lombart qui a gravé le portrait de la Serre en pied, dont la teste a esté effacée depuis et refaite par Van Schuppen.

— Un frontispice d'architecture, où sont représentés, sur les piédestaux des colonnes, les portraits de Lansberg et de Tycho Brahé, fameux astronomes, pour servir de titre à des éphémérides publiées sous la protection du cardinal de Richelieu. — *Novæ motuum cœlestium ephemerides Richelianæ, authore N. Durret, Montebrisono*, in-4°. (*Ab anno* 1637, *in annum* 1700.) P. Lombart y a mis son nom. Cette pièce ne luy fait cependant que peu d'honneur; aussy est-elle de ses premiers commencements. Il n'avoit pas encore acquis grande pratique du burin; je la crois gravée en 1637.

— L'Académie des Fols. C'est le titre d'une pièce grotesque, dans le fonds de laquelle est représenté un théâtre, et sur le devant, plusieurs baladins qui font diverses pantalonades et boufonneries. Le nom de Lombart n'y est point; mais elle est pourtant de luy incontestablement. Je la crois gravée avant son voyage de Londres. — Le Procès comique. C'est le titre d'une autre pièce grotesque dont voicy le sujet.

Un aveugle, un boiteux, un chastré et un bossu présentent leur requeste, demandant à être rétably en l'estat des autres hommes; Guillot Gorju, juge du procès, prononce sans rien décider sur le fonds. Turlupin luy sert de greffier. Le nom de Lombart n'y est point encore; mais elle n'en est pas moins de luy, et, je crois, gravée dans le mesme temps que la précédente.

LONDONIO (FRANÇOIS), de Milan, peintre d'animaux, actuellement vivant, est celui qui prime aujourd'hui en Italie dans ce genre. Il ne peint ou plustost il ne représente rien dans ses tableaux qu'il ne l'ait étudié d'après nature. M. Robert, qui l'a vu opérer, a été témoin des soins qu'il se donne pour approcher du vray le plus près qu'il est possible. Il dresse pour cela des espèces de loges dans lesquelles il fait entrer les animaux dont il veut donner la représentation. Il les met dans les attitudes qui lui conviennent, et les peint au premier coup, et, si l'on peut dire, à la volée, et ces premières ébauches sont ordinairement fort supérieures à ses tableaux terminés; car, en voulant y mettre la dernière main, il les charge de trop de travail et il y met beaucoup de pesanteur, défaut qui lui est propre et dont il n'a pu s'affranchir dans ses gravures, car il en a fait paroître trois cayers; le premier a été publié à Milan en 1758 et 1759; le second, à Rome, en 1763, et le troisième à Naples, en 1764. On voit qu'il voudroit imiter les maîtres flamands qui ont le mieux représenté les troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons, et en particulier Jean Mielle; mais quoyqu'il fasse, je doute qu'il parvienne jamais à les égaler.

— François Londonio, peintre milanois, a publié trois cahiers de représentations d'animaux. Un de quinze planches, dont six sont de grandeur in-4° et portent 3° 2' hauteur sur 5° 7' travers, et les neuf autres, pareillement en hauteur, ont

6° 6' de hauteur et 5° de large. Elles sont dédiées au cardinal Porrobonelli, archevêque de Milan, et plusieurs portent les dates 1758 et 1759. Le second cahier, de douze planches en travers de 6° 9' hauteur sur 8° 9' travers, est dédié au chevalier Dundas, anglois et amateur; elles ont été gravées à Rome en 1763. La troisième suite, publiée par l'auteur étant à Naples, en 1764, est pareillement de douze planches de 7° 9' de hauteur sur 10° 6' travers, et il l'a dédié à milord Exeter.

Ce sont, dans toutes ces pièces, des représentations de vaches et de moutons, de chèvres, presque toujours accompagnées de bergers ou de paysans.

En général, le goût de dessein m'en paroît un peu lourd et n'a pas cette finesse que Berchem a mis dans le sien. La touche en est aussi bien moins spirituelle, ce qui vient sans doute de ce que le peintre y a mis trop de burin et trop de travail. Au surplus, ces morceaux ne sont pas sans mérite. On en a vu des suites imprimées sur papier bleu et rehaussées de blanc au pinceau sur les jours, on dit par le peintre même; mais, bien loin que cela ajoute aucun mérite, je trouve que le travail en devient encore plus lourd, et cela ne me paroît avoir été fait que pour tirer de l'argent des demi-connoisseurs; car ces imitations de desseins, toutes imparfaites qu'elles sont, se vendent très-cher.

LONGHI (ALEXANDRE), né à Venise en 1735, est fils de Pierre Longhi dont il sera fait mention à son article. Le fils fut mis chez Joseph Nogari pour y apprendre à peindre, et, témoin de ses succès dans le genre du portrait, il s'y adonna tout entier. Il est auteur d'un *Abrégé des Vies des peintres vénitiens* de ces derniers temps, et il a accompagné ses discours de leurs portraits, qu'il a peint et gravé lui-même à la peintre. Le livre, qui est in-folio, a paru à Venise en 1762.

LONGHI (PIERRE), ou Lunghi, né à Venise en 1702, a commencé par modeler sous son père; fondeur en argent, et cela lui ouvrit la porte du dessein et de la peinture, qu'il étudia sous le Balestra, et ensuite à Bologne sous Joseph Crespi, dit l'Espagnol, et ce fut sans doute dans cette dernière école qu'il prit du goût pour des sujets de conversations, de fêtes et de mascarades, et, pour tout dire en un mot, de tout ce qui se passe dans la vie privée. Il sçut se rendre justice et juger qu'il ne réussiroit pas de même à traiter l'histoire dans le grand genre. Il se borna à celui-ci, et il fut goûté; il devint un autre Wateau et il fut fort employé. On a gravé plusieurs de ses tableaux à Venise, où il vit. V. le Guarienti et Longhi, *Vit. dei Pitt. Venez.*—Il est père d'Alexandre Longhi, auteur d'un *Abrégé des Vies des peintres vénitiens* qui ont vécu de nos jours ou qui vivent encore.

LORENZI (BATTISTA). Il fit deux figures pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence en 1588. Il y est simplement nommé, dans la description de cette fête, *Battista Lorenzi*.

LORENZINI (LE PÈRE). Il est mort à Bologne en 1740, le 14 septembre, âgé de 75 ans. Il s'appelloit Jean Antoine. Voyez ce qu'en a écrit le chanoine Crespi dans son supplément aux *Vies des Peintres de Bologne* par le Malvasia, p. 139.

LORENZINO. Voici comment s'exprime le Gigli dans son poëme *Della pittura trionfante* :

Ecco là Lorenzino tutto giulivo
Ve come anch' egli tenta approsimarsi
E li succede che li fanno largo.

LORICHS (MELCHIOR). (Monogramme formé des lettres

M. L. F. Brulliot, n° 1976.)—Ce n'est point ici la marque de Michel Cocxie, ainsi qu'il a plu au père Orlandi de l'interpréter. C'est celle dont s'est désigné, sur des planches gravées en bois et qui composent une suite d'habillemens turcs, *Melchior Lorichs de Flonsbourg*. Cette marque n'a pas été absolument bien rendue par l'auteur italien. Il y fait terminer le premier jambage de l'M par un *c*, tandis que ce n'est qu'une extension du pied de ce jambage tantost plus, tantost moins allongé. Cette marque est presque toujours accompagnée d'une datte qui roule sur les années 1570. 76. 79. 81 et 82. J'ai trouvé, sur cinq ou six planches de la même suite, cette autre marque (un Z et trois I) accompagnée de la datte 1582. Elle doit encore appartenir à Melchior Lorichs; mais pourquoi cette différence (1)?

LOTH (GIOV. CARLO) est né en 1632 et non pas 1611. Voici son épitaphe qui est dans l'église de S. Luc à Venise, qui est décorée de son buste en marbre, et qui prouve cette datte :

Io. Car. Loth Bavar. suorum temporum
Apelles ob virtutem penicilli ab Imp.
Leopol. Nobilium ordini aggregatus
Vmbram mortis depingere cœpit.
VI *Ocbris anno* 1698 *Æ. suæ* 66.

Et sur le pavé, *une dalle en losange avec une palette; au dessus les lettres* O. I. C. L. id est, Ossa J. C. Loth, *et au-dessous la date* M.D.CXCVIII (2).

---

(1) Voyez la marque dans Brulliot, 1re partie, n° 2565. Elle y est inexpliquée, mais ne nous paraît pas pouvoir se rapporter à Lorichs.

(2) Nous sommes forcés de remplacer par cette phrase, dont tout ce qui est en italique ne se trouve pas dans l'*Abecedario,* la représentation dessinée par Mariette.

LOUTERBOURG (PHILIPPE-JACQUES), né en 17.., à ...., ville d'Alsace, est fils d'un peintre qui, après lui avoir donné les premières leçons du dessein, lui avoit mis le pinceau à la main et en avoit fait un peintre, avant même qu'il vînt à Paris. Quand il y arriva, il obtint une place dans l'école de Carlo Vanloo, et il y acquit un beau maniement de pinceau; c'étoit tout ce qu'il en pouvoit retirer. Il n'étoit point fait pour imiter la manière sage et épurée de cet habile artiste. Il lui en falloit une qui, conforme à sa façon de penser, se rapprocha davantage du goût flamand, et il la trouva chez Casanova, qui devint son maître, et qui n'eut pas de peine à le faire marcher dans la route qu'il suivoit. Il devint comme lui un peintre de batailles et de sujets champêtres, et, du moment qu'il se fut consacré à ce genre, on le vit prendre pour ses modèles les ouvrages de Berchem, de Wauvermans et des autres peintres des Pays-Bas, qui ont le mieux réussi à imiter les effets de la nature. Bientôt il se présenta pour être reçu de l'Académie, et l'on n'hésita pas de l'y admettre; tous les tableaux qu'il produisit l'en firent trouver digne. Peut-être y trouve-t-on un peu trop de réminiscence des maîtres qu'il avoit pris pour ses guides. Depuis, il n'a plus rien fait qui ne fût à lui, et quand il a voulu peindre des marines, il l'a fait avec une vérité qui a étonné; aussi a-t-il voulu faire un voyage en Provence pour mieux connoître la nature des objets qu'il entreprenoit de traiter; mais ses succès ont nui à sa conduite; il a porté les choses si loin qu'il n'a plus été possible d'en aborder. Il s'est, outre cela, mêlé de la jalousie entre lui et Casanova, et, sans examiner lequel des deux avoit le bon droit, il n'a pas paru décent qu'un disciple cherche à déprimer celui qui l'avoit autrefois accueilli. En 1771, Loutherbourg est passé à Londres dans l'espérance d'y trouver de l'occupation et d'y remplir ses poches de guinées, et l'on dit qu'il ne s'est pas trompé. Machy devoit l'y aller joindre, et

tous deux étoient convenus de travailler ensemble dans un même tableau, chacun dans leur genre. J'ignore ce qui peut avoir rompu ce projet, car Machy, n'ayant reçu aucune nouvelle de celui avec lequel il s'associoit, est resté à Paris, et suivant ce qu'il m'a dit, il n'en sortira pas.

LUC. M. Dominique-Marie Manni, sçavant Florentin et très-versé dans la science des antiquités, a fait imprimer en 1764 et 1766 deux dissertations dans lesquelles il démontre que c'est une erreur de croire que toutes ces images de la sainte Vierge qu'on dit avoir été peintes par S. Luc, soient un ouvrage de ce saint évangéliste. Il prétend qu'elles sont toutes de la main d'un vieux maître nommé Luca, et il établit le temps que cet artiste a vécu. L'amour du merveilleux et la conformité du nom ont fait prendre le change, et les gens d'église, loin de s'y opposer, n'ont travaillé qu'à accréditer cette fable qui leur étoit utile (1).

LUC (LE FRÈRE), religieux récollet d'Amiens, auroit pu prétendre aux avantages de la fortune, si sa piété ne lui eût fait refuser ceux qu'il pouvoit se promettre de la réputation qu'il s'étoit acquise dans son art. Il en avoit appris les premiers éléments sous le célèbre Vouet, et il s'étoit fort perfectionné en Italie : à peine en étoit-il de retour, qu'il entra chez les religieux Récollets ; mais ce changement d'état n'en apporta aucun à ses occupations ordinaires. Il continua de peindre, et, ce qu'il avoit jusques alors désiré, ce ne furent plus que des sujets de piété, méprisant la gloire qui luy en pouvoit revenir. Sa modestie étoit au contraire si grande

---

(1) Cf. Tiraboschi dans sa *Storia della litteratura italiana*, éd. de Florence, tome III, 1806, seconde partie, liv. IV, chap. VIII, p. 458.

que M. de Perefixe, archevêque de Paris, qui connoissoit son mérite et sa vertu, ayant voulu l'honorer du sacerdoce, il le refusa constamment, et ce ne fut que par obéissance qu'il prit l'ordre du diaconat.

LUCAS DE LEYDE est encore un de ces génies rares que la nature s'est empressée de produire vers la fin du quinzième siècle. Dans une manière plus gothique que celle d'Albert, il n'a pas laissé de faire de très-excellens ouvrages, et surtout des desseins qui sont touchés avec tout l'art et l'esprit possibles. Quelle espérance ne devoit-on pas concevoir de ce grand homme, si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge. (Catalogue Crozat, page 88.)

— Cecy est la traduction de deux vers hollandois qui sont autour de la copie de l'estampe d'Ulespiegle, faite par Hondius : « L'original de ceci est perdu ; l'on n'en trouve plus « pour nous, car une impression coûte cinquante ducatons. » L'abbé de Villeloin a accompagné l'épreuve originale, qu'il avoit et qui est présentement chez le roy, de cette remarque : « La différence est telle entre ces deux figures que l'une est « originale et l'autre n'est que copie ; la première, achettée « seize louis d'or en l'année 1660 et l'unique qui soit présen- « tement en France. » Cette copie est celle d'Hondius, qui est très-infidelle. Nous en avons une qui est très-conforme à l'originale, et si bien faite qu'il est très-facile de s'y méprendre. L'épreuve de la pièce originale, qui est chez le roy, n'est pas trop belle (1).

— (Monogramme formé d'un P, d'un V et d'un L. Brulliot, I, nº 2839 b.) Cette marque a été copiée exactement sur une petite estampe de forme ronde, dans laquelle sont re-

(1) Bartsch, VII, p. 423, nº 159.

présentés des gens qui jouent aux dés. Elle tient beaucoup de la manière de Luc de Leyde, et je ne suis pas éloigné de croire qu'elle a été gravée sur son dessein, mais par un artiste d'un mérite bien inférieur au sien. L'abbé de Marolles l'a donnée assez exactement, n. 143 de son catal. de 1672.

LUCAS (*Auger*), peintre assez médiocre, qui pourtant fut admis dans l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1722, est mort à Paris le 10 juillet 1765 âgé de quatre-vingts ans. On ne connoît guère qu'un tableau de lui dans les églises de Paris. Il est dans l'église de S. Jean en Grève et représente la prédication de S. Jean dans le désert (1). Il n'a plus été employé qu'à peindre sur des carosses, et on n'y a pas beaucoup perdu.

LUCIANO, né à Laurana, dans l'Esclavonie, a bâti le palais d'Urbin, au rapport du Baldi, qui fait voir que le Vasari s'est trompé lorsqu'il a asseuré que ce palais avoit été construit par Giorgio Sanese (2). L'architecte Lucien fut envoyé à Frédéric, duc d'Urbin, par le roy de Naples, pour lequel il avoit déjà bâti le *Poggio reale* à Naples. Baldi, *Memorie concernenti la citta d'Urbino*, p. 44.

LUCINI (ANTOINE-FRANÇOIS), Florentin, a gravé, sur un dessein de la Bella, le combat du pont de Pise, et, en 1633, il a copié la planche de la fête de la S. Jean à Florence, que Stella avoit gravé en 1621. Il a aussi, étant à Venise vers l'année 1660, gravé sur les desseins d'un Bolognois, nommé Pierre-Antoine Torri, une suite de douze des principales sépultures qui se voient dans les églises de Venise, laquelle a

(1) Piganiol, IV, 113.
(2) Cf. le Vasari de Florence, IV, 1848, p. 205, et la note.

été publiée par Jacques Barri, peintre, qui nous a donné un petit livre intitulé : *Viaggio pittorico* (1), et, sur toutes les planches, le Lucini se qualifie de chevalier, titre qui ne me paroît pas avoir été achetté par beaucoup de mérite.

LUICK (JEAN VAN). — H V. L. Ce sont les premières lettres du nom d'un marchand d'estampes établi à Anvers, nommé Hans ou Jean Van Luick. Il y vivoit dans le milieu du seizième siècle.

LUICKEN (JEAN), né à Amsterdam en 1649, y est mort en 1712, après avoir mené une vie triste, laborieuse, et presque continuellement tourmenté d'une colique qui lui causoit de vives douleurs et ne lui laissoit presque pas un moment de repos. Avec cela, il n'en fut pas moins laborieux. Il est étonnant le nombre de desseins qu'il a faits et la prodigieuse quantité de planches qu'il a gravées. Aussi étoit-ce un homme peu dissipé et très-religieux. Il ne sortoit de son cabinet que pour entrer à l'église. On trouve une notice assez exacte de ses différentes productions dans le catalogue des estampes de Marius, dont la vente s'est faite en Hollande en 1730. Il inventoit avec facilité et mettoit beaucoup de feu et de richesse dans ses compositions ; mais c'étoit toujours la même façon d'habiller ses figures et de former ses groupes, et qui a vu un morceau de lui a tout vu ; tous sont du même style, c'est partout la même touche. On peut le regarder comme un autre Romain de Hooghe, mais avec cette différence que l'un étoit un libertin et celui-ci une âme pure qui ne se permettoit rien que d'honnête. Tout maniéré qu'il est, il met

(1) Cf. dans cet *Abecedario*, l'article de Barri, I, 72-3. On remarquera qu'il faut lire dans le texte *Lucini*, et, dans la note, *qualsivoglia* et *Venetia*.

dans ses ouvrages plus de correction et de sagesse. Il reçut les premières leçons du dessein de Gaspard Luicken son père. — On trouve un précis de sa vie au commencement d'une suite des figures de la Bible, qui a été mise au jour depuis sa mort, et dont les sujets sont expliqués dans des vers hollandois de la composition du même Luicken. Sur une page qui fait face à l'estampe, à la tête de cette vie est le portrait de l'auteur, gravé par Sluyter d'après le tableau de Boonen; les ornements qui lui servent d'encadrement sont de l'invention d'Houbraken. Le portrait est celui de la tristesse et de la mélancolie la plus profonde. Il avoit un frère nommé Gaspard moins habile que lui. Ils publièrent ensemble, en 1694, à Amsterdam, la suite des arts et métiers.

LUPRESTI (GIACINTO), de Palerme, peintre de marines. J'en ay veu une gravée par luy-même à l'eau forte avec assez d'esprit. La planche en appartient à Rossi.

LUTI (BENEDETTO). Ce n'est point l'électeur de Mayence qui l'a fait chevalier. C'est l'empereur qui l'annoblit. L'électeur de Mayence, en luy envoyant ses lettres, comme chancelier de l'empire, les accompagna d'une riche croix de diamans. Le grand duc le logeoit dans un de ses palais à Rome. Luti étoit amateur; il avoit fait une très-belle collection d'estampes et de desseins des grands maîtres qu'il se faisoit un plaisir de faire voir aux connoisseurs. Elle n'a été vendue qu'en 1759; un Anglois, nommé Kent, l'a achettée pour la transporter à Londres. Je connois une estampe gravée à l'eau forte avec beaucoup d'esprit par B. Luti; c'est un paysage du Guerchin dont il avoit le dessein original. Ce peintre est mort à Rome en 1724. On dit que Benedetto Luti se mettoit difficilement à l'ouvrage. Une bonne partie de son tems étoit employée à rogner, coller, à approprier ses desseins et ses

estampes. Quand on l'alloit voir, on le trouvoit presque toujours une paire de ciseaux à la main, prêt à rogner quelque estampe.

LUTMA. Le vieux Jean Lutma, mort âgé de quatre-vingt-cinq ans, en . . . ., étoit disciple de Paul Van Vianen (1); il étoit, comme lui, orfévre et fameux ciseleur. Sandrart, *Acad.*, p. 392. (Notes sur Walpole.)

LUZI (PHILIPPE), qui s'est fait appeler *Lutius* en latin, est né à Monte-Computo, overo de Computis, dans le diocèse et à peu de distance de Frascati, le 19 juillet 1665. Il étoit prêtre, et je le crois disciple de Lazaro Baldi. On voit de lui quelques gravures exécutées à Rome dans les dernières années du siècle précédent, tant sur des desseins de son invention que d'après des tableaux de Lazaro Baldi. M. Crozat avoit trouvé son portrait dessiné dans la collection du sieur Pio, et c'est de là que j'ai tiré la datte et le lieu de sa naissance. On ignore le tems de sa mort. Il fut reçu dans l'Acad. de S. Luc le 25 septembre 1695, ainsi qu'il est marqué dans la liste imprimée des membres de cette académie, et c'est de là que j'apprends que le lieu de sa naissance est Monte de Computis.

— Philippe Lutzio, peintre qui vivoit à Rome à la fin du dernier siècle et qui continua de travailler dans les premières années de celui ci. Il y a quelques morceaux qu'il a gravés d'après Lazaro Baldi, et je ne suis pas éloigné de croire qu'il en étoit le disciple. Il n'a rien de commun avec Bened. Luti.

LUYCX (FRANÇOIS). Francesco Leux : ce n'est pas son nom; il s'appeloit Luycx. Je ne sçais si la faute est dans Sandrart,

---

(1) Voyez plus loin l'article de celui-ci.

et, si elle y est, il la faut rectifier. Suyderhoef a gravé, d'après ce maître, un portrait du général Piccolomini, et le peintre y est nommé *Fran Lucx van Lucxenstein*. Sandrart dit bien formellement que le principal talent de ce peintre c'étoit le portrait, et qu'il suivoit autant qu'il le pouvoit la manière de peindre de Rubens. Il ajoute qu'il laissa deux fils qui embrassèrent sa même profession. Paul Pontius a gravé, d'après ce maître, en 1647, un grand portrait de l'archiduc Léopold Guillaume.

LYS (JEAN). Il ne faut pas confondre Jean Lys, natif de Bréda et disciple de Poëlenburg, avec Jean Lys, natif d'Oldenbourg, qui est mort à Venise en 1629, et qui, grand imitateur du Feti, est devenu presque son égal. J'en fais l'observation, parce qu'il est à craindre que la conformité dans les noms ne cause une méprise. (Notes sur Walpole.)

LYVINS. Quant au peintre Jean Lyvins, il n'est pas certain qu'il ait mis le pied en Angleterre. Il a pu peindre Lanier dans un des voyages que celui-ci faisoit assez souvent pour aller à la piste des acquisitions de tableaux et d'autres curiosités dont il étoit chargé pour le roi Charles Ier. Il est pourtant vrai que le portrait d'un musicien attaché au roi Charles, que Lyvins a peint et gravé, sembleroit réaliser un voyage fait par lui à Londres; car voici l'inscription qu'on lit au pied: *Jacobo Goutero, inter regios Magnæ Britanniæ Orpheos et Amphiones Lydiæ, Doriæ, Phrygiæ testudinis fidicini et modulatorum principi, hanc è penicilli sui tabula in æs transcriptam effigiem Joannis Lævini fidæ amicitiæ monumentum L. M. consecravit.* La planche, gravée à l'eau forte par Lyvins, a été terminée au burin par Vorsterman. (Notes sur Walpole.) — (Cf. p. 201.)

MABUSE (JEAN DE). Pour se former une idée de la manière

de dessiner et de composer de Jean Mabuse, en latin Johannes Mabusius, il suffit de considérer une estampe qu'a gravée d'après lui Jérôme Wierinx et qui représente la Sainte-Vierge qui pleure sur le corps mort de J. C. étendu au pied de la croix. On voit qu'il étoit attaché au goût gothique, et ce qui pouvoit en effet plaire seulement dans ses tableaux, étoit l'extrême fini qu'il y mettoit.

—Comme Walpole combat l'assertion de Florent Le Comte qui dit Mabuse Hongrois, Mariette ajoute : C'est une de ces bévues dans lesquelles tombe si souvent cet écrivain peu exact, et qui est si grossière qu'elle ne méritoit guère d'être relevée.

— « Le Comte et Descamps, dit Walpole, font mourir Mabuse en 1562 ; on a pourtant le portrait de Mabuse publié par Galle avec cette suscription : *Fuit Hanno, patria Malbodiensis, et floruit an.* 1524 *obiit Antuerpiæ octob. anno* 1532 *in cathedrali æde sepultus.* Mais Vertue est d'avis que cette inscription a été gravée sur la planche plusieurs années après sa première publication, et Sandrart, que je suis » (il pouvoit encore plustot citer Van Mander, auteur original dont Sandrart n'est que le copiste), « dit expressément qu'il n'a pu rien découvrir de certain par rapport au tems de la mort et de la naissance de Mabuse. » A cela Mariette répond : Il est constant que l'inscription latine rapportée ci-dessus est postérieure de plusieurs années à la gravure du portrait de Mabuse, publiée pour la première fois chez la veuve de Jérôme Cock à Anvers, en 1572 ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit vraye, ainsi que toutes les autres dattes qui ont été ajoutées à tous les portraits de la même suite. Elles y ont été mises dans un pays et par des gens qu'on ne peut pas soupçonner d'ignorance. Il ne me seroit pas difficile de le prouver et de montrer que les auteurs qui placent la mort de Mabuse en 1562 sont tous sujets à caution.

— « Comme Walpole, décrivant un tableau de Mabuse, y voit la représentation du mariage de Henry VII, Mariette ajoute » : Elle étoit de la maison d'Yorck et se nommoit Elisabeth; son mariage fut célébré en 1486. A peine Mabuse étoit-il né; aussi ne puis-je me persuader que ce tableau ait été peint dans l'intention que lui suppose M. Walpole, ni que le personnage qui accompagne le roi soit le légat du pape, c'est-à-dire l'évesque d'Imola. Si l'on y prend garde, dans toutes les vieilles peintures et singulièrement dans les vitrages d'églises où des princes se sont fait représenter, on les veoit toujours ayant auprès d'eux le saint qu'ils ont pris pour leur patron. Je pense donc, sans y chercher tant de mystères, que le peintre qui a exécuté ce tableau, quel qu'il soit, ou ceux qui le lui ont fait faire, n'ont point eu d'autre dessein.

— Dans ce même tableau, la figure de femme étant plus petite que le saint, et Walpole remarquant que Mabuse avoit pu avoir appris en Italie que les anciens Romains représentoient toujours leurs dieux plus grands que les hommes, Mariette ajoute : Cette observation est des plus frivoles et tout à fait aisée à détruire. Si M. Walpole s'étoit voulu donner la peine de mesurer la figure qu'il appelle un S. Thomas, il auroit vu qu'elle n'est pas d'une plus haute taille que celle des autres figures du même tableau, et qu'elle ne porte avec elle aucun caractère de divinité; elle est véritablement plus grande que la reyne qui est auprès; mais, outre que cette dernière figure pose sur un second plan, il est très-vraysemblable qu'elle n'a été tenue de cette taille que pour se conformer à celle de la reyne, qui étoit apparemment médiocre (1).

(1) Maintenant qu'on est plus familier avec les habitudes des peintres et des miniateurs du moyen âge, il n'y a plus à s'étonner de ce qui embarrassait Walpole et Mariette; il est même possible que le tableau ne représentât pas autre chose qu'un Mariage de la Vierge avec des costumes contemporains.

MACADRÉ (JEAN), de Troyes, excellent peintre sur verre, fut appelé à Paris pour travailler aux vitres de l'église de S. Séverin; mais, avant que de s'être mis à l'ouvrage, il mourut dans cette ville en 1560. On voit de fort beaux morceaux de lui dans les églises de Troyes. Mém. mss. envoyés de Troyes (1).

MACCHIETTI (GIROLAMO). Il y a une estampe gravée d'après ce maître par M G F, 1586, représentant un Christ montré au peuple par Pilate. Il fit, pour l'entrée de Christine de Lorraine à Florence, en 1588, un grand tableau représentant la bataille de Lépante, et, comme il y avoit beaucoup d'ouvrage et que le tems pressoit, il le fit conjointement avec Bernardino Monaldi, autre peintre florentin.

MADERNO (STEFANO). M. Crozat a un bas-relief ou modèle en terre cuite de ce maître, qui représente un Christ mis dans le tombeau. La manière en est un peu lourde; il y a gravé son nom. *Stef. mad.* 1619.

MAGANZA (ALESSANDRO). L'auteur de l'*Histoire de Vicence* imprimée en 1591 (Giacomo Marzari) fait une mention honorable de ce peintre, p. 208.

MAGANZA (GIO.-BATTISTA) excelloit principalement dans la poésie suivant le dialecte des paysans de son pays; on en a un recueil qui, jointes à celles de deux autres poëtes du même pays, ont été imprimées sous le titre de *Rime in lingua rustica Padoana da Menon, Magagno e Begotto, in Venezia*, 1569,

---

(1) Il est bien probable que c'était Grosley qui envoyait ces mémoires à Mariette.—M. Vallet de Viriville a donné le fac-simile de la signature de Macadré dans les *Archives de l'Aube*, 1841, p. 315.

in-8°. Magagno est un sobriquet qu'a pris le Maganza dans ces poésies; voyez le Crescimbeni, t. II, p. 307, dernière édition de Venise. Giacomo Marzari, auteur de l'*Histoire de Vicence*, qui fait mention de ce peintre, p. 201, dit qu'il avoit la plus belle voix du monde et qu'il enchantoit lorsqu'il récitoit des vers de sa façon.

MAGIOTTO (DOMINIQUE), Vénitien, est un des meilleurs élèves qu'ait fait le Piazzeta. Dans ses commencements, il suivit la manière de peindre de son maître; mais dans la suite, il en a pris une plus vague et plus claire, ce qui lui a réussi et lui a procuré divers ouvrages dans les lieux publics de Venise, où il est vivant.

MAGNASCO (ALESSANDRO). Ce peintre, qui est grand praticien, a un pinceau très-ferme et très-résolu; mais son goût de dessein, qui est assez sûr, n'est pas d'un beau choix, et sa couleur est fort mauvaise. On dit que les sujets où il réussit le mieux sont ceux où il représente des assemblées de capucins; et en effet, j'ai eu occasion de voir, étant à Vienne en Autriche, un de ses tableaux, qui représentoit des capucins assemblés dans un chauffoir, où il y avoit de très-belles choses, quoiqu'en général les idées en fussent basses et trop abjectes. On y voyoit de ces religieux occupés à éplucher leur vermine, d'autres qui se décrotoient les pieds, et d'autres actions qui n'étoient pas plus nobles, Le coloris en estoit extrêmement gris. Du reste, ce peintre est, à ce qu'on dit, des plus expéditifs, et je n'ay pas de peine à le croire.

MALAGAVAZZO. Il se nommoit Coriolan et non pas Jérosme; c'est une fautte qui étoit échappée au Lamo, et qui se trouve rectifiée dans son errata.

MALINCONICO (NICOLAS), peintre moderne de qui j'ay vu

plusieurs ouvrages considérables dans la manière de Solimène; entre autres, la voûte de l'église du monastère de Dona Alvina.

MALPICIO (BERNARDINO), peintre de Mantoue, connu par les estampes en clair obscur du Triomphe d'André Mantègne, lesquelles ont été gravées sur ses desseins, et par une estampe, aussi en clair obscur, de son invention, qui représente un manteau de cheminée d'une invention assez singulière et qui n'annonce pas un peintre sans mérite. Je rapporterai les vers que Giglio a fait en son honneur, dans son poëme *Della pittura trionfante.*

Vedi il Malpicio, che ciascun tant' ama,
Da che, col disegnar suo si vivaci,
Del Mantegna rissorta ha l'aurea fama.

MALVASIA. Ce livre (*la Felsina pittrice*) a souffert quelques cartons, et surtout un qui fut mis au premier volume à la page 471. On fit appercevoir à l'auteur qu'il y avoit de l'indécence à donner à Raphaël, ainsi qu'il le faisoit en cet endroit, l'épithète de Boccaiolo Urbinate. Il le reconnut et effaça ce mot insultant. Il ne se lit que dans un assez petit nombre d'exemplaires. J'ai celui dont l'auteur fit présent à Louis XIV, et il est avant le carton.

MANAIGO (SILVESTRO), peintre vénitien mort en 1750; c'est d'après ses desseins qu'ont été gravées la plupart des planches qu'a fait graver le Louisa d'après les plus beaux ouvrages de peinture qui sont à Venise; c'étoit un vrai praticien; il s'en falloit beaucoup qu'il dessinât purement. Il étoit élève de Grégoire Lazzarini. *Della pitt. Venez.*, p. 428.

MANCINI (FRANÇOIS), né à San-Angelo in vado, dans le

duché d'Urbin, en 1678, a été un des meilleurs élèves du Cignani. Il avoit pris un établissement à Rome et y tenoit un rang distingué parmi les peintres lorsqu'il y est mort en 1758, le 9 aoust; il avoit quatre-vingts ans. Voyez son article dans le nouvel *Abecedario* de l'édition de Guarienti.

MANETTI (RUTILIO). Il naquit à Sienne le 1er janvier 1570 (1571), suivant les différentes façons de compter l'année depuis et avant la formation du calendrier, et mourut dans la même ville en 1639. Il mériteroit d'être plus connu qu'il ne l'est; il étoit extrêmement gracieux dans ses compositions et dans ses airs de têtes, et je n'en chercherai point d'autres preuves que dans un dessein que j'ai de lui qui représente un repos en Egypte. On avoit cru qu'il étoit du Scarsellino de Ferrare, et ce n'étoit point lui faire tort que de lui donner un si beau nom; mais l'estampe, qui en a été gravée à Sienne par le Capitelli, du vivant même du Manetti, remet les choses en règle, en restituant à ce dernier un ouvrage qui lui fait bien de l'honneur (1). Sa vie et son portrait se trouvent dans le troisième volume du recueil de portraits des peintres peints par eux-mêmes de la galerie de Florence. Voyez aussi les *pompe Sanesi*, tome II, p. 383.

MANFREDI (BARTOLOMEO). Le Gigli, auteur d'un poëme italien, contenant en abrégé les éloges des peintres dont cet auteur se proposoit de faire l'histoire, y a placé le Manfrède, et il le fait natif d'un lieu nommé *Ustiano*. Il dit, en parlant de ce peintre dans ses vers :

Ch'à la sua terra fa sublime honore.

---

(1) No 471 du catalogue de la vente de Mariette, où il fut acheté 290 livres par Lempereur. Il est passé au Louvre, où il portait, dans l'ancien inventaire Morel d'Arleux, le no 1360.

Ustiano est en effet un bourg du Mantouan situé sur l'Oglio. Le Gigli étoit contemporain du Manfredi ; on ne peut guère le soupçonner de s'être trompé. Le Baglioni (1), qui n'en sçavoit pas tant que lui sur cet article, s'est contenté de parler en général, sans entrer dans le particulier.

MANGLARD (ADRIEN), né à Lyon le 10 mars 1695, étoit venu s'établir à Rome, où il est mort en 1760 le 1er août, âgé, dit-on, de soixante-neuf ans. Il vivoit en philosophe un peu cinique, et, sur la fin de ses jours, il avoit beaucoup perdu du côté de l'art ; car, dans le tems de sa plus grande vigueur, il avoit fait des tableaux de paysages, mais principalement des marines, qui étoient tout à fait bien traitées et qui lui ont fait un nom. Ce qui lui fait cependant le plus d'honneur est d'avoir eu pour imitateur M. Vernet, qui, dans le genre des marines ne le cèle à aucun peintre. Manglard avoit eu pour maître Ad. Vandercabel. Le marquis Gabbrielli le logeoit dans son palais à Monte-Giordano. Il avoit fait un grand amas de desseins où tout entroit, le bon comme le mauvais. Il en est venu une partie à Paris, où j'ai trouvé de quoi glaner.

— Marque d'Adrien Manglard (Brulliot, I, n° 615) sur quelques planches de marines et de paysages qu'il a gravées à Rome en 1753.

MANNOZI (GIOVANNE), dit Jean de Saint-Jean (2). Vous sou-

---

(1) Pages 158-59 de l'édition de 1640.

(2) Cet article est extrait du *Journ. de Trévoux*, mars 1752, art. XXI, p 469-90, où il porte pour titre : *Lettre de M. Mariette au P. J. B. sur un recueil d'estampes publié depuis peu à Florence*. Il nous a été indiqué par cette note manuscrite d'un exemplaire annoté du catalogue de Mariette, qui est entre les mains de l'un de nous : « M. Mariette, dans le *Journal des Savants*, mars 1752, a fait insérer

haitez, M. R. P., que je fasse connoître, par la voie de ces mémoires, un recueil d'estampes qu'a publié depuis peu à Florence M. le marquis Gérini, d'une des plus anciennes et des meilleures maisons de cette ville. Je vais entrer dans vos vues, et je conviens d'abord que ce recueil mérite toute l'attention des curieux, qu'il peut même intéresser tous les amateurs de l'histoire. Ce ne sont pas uniquement des ouvrages de peintres célèbres, dont on regarde toujours avec un nouveau plaisir les admirables productions, ni de ces magnifiques ordonnances qui captivent sans effort les yeux des spectateurs. Ces estampes forment une suite de sujets agréables et intéressans qui tous ont pour objet la gloire des princes de la maison de Médicis, et en particulier celle qu'ils se sont acquise par la protection dont ils ont honoré constamment les sciences et les beaux-arts.

Les peintures, d'après lesquelles ces estampes ont été gravées, décorent une grande salle du palais du grand duc à Florence; elles enrichissent les portiques qui environnent la cour intérieure de la *Ville*, ou, pour parler selon nos usages, du château de la *Petraja*, et le sallon de *Poggio a Cajano*, autre maison de plaisance des grands ducs. C'est ce que nous apprend le frontispice qu'on trouve à la tête de ce recueil, et qui est suivi d'une belle planche représentant l'empereur régnant à cheval; car c'est sous les auspices de ce prince, grand admirateur des arts, que l'ouvrage paroît.

Tous les peintres qui ont été employés dans ces différents ouvrages sont tous artistes du premier ordre, extrêmement célèbres dans leur patrie; mais qui, hors de là, ne sont guè-

---

une dissertation relativement à ce peintre. » L'auteur de la note entend, par *Journal des Savants*, la réimpression de format in-18 qui se faisait en Hollande et qui reproduisait aussi une partie du *Journal de Trévoux*.

res connus que par les mentions qu'en ont fait dans leurs écrits les auteurs qui ont donné en Italie les vies des plus fameux peintres de ce pays, et c'est un mérite de plus pour ce recueil d'estampes; car il est tout naturel d'aimer à voir étendre et multiplier ses connoissances.

A commencer par Jean Mannozi, dit Jean de S. Jean (1), ce recueil nous fournit des notions dont nous manquions absolument : à peine est-il question de cet artiste parmi nous; c'est cependant un des plus beaux génies et des meilleurs peintres à fresque qu'ait produit la célèbre école de Florence. C'est de lui que sont les peintures de la salle du palais, dont on nous donne des estampes dans ce recueil, et, quand on (n')auroit autre chose de lui, son nom mériteroit de passer à la postérité. On remarque, dans ce grand et bel ouvrage, un génie fécond, des pensées fines et neuves, une poésie brillante, et tout cela pourroit faire soupçonner qu'un des beaux esprits de l'Italie a été consulté, si l'on ne sçavoit que le peintre ne voulut être aidé par personne, qu'il tira tout de son propre fonds.

François Rondinelli, homme sçavant et bibliothécaire du grand-duc, avoit, à la vérité, été nommé et devoit présider à ce grand travail; mais, connoissant les talens et le caractère de Jean de Saint-Jean, prévoyant quelque incartade de sa part, il fit entendre au grand-duc que le peintre, auquel son Altesse avoit accordé sa confiance, n'avoit besoin d'aucun secours, et l'ouvrage n'y perdit point.

L'artiste eut à représenter ce qui pouvoit faire le plus d'honneur à la mémoire de Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique, et, mettant à l'écart les vertus politiques de ce

---

(1) Du nom du lieu de sa naissance, qui est un village du Val d'Arno, près de Florence. (Note de Mariette.)

grand homme d'Etat, il ne s'attacha qu'à nous le montrer comme l'ami et le protecteur des beaux-arts. Il imagina d'ingénieuses fictions qui jettent de l'intérêt sur des sujets déjà fort intéressans par eux-mêmes.

Je ne dirai rien de l'exécution; elle est telle qu'après plus d'un siècle, ces peintures sont aussi fraîches et aussi brillantes que lorsqu'elles furent découvertes pour la première fois. L'illusion continue toujours à être la même; car il faut savoir que l'auteur a introduit, en quelques endroits de cette salle, des bas-reliefs peints de stuc, si parfaitement imités, qu'après les avoir touchés et s'être assuré que c'est de la peinture, on est presque tenté de croire qu'on se trompe et que ces bas-reliefs sont véritablement de sculpture. Ce qui paroît encore plus surprenant, c'est la hardiesse avec laquelle le peintre a disposé, dans les quatre angles rentrans de la salle, et précisément dans le pli que produit en ces endroits la rencôntre des deux murs qui s'y rejoignent, une colonne qui semble de relief et tout à fait détachée de la muraille, quoiqu'elle ne soit que peinte, et que, dans la position où elle est, elle dût paroître brisée (1). On ne s'apperçoit point, lors même qu'on en est prévenu, qu'une moitié de cette colonne est peinte sur une partie du mur, et l'autre moitié sur l'autre moitié voisine. Les jours et les ombres sont ménagés de sorte que l'illusion est complète, et plus d'un peintre même y a été trompé.

Jean de Saint-Jean montra beaucoup d'ardeur lorsqu'il se chargea de cette grande entreprise; mais, comme il arrive presque toujours aux esprits inquiets, il commença à se négliger et à prendre du dégoût, avant même qu'il soit arrivé au tiers de sa course. Inutilement le grand-duc lui fit-il par-

---

(1) Il y a *frisée* dans l'imprimé.

ler; il sembla n'affecter que plus d'indifférence. Les réprimandes le touchèrent davantage; il ne put y résister; elles le conduisirent au tombeau. C'étoit en 1636, et il n'avoit alors que cinquante-six ans. Comme il avoit médit de tout le genre humain pendant sa vie, il ne fut personne qui ne s'empressât de lui nuire après sa mort, et l'on en vint jusqu'à faire persuader au grand-duc de faire jetter à bas ce qu'il avoit commencé de peindre dans son palais, sous le faux prétexte que, l'ouvrage étant de deux mains, il ne feroit jamais un bel effet. D'autres attaquoient plus directement le travail de Jean de Saint-Jean, et prétendoient y trouver des défauts sans nombre. Incertain sur la conduite qu'il devoit tenir, le grand-duc fit appeller un vieux peintre, qu'il sçavoit être homme de bien et bon juge; il lui ordonna de dire son avis. Le peintre ne fit que jetter un coup d'œil sur les peintures, et, parlant de l'abondance du cœur : « Que ceux qui blâment, s'écria-t-il, fassent mieux s'ils le peuvent. » Le grand-duc sentit toute la force de ce peu de paroles. Dès lors il chargea trois des peintres de Florence qui avoient le plus de réputation, le Fucini, Cecco Bravo et Octave Vannini, de continuer ce que Jean de Saint-Jean avoit si heureusement commencé. Il exigea d'eux qu'ils ne s'écarteroient en rien de ses pensées, et la salle fut mise dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. Elle est plus longue que large; l'espace, dans les deux plus grandes faces, est divisé en trois grandes arcades de même proportion que deux autres arcades qui sont dans chacun des deux bouts de la salle, ce qui produit en tout dix vuides ou arcades, où sont les sujets suivants :

I. Le Temps et l'Ignorance s'empressent de détruire les plus fameuses productions de la sçavante antiquité et s'en applaudissent; on voit les débris du colosse de Rhodes et plusieurs livres déchirés, dont il reste à peine quelques feuillets.

II. Les poëtes, les philosophes et les autres grands écrivains de l'antiquité, Homère (1) à leur tête, chassés du Parnasse, se réfugient dans la maison de Laurent de Médicis à Florence. Des harpies déchirent le cheval Pégase.

III. La maison des Médicis, assistée de la Libéralité, tend la main à la Vertu opprimée, et lui promet de rétablir dans leur première splendeur les écrits des anciens.

IV. Laurent de Médicis reçoit les Muses désolées qui implorent sa protection; Apollon tire un favorable augure de l'accueil qu'il leur fait. Il l'annonce à la Vertu qui quitte le ciel pour venir habiter la terre.

V. La protection que Laurent de Médicis accorde aux sciences et aux arts, en assurant à ce grand homme une place dans le temple de Mémoire, rend la paix à l'Italie et y rétablit le calme.

VI. La Religion conduit les pas de Laurent de Médicis et lui fait envisager dans le ciel les récompenses destinées à son illustre postérité.

VII. Laurent de Médicis, assis dans son jardin de Saint-Marc, se fait montrer les ouvrages des jeunes artistes qu'il fait instruire dans les arts dépendant du dessein, et il encourage en particulier le jeune Michel-Ange qui lui présente le premier des fruits de son ciseau.

VIII. La Libéralité et la Prudence, placées sur le Parnasse, y font fleurir les beaux-arts désignés par deux génies, dont l'un tient un livre et l'autre se sert de la lance de Minerve pour ouvrir la terre et la rendre féconde.

IX. Plusieurs sçavans philosophes, entre lesquels on remarque Marsile Ficin, Ange Politien, le Landini et Pic de la

(1) La première édition d'Homère a été faite à Florence. (Note de Mariette.)

Mirandole se rassemblent auprès de la statue du divin Platon; ce qui est une image de l'Académie Platonique instituée par Laurent de Médicis, et recueillie dans sa maison de campagne de Gareggi, qu'on apperçoit dans le lointain.

X. Les Parques tranchent lo fil des jours de Laurent de Médicis. Un des cygnes du Permesse retire du fleuve de l'oubli la médaille de cet ami des Muses; les Sciences font retentir l'air de leurs gémissements, et celui qui en est l'objet, changé en laurier, est déjà logé dans le ciel et y est cultivé par Astrée, qui a repris son ancienne demeure.

XI et XII. Les bas-reliefs peints de stuc, dont il a été fait mention ci-dessus, et qui représentent, les premiers, des sujets de la fable de Vénus, et les seconds, des sujets de la fable d'Apollon.

Peintures du château de la Petraja.

Elles sont distribuées sur les murs d'un portique ouvert, ou espèce de cloître, qui environne la cour intérieure de ce château, et elles sont l'ouvrage de Balthazar Franceschini, plus connu sous le nom de Volaterran (1).

C'étoit un peintre de beaucoup de génie, sage et magnifique dans ses ordonnances, et qui mériteroit d'être plus fêté qu'il ne l'est hors de l'Italie, où sa réputation est renfermée et n'est guère sortie de Florence; ce qui vient de ce qu'il n'a presque jamais été occupé qu'à peindre des coupoles, des plafonds, et d'autres grands morceaux sur les murailles des églises et des palais de cette ville. Il y est mort en 1689 âgé de soixante-dix-huit ans. Les estampes, dont on va lire la description, suffisent seules pour se faire une juste et grande idée de ce peintre habile. Voici ce qu'elles représentent:

---

(1) Cf. tome II, p. 264.

I. Dessus de porte, où l'on voit Laurent de Médicis, duc d'Urbin, gonfalonnier et général des troupes de l'Eglise romaine, Julien, duc de Nemours, général des Florentins, et Julien de Médicis, chevalier de l'ordre de la Jarretière.

II. Autre dessus de porte, où la république de Florence présente la couronne et le sceptre à Alexandre de Médicis, premier duc de Florence. Le peintre s'y est représenté avec quelques amis; on le reconnoît à un rouleau de papier qu'il a à la main.

III. L'entrevue de Léon X et de François I à Boulogne. Le souverain pontife, assis sur son trône, écoute la harangue que lui fait, au nom du roi, le chancelier de France.

IV. Clément VII donne la couronne impériale à Charles V dans l'église de S. Petrone de Boulogne.

V. Catherine de Médicis, reine de France, assise au milieu de la famille royale.

VI. Marie de Médicis, aussi reine de France, pareillement accompagnée des princes et princesses ses enfans.

Les six morceaux précédens sont sur des portes et y sont disposés ingénieusement. Les quatre suivans, beaucoup plus étendus, occupent chacun une des faces du portique.

VII. L'entrée solennelle de Cosme I, grand-duc de Toscane, dans la ville de Sienne, sa nouvelle conquête.

VIII. La Toscane, appuyée sur les villes de Pise et de Livourne personnifiées, admire la belle statue de bronze du grand-duc Ferdinand I, ouvrage du Tacca, qui est placée sur le port de la dernière de ces deux villes.

IX. Cosme I s'étant associé François de Médicis, son fils, les sénateurs et les autres ordres de l'Etat viennent prêter serment de fidélité et rendre hommage à leur nouveau souverain. Cette composition est au-dessus de tout éloge.

X. Cosme II, en qualité de grand-maître de l'ordre mili-

taire de S. Etienne, reçoit l'amiral Inghirami, Silvio Piccolomini et les autres généraux qui se sont emparés de la ville de Bonne sur les côtes de Barbarie. L'action se passe dans la place où sont l'église et le palais des chevaliers de S. Etienne à Pise, et cette place est remplie d'esclaves et de tout le riche butin qui a été fait sur les infidèles.

Peintures de Poggio a Cajano.

Ce château, situé sur le chemin de Florence à Pistoie, et distant de la première de ces deux villes d'environ dix milles, avoit été commencé par Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique. Le pape Léon X, son fils, entreprit de le terminer, et il s'occupa surtout à la décoration du sallon qui devoit être la principale pièce de cet édifice. Le souverain pontife avoit jetté les yeux, pour l'exécution de ce projet, sur ce qu'il y avoit alors de plus excellens peintres à Florence. André del Sarte, homme qui, pour la composition, la science du dessein et la belle façon de draper, ne le cède qu'à Raphaël, fut chargé d'embellir ce vaste lieu de ces peintures. On lui associa Franciabigio, autre Florentin, qui cherchoit à marcher sur les traces d'André del Sarte, et le Pontorme, qui, dans l'école de ce dernier, avoit étudié avec assez d'ardeur pour ne pas être regardé comme le moindre de ses disciples. Tous ces grands hommes se mirent en état de répondre à l'honneur que Léon X leur faisoit; ils commencèrent, chacun de leur côté, des tableaux dignes de les immortaliser. Guidés sans doute par des gens de lettres d'un goût exquis, ils avoient choisi dans l'histoire ancienne des sujets dont on pût aisément faire application à des événemens de même nature, qui regardoient le grand Cosme et Laurent de Médicis, ancêtres de Léon X. On ne pouvoit imaginer d'éloge plus flatteur et plus délicat. La mort du pape, arrivée en 1521, interrompit, ou pour mieux dire, fit cesser les travaux, qui

ne furent repris qu'environ soixante ans après. Pour lors le grand-duc François, fils de Cosme I et père de Marie de Médicis, reine de France, voulut non-seulement achever le bâtiment, suivant le modèle qu'en avoit fourni Julien de San Gallo, mais faire encore donner la dernière main aux peintures du sallon. Alexandre Allori, surnommé le Bronzin, excellent peintre de Florence, en eut la commission, et il éprouva qu'il y a autant de gloire à acquérir en conservant de beaux ouvrages faits par d'habiles gens, qui nous ont devancés, qu'en cherchant soi-même dans de nouvelles productions à fournir des preuves de sa capacité. Le Bronzin exécuta, sur ses propres desseins, les deux tableaux qui restoient à faire, et, pour les deux autres, qui étoient déjà avancés, il se contenta d'y suppléer ce qui pouvoit y manquer, entrant, autant qu'il étoit possible, dans l'esprit et le véritable caractère des maîtres auxquels on le substituoit, et, s'il est permis d'en dire son sentiment, l'on ne craint point d'assurer qu'il y a parfaitement réussi. Voici ce que chacun représente :

I. Dans le premier, qui appartient à André del Sarte et dont la composition n'est pas indigne de Raphaël, César étant en Egypte, plusieurs peuples de l'Asie et de l'Afrique, attirés par la réputation de ses exploits, viennent lui offrir divers présents, et, entre autres, des animaux rares et singuliers, ce qui fait allusion aux présens de même espèce qui furent envoyés en 1487 à Laurent de Médicis par le soudan d'Egypte.

II. Le tableau peint par Franciabigio représente Cicéron qui, de retour de son exil, est porté en triomphe au Capitole par ses concitoyens et proclamé père de la patrie, action qui rappelle le retour de Cosme l'ancien à Florence.

III. Les deux derniers tableaux sont entièrement de la main et de la pure invention d'Alexandre Allori; on voit, dans le premier, le consul T. Quintus Flaminius, qui harangue les

Achéens et qui, par la force de son discours, rompt la ligue qui étoit prête de se conclure entre ces peuples, le roi Antiochus et les Etoliens; événement qui se rapporte tout naturellement à la diette de Crémone, dans laquelle l'éloquence de Laurent de Médicis renversa les projets ambitieux des Vénitiens.

IV. Le repas splendide donné à Scipion par Syphax, roi de Numidie, après que le général des Romains eut défait Asdrubal en Espagne, fait le sujet du quatrième et dernier tableau, et désigne la réception magnifique qui fut faite à Laurent de Médicis par le roi de Naples.

Cette suite d'estampes est d'une belle exécution par rapport à la gravure; la grandeur des planches fait que les figures y sont très-distinctes, et l'on peut en former un très-beau volume digne d'avoir place dans les meilleurs cabinets et dans les bibliothèques les mieux choisies. M. le marquis Gérini, à qui l'on est redevable de la publication de cet ouvrage, en a envoyé quelques exemplaires à Paris; leur prix est de soixante livres.

Je suis, etc.

MANSART (FRANÇOIS), célèbre architecte, né à Paris au faubourg S. Victor, fils d'Absalon Mansart (1), charpentier du roy, étudia d'abord l'architecture sous son beau-frère Germain Gautier, architecte du roy, qui étoit de Paris. Il demeura avec luy fort longtemps et fut en Bretagne avec ledit Gautier, qui y mourut en travaillant au palais de Rennes. Mansart a embelly la façade de l'hôtel de Carnavalet (2); il a

(1) La notice de M. Duchesne aîné sur Jules-Hardouin Mansart, Paris, 1805, in-8°, est surtout consacrée à prouver que le nom de la famille se doit écrire par un *t* et non pas par un *d*.

(2) Sur l'histoire de l'hôtel Carnavalet, on peut voir la notice que M. Verdot, le propriétaire actuel, a publiée d'abord à part. Elle

fait le plan de l'église du Val de Grâce, dont il a élevé l'édifice jusqu'à neuf pieds hors de terre. Il fit bâtir sur le même modèle la chapelle du château de Fresne vers l'an 1648. La coupole de cette chapelle n'a guère que la troisième partie du diamètre de celle du Val de Grâce. Le jeudy 23 septembre 1666, à . . heures du matin, mourut à Paris ledit F. Mansart. Il y étoit venu de Fresne quelques jours auparavant sur les ordres qu'il avoit reçus de M. Colbert pour travailler à un arc de triomphe qui se devoit construire au fauxbourg Saint-Antoine. Il avoit aussi eu ordre de faire des desseins pour une chapelle qu'on avoit projeté de bâtir à Saint-Denis pour la sépulture des rois de la race des Bourbons. Il a laissé plusieurs desseins pour le Louvre. *Mém. mss. de Félibien.* Il mourut en 1666. Voyez son éloge dans *les Hommes illustres* de Perrault, p. 87.

MANTEGNA (ANDREA). Le Feliciano, de Vérone, célèbre antiquaire et l'un des plus anciens collecteurs d'inscriptions, a

---

était devenue rare, et il vient de la réimprimer dans la revue mensuelle intitulée : *Tableau de Paris*, dirigée par M. Jeandel, numéro d'octobre 1855, p. 337-49. Elle aurait pu recevoir plus d'additions. Ainsi, sans parler de quelques passages de l'*Estoile*, il est regrettable de ne pas y voir introduit le précieux renseignement donné pour la première fois dans les *Mém. inéd. des Académic.*, I, 175-6. « Plusieurs bas-reliefs se voient purement de lui (Van Opstal) dans l'hôtel de Carnavalet parmi les ouvrages de sculpture qu'y fit le fameux Jean Goujon sous le règne de Charles IX. M. Van Opstal a fait en bas-relief, dans la cour, quatre figures allégoriques, une dans chaque trumeau des croisées. Elles représentent la Chasse, le Plaisir ou la Volupté, l'Abondance et la Libéralité, et, comme l'hôtel Carnavalet, par sa situation, forme l'angle ou carrefour des rues de Sainte-Catherine et des Francs-Bourgeois, M. Van Opstal a fait en bas-relief, dans le mur qui regarde la rue Sainte-Catherine, deux figures, dont l'une représente la Force, et l'autre la Vigilance ; et, dans le mur qui fait face à la rue des Francs-Bourgeois, il a aussi représenté en bas-relief la Paix, l'Abondance, la Prudence et un Amour ou Génie qui les caresse. »

dédié le recueil qu'il en a fait, et qu'on trouve en mss., à André Mantegne, et l'épitre latine qu'on lit au commencement apprend : 1° qu'André Mantegne étoit de Padoue : Andrea Mantegna Patavus pictor incomparabilis; 2° qu'il étoit lié d'une amitié étroite avec le Feliciano, et que le même goût pour l'antiquité les unissoit; 3° qu'André Mantegne cultivoit les belles lettres. Cette épitre est dattée du vendredi soir de janvier 1463, et se trouve dans le second volume du *Verona illustrata*, p. 519.—La principale porte de l'église de S. Antoine de Padoue à Padoue, étoit ornée d'un morceau de peinture de sa façon avec cette inscription qui nous apprend le tems qu'elle fut faite : « Andreas Mantegna optimo favente numine perfecit 1452. XI. KL. sextil. » Mal à propos le Vasari ne lui donne-t-il que soixante-six ans de vie. Il faut s'en tenir au calcul du Ridolfi, qui le fait mourir en 1517 âgé de quatre-vingt-six ans (1).

— Il n'est pas certain que ces peintures d'André Mantegne soient passées en Angleterre après le sac de la ville de Mantoue. Il me semble avoir lu quelque part que le duc de Mantoue, pressé d'argent et prévoyant le siège que les Allemands mettroient devant Mantoue, se résolut de vendre ses tableaux au roy Charles Ier, et les tableaux d'André Mantegne y auront certainement été compris. Ils n'ont point été peints, ainsi que l'a écrit le Vasari, pour Louis de Gonzague, marquis de Mantoue. Ils le furent pour François II du nom : c'est une faute dont la correction a échappé à M. Bottari (2) dans la nouvelle édition du Vasari. André Andreani, qui a gravé ces ta-

---

(1) Le Mantegne est né en 1431 et est mort en septembre 1506 à soixante-quinze ans. Cf. le Vasari de Florence, V, 1849, p. 160, note 3, et p. 179, note 2.

(2) Elle n'a pas échappé au marquis Selvatico dans l'excellent commentaire sur la vie de Mantegne qu'il a écrit pour le Vasari de Lemonnier. Cf. la note 1 de la page 70.

bleaux en clair obscur en 1599, le dit bien formellement dans son épitre dédicatoire adressée à Vincent, duc de Mantoue, et il ne pouvoit dire autrement sans pécher contre la chronologie. Le sac de Mantoue est de l'année 1630.

— Ces triomphes de Jules César, qui étoient à Mantoue, en furent enlevés lors du sac de cette ville, et ils se trouvent présentement en Angleterre dans une galerie du palais de Hamptoncourt (1), différente de celle où sont les cartons de Raphaël. Ces tableaux de André Mantegne sont peints à huile sur toille, bien conservés et peints avec un merveilleux soin. Je tiens tout ce détail de M. le chevalier Dorigny, bien capable d'en juger, et qui a eu tout le temps de l'examiner dans le temps qu'il travailloit à Hamptoncourt; il m'a aussy appris que les planches de Van Auden Aerd avoient été faittes par ce graveur sur les planches en bois d'Andreani, et qu'il n'avoit point eu d'autres desseins. Elles luy ont servy pour la première intention; il les a finy ensuite de luy-mesme, et voilà pourquoy elles sont si peu dans la manière du peintre. M. Dorigny m'en a asseuré comme témoin oculaire.

— Je ne puis convenir que le trait de ses pièces soit fait à l'eau forte. Je ne vois aucune difficulté à croire qu'il est au burin, et j'y en vois beaucoup à persuader que l'eau forte étoit déjà en usage.

— Un des trois roys adorant l'Enfant-Jésus entre les bras de la Sainte-Vierge, qui est assise dans une grotte et environnée d'un chœur d'anges. Cette pièce n'a jamais été rachevée; il est curieux de voir la manière dont ces premiers graveurs s'y prenoient pour commencer. — Je ne crois pas que cette planche ait jamais été finie. Cette épreuve et trois autres que j'ay trouvé dans un recueil du prince (2), qui sont

(1) Cf. cet *Abecedario*, I, 21.
(2) Sans doute le prince Eugène.

touttes dans le mesme état et dont il y en a qui ont été imprimées, la planche étant un peu usée, me paroissent une bonne preuve pour le croire.

— Le corps mort de Jésus-Christ porté par ses disciples pour estre ensevely dans le tombeau. Cette estampe est une des plus parfaites d'André Mantegne, tant pour le dessein que pour les expressions, et la graveure plus finie que dans bien d'autres de ses pièces. C'est une de celles dont Vasari fait mention. — Il est bien glorieux à André Mantegne d'avoir été imité par Raphaël; cette estampe du Christ mis dans le tombeau a servi d'idée à ce dernier pour le tableau qu'il fit pour Pérouse.

— Une femme veue par le dos et à genoux sur un piédestal, portant entre ses bras une statue. Cette pièce, gravée en 1507, est de quelque graveur anonyme d'après And. Mantegne (1). —On lit, sur ce piédestal, A. D. M.. ce qui voudroit dire : *Andrea da Mantua.* Mais cette pièce ne me paroist pas pourtant de luy; elle est gravée durement et par un homme peu habile. Je doutte mesme qu'elle soit d'après André Mantegne; je la crois plustost d'après quelque statue d'orfévrerie. — Cette figure de femme se trouve sur plusieurs pierres gravées antiques (2).

MARATTI (CARLO). On lit cette inscription sur son tombeau, dans l'église des Chartreux à Rome : *D. O. M. Carolus Maratti pictor — Non procul a Lauretanâ domo — Camerani natus, — Romæ institutus et in Capitolinis ædibus — Apostolico adstante senatu — Clementis XI P. M. — Bonarum artium restitutoris — Munificentia — Creatus eques; — Ut*

---

(1) Bartsch, XIII, p. 382.

(2) Et aussi dans les bas-reliefs. Nous en avons même un très-beau à Paris. (Clarac, *Descript. des antiques*, éd. de 1830, nº 283.)

suam in Virginem pietatem — Ab ipso natali solo cum vita haustam — Ab innumeris expressam tabulis — Quæ gloriosum ei cognomentum — Comparavit — Mortalis quoque sarcinæ deposito — Confirmavit; Et in hoc Templo eidem angelorum Reginæ sacro — Monumentum sibi vivens posuit — Anno D. M.DCCIV.

Nota delle stampe intagliate dalli quadri e designi del Sig^r cav^r Maratti (1).

Apollo e Dafne, 1. — Sta in Parigi.
Giano, 50. — Sta à Madrid.
Romolo, 50. — Dal Marchese Palavicini in Roma.
Transito, 40. — A Massa di Carrara.
Christo nell' horto, 40. — A Parigi.
Rosario, 40. — A Palermo.
S. Biagio, 40. — A Genova.
Battesimo, 40. — A S. Pietro di Roma.
La Nativita de' Carracci, 40. — Alla S^a Casa di Loreto.
Adoraz^e de' Magi, 30. — A Palermo.
Ercole, 30. — A Parigi.
Assunta, 30. — A Milano.
Rebecca grande, 30. — In Roma.
Bersabea, 30. — In Vienna.
S. Antonio, 20. — In Parigi.
S. Filippo, 20. — A Foligno.
Madonna di Monte S^to, 20. — In Roma.
S. Andrea, 20. — In Firenze.
La Pieta, 20. — In Danemarche.
La Madonna in ovato, 20. — Dal sig^e Motione.

---

(1) Les chiffres doivent indiquer le prix des épreuves. Le 1 qui est en avant des autres doit être une piastre ou un écu, et tous les autres des baioques.

Diana e Dio Pan, 15. — Dal dissegno.

La Madonna in piccolo, 15. — Dal dissegno.

La Madalena, 15. — Dal dissegno.

S. Francesco, 15. — Dal dissegno.

David, 15. — Dal dissegno.

Abram, 15. — Dal dissegno.

Rebecca picciola, 15. — Dal dissegno.

Agar 15. — Dal dissegno.

L'Annunziata, 30.—A Monte-Cavallo; del palazzo del papa.

Polidoro, 5. — In Roma; taglio di Carlo Maratti.

L'Angelo custode, 5. — Dal dissegno.

Li due Ritratti, 10. — Dal dipinto in Roma.

La Moglie di Put. con Gius^e^, 15. — Dal dissegno.

Giosue, 15. — A Monte-Cavallo nella sala regia.

Maria che balla, 15. — Nella sala regia.

S. Vincenzo Ferreri, 5. — Dal dissegno.

Sisara, 15. — Nella sala regia a Monte-Cavallo.

Caccia di Diana, 40. — Dal dissegno.

La scuola del Disegno, 50. — Dal dissegno.

Il trionfo dell' Ignoranza, 50. — Dal dissegno.

Bassi rilievi di S. Pietro. La Vendemmia, 20. — *La Mielitura*, 20. — *La Scielta del Grano*, 20. — Dal dipinto, et stanno nel Vaticano tutti tre.

Clelia, 60. — Dal dissegno.

Ercole infante, 5. — In Parigi.

Diogene, 15. — Dal dissegno.

La Nativita di Bacco, 40. — Dal dissegno.

Leda, 15. — Dal dipinto e sta in Londra.

Il Ritratto del sig^r^ *cav*^r^ *Maratti*, 20. — Dal dissegno (1).

---

(1) Le Louvre possède un portrait de Maratti fait par lui-même, très-simple et très-beau.

L'Assunta cogl' Apostoli, 60. — In Urbino.

Il Giuditio di Paride, 40. — Nel palazzo del Marchese Palavicino in Roma.

J'ay copié cecy d'un pareil catalogue que M. Crozat avoit apporté de Rome, et où la signora Faustina, fille de Carlo Maratti, avoit écrit tous les lieux où se trouvoient les tableaux des estampes que son père avoit fait graver, et avoit marqué celles qui ne l'avoient été que d'après des dessins.

— Joseph en Egypte se faisant reconnoître à ses frères, tableau que le Mole a peint dans la galerie de Monte-Cavallo et que je croyois avoir été gravé par le peintre même. J'ai trouvé, dans un catalogue d'estampes qui se sont vendues à Bruxelles en 1754, que cette pièce étoit gravée par C. Maratte. Je l'ai examiné et ne suis pas éloigné de le croire.

— Femme juive jouant du tambour de basque après le passage de la mer Rouge; peint dans une des coupoles de S. Pierre de Rome; gravé par H. Ferroni. Ce Ferroni est un disciple de K. Maratte. Il s'est retiré à Milan, que je crois sa patrie. M. Crozat avoit eu dessein de l'employer à graver les plus beaux tableaux de Milan, et il avoit d'abord commencé par le S. Paul de Gaudenzio; mais il s'en acquitta si mal, que, tout prévenu que M. Crozat l'est pour les Italiens, il ne le voulut plus faire travailler (1).

— S. Jean prêchant dans le désert. C'est une belle chose de K. Maratti dans la manière d'André Sacchi. — Le tableau est chez le roy de France (2). —Gravé au burin sous la conduitte de Noël Coypel, qui y a fait plusieurs changements pour en faire une planche de thèse. M. Crozat a fait graver ce tableau dans sa suite tel qu'il est.

---

(1) Cf. cet *Abecedario*, II, 245.

(2) A qui il fut donné en 1701 par le cardinal Gualterio. Villot, *Livret italien*, 3e édition, 1853, no 255.

— Il est fait mention, dans un catalogue raisonné de tableaux donné par Remy en 1757, d'une vierge vue de face et en demi-corps, les mains posées sur la poitrine, dont la planche a été gravée à l'eau forte d'après un tableau de Carle Maratte appartenant à M. de Heinecken, par un peintre nommé Striebel, qui étoit au service du roi de Pologne électeur de Saxe, et qui est mort à Rome dans ces derniers temps; mais, n'en ayant point encore vu d'épreuves, je ne puis en donner la grandeur, et me contente d'en faire mention pour n'avoir point à me reprocher d'avoir rien obmis. — Il m'est venu depuis, et c'est M. de Heinecken qui me l'a envoyé, une épreuve d'une planche gravée au burin en Italie d'après le même tableau, et on n'y lit aucuns noms d'artistes, mais seulement en épigraphe : *Sine macula.* — M. de Heinecken ne m'a pas fait advertir que c'est précisément la même chose qui a été gravée par Frey dans sa jeunesse, et dont il en a été fait mention cy-dessus, et ce n'en est pas la copie.

— Les mages adorant l'Enfant-Jésus et lui offrant des présens; tableau que Carle Maratte a peint pour Palerme, et qu'a gravé pour lui et sous sa conduite Nicolas Dorigny. Les petits anges, qui paroissent descendre du ciel et accompagner l'étoille, n'étoient pas dans le tableau; ce fut Dorigny qui, pour rendre l'estampe d'une forme plus gracieuse, persuada à Carle Maratte de les ajouter.

— Les mages adorant et offrant des présents à Jésus, que la Sainte-Vierge tient entre ses bras. Gravé par N. Dorigny. Le tableau est à Palerme. M. Dorigny m'a dit qu'il n'y avoit point de gloire dans le tableau, et que c'est lui qui persuada à Carle Maratti d'y en adjouter une dans l'estampe pour la rendre d'une forme plus gracieuse.

— La Sainte-Vierge en demie figure considérant l'Enfant-Jésus, qui, couché dans la crèche, lui tend les bras. Gravé par Guillaume Chasteau, lequel a mis beaucoup de points

dans son travail, ce qui y met beaucoup d'accord. — La planche ayant passé entre les mains de Trouvain, porte dans les secondes épreuves le nom de ce graveur.

— La Sainte-Vierge assise et tenant un livre des deux mains, dans lequel elle lit; figure jusqu'aux genoux qui a été gravée par un anonyme. On n'y trouve aucun nom d'artiste, mais l'invention n'en est pas moins de Carle Maratte; la gravure en est assez mauvaise. — Je l'ai apportée de Rome, et c'est du marchand qui me l'a vendue que j'ai sçu qu'elle venoit d'après C. Maratte.

— S. Joseph embrassant tendrement l'Enfant-Jésus. Dans une forme ovale; gravé à l'eau forte en 1687 par Nic. Dorigny. Voicy l'inscription qui est sur la planche : « Carolus Maratus pinxit Petro Leoni Ghezzio cui a chrismate compater amanter donavit ut puerum suapte natura artis avidum ipso munere ad perfectionis studia animaret; Joseph Ghezzius donatoris pater adhuc impuberis firmandam in domo sua picturam decrevit, sed prius ære incidendam in publicam operis laudem et authenticam fidem grati animi sui, creatus regens societatis nuncupatæ *de' Virtuosi* ad Pantheon, chalcographice distribui voluit hac ipsa die S. Joseph societatis patroni, 19 Martii, 1687-1688. » — Cette longue inscription latine a été effacée et ne se trouve plus aux épreuves postérieures. On y lit seulement ce verset du psalmiste : *Posuit te Deus dominum*, etc.

— La Sainte-Vierge et la sainte famille se reposant à l'ombre d'un palmier dans le voyage qu'elle fait en Egypte. L'Enfant-Jésus avance la main pour recevoir des dattes que lui présente Saint-Joseph. Gravé au burin par Gerard Edelinck(1).

---

(1) N° 5 de son œuvre dans le tome VII du Peintre-graveur françois de M. Robert-Dumesnil, qui regarde la pièce comme douteuse.

C'est la seule pièce où, pour désigner Carle Maratte, l'on a employé le sobriquet de *Carlouche* (1), que lui avoient imposé les envieux de son mérite, en y joignant le mot *des petites madonnes*, voulant faire entendre que, peu propre aux grandes machines, il n'étoit bon qu'à peindre des sujets de vierge, en quoi véritablement il excelloit, mais qui n'empêchoit pas que le reproche ne fût des plus injustes.

— Jésus-Christ s'entretenant près d'un puits avec la Samaritaine; excellemment gravé à l'eau forte en 1649 par Carle Maratte, d'après le tableau d'Annibal Carrache, qui étoit alors à Pérouse dans la maison des Oddi, et qui, passé en France, fait partie de ceux du duc d'Orléans et y tient un rang distingué (2).

— Un empereur et un antipape frappés d'anathème par un évêque tenant en main une épée flamboyante. Gravé par G. Valet. — C'est saint Anselme, évêque de Luques, qui deffend l'Eglise contre les entreprises de l'antipape Guibert et de l'empereur Henri IV. Cette petite pièce se trouve imprimée dans le titre du livre suivant : *Vita si Anselmi episcopi Lucensis cum notis Lucæ Waddingii. Roma*, 1657, in-4°.

— S. Charles implorant le secours de la Vierge auprès de J. C., pour faire cesser la peste qui ravageoit la ville de Milan, n'est point de l'invention de Carle Maratte, mais du cavalier Gio Domenico Perugino. J'en ay veu le tableau dans l'église de S. Ambroise du Cours à Rome. Il est cependant vray que l'estampe est gravée par C. Maratte. Voyez la vie du cavalier Perugin dans le *Recueil des vies des peintres modernes* de Pascoli.

— Six sujets tirés de la vie du vénérable Turibius Alphonse

---

(1) C'est-à-dire *Carluccio*, diminutif du prénom de Maratte.
(2) Cité dans le livre de Dubois de Saint-Gelais.

Mogroveio, archevêque de Lima; ces six pièces ne portent point de nom de graveur, mais il est aisé d'y reconnoître la main habile de Pierre Aquila; seulement, l'on trouve, autour de la première et de la dernière, le nom de Carle Maratte, qui en a fourni les desseins dans le temps de sa plus grande force. Elles ont été gravées à la réquisition d'un Espagnol, Dom Jean François de Valladolid, et qui les a dédiées à autant de personnes qu'il y a d'estampes. J'ai sçu, étant à Rome, du Procaccini, élève de Carle Maratte, qu'il ne s'en étoit répandu dans le public qu'un très-petit nombre d'épreuves; les planches, aussitôt qu'elles furent achevées, passèrent au Pérou, et depuis on n'en a plus eu de nouvelles; aussi est-ce ce qu'il y a de plus rare dans l'œuvre de Carle Maratte (1).

— Un groupe de jeunes anges exposant le symbole de la prudence qui est un serpent, et deux autres jouant avec une colombe, type de l'innocence. Ces deux compositions ont été peintes par C. Maratte sur les parties latérales de l'église de S. Marc à Rome, et le comte de Caylus les a gravées à l'eau forte sur des desseins qu'Edme Bouchardon en avoit fait pour son étude. On ne sçait ce que sont devenues les planches qui ont disparu après avoir donné un très-petit nombre d'épreuves.

— Vénus couchée que M. Crozat a fait graver à Rome par Frezza d'après un morceau de peinture antique du palais Barberin, doit estre mise icy parmy les ouvrages de Carle Maratte par la grande part qu'il a à ce tableau; non-seule-

(1) « Les planches, à ce que m'a assuré à Rome Procaccini, disciple de Maratte, sont passées au Pérou et n'ont jamais paru. C'est, selon ledit Procaccini, ce qui est de plus rare dans l'œuvre de Maratte. » Ces quelques lignes de Mariette, qui confirment sa note en la répétant, se trouvent jointes à une autre mention des mêmes planches.

ment il l'a restauré, mais tous les amours sont entièrement de lui.

— Danaë recevant Jupiter transformé en pluie d'or. Gravé par Louis Desplaces — en 1730 — d'après un tableau qui étoit alors chez M. de la Faye et aujourd'huy à M. de Lassé (1).

— Apollon poursuivant Daphné changée en laurier; gravé par R. V. Audenaerd. Quelque peine que Maratte se soit donnée pour se rendre digne de l'honneur que Louis XIV lui faisoit en lui demandant ce tableau, ce n'est pas ce qu'il a fait de plus beau, et c'est ce qu'on voit arriver tous les jours aux ouvrages de commande (2).

— La manière d'Annibal Carrache et celle du Dominiquain ont toujours été l'objet de l'attention de Carle Maratte. et l'on apperçoit dans ses desseins combien cette étude lui a été avantageuse. Les ouvrages de ces deux grands maîtres lui ont enseigné l'art de bien composer, et lui ont fait connoître que, pour devenir un excellent peintre, il falloit beaucoup dessiner. Carle Maratte a exécuté fidèlement ces leçons; c'est un des peintres qui a le plus dessiné. On en peut juger par le grand nombre de ses beaux desseins que M. Crozat a rassemblés. Il en a eu plusieurs de la fille même de ce peintre. (Catalogue Crozat, p. 32.)

— Un saint récollect (Zoccolante) donnant sa bénédiction à des bœufs. Cette pièce, gravée à l'eau forte par Ang. Ratta, vient d'après un dessein de Carle Maratte, dont étoit posses-

---

(1) M. de Lassay le fils, amant de la duchesse de Bourbon, et le tableau devait être dans le petit et charmant hôtel voisin du palais Bourbon, qui, après bien des modifications, est devenu l'hôtel de la Présidence. Sur cet hôtel, on peut voir Piganiol, VIII, 170-2, et l'article de M. P. Pâris dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1848; cf. aussi Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IX, 155, à la note.

(2) Au musée de Bruxelles, auquel il fut envoyé par l'administration du premier empire.

seur le peintre Benoit Luti, et, ne l'ayant jamais vu, je n'en puis dire autre chose. Le fils du graveur, qui est le premier qui en ait fait mention dans une lettre qu'il a adressée à M. Bottari et que celui-ci a insérée dans le tome VI des *Lettere su la pittura*, p. 300, prétend que la planche, ainsi que celle de S. Philippe de Néri par le même graveur, ont dû se trouver parmi les effets que Benoist Luti a laissés à sa mort; mais les héritiers de ce peintre, à qui j'en ai fait parler, ont témoigné n'en avoir aucune connoissance, de manière que, si ces deux planches ne sont pas passées en Angleterre avec la collection des desseins de B. Luti, dont M. Kent a fait l'acquisition, il faut les regarder comme perdues, et les épreuves en sont extrêmement rares, car à peine s'en est-il répandu quelques-unes; elles manquoient même audit sieur Ratta.

— Le frontispice de la suite des peintures de Raphaël dans les loges du Vatican, que Rossi a fait graver. Ce frontispice-là est gravé par Fr. Aquila sur un dessein de K. Maratte, qui est de ses belles choses. M. Crozat a ce dessein, qui est très-beau. K. Maratte s'est donné tous les soins possibles, non seulement pour conserver les peintures de Raphaël et de Carache qui sont à Rome, mais il n'a aussi rien négligé pour honorer leur mémoire, témoin les épitaphes qu'il leur a fait ériger dans l'église de la Rotonde, et, en cela, il est extrêmement louable. Cette action de sa vie lui fait encore plus d'honneur qu'à ceux à qui il en a voulu procurer.

— Le Triomphe de l'Ignorance et l'Académie du dessein gravées par Dorigny. Carle Maratte en fit les desseins dans l'unique intention de les faire graver. Il étoit alors sur le retour.

— Un empereur romain portant dans chaque main une épée, et paroissant conférer avec un député de la nation des Germains qui tient une espèce de patène. Cette pièce, qui est gravée à l'eau forte et qui vient d'après un des morceaux de

peinture à fresque dont Polidore de Caravage a enrichi la façade de la maison qui porte à Rome le nom de *Maschere d'oro*, est attribuée pour la gravure à Carle Maratte. On le tient pour constant dans Rome, et la Faustina, fille du peintre, le disoit même hautement.—Elle en assura M. Crozat.—La planche appartenoit à Carle Maratte.

— Je (me) trouve avoir deux cent vingt-cinq pièces de C. Maratte sans les doubles, c'est-à-dire les pièces avec et sans écritures, ce 28 novembre 1756, et je crois qu'il seroit difficile d'en rassembler un aussi grand nombre.

— La Sainte-Vierge tenant un livre dans lequel lit l'enfant Jésus. Cette pièce, gravée par Flipart, est d'après un tableau qui est attribué à Carle Maratte; mais j'ay sçu d'une personne, qui en connoissoit bien l'origine, qu'il n'étoit point de ce peintre, mais bien de Nicolas Berrettoni (1), son disciple, et il n'en est pas moins bien.

MARCELLIS (OTHO). *Otho Marceus : un chardon avec des insectes*, 73 liv. C'est ainsi que le nom du peintre est écrit sur le tableau. Il se nommoit cependant, à ce qu'il me semble, Marcellis. (Catalogue Tallard, nº 158.)

MARCHIS (ALESSIO DE), peintre de paysages et de ruines, né à Naples en 1684, est venu s'établir à Rome en 1701, et, ayant travaillé pendant près de deux années sous *Pietro Filippo Roos*, et ensuite d'après nature et d'après les ouvrages de Gaspre, il s'est rendu très-habile dans cette partie de son art. *Mss. de Pio.* M. Crozat avoit son portrait dessiné qui lui venoit du S. Pio. Voyez ce qui est dit de ce peintre dans les éclaircissements historiques à la suite d'une lettre à un ama-

---

(1) Cf. cet *Abecedario*, I, p. 122-3.

teur imprimée à Dresde en 1755, p. 235. Il mourut à Rome vers l'année 1730.

MARCO (ETIENNE), et son fils Michel, peintres de Valence en Espagne sur la fin du dernier siècle. Préface de D. Joseph Garcia.

MARCONI, de Trévise, étoit contemporain du vieux Palma et grand imitateur de la façon de peindre du Giorgion; et, si l'on en juge par quelques-uns de ses ouvrages, on le pourroit croire disciple de Jean Bellin. Il avoit un beau pinceau et s'attachoit surtout à mettre beaucoup de vérité dans les têtes. Ce qu'on peut lui reprocher est d'avoir usé de trop de sécheresse dans ses coutours et d'avoir suivi trop littéralement ce que la nature lui offroit dans ses modèles, qui souvent manquoient de noblesse. On voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises de Venise. L'auteur de la nouvelle description des peintures qui sont dans les lieux publics de cette ville en parle avec éloge, pages 208 et suivantes. Le Ridolfi a fait mention de ce peintre, tome I, page 216.

MARCY (GASPARD DE), l'aîné des deux frères, est mort en 1681 le 10 décembre âgé de cinquante ans. Son cadet, nommé Balthazar, le plus jeune des deux, avoit payé le tribut dès l'année 1674, le 16 mars, âgé de cinquante-quatre ans; ceci est extrait de la liste dressée par Reynez; mais cela ne peut être, il y a certainement erreur. Félibien fait mourir Balthazar en 1674, et son frère Gaspard en 1679. Il falloit dire en 1681, et alors, si Gaspard avoit cinquante-six ans, il devoit être né en 1625; en donnant un an de moins au cadet et le faisant naître en 1626, il ne pouvoit avoir que quarante-huit ans lors de sa mort, et je pense qu'on s'en doit tenir à ce calcul. Les deux frères, tous deux extrêmement habilles et

tous deux maniant également bien le marbre, étoient fort unis. Ils travailloient de concert sur le même ouvrage. Rien n'est comparable au beau grouppe des Chevaux du Soleil, qu'ils ont exécuté pour la grotte de Versailles. Peut-être qu'au lieu de cinquante-quatre ans, âge qu'on donne à de Marcy le jeune au jour de sa mort, il n'en avoit que quarante-quatre, et que c'est une erreur de chiffres. Dans ce cas, il seroit né en 1630 et auroit eu cinq ans de moins que son frère aîné, ce qui ne choque point la vraisemblance (1).

MARELLI (*Brulliot*, Ire partie, n° 74). Cette marque est celle d'André Marelli, graveur italien, qui a gravé plusieurs pièces au burin, auxquelles il a souvent mis son nom tout au long. C'est un graveur médiocre et qui a de la manière de Georges Mantouan, dont il pourroit estre le disciple. Celles de ses pièces, où j'ay remarqué la marque susdite, sont les planches d'un livre d'écriture de Gio. Francesco Cresci, Milanois, dont les bordures d'ornemens sont dudit André Marelli.

MARIESCHI (JACQUES), né à Venise en 1711, ayant embrassé la peinture par choix et s'étant mis sous la discipline de Gasparo Diziani, s'y est rendu capable d'enrichir les églises de Venise, où il vit, de plusieurs de ses tableaux. Il y a eu à Venise un autre Marieschi, peintre d'architecture et de veuës; celui-ci se nommoit Michel, et, ce qui est assez singulier, il étoit pareillement né en 1711. V. Longhi, *Vite de Pittori Venez.*

MARIESCHI (MICHEL). Il a eu un disciple qui, comme son

---

(1) Voir, sur les Marsy, la notice de Guillet de Saint-Georges dans les *Mémoires inédits des Académiciens*, I, 307-11.

maître, peint des veuës de Venise et des paysages ornés d'architectures qui ne sont pas mal touchés. Il se fit nommer *il secondo Marieschi*, et il en a épousé la veuve. Ce disciple est mort lui-même en 1758 le 13 janvier. Son véritable nom étoit François Albotto. Il n'étoit âgé que de trente-cinq ans.

MARIETTE. Le père et l'ayeul du graveur dont on a rassemblé icy les ouvrages ont fait dans leur temps un commerce fort considérable d'estampes; le premier surtout en avoit rassemblé un très-grand nombre de tous les maîtres et de tous les pays, et avec beaucoup de choix, car il étoit en réputation de s'y connoître parfaitement. Il n'est donc pas surprenant que son fils, né au milieu de tant de belles choses, ait acquis de si bonne heure du goût et une forte inclination pour le dessein : en faisant ses études, il regardoit déjà avec plaisir des estampes; il s'appliquoit à les connoître, il se hasardoit même à dessiner, et, lorsqu'il eut achevé son cours d'études, il ne pensa plus qu'à se perfectionner dans ce qui n'avoit été jusques alors que l'objet de ses amusements. Il se mit sous la conduite de Jean-Baptiste Corneille, son beau-frère, peintre de l'Académie, dans la veuë d'embrasser la peinture, et il y resta assez longtemps sur ce pied, presque toujours occupé à dessiner, jusques à ce que Charles Le Brun, ayant veu quelques-uns de ses ouvrages de graveure dont il parut satisfait, luy conseilla de se donner tout entier à cette dernière profession. Il étoit résolu de suivre ses avis, et il avoit fait choix de tableaux de réputation, dont il en a gravé quelques-uns, où il a cherché à imiter la manière de Gerard Audran, qu'il regardoit comme le meilleur modèle que l'on pût suivre; mais, comme il avoit du génie et une assez grande facilité de dessiner, il fut presque toujours interrompu par de petits ouvrages qu'on luy venoit proposer de graver de son invention, et qui emportoient une bonne par-

tie de son tems. Les soins, que demande le négoce des estampes et des livres qu'il avoit embrassé, achevèrent de luy prendre le reste; sans cela, il auroit pu espérer d'acquérir quelque réputation dans son art, car il avoit des principes de dessein, une assez grande facilité de graver à l'eau forte qu'il avoit acquise dans la pratique du crayon, car il avoit beaucoup dessiné, un goût formé sur les bonnes choses, et, pardessus tout, une extrême ardeur pour le travail. Que s'il étoit permis à un fils de parler avantageusement de son père, sans pouvoir être soupçonné de trop de complaisance, l'on ne craindroit point d'assurer qu'il y a eu peu de personnes qui ayent possédé une connoissance plus parfaitte des estampes, et qui, ayant mieux sceu discerner les différentes manières des maîtres et en faire une judicieuse application, comme il ne s'en trouvera gueres qui ayent eu l'avantage de servir d'aussy grands princes et avec avec autant de distinction (1).

MARINARI. Voyez sa vie très-détaillée, tome III du *Recueil des portraits des peintres de la gallerie de Florence*, p. 201.

MARINETTI (ANTOINE), surnommé il Chiozzotto du nom de sa patrie, car il naquit à Chioggia, ville située dans les lagunes de Venise. On le compte au nombre des meilleurs élèves de Piazzetta et celui qui a le mieux conservé de sa manière de peindre. V. Longhi, *Vite de pitt. Venez.*

---

(1) A la suite de cette note pieuse et aussi modeste que touchante, nous n'avons ici rien à ajouter. C'est dans l'étude que nous consacrerons à Mariette lui même, que nous aurons à parler de sa famille et que nous le ferons plus longuement que dans une note.

MARINUS. Les anges adorant la Sainte-Vierge choisie pour estre la mère du Verbe incarné, et d'autres lui mettant une couronne de gloire sur la teste; gravé d'après Erasme Quillinus par M. Christophori. Cette pièce est si fort dans la manière de Marinus que je ne doutte presque pas qu'elle ne soit de luy. Cependant, il y a au bas : *M. Christophori.* Cela voudroit-il dire : *Marinus, fils de Christophe*, ou bien Marin Christophe; ou seroit-ce donc un autre graveur, mais j'ay bien de la peine à le croire.

— S. Michel introduisant l'étude de la théologie auprès de la Sainte-Vierge, qui est environnée des saints de l'ordre de Prémontré; gravé par M. Christophori. — Quoyque mal, on y reconnoît pourtant bien la manière de Marinus; il y a cy-dessus une autre estampe où se trouve aussy le mesme nom. Voyez ce que j'ay dit à cette occasion.

MARIOTTI (JEAN-BAPTISTE), Vénitien, est disciple de Balestra et lui fait honneur, car il invente facilement et ne néglige point le dessein. L'auteur de la *Description des tableaux de Venise*, publiée en 1733, en parle comme d'un homme vivant et qui se distinguoit dans sa profession.

MARLIÉ (RENÉE-ÉLISABETH). Voir p. 192.

MAROT. Il se nommoit Jean. L'architecture faisoit sa principale profession, ou au moins l'auroit dû faire; mais il employa la plus grande partie de sa vie à graver différens morceaux d'architecture, ce qu'il faisoit avec soin et propreté, mais sans beaucoup de goût. Il ne sçavoit guères tirer que des lignes; aussi, lorsqu'il y avoit quelques figures à mettre dans ses planches, il étoit obligé ou de les faire mal ou d'avoir recours à d'autres mains plus habiles. Cela lui est arrivé souvent avec La Bella et avec Le Pautre. Il ne réussissoit pas

mieux dans l'ornement. Il est mort à Paris; il a vécu dans le dix-septième siècle.

— Il n'est pas moins nécessaire d'avoir étudié les règles de l'architecture pour la pouvoir graver avec goût et avec correction, qu'il est important à un graveur de figures de sçavoir les règles du dessein et d'avoir au moins quelque connoissance de toutes les autres parties de la peinture, s'il veut entrer dans le véritable caractère des différentes choses qu'elle représente. Comme l'on n'exprime bien que ce que l'on connoît, il n'appartient de même qu'aux gens de l'art de profiler avec élégance, de former avec précision chaque membre, chaque partie d'une ordonnance, et d'en conserver les proportions dans leur pureté; et, par cette raison, les morceaux d'architecture qui sont gravés par des architectes, sont tout d'un autre mérite, que ce qui est exécuté par d'autres graveurs dans ce même genre. Il n'en faut point d'autres preuves que ce qui a été gravé par Marot. Si l'on y trouve une grande propreté dans l'exécution de la graveure, une égalité de tailles qui produit une couleur des plus douces et des plus harmonieuses, l'on y rencontre en même temps une fidélité et une correction dans les contours qu'il luy auroit été difficile de donner s'il n'eût été luy-même excellent architecte, ainsy qu'on en peut juger par les édifices qui ont été exécutés sur ses desseins. Il en a gravé quelques-uns. Le reste de ce qn'il a gravé est une preuve de la justesse de son goût. C'est un recueil assez suivy et fort détaillé de tout ce qui s'est fait de considérable de son tems en architecture, et, comme il vivoit dans un siècle où cette science, après s'être rétablie en France, y étoit cultivée avec un grand succès, ce recueil devient tout à fait intéressant.

MAROT (DANIEL). Je le crois fils de Jean Marot, qui a gravé un si grand nombre de desseins d'architecture. La religion

prétendue (réformée) qu'il professoit le fit sortir du royaume et prendre un établissement en Hollande, où il trouva dans la personne de Guillaume III, roi d'Angleterre, un protecteur qui l'employa et le déclara son premier architecte. Il a gravé comme son père, mais d'un meilleur goût. Sa mort a dû arriver à La Haye au commencement de ce dix-huitième siècle.

MAROT (FRANÇOIS), né à Paris en 1667, y est mort en 1719 âgé de cinquante-deux ans. Il étoit neveu de la Fosse, et, à force de vouloir se rendre un fidèle imitateur de la manière de peindre de cet habile homme, il est demeuré dans la classe des peintres de second ordre (1).

MAROULLE (ANTOINE-JEAN DE), fils de Vincent de Marullo, duc de Jean-Paul, et de Véronique Basile, nacquit à Messine le 24 juin 1674. Sa famille, l'une des plus considérables et des plus anciennes de Messine, possédoit en Sicile plusieurs terres et châteaux, et celle, entr'autres, de Jean-Paul, qui fut érigée en duché en 1649 par le roi d'Espagne Philippe IV, en faveur des services que dom Placide Marullo, père de Vincent, lui avoit rendus lors des troubles de Naples. Dom Vincent étoit un des six sénateurs de Messine en 1674, lorsque les Messinois, mécontents de leur vice-roi, le marquis de Bayonne, implorèrent la protection de la France. Dom Vincent

(1) Le musée de Tours possède de cet artiste un bien agréable tableau, fin de dessin et de tons bleuissants. Il représente les fruits de la paix de Riswick, sous l'allégorie d'Apollon ramenant du ciel la Paix, accompagnée de l'Abondance, pour favoriser les sciences et les arts. C'est le morceau de réception de l'artiste; mais rien ne ressemble moins à un Lafosse. Avec ses exactes perspectives d'architecture, avec la précision élégante des figures, c'est plutôt un mélange de Jean Lemaire et de Champaigne, mais plus enjoués et tournant à un précieux qui reste encore noble.

vint en France l'année suivante, 1675, en qualité d'ambassadeur de Messine, pour remercier le roi des secours qu'il lui avoit envoyés, et fut honoré par S. M. de son portrait enrichi de diamans. Cet état de prospérité ne fut pas de longue durée; le maréchal de la Feuillade, qui étoit venu avec des troupes à Messine sur la fin de 1677, se retira en mars 1678, et le duc de Jean-Paul, n'osant plus demeurer dans le pays, se vit obligé d'abandonner ses biens et sa patrie, et de chercher avec sa famille une retraite en France. Des trois garçons qu'il amenoit, Jean-Antoine étoit le plus jeune; il avoit à peine quatre ans. On songea dans la suite à lui donner un état, et l'on n'en trouva point qui lui convînt mieux que celui de l'Eglise. Il l'embrassa avec tous les talens qu'il est besoin d'avoir pour s'acquérir de la considération et de l'estime, un esprit net et pénétrant, une mémoire heureuse, beaucoup de goût, et, par-dessus tout cela, une modestie, une modération et une prudence presque sans exemple. Il s'étoit fait un nombre d'amis distingués, et il en auroit pu avoir encore davantage, s'il eût été d'humeur à se produire; mais il se suffisoit à lui seul; il ne se répandoit pas volontiers au delà du cercle dans lequel il s'étoit renfermé. Le dessein, qu'il aimoit, étoit entré dans le plan de son éducation; il le pratiquoit et s'en amusoit dès le temps qu'il demeuroit encore à Marseille; mais, lorsqu'il fut venu à Paris, qu'il eut fait connoissance avec les plus habiles artistes, et qu'il eut vu dans les principaux cabinets les productions des peintres les plus distingués, ses yeux s'ouvrirent tout à fait, et je puis dire, sans exagérer, qu'il devint le connoisseur le plus judicieux et le plus éclairé de son siècle. Avec plus de hardiesse, il auroit pu lui-même pratiquer l'art avec distinction. Il dessinoit, il peignoit à détrempe, il gravoit, et tout cela, il le faisoit bien, si bien que j'ai quelques copies, qu'il a fait d'après des desseins du Parmesan et d'autres maîtres, qui ne

perdent point à être mises à côté des originaux (1). Mais il a peu travaillé; une santé des plus foibles y mettoit un obstacle, qu'augmentoient encore la difficulté qu'il avoit à se mettre au travail, et la longueur de son opération. Sur la fin de sa vie, il avoit entrepris, à la sollicitation du duc d'Orléans, régent, une traduction française de Vasari, accompagnée de notes qui auroient corrigé les fautes dans lesquelles est tombé cet auteur italien et auroient suppléé à ses omissions. C'est une vraye perte pour la littérature qu'il n'ait pas achevé un ouvrage qu'il étoit si capable de perfectionner. Il n'a touché qu'aux seules vies de Léonard de Vinci (2) du Georgion et du Corrège. L'abbé Fraguier, son ami, l'avoit déterminé à se charger de ce travail, et M. Crozat promettoit de l'aider de tous les livres traitant de la peinture qu'il avoit rassemblés. Il étoit ami de tous ceux qui aimoient les arts, et je dois le regretter plus que personne, puisque j'ose dire que peu de gens ont eu plus de part à son amitié ni ne lui doivent autant que moi, à qui il n'a jamais refusé de faire part de ses connoissances. Celui pourtant avec qui il vivoit le plus familièrement étoit M. Crozat, si connu par son beau cabinet. Il y a dans un des *Mercures* (3), qui a paru peu de temps après sa mort, son éloge fait par M. Charles Coypel, son ami. Il mourut à Paris le. . décembre 1726, je crois le 21.

MARTIN (JEAN-BAPTISTE), né à Paris en 1659, fut mis jeune par Pierre Martin, son père, entrepreneur de bâtimens, chez

---

(1) On en a vu, dans le musée des dessins, un cadre qui offrait un dessin à la plume de Ludovico Caracci, et au-dessous, la copie par l'abbé de Maroulle ; mais l'un et l'autre avaient presque complètement disparus sous l'action de la lumière.

(2) Cf. un passage de la lettre sur Léonard, dans ce volume, p. 145-6.

(3) Volume d'avril, 1727, p. 686-9.

Laurent de La Hyre, pour y apprendre les premiers élémens du dessein. Comme il aimoit le dessein, il y fit en peu de temps des progrès; il devint ingénieur, et M. de Vauban, jugeant de ses talens par la facilité et la précision avec laquelle il levoit les plans et dessinoit les veuës des places, devint son protecteur auprès du roy, à qui il insinua qu'il falloit le placer auprès de M. Vandermeulen, et qu'il y avoit toute apparence qu'il lui succéderoit dans le talent de peindre les conquestes du roy. M. de Vauban réussit dans ses idées; Martin fut mis, par ordre du roy, chez Vandermeulen; il devint celuy de ses élèves sur lequel ce peintre se reportoit plus sûrement, de sorte que, Vandermeulen étant mort, S. M. le jugea digne de remplir sa place dans l'hôtel des Gobelins. Il fit plusieurs campagnes sous Monseigneur le Dauphin, en 1688 et 1689, sous le roy, au siége de Mons en 1691, au siége de Namur en 1692, etc. En 1710, il peignit pour le duc de Lorraine l'histoire de Charles V, son père, en dix-huit ou vingt tableaux, qui sont placés dans une galerie du château de Lunéville et qui ont été depuis exécutés en tapisseries en 1717 (1). Il a fait beaucoup d'autres ouvrages dont il y en a nombre dans les maisons royales; mais comme, dans tout ce qu'il a fait, on ne trouve qu'une imitation servile de la manière de Vandermeulen, on ne peut le ranger parmi les peintres de la première classe où il n'est permis d'arriver qu'à la faveur d'un beau génie, et c'est ce qui fait que le sieur Martin, faute d'élévation, tomba si fort dans sa vieillesse qu'on ne le re-

---

(1) Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*, col. 535, dit que Claude Jacquart fit ces peintures avec Martin, de Paris. Lionnois, *Hist. de Nancy*, III, 16, qui ne parle pas de Martin, dit ces tapisseries faites à la façon des Gobelins, dans la manufacture de Nancy, et ajoute qu'elles furent transportées à Vienne lors de la cession de la Lorraine à la France.

connoist plus dans ses derniers ouvrages. Il mourut le 8 octobre 1735 dans les Gobelins, où il étoit logé, avec le titre de peintre des conquestes du roy (1). Il a laissé un fils qui tâche d'imiter la manière de son père, et un neveu qui travaille aussi dans la même manière; mais l'un et l'autre sont fort inférieurs au peintre dont ils sont les élèves.

MARTINEZ (GIUSEPPE). Didaque, évêque d'Osma, et trois abbés de l'ordre de Cîteaux, fondateurs de l'inquisition. Cette pièce, qui est d'une rareté extraordinaire, a beaucoup de la manière de Joseph de Ribera, et c'est sans doute pour cette raison que les curieux la rangent ordinairement avec le reste de ses ouvrages. Cependant, il est constant qu'elle n'est pas de lui, mais de Joseph Martinez, peintre espagnol. — Le nom du peintre y est même; c'est *Joseph Martinez* (les trois premières lettres en monogramme) *inven.* — Je m'étonne que mon père ait écrit que cette pièce estoit de l'Espagnolet, et que son nom y estoit même écrit de sa propre main; c'est tout le contraire, et, si je m'en souviens bien, j'ay veu une autre estampe du mesme maistre sur les proportions du corps humain; elle est imprimée en rouge. — Il est fait mention de Martinez dans les *Vies des peintres espagnols* de Palomino, p. 404. Il apprend que ce peintre étoit de Sarragosse et qu'il y mourut en 1682, âgé de soixante-dix ans. — Cela ne peut estre et ne s'accorde point avec le temps que travailloit L. Ciamberlan, qui a gravé la pièce que j'ai et qui porte le nom de J. Martinez. — Je connois une estampe où est représenté un jeune homme démoniaque guéri par des religieux de la Merci, laquelle est de ce même Joseph Martinez et gravé par

---

(1) Le Louvre vient d'acquérir un très-précieux tableau de Martin représentant une Visite de Louis XIV aux Invalides.

Luc Ciamberlan, et j'ai deux fort beaux desseins pour la même suite que cette estampe. Qui sçait si le nom que l'Espagnolet portoit, lorsqu'il vint en Italie, n'étoit pas celui de Joseph Martinez, qu'il changea depuis en celui de Ribera, qu'il trouva plus noble, et qui lui donnoit la facilité de se trouver de meilleure maison; car la vanité fut sa passion dominante. J'en ai des preuves dans un écrit de sa main.

— Joseph Martinez, peintre espagnol de qui je connois quelques estampes, entr'autres une gravée à l'eau forte par lui-même et une autre qu'a gravée Luc Ciamberlan d'après un de ses desseins, qui a été fait, ainsi que deux autres desseins du même auteur, que j'ai dans ma collection (1) et qui, s'ils ont été gravés, l'ont été pour une vie d'un saint de l'ordre de la Mercy, vivoit au commencement du dernier siècle et travailloit en Italie, lorsqu'il faisoit ces différents ouvrages, qui annoncent un grand homme. C'étoit précisément dans ce temps-là que Joseph Ribera, dit l'Espagnolet, commençoit à paroître, et mon père, qui avoit vû l'estampe qu'a gravée Joseph Martinez, ne faisoit point difficulté de l'attribuer à l'Espagnolet. Il se peut faire que, lorsque ce dernier vint en Italie, il se fit appeler du nom de Joseph Martinez, et que depuis, ce nom lui paroissant trop commun, il en prit un autre qui lui parut avoir plus de noblesse; *de Ribera* lui aura semblé mieux sonner que *Martinez*. L'on sçait que l'Espagnolet étoit un homme pétri d'orgueil, et qui vouloit à quelque prix que ce fût descendre d'une famille distinguée. J'en ai des preuves dans un mémoire écrit de sa main qu'il donna au sieur Langlois, dit Ciartres, lorsque celui-ci le vit à Naples. Ce

---

(1) Catalogue de sa vente (n° 494) : Deux sujets de la vie de saint Bernard à la sanguine. Vendus 13 liv. 19 s. avec les n°s 492, 493 et 495.

mémoire avoit pour objet de s'informer si dans le diocèse d'Ausch il ne se trouvoit pas alors des personnes du nom de la Rivière, que l'Espagnolet auroit voulu associer à sa famille pour en tirer plus d'éclat. Le Palomino fait pourtant mention d'un peintre espagnol du nom de Joseph Martinez, qui étoit de Sarragosse et qui avoit fait ses premières études en Italie. Le Velasquez prisoit ses ouvrages. Sa mort, suivant Palomino, arriva en 1682; il étoit âgé de soixante-dix ans. Luc Ciamberlan a dû graver, vers l'année 1620, l'estampe citée ci-dessus et qui porte le nom de *Joseph Martinez*. Dans cette année, l'Espagnolet comptoit vingt-cinq ans, et, par conséquent, il a pu faire le dessein d'après lequel la planche a été gravée, ce qui ne pouvoit avoir lieu par rapport au Joseph Martinez du Palomino qui, en 1620, n'étoit âgé que de huit ans.

MARTINEZ (JEAN-CHRISOSTOME), Espagnol, peintre et habile anatomiste qui vint à Paris à la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci, a dessiné et gravé avec assez de précision sur une grande planche (1), quelques figures anatomiques qu'il a expliquées selon une méthode nouvelle, et dont les proportions sont pareillement établies sur un système qui lui est particulier. Il avoit étudié, et c'est lui qui le dit, pendant plus de vingt années le dessein, l'anatomie et la gravure, ce qui le fit hazarder à donner au public cet essai d'un ouvrage qui devoit être beaucoup plus étendu et qui en est demeuré là. Je crois avoir quelques portraits gravés par ce peintre dans le tems qu'il demeuroit à Bordeaux.

MARTINI (INNOCENZIO), de Parme, sur les desseins duquel

---

(1) En deux planches, passées de l'ancienne Académie à la calcographie du Louvre (nos 3766 et 3767 du nouveau livret).

Mathieu Greuter a gravé quelques planches. C'étoit un artiste assez médiocre, à en juger par ces estampes.

MARUCELLI (VALERIO). Il a fait un tableau dont on voit l'estampe dans la Description des Festes donnés à Florence en 1588 à l'occasion de l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine dans cette ville. Je le crois disciple de Battista Naldini.

MASACCIO. Baldinucci a fort bien prouvé que ce peintre étoit né en 1402 et qu'il étoit mort en 1443 âgé de quarante et un ans. Le peu de soin que ce peintre célèbre prenoit de sa personne, son indifférence pour les richesses, les prix médiocres qu'il mettoit à ses ouvrages, lui firent donner par ses compatriotes le nom de Masaccio, qui est un diminutif de mépris du mot Thomas, qui étoit son véritable nom, et, comme il n'étoit occupé que de bien faire et d'obliger tous ceux qui s'adressoient à lui, loin de s'en formaliser, il souffrit qu'on l'appela ainsi, montrant en cela une modération non commune. Non-seulement le Vasari s'est mépris sur les années de la naissance et de la mort de Masaccio; mais il a encore donné pour son portrait une tête qui n'est certainement point la sienne. On vient de mettre au jour à Florence une suite de quelques têtes tirées des peintures qui étoient dans la chapelle des Brancacci chez les Carmes, et l'on y a joint à la tête un portrait qui porte tout le caractère d'une véritable ressemblance, et qu'on ne doute point être celui de Masaccio fait par lui-même (1). C'est tout ce qui restera de ces belles peintures qui ont péri en 1770 lors de l'incendie qui, dans

(1) Cf. sur cette question le commentaire de la vie de Masaccio dans le nouveau Vasari de Florence, tome III.

cette année, a consumé l'église qui les renfermoit. J'en ai les compositions, que j'ai fait dessiner autrefois par le Paccini (1).

MASCAGNI (FRA ARSENIO), né à Florence en 1579, plus connu sous le nom de frère Arsène, qui fut celui qu'il prit lorsqu'il entra en religion, que sous celui de Donat Mascagni, qu'il portoit étant laïc, apprit le dessein et la peinture auprès de Jacques Ligozzi qui, avec des talens assez minces, avoit acquis la réputation d'un très-excellent artiste à Florence. Le disciple fut cependant fort inférieur encore à son maître. Il se fit religieux servite en 1615; mais, n'ayant pu résister aux austérités qui se pratiquoient dans l'hermitage du Monte Senario, il obtint du pape la permission de vivre dans le monastère des Serviteurs dit de l'Annonciade, à Florence. Ce monastère renferme plusieurs de ses peintures. Il y a, dans le cloître où a peint le Poccetti, quelques lunettes que la mort de ce grand peintre, survenue en 1612, ne lui permit pas d'exécuter; et, plus elles sont foibles de composition et de couleur, plus elles font regretter celles qu'elles ont dû remplacer. Frère Arsène, ayant été appelé à Rome, quitta bientost cette ville pour se rendre près du prince archevêque de Salsbourg, qui l'employa dans plusieurs ouvrages. Il en revint dans le dessein d'y retourner; mais la peste de 1630 l'obligea de rester à Florence, et il y mourut le 10 may 1636, dans la paix qu'éprouve une âme pure et qui a rempli ses devoirs. Il y a, dans le livre des miracles de l'image de l'Annonciade, plusieurs planches gravées sur ses desseins qui donnent une idée de sa façon de composer. V. Baldinucci, dec. 2, p. I del sec. 5, page 79.

(1) N° 497 du catalogue de la vente de Mariette; vendu 24 livres.

MASSÉ (JEAN-BAPTISTE) est fils d'un riche négociant joailler, qui le vit avec beaucoup de peine se destiner à la peinture. Il y consentit pourtant, et le jeune Massé entra chez M. Jouvenet pour y apprendre à dessiner. Il n'étoit point où il devoit être. Né pour faire de petits ouvrages terminés et soignés, il lui falloit un autre maître. On parla de Châtillon, et le père du jeune homme y donna d'autant plus volontiers les mains qu'on lui dit que Châtillon peignoit en émail, et qu'il avoit une bonne idée d'une profession qui avoit fait faire fortune à Petitot; car c'étoit là ce qui faisoit toute l'inquiétude du bon négociant. Massé le fils fut donc mis chez de Châtillon, qui le prit en affection et qui le fit dessiner en lui recommandant surtout le fini et la propreté. Il voulut aussi qu'il grava, parce qu'il avoit gravé lui-même. et qu'il jugeoit cet exercice nécessaire pour le genre de peinture auquel il destinoit son élève, qui étoit l'émail. Il supposoit que la gravure, qui demande de la patience et du tems, et pour laquelle il est besoin d'une main sûre, rendroit moins rebutantes à son disciple les difficultés qui accompagnent le travail de l'émail. Massé aida Châtillon dans quelques-unes des planches que cet artiste gravoit pour l'Académie des sciences dont il étoit le dessinateur. Il grava une planche pour servir de frontispice aux mémoires de cette académie. Tout de suite il grava (en 1708) une des planches de la galerie du Luxembourg, celle où est représentée la reyne sous la figure de Minerve, qui fait regretter que Massé en fut demeuré à ce premier essai et qu'il n'ait pas gravé d'autres pièces (1). Mais il ne pensoit qu'à devenir peintre. Il se donna donc entièrement à

---

(1) La planche est à la calcographie du Louvre, nº 3951, comme aussi (nº 1730) celle du portrait d'Antoine Coypel.— M. Robert Dumesnil a catalogué l'œuvre gravé de Massé, dans le tome VI de son *Peintre-graveur français*, pages 346-9.

l'émail, et s'y seroit certainement distingué, si les talens qu'il avoit pour la miniature et des occasions de s'y exercer avec autant de distinction que de profit, ne l'avoient pas engagé de renoncer à l'autre espèce de peinture pour ne s'occuper que de celle-ci. La réputation qu'il y acquit en peu tems lui procura des ouvrages considérables. Il n'y eut personne qui ne voulût avoir quelque morceau de sa main. Il peignit les portraits d'une infinité de personnes de distinction, et en particulier celui du roi, ce qui le fit admettre dans l'Académie royale de peinture en 1717. Quelques années s'écoulèrent, et il conçut le dessein, en 1723, de faire graver les peintures de Le Brun dans le plafond de la galerie de Versailles. Il y étoit encouragé par le duc de Mortemart, qui s'étoit fait curieux, et qui, parent du duc d'Antin, lui procura toutes les facilités nécessaires pour l'exécution de ce grand ouvrage. On lui permit de faire dresser des échaffaux dans la galerie, et Massé ne plaignit ni soins ni dépenses pour faire un bel ouvrage. Il assistoit les dessinateurs, les dirigeoit, dessinoit lui-même, les traitoit comme auroit pu faire un roi, et presque toujours se voyoit mal récompensé de ses attentions. Les desseins terminés, il fit choix des meilleurs graveurs, qui lui firent éprouver de nouveaux dégoûts, et qui, le plus souvent, étoient eux-mêmes rebutés par les travaux sans fin que leur préparoient les peintres à qui Massé se confioit du soin de conduire l'ouvrage et de donner aux planches une certaine intelligence. Le Moyne surtout, peu fait pour cela, leur faisoit défaire aujourd'hui ce qu'il leur avoit fait faire la veille. Rien ne finissoit, et l'ouvrage est resté ainsi sur le chantier pendant plus de vingt-cinq années. Enfin Massé, épuisé d'argent et de travail, et ayant tout abandonné pour ne se livrer qu'à cette seule occupation, est enfin arrivé au port, sans qu'il ait trop paru que le public se soit fort empressé à le dédomager de tout l'argent que lui et ses associés avoient em-

ployé à cette grande entreprise. La raison en est toute simple, c'est que le livre est d'un grand prix et qu'il n'est pas des plus intéressans. La seule grâce qu'ait obtenu Massé, et elle est grande, c'est l'achat que le roi a fait de ses desseins (1); il en a payé 10,000 liv., et l'acquisition que le même prince a fait d'un nombre d'exemplaires du livre. M. de Marigni lui a fait avoir aussi, en 1760, après la mort de Portail (2), la place de garde des tableaux du roi, emploi qui lui auroit été sans doute à charge, s'il eut fallu qu'il se fût réduit à faire son habitation de Versailles ainsi que l'emploi l'exige. Mais on lui a donné pour adjoint Jeaurat, peintre de l'Académie, qui, à titre de survivancier, fait à Versailles ce que Massé auroit été obligé d'y faire. En 1740, il a passé au grade de conseiller dans l'Académie. On ne disputera jamais à Massé d'avoir eu un pinceau soigné, ni même de n'avoir pas été assez correct dans son dessein. Mais tout ce qu'il a fait est froid et manque de verve. On ne trouve point dans ses teintes ni dans sa touche cette fraîcheur et cette facilité qui brillent dans les ouvrages de la Rosalba, quoyque de son propre aveu il ait pris cette habile fille pour son modèle. Son travail est peiné; c'est celui d'un homme qui ne connoît point assez la grande manière, qui ne la sent point, et qui, n'osant prendre un plus haut vol, se renferme dans le cercle étroit de la propreté. Et c'est bien là à quoi il faut s'attacher quand on veut plaire à la multitude et surtout aux gens du monde.—Il est né

---

(1) Ils sont encore au Louvre; ils ont été exposés dans le musée des dessins jusqu'au moment de son nouvel arrangement, et forment les numéros 1140-1184 du livret imprimé en 1841.

(2) Voir sur Portail, ce qu'en a écrit l'un de nous dans l'*Artiste*, 1853, XI, p. 68-71, et dans ses *Portraits inédits d'artistes français*, et aussi la notice postérieure insérée par M. Dugast Matifeux dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, et tirée à part sans titre; in-8° de douze pages.

à Paris le 29 décembre 1687 ; en pareil jour de l'année 1764, il est entré dans sa soixante-dix-huitième année.—Il est mort à Paris le 26 septembre 1767, fort regretté de tous ses amis, et personne ne le mérite davantage, car jamais il n'y eut homme de mœurs plus douces et de meilleure société. Il fut occupé de ses amis jusqu'au dernier soupir, et il n'est aucun de ceux avec lesquels il a vécu à qui il n'ait fait quelque legs (1).

MASSEI (GIROLAMO) vivoit encore à Rome en 1614. J'ai son portrait dessiné dans cette année par le Padouan (2). Baglione qui, dans la vie qu'il nous a donné de cet artiste, le fait mourir dans sa patrie âgé d'environ quatre-vingts ans, le place avant Aug. Carache mort en 1602. Comment accorder cela ?

MASSON (ANTOINE). Ce graveur excelloit dans les portraits. Les plus beaux sont ceux qu'il a exécutés d'après Mignard ou d'après d'autres bons peintres. Il en a aussy beaucoup gravé d'après luy-mesme; car il peignoit en pastel et avoit le talent de faire bien ressembler (3).

—Moyse ordonnant au peuple de regarder le serpent d'airain. Grande pièce de deux planches assemblées d'après Charles Le Brun. Antoine Masson avoit commencé à les graver sur la fin de sa vie ; mais, ne les ayant pu achever, elles furent terminées après sa mort par J. Langlois. Le travail de l'un et de l'autre se reconnoît aisément (R - D, nº 2).

---

(1) Massé était protestant, et l'abbé de Fontenay, dans son *Dictionnaire des Artistes*, nous a conservé une anecdote à ce sujet.

(2) Voir l'article *Lioni*, p. 205.

(3) M. Robert Dumesnil a catalogué son œuvre dans son *Peintre-graveur français*, tome II, p. 98-139. Nous en indiquons les numéros entre parenthèses.

— Gaspard Charrier, lieutenant au présidial de Lyon, d'après Thomas Blanchet. De tous les portraits qu'a gravés Masson il n'y en a aucun où il y ait tant de vie que dans celuy-cy, et il n'est guère possible d'en donner davantage (R-D, nº 16).

— Pierre du Puis de Montfort, peintre de fleurs et de fruicts, de l'Académie royale de peinture, en buste, dans une forme ovale. Gravé en 1663 d'après N. Mignard. Ce portrait est la première planche qui ait été gravée par Ant. Masson. Il est surprenant que son premier ouvrage de graveure soit peut-être le plus beau qu'il ait fait (R-D, 25). — Je doutte fort que ce soit la première planche qu'il ait gravée; c'est peut-être la première planche de portrait; car il paroît impossible que de la graveure qu'il faisoit sur des platines d'armes à feu, il ait pu faire tout d'un coup un si bel ouvrage (1). — Il avoit été conduit dans son travail par Mignard, qui l'avoit retiré de l'armurerie pour le mettre dans la graveure. Du Puis estoit un amy commun de Mignard et de Masson, et je crois mesme à peu près du mesme pays que Masson (2).

— Henry de Lorraine, comte d'Harcourt, grand écuyer de

(1) Cette seconde note est d'une autre main que celle de Mariette.

(2) Pierre Dupuis étoit de Montfort-l'Amaury. Il mourut le 18 février 1682, âgé de soixante-quatorze ans; il avoit été reçu à l'Académie le 30 juin 1663, année où fut gravé son portrait, et le dessin original d'Antoine Masson en est conservé au musée du Louvre. — Si le père Dupuis, cordelier, dont il est question à la page 31 de la notice de Papillon sur Chauveau, publiée en 1854 dans le *Recueil de réimpressions d'opuscules rares et curieux relatifs à l'histoire des arts en France*, imprimé par MM. Arnauldet et Chéron avec l'un de nous, est son fils, comme il est à croire, puisque le fils du peintre de fleurs a gravé son portrait en manière noire en le signant : *P. François Dupuis, minorita*, il en résulterait que les dernières années de Pierre auraient été livrées aux attaques de la misère.

France, en demie figure, d'après Nic. Mignard. Ce portrait passe avec justice pour un chef-d'œuvre de l'art. Les étoffes, la broderie, les cheveux, la dentelle et surtout les plumes qui sont sur le casque sont traités avec tant de vérité, tant d'intelligence, qu'il semble avoir devant les yeux la nature mesme. Rien n'y est négligé, et plus on considère le travail avec attention, plus il paroist merveilleux, et l'on ne peut s'empêcher de le regarder comme une des productions les plus parfaites qu'on puisse attendre du burin (R-D, nº 34).

— Marie de Lorraine, duchesse de Guise, princesse de Joinville. Gravé par Masson d'après Pierre Mignard. La devise qui est au bas du portrait fait allusion à ce que Mlle de Guise étoit la seule qui restoit de son illustre maison. Elle est du dessein et de la graveure à l'eau forte de Jean Mariette (R-D, nº 32).

— Des génies arrachant d'entre les mains du Temps les planches de l'illustre Antoine Masson, que ce graveur consacre ensuite à l'immortalité. Pièce emblématique gravée au burin par N. Habert. — L'on croit que ces planches sont gravées par Masson, qu'il a aussy travaillé à son portrait, qui est icy fort ressemblant, et qu'il a encore gravé en quelques autres endroits. Elle est dédiée à Masson par N. Habert, qui avoit épousé une de ses parentes.

— François Rouxel de Medavy, archevêque de Rouen. Il n'y a que la teste qui soit de Masson. Ce n'est pas le seul portrait où il se soit fait aider; il y en a encore plusieurs où il a fait graver les habillemens et où il n'a fait que les chairs (R-D, nº 51).

MASSUCCI (AGOSTINO), peintre romain, né en 1692, aprit pendant quelque temps à dessiner d'André Procaccini qui, lui trouvant d'heureuses dispositions, le fit entrer chez Carle Maratte, auprès duquel il a beaucoup profité dans le dessein.

Mais ce témoignage rendu par le sieur Pio est fort suspect; et, en effet, ce que j'ai vû de ce peintre est froid et n'est qu'une imitation servile de C. Maratte. *Ms. Pio.* — M. Crozat avoit son portrait dessiné qu'il avoit trouvé dans une collection de desseins formée par ledit Pio, et sa naissance y étoit marquée au 28 aoust 1692. Il étoit pourtant devenu le peintre de Rome qui avoit le plus de réputation. Il y est mort en 1758 le 19 octobre.

MATHAM (ADRIEN) est bien moins habile que les deux autres graveurs du mesme nom, et l'on ne voit de luy qu'un bien plus petit nombre de pièces: comme il les a presques toutes gravées chez J. Matham, j'ay cru pouvoir hasarder de dire qu'il en étoit le fils; mais je n'en ay point d'autres preuves. Je sçay seulement qu'il gravoit en 1620 chez J. Matham le sujet de l'âge d'or d'après Goltzius, et qu'il vivoit encore en 1645, temps auquel il gravoit le portrait du pape Innocent XI.

MATHAM (JACQUES), de Harlem, graveur au burin, disciple de Henry Goltzius, dont il estoit le beau-fils. Ce graveur, suivant que le rapporte J. Sandrart, page 360 de son livre intitulé: *Academia picturæ eruditæ*, nacquit à Harlem en 1571, et ce fut de H. Goltzius, son beau-père, qu'il aprit l'art de la graveure et le dessein, de sorte que, dès l'année 1590, n'estant pour lors âgé que de dix-neuf ans, il se trouva en estat de faire paroistre en public des ouvrages avec son nom. L'on en trouve de cette année (1) et d'autres de 1592, entr'autres

(1) L'on en trouve avec son nom de l'année 1589. Voyez l'œuvre de Goltzius; vous y en trouverez plusieurs de ce temps-là et même quelques-uns de 1587 et 1588, que je crois gravés par le même Matham, quoyque son nom ne s'y trouve pas (Note de Mariette).

celle qui représente le tableau de Cébès, qui sont gravées dans la manière de Goltzius, qui en avoit fait les desseins et qui en avoit certainement conduit l'ouvrage; car, depuis que Matham ne fut plus auprès de luy, il n'eut plus la même manière de graver; il chercha plustost, ce me semble, à imiter celle de Saenredam. Quoyqu'il en soit, ce doit estre vers l'année 1593, ou peu après, que Matham entreprit le voyage d'Italie, aparemment dans le mesme temps et en compagnie de son beau-père Goltzius; car je trouve la Descente de croix du Tintoret dattée de l'année 1594, et, par la conformité de la manière de graver, je compte que la Visitation de P. Véronèze, la Prière au Jardin du Palme et autres pièces d'après des maîtres vénitiens, ont esté gravées dans la même année, et peut-être à Venise, d'après les tableaux originaux. Je trouve bien deux saints en demy corps qu'il est certain que Matham a gravé à Rome; mais la datte 1598 qui y est ne doit pas s'entendre du temps qu'il demeuroit dans cette ville, mais seulement de celuy qu'elles y ont été mises au jour par J. Laure; il devoit y avoir déjà du temps qu'elles étoient gravées, puisqu'en 1597 Matham étoit certainement de retour dans sa patrie, et, depuis cette année, je remarque qu'il y a continuellement travaillé à la graveure jusqu'en 1612. Mais depuis ce temps-là jusqu'à la fin de sa vie, on trouve un bien moins grand nombre de pièces, et mesme, depuis 1617, je n'ay rien trouvé de luy avec une datte que le portrait de H. Goltzius, qu'il grava en 1630 un an seulement avant sa mort, qui arriva, suivant le rapport de Sandrart, en 1631, à Harlem.

Au reste, ce que ce graveur a fait de plus considérable sont les pièces qu'il a exécutées d'après Raphaël — encore n'est-ce que pour la graveure, car, pour le dessein et les manières, ils y sont terriblement déguisés et altérés — d'après P. Véronèze, le Tintoret, le Palme, quelques-unes d'après les

Zucchero et Joseph d'Arpin, et surtout ce qu'il a gravé d'après Ab. Bloemaert; c'est à mon goût ce qu'il a gravé de mieux.

J. Matham a fait souvent gloire d'estre le beau-fils de Goltzius; il se qualifie en plus d'un endroit de ses ouvrages. *J. Matham H. Goltzii privignus.* — N. Braeu, qui a gravé quelques pièces d'après J. Matham, est peut-être son disciple; mais ce qui luy fait plus d'honneur, c'est de l'avoir été (*c'est-à-dire d'avoir été le maître*) de Théodore Matham, son fils, qui est mesme devenu bien plus habile que luy, surtout dans les portraits où il excelloit.

— Cette marque (*un H et deux S en monogramme*) n'est point celle de Jean Saenredam; on la trouve, il est vrai, au bas de quelques-unes de ses pièces, par exemple au bas de celle qui représente l'alliance de Vénus avec Bacchus et Cérès, et au bas d'une Nativité gravée en 1599, l'une et l'autre d'après Ab. Bloemaert : mais le nom du graveur s'y trouve en mesme temps écrit tout au long. D'ailleurs, il y a des estampes de J. Matham, entre autres une Nativité d'Abr. Bloemaert, où l'on voit la mesme marque précisément à la fin des vers latins qui sont au bas de la planche, d'où l'on doit conclure que c'est le chiffre du poëte qui a fait les vers latins qui sont aussy au bas des estampes de J. Saenredam, où se trouve la marque de J. Saenredam, et j'ay copié exactement, à la teste du catalogue que j'ay fait de ses ouvrages, toutes les différentes manières dont il a écrit son nom sur ses ouvrages.

— Jacques Matham n'avoit pas de marque particulière; mais voicy différentes manières dont il a écrit son nom : J. *Maetham*, *Matham* ou *J Matham* (le J et l'M en monogramme), *J. Mattham, Jac. Matthamius.*

— La vestale Tucia portant de l'eau dans un crible pour donner des preuves de sa virginité; gravé en 1608 d'après Barthélemy Spranger. — Baldinucci dit que la planche avoit

été commencée par Saenredam, mais que, la mort l'ayant empêché de la terminer, elle le fut par Matham.

— Sainte Apollonie tenant l'instrument de son martyre, sainte Marthe, victorieuse du démon qui luy apparoist sous la forme d'un dragon, en demy corps, gravés à Rome d'après Paul Bramer. *Jacobus Laurus excudit* 1598 *Romæ;* d'où j'infère que Matham les a gravés à Rome; mais je ne crois pas que ce soit en 1598. Je préjuge que c'est plutôt l'année de l'édition. Voyez ce que j'ay dit là-dessus à la teste du catalogue.

MATHAM (THÉODORE) est, à n'en point doutter, le fils de Jacques Matham, et il en est aussy le disciple. Les premiers de ses ouvrages qui furent mis au jour furent faits dans le tems qu'il demeuroit chez son père; telle est la Descente de croix d'après Gérard de Leyden, et cette représentation d'instrumens de musique rangés sur une table; cette dernière pièce est dattée de l'année 1622, et je n'en ay point trouvé icy avec une datte antérieure. J'ay seulement observé qu'en 1627 Th. Matham étoit encore à Harlem et y gravoit en demy corps deux joueurs de violon qui tiennent des verres pleins de vin, et, comme je ne trouve plus aucune pièce avec une datte postérieure qui puisse prouver que Th. Matham y resta encore quelque tems, je conjecture que ce fut peu de temps après qu'il vint à Paris; mais peut-être n'est-ce aussy qu'après la mort de son père arrivée en 1631. Ce qui est de certain, c'est que Matham, arrivé dans cette ville, y fut occupé, non pas, comme le dit Sandrart, à graver une partie des planches du temple des Muses, mais seulement à en faire les paysages et les lointains à l'eau forte; tout ce qui est de burin étant incontestablement de Bloemaert, tout ce qui est à l'eau forte, dont Bloemaert n'avoit apparemment aucune pratique, est de Th. Matham; cela n'est pas douteux, et je remar-

queray en passant que Th. Matham a suivy souvent cette méthode de graver les figures au burin et les lointains à l'eau forte (1). Quoyqu'il en soit, ce graveur et Corn. Bloemaert furent appelés à Rome par J. Sandrart en l'année 1633, pour y graver, conjointement avec Natalis, Persyn et les autres graveurs qui se trouvoient pour lors à Rome, les statues de la gallerie du marquis Giustiniani; en effet, il s'y en trouve plusieurs de Th. Matham; mais ce n'est pas là ce qui le doit faire estimer davantage; car, soit que les desseins qu'on luy donnoit fussent mauvais, soit que luy-mesme ne fut pas fort habile dans cette partie, il faut avouer qu'ôtant la beauté de la graveure, il n'y reste plus rien que de très-défectueux. C'étoit plustost à graver des portraits que réussissoit Th. Matham; tous ceux qu'il grava depuis son retour en Hollande sont d'une grande beauté, et il faut avouer qu'il a surpassé de beaucoup son père dans ce genre, comme il le surpassoit aussy dans le maniement du burin. L'on ne sçait pas précisément le temps de la mort de Th. Matham; ce ne peut estre tout au plus que vers l'année 1677, suivant la lettre de Fréd. de Wit cy-jointe (2). J'ay remarqué que la pluspart des pièces

---

(1) Je ne suis pas entièrement convaincu que toutes les planches du temple des Muses soient gravées par Corn. Bloemaert pour la partie qui est exécutée au burin. Th. Matham en a pu faire plusieurs, et il est d'autant plus difficile d'en faire la distinction, que la manière de graver de ces deux artistes étoit alors assez conforme. Sandrart, *Vie de Bloemaert*, p. 361.

L'abbé de Villeloin, dans l'éloge de M. Favereau, qui est à la tête du volume du *Temple des Muses*, dit que les desseins avoient été faits par Diepenbeck, et les planches gravées par Matham et Bloemaert et quelques autres des plus excellens maîtres de leur temps. Quels étoient donc ces maîtres? Cette remarque ne tomberoit-elle que sur les desseins, dont quelques-uns ont été faits en effet par P. Brebiette. (Note de Mariette.) — Cf. cet *Abecedario*, I, 137-9, et II, 107.

(2) Elle manque, malheureusement.

qu'il grava depuis son retour dans sa patrie l'ont été à Amsterdam, où il s'étoit apparemment étably préférablement à Harlem.

— Théodore Matham a presque toujours écrit son nom tout au long aux pièces qu'il a gravé et où il s'est nommé; je n'en ay veu qu'une seule dans toute cette collection avec cette marque : T. M. F.—Adrien n'avoit pas non plus de marque particulière.

— Une sainte famille d'après le Bassan. Le paysage à l'eau forte, les figures au burin, Théod. Matham ayant presque toujours suivy cette méthode dans les pièces qu'il a gravées.

— Jésus-Christ descendu de la croix et étendu sur un linceul aux pieds de la Sainte-Vierge accompagnée des saintes femmes et de quelques-uns de ses disciples; gravé par Théodore Matham sous la conduite de son père d'après le tableau de Gérard de Leyden, qui estoit pour lors dans la chapelle des chevaliers de Malthe à Harlem. — *Jac Matham excudit.* La dédicace qui est au bas est particulière; en voicy l'extrait: « Jacobo à Campen pictori... hanc celeberrimi pictoris Gerardi Leydani, quem Alb. Durerus ex utero matris natum pictorem dixit, apud equites Melitenses Harlemi quondam famuli ac pictoris, Geertje van Jans vernaculâ dicti, in æs à filio meo incisam tabulam Jac. Matham D C Q. » C'est ce mesme peintre que Sandrart nomme Gérard d'Harlem.

— Jacques Colom, géographe hollandois, travaillant dans son cabinet à une carte maritime; en demy-corps, d'après Simon de Vlieger.—Cette épreuve est sans inscription; ainsy, on ne peut savoir au juste si c'est là le nom du portrait; il étoit ainsy écrist au bas, mais j'en ay veu une autre épreuve avec une autre inscription mss. qui disoit le portrait estre celui de Jacques Aertsen, pilote.

— J'ay veu chez le roy, dans le recueil de ses portraits, un beau portrait de Th. Matham sans lettres, au bas duquel es-

toit écrit seulement à la main : ***Maria Matham;*** c'est apparemment le portrait de sa sœur; il est de grandeur in-folio, ovale et fort beau.

— Une suite de sujets pour un roman ou histoire turque, au nombre de vingt et une pièces, gravées en partie à l'eau forte et en partie au burin par Th. Matham, d'après des desseins qui peuvent estre aussy de son invention.—Sans aucun nom aux épreuves qui estoient icy et qui venoient de Matham mesme, qui avoit eu le soin d'y escrire son nom en les donnant à mon grand-père, de mesme qu'à la pluspart des frontispices des livres qui sont cy-après et qui viennent presque tous de luy.

MATHYS (ABRAHAM) ou Mathieu, d'Anvers, peintre dont Corn. de Bye fait mention, p. 52. Il avoit voyagé en Italie et y avoit étudié les monumens de la sculpture antique. Il vivoit au commencement du dix-septième siècle, et il a enrichi de ses ouvrages la ville d'Anvers.

MATI (FRANCESCO). Il paroît qu'il étoit un des élèves d'Alexandre Allori, dit le Bronzin, puisqu'il fit un des tableaux de la décoration de la porte del Prato à Florence, dont le Bronzin avoit donné le dessein, et qu'il s'étoit chargé de faire exécuter par ses disciples. Elle servit pour l'entrée de la grande duchesse Christine de Lorraine à Florence en 1588.

MATTEI (PAUL), surnommé Paoluccio, avoit un génie extrêmement vif et facile; il inventoit et peignoit au premier coup, tant à fresque qu'à huile, les plus grands ouvrages. Ayant fait ses premières études à Rome, il passa dans l'école du fameux Luc Giordano, dont il suivit la manière. Quelquefois cependant il affectoit de faire des tableaux dans le

style de Raphaël et du Titien. D'autres fois, il contrefaisoit la manière du Corrége, du Carache, du Guide et du chevalier Mathieu Preti, dit le Calabrese; car, ayant une grande facilité, il sçavoit se ployer comme il le vouloit. L'imitation de ces différentes manières fortifia la sienne; son dessein en devint plus correct et son coloris plus vigoureux. Une infinité de grands ouvrages, qui sont sortis de son pinceau, en sont une preuve. Les principaux sont la coupole de l'église de la maison professe des Jésuites à Naples, l'église entière et la chapelle de Saint-François Xavier, la coupole de l'église de Sainte-Catherine à Formello, des Frères Prêcheurs, plusieurs grands tableaux d'autel et des galeries entières, outre une infinité d'autres grands ouvrages répandus dans toute l'Europe. Le roy Louis XIV l'ayant fait venir en France, il peignit à Paris plusieurs ouvrages tant à l'huile qu'à fresque, en particulier la gallerie de la maison de M. Crozat à la place de Louis le Grand, et quelques tableaux dans la gallerie de la maison de M. Thévenin, rue Neuve des Petits-Champs, occupée par M. Fagon (1). Depuis, il fut appelé à Rome par les papes Clément XI, Clément XII et Benoist XIII qui le firent travailler, et il eut aussi l'honneur de peindre pour les roys de Portugal, d'Espagne et d'Angleterre. Son grand âge l'empêcha de se rendre auprès de ces puissances qui le désiroient. Il mou-

---

(1) Sur la galerie de l'hôtel Crozat peinte en 1703, on peut voir Brice, I, 328, et sur celle de la maison de M. Jean Thevenin, célèbre partisan, le même auteur, I, 449. Mattei travailla encore ailleurs à Paris. La galerie de la maison du marquis de Clérambault, du surnom de Gillier, rue de l'Université, était de lui (Brice, IV, 62; Piganiol, VIII, 171); comme aussi un saint Léon assistant Attila, pour l'autel de la chapelle du duc de Gesvres à l'église des Célestins (Brice, II, 290; Pig., IV, 227), et un plafond dans la bibliothèque du couvent des Petits-Pères, qui, par reconnaissance, l'affilièrent, lui, sa femme et ses enfants, à leur congrégation par lettres du 13 septembre 1703 (Pig., III, 115-6).

rut à Naples, au grand regret de tous ceux qui l'avoient connu, le 28 juillet 1718, âgé de soixante-sept ans, et fut enterré dans l'église delle Crocelle, dans sa propre chapelle. Tiré de l'Abecedario pittorico, édition augmentée, faite à Naples en 1733. J'adjouterai qu'il est vray que ce peintre avoit beaucoup de génie, mais il n'avoit aucun fond de science. C'étoit un praticien, et puis c'est tout. Il avoit renchéri pour la célérité de ses opérations sur le Giordano; mais il n'avoit point dans son pinceau ce brillant séducteur qui fait réussir les ouvrages de son maître. Il avoit, au contraire, un coloris fade et languissant; aussi Paul Mattei, qui avoit été si fort vanté, fut fort mal accueilli à Paris, et l'on sçait qu'en en sortant il ne put s'empêcher d'en témoigner du dépit. L'on ne peut pas cependant lui refuser d'avoir composé avec esprit et d'avoir trouvé d'assez heureux tours de figures. Mais quel est le peintre italien, tout médiocre qu'il soit, à qui ces parties manquent? On voit chez M. le baron de Thiers, fils de M. Crozat l'aîné, un grand tableau de famille où Paul Mattei s'est représenté peignant le portrait de M. et de Mme Crozat; les figures sont entières et grandes comme nature. C'est une assez mauvaise composition.

MATTIOLI (LODOVICO). On trouve quelques pièces de ce graveur d'après Joseph Crespi, dit l'Espagnol, et d'après les peintures des Carachés à Saint-Barthelemy in Reno; mais, quoyqu'on y lise son nom, elles ne sont pas cependant entièrement de lui. Crespi y a la plus grande part, et c'est ce qui fait qu'elles sont si bien dessinées et touchées avec tant d'esprit, au lieu que tout ce qui est pur du Mattioli est très-froid, sans excepter même son paysage, qui est maniéré et qui est pourtant ce qu'il a fait de mieux. J'en ai pour preuve les estampes qu'il a mises dans la nouvelle édition du poëme de Bertoldo imprimée à Bologne en 1736. Il est mort à Bologne

le 15 octobre 1747 et est enterré dans l'église des Orfelini de Saint-Barthelemy du Rin.

MATTORNOVY (P. G.), graveur russe qui a gravé à Paris.

MATURINO. Il estoit fils d'un médiocre peintre étably à Rome, pour qui Balthazar de Sienne avoit travaillé peu après son arrivée à Rome; Vasari, par. 3, lib. 1, fol. 146. Du reste, il ne me paroist pas que Vasari dise trop affirmativement que Mathurin fut disciple de Raphaël; il dit bien qu'il étoit excellent dessinateur, par l'étude qu'il avoit fait de l'antique et des peintures de la chapelle du pape, c'est-à-dire de Michel-Ange. Pio, dans son mss., dit qu'on croit à Rome que Mathurin, y étant retourné, y mourut de la peste en 1538 et fut enterré dans l'église de Saint-Eustache.

MAUBUISSON (L'ABBESSE DE). Selon Moréry, l'abbesse de Maubuisson se fit catholique en 1658 et fut élue abbesse en 1664. Elle étoit née en 1622, et elle mourut en 1709 âgée de quatre-vingt-six ans; M. Walpole la fait mourir âgée de quavingt-neuf. Il y a, dans l'église des Bénédictins Anglois, un tableau qu'elle a peint et qui représente une Vierge avec l'Enfant-Jésus. Suivant une inscription qu'on y lit, c'est un présent qu'elle a fait à cette église, et l'on y remarque qu'elle avoit soixante-dix ans lorsqu'elle l'a peint. Elle en fit présent en 1677, autant que je puis m'en souvenir. Il faudra que je l'examine; car ces dates ne peuvent subsister ainsi, et ne s'accordent point avec celles de la naissance de notre abbesse (1). (Notes sur Walpole.)

---

(1) Piganiol (VI, 166), dans son article du monastère des Bénédictins Anglais, bâti de 1674 à 1676, consacré en 1677, et qui se trouvait rue Saint-Jacques immédiatement avant le Val de Grâce,

MAUPERCHÉ (HENRY), de Paris, peintre de paysages, a voulu imiter la manière d'Herman van Swanevelt, et a assez souvent introduit dans ses tableaux des compositions d'architecture : c'estoit, au reste, un peintre fort médiocre qui ne possédoit aucune partie digne de le faire estimer. Il mourut le 26 décembre 1686, âgé de quatre-vingt-quatre ans, étant pour lors ancien professeur dans l'Académie royale de peinture ; l'on a de luy plusieurs paysages qu'il a inventés et gravés ; ils sont composés d'une manière mesquine, sèche et de petit goût. J'ay tiré la datte de sa mort et son âge de la liste imprimée des académiciens morts depuis l'établissement de l'Académie.

— Ce peintre, imitateur de la manière d'Herman, introduisoit assez volontiers des compositions d'architecture dans ses

---

et du même côté : « Les chapelles qui sont aux côtés de la porte du chœur sont ornées de tableaux, dont l'un représente la Vierge ayant l'Enfant-Jésus sur ses genoux, et l'autre S. Benoît en méditation. Le premier a été peint par la princesse palatine, abbesse de Maubuisson, qui donnoit à la peinture les moments de récréation que sa règle et sa grande piété lui permettoient. » Elle s'appelait Louise Hollandine et était fille du roi et de la reine de Bohême et petite-fille de Jacques VI. Elle était élève de Honthorst, comme nous l'apprend de Piles : « Gérard Honthorst, dit-il, montra à dessiner et à peindre aux enfans de la reine de Bohême, sœur de Charles, roi d'Angleterre, c'est-à-dire à deux fils, savoir : le prince palatin et le prince Robert, et à quatre filles, entre lesquelles la princesse Sophie et l'abbesse de Maubuisson se distinguèrent par l'habileté de leur pinceau. » Walpole ajoute à ces détails, dans l'article de Honthorst, qu'une pièce de la Lucasta de Richard Lovelace (1649, p. 17) est sur le sujet de la princesse Louise dessinant. On peut voir, dans la *Gazette de France* de 1659, p. 299-300, le détail de la prise d'habit de la princesse, qui eut lieu à l'abbaye de Maubuisson le 25 mars ; nous apprenons aussi que c'était à Anvers qu'elle avait fait son abjuration. Dans le même volume de la *Gazette*, p. 791, on trouve à l'article de Rome, à la date du 19 juillet 1659, que « depuis peu Sa Sainteté a envoyé à la princesse Louise Palatine, religieuse en France, un riche tableau de Jules Romain, des plus fameux peintres d'Italie, dans un quadre d'argent avec d'autres présents et indulgences. »

tableaux; il les peignoit avec beaucoup de propreté. Tout ce qu'il a gravé est de son dessein. Ce fut un des premiers qui composèrent l'Académie royale de peinture; il y exerçoit la charge d'ancien professeur lorsqu'il mourut (1).

MAZZA (GIOSEFFO). Il a quelquefois travaillé le marbre, mais il a été plus souvent occupé à des ouvrages de stuc, et, comme il avoit une très-grande facilité et qu'il a vécu très-longtemps, il a fait un grand nombre d'ouvrages plus gracieux et plus spirituels que corrects. Il avoit commencé par vouloir être peintre, et les leçons qu'il avoit prises l'avoient été chez des peintres, lors même qu'il s'étoit tout à fait dévoué à la sculpture, de façon que son travail tient un peu trop de celui du peintre, et n'a pas cette solidité que demande la sculpture. Du reste, ce n'est pas un artiste sans mérite. Il vivoit encore en 1739, et, dans une si grande vieillesse, il s'occupoit encore de son art et ne paroissoit pas avoir trop déchu de ce qui avoit fait l'honneur de sa jeunesse. (*Storia della Acad. Clement.*, t. II, p. 3.)

MAZZOLA (FRANCESCO). Dans le tems que les beaux-arts se renouvelloient en Italie et qu'ils y étoient cultivés avec tant de succès par Raphaël, Michel-Ange et tant d'autres grands hommes, la Lombardie vit naistre celuy dont on a rassemblé icy les ouvrages. Il se fit connoistre de bonne heure pour un excellent peintre; mais il se rendit encore plus recommandable par sa manière de dessiner si spirituelle et si gracieuse, qu'il n'y en a aucune qui flatte davantage le gout des bons connoisseurs. Cette mesme grace et ce mesme esprit qui se

---

(1) Il alla dans sa jeunesse en Italie avec Louis de Boulongne. Cf. *Mémoires inédits des Académiciens*, I, 196.

trouve dans ses desseins, se rencontre aussy dans les estampes qu'il a gravé luy-mesme à l'eau forte (1). Comme il en est l'inventeur et qu'il avoit un esprit extremement vif, on ne doit pas estre surpris de ce qu'elles sont touchées si légèrement et avec tant de feu, car c'est le propre des ouvrages qui sont produits par des génies qui se laissent entraîner au torrent de leur imagination, et il n'est presque pas possible que ces ouvrages trouvent des imitateurs qui en rendent les beautés dans leur véritable caractère. Le Parmesan a été cependant assez heureux pour en trouver un qui, dans les estampes qu'il a gravées d'après ses desseins, ne leur a rien fait perdre de l'esprit qui rend si piquans les originaux. Ces estampes, toutes strapassées qu'elles soient, ne sont pas moins estimées que si elles estoient du Parmesan ; ce sont celles qui ont été exécutées à l'eau forte par André Meldolla qui, suivant toutes les apparences, étoit le disciple de celui dont il gravoit les desseins (2) ; car quel autre eut pu se transformer de la sorte dans cette manière du Parmesan? Il paroist mesme qu'il se l'étoit rendue si familière, qu'il y réduisoit tout ce qu'il gravoit d'après d'autres maistres ; il ne faut que voir ce qu'il a fait d'après Raphael pour en estre convaincu. On n'y trouvera pas la mesme précision de dessein qu'y auroit mise le Parmesan. Tout y est au contraire dessiné fort peu correctement ; mais l'on y découvre une idée de beau, un tour gracieux dans les attitudes des figures, des airs de teste nobles, et surtout un esprit et une légèreté qui est le goût propre du

---

(1) M. Renouvier a apprécié les gravures du Parmesan avec sa finesse ordinaire dans ses *Types et manières des maîtres graveurs*. seizième siècle, p. 24-6 ; Montpellier, 1854, in-4°.

(2) Cet André Meldolla n'a pas été le disciple du Parmesan, il en a été seulement l'admirateur et le sectateur, et il n'est point douteux que cet artiste est le même qu'on connoît plus ordinairement sous le nom d'André Schiavon (*Note de Mariette*).

Parmesan. Que si l'on considère ces estampes du côté de la graveure, on n'aura peut-être pas lieu d'en estre satisfait; elles sont exécutées d'une manière strapassée et telle qu'on le pouvoit attendre d'une main qui n'avoit aucune pratique de cet art; elles sont retouchées en quelques endroits au burin, et il y en a d'autres où le cuivre n'est presque qu'effleuré, ce qui fait que les planches n'ont pu tirer qu'un très-petit nombre d'épreuves. Les peintres les ayant recherchées avec empressement et en ayant beaucoup détruit en les étudiant, il est si difficile d'en trouver présentement de bien conditionnées que, de toutes les estampes, il n'y en a point de si rares, sans en excepter celles de Marc-Antoine.

Le reste de l'œuvre du Parmesan a été gravé par Caralius, Bonasone, Eneas Vicus, le Moro, Bricci et autres peintres italiens; car les peintres sont plus sensibles que d'autres à la finesse, et, si l'on peut dire, au sel dont les ouvrages de ce peintre sont assaisonés. Il y a eu peu de graveurs modernes qui ayent travaillé d'après ses desseins ou ses tableaux (1).

— Toutes les fois que M. Crozat faisoit voir sa collection de desseins du Parmesan, ceux à qui il la montroit restoient surpris, et du grand nombre de desseins qui la composent et encore plus de leur beau choix. C'est, sans contredit, une des parties du cabinet de ce grand curieux qui est la plus épurée, et ce n'est pas celle qui doit piquer le moins le goût des vrais amateurs. Le Parmesan est tout rempli de graces. Il a allié celles du Corrège à celles de Raphaël : il y a dans le maniment de sa plume un esprit et une touche légère, et, dans les tours de ses figures une flexibilité qui font valoir ses desseins, lors même qu'ils pèchent par la justesse des pro-

(1) La vie du Parmesan a été écrite par le P. Affo sous le titre de : *Vita del Parmigiano.* Parma, Carignani; 1784, in-8°.

portions, car le Parmesan n'est pas toujours correct. Il n'a presque jamais dessiné qu'en petit; mais c'est là qu'il est le plus admirable. Le célèbre cabinet de M. Jabach et celui du cardinal de Sancta-Croce, ont fourni à M. Crozat la plus considérable partie des desseins du Parmesan qui sont ici (Cat. Crozat, p. 38).

— *Walpole disant que le reste de la collection d'Arundel fut tiré de Jarthall, il y a environ trente ans, pour estre vendu à l'encan, Mariette ajoute :* Il y en a bientôt cinquante; c'étoit en 1721. M. Zanetti de Venise étoit alors à Londres, et il achetta à cette vente un magnifique recueil de desseins du Parmesan, dont il a donné depuis des estampes gravées partie en cuivre et partie en bois à la manière d'Ugo da Carpi (1). — Jarthall étoit une maison qui, comme on le voit dans la vie de Nicolas Stone, avoit été bâtie par cet architecte pour la comtesse d'Arundel. (Notes sur Walpole.)

— Le portrait de François Mazzuoli de Parme, en buste, gravé au burin par un ancien graveur anonyme fort médiocre. — Le portrait est vu de face; d'un costé de la teste on lit : FRANC°. MA°, et de l'autre : PARMIGIANO. Il est certainement mal gravé et n'est pas mieux dessiné. L'on reconnoît qu'il vient d'après beau (2).

(1) « Les dessins (ceux qui, au dire du Vasari, avaient été volés au Parmesan par Antoine de Trente) furent retrouvés en 1720 par Antommaria Zanetti, à Londres, dans les restes de la collection de lord Arundel avec d'autres dessins du Parmesan, formant en tout un total de cent trente dessins. Après les avoir acquis, Zanetti les apporta en Italie et en publia une grande partie en gravures en bois, dans la manière d'Ugo de Carpi qu'il remit en honneur. Son recueil, aujourd'hui rare, fut publié à Venise en 1743. On a publié encore un second recueil de fac simile de dessins du Parmesan, mais sans titre, et un troisième à Venise, 1786, in-folio, qui était gravé par Antoine Faldoni. » (Note des éditeurs du Vasari.)

(2) On peut voir le Vasari de Florence, t. IX, 1853, p. 123-5 et les notes, pour d'autres portraits du Parmesan. Nous-mêmes en indi-

— Moyse montrant les tables de la loy. Cette figure, qui est dessinée avec beaucoup d'élégance, a été peinte par le Parmesan dans la voûte de l'esglise de Notre-Dame della Steccata à Parme, et c'est un des morceaux qui luy a donné le plus de réputation. Elle a été gravée à l'eau forte en 1644 par un maistre dont on ignore le nom. — Au bas: *D. F, Parmensis fecit* 1644. — Elle est gravée d'une manière fort lozange. —Ce doit estre Dominique-Marie Fontana de Parme, peintre étably à Bologne et dont Malvasia fait mention,

---

querons un dessiné à la plume et vraiment exquis. Le peintre, assis sur un siége de bois, tient debout à côté de lui une grande chienne qui tourne la tête vers son maître et lui regarde les yeux avec l'air le plus affectionné, le plus soumis, et aussi le plus malheureux pour la position peu commode où il la tient. Cette petite scène est traitée avec un esprit, et en même temps un sentiment naturel et simple tout à fait pénétrant. L'homme est charmant, plein d'élégance et de bonté. La chienne, dont on voit tout le ventre, et par là ses mamelles gonflées et pleines de lait, se laisse faire avec un abandon parfait. C'est de tous points un dessin délicieux et du plus vif intérêt. Il vient de la collection de Mariette, à la vente duquel il figura sous le n° 503 et fut vendu 321 liv. 1 s. Il est maintenant entre les mains da M. le comte de Bark et forme le plus digne frontispice d'une suite de dessins du Parmesan tout à fait importante, et qu'il était bien difficile de reformer après la dispersion des réunions de dessins de ce maître formées par Crozat et par Zanetti. A ce propos, les éditeurs du Vasari de Florence commettent une erreur, et nous la relevons sans esprit de critique, mais précisément parce que leur travail est assez important pour donner du poids à toutes leurs assertions. Ils disent, à la note 2 de la page 124, que le portrait de Parmesan possédé par Mariette passa ensuite dans la collection Moselli à Vérone. La façon dont ils en parlent suffit à prouver le contraire; car ils disent ce dessin de la collection Moselli comme *diligentissimamente designato à matita*, c'est-à-dire au crayon, soit noir, soit rouge, tandis que le dessin, possédé par Mariette et par M. de Bark, est à la plume. Ce que la note a de curieux, c'est de nous apprendre que la collection Moselli a un autre portrait du Mazzuoli assis et tenant sa chienne debout. Il serait curieux de les comparer. Cela est facile pour l'un; car M. de Bark a fait récemment graver son dessin en fac-simile par M. Paul Chenay, qui a mis dans son travail une justesse et une légèreté qui rappellent très-bien l'original.

tome I, p. 130, comme d'un graveur qui vivoit dans le temps qu'il écrivoit. Cette planche est entre les mains du Longhi à Bologne, et c'est de lui que j'ay eu les deux épreuves que 'ay apporté à Paris.

— S. Joseph épousant la sainte Vierge. Il est fort douteux que cette pièce soit du dessein du Parmesan, quoyque plusieurs la lui attribuent, et l'on n'est pas plus certain sur le nom du graveur. Elle a de la manière de Battiste Moro et est gravée à l'eau forte. — Sans nom ny marque; peut-estre est-elle d'Angelo Falco; mais sa manière et celle de Moro sont si semblables, qu'il est difficile de les discerner.

— L'Enfant-Jésus nouvellement né, adoré par les bergers dans l'étable de Bethléem, gravé au burin en 1526 par un excellent graveur qui s'y est désigné par une marque que l'on ne connoist point, et dont la manière de graver approche fort de celle du Caralius. — Sur le piédestal d'une colonne on trouve cette marque (*Brulliot*, 1re partie, n° 773), la date 1526, et au-dessous quelques vestiges de lettres qui paroissent avoir été effacées. Je suis fort embarrassé sur ce que peut signifier cette marque; car je ne connois aucun graveur auquel elle convienne. Le Parmesan étoit à Rome et n'avoit pas vingt-deux ans lorsque son dessein fut gravé. Ainsi, je préjuge que la planche a pu estre gravée à Rome où Marc-Antoine vivoit encore; car c'est une année avant le sac de Rome. Cette pièce n'est pourtant pas dans sa manière ny dans celle de ses discipes. Voyez le martyre de S. Pierre et de S. Paul; il est gravé de la même manière. — Une petite pièce d'une école d'Athènes a la même marque. — J'ai un pressentiment que c'est la marque de Caralius, et je ne crois pas me tromper (1). — C'est certainement la marque de Jacques Caralius de Vé-

(1) Cf. Renouvier, *libro citato*, p. 34-6.



rone; j'y trouve un I et un V. — Il y en a une copie gravée à l'eau forte et dans le sens contraire, et à celle-ci on lit sur le piédestal de la colonne derrière la S. Vierge: *Franc. Parm. Inve. Mauro Oddi sculp.*, et plus bas sur un socle : V. S. 1664. Elle ne vaut pas grand'chose; il n'y a ni âme ni esprit.

— La sainte Vierge, en demy corps, tenant une rose et considérant l'Enfant-Jésus couché. Gravé au burin par Sébastien Vouillemont d'après un tableau qui est présentement en France. C'est le même que Gilles Sadeler a gravé. — J'ay veu ce tableau à Paris chez l'abbé de Camp; j'ignore ce qu'il est devenu.

— La Vierge à la rose du Parmesan, dont nous avons une si belle estampe gravée par Dominique Tibaldi, a été gravée de même grandeur, mais d'une manière plus grossière et moins terminée, quoyqu'en général on reconnoisse que c'est une copie de l'estampe de Tibaldi, d'autant plus qu'elle est tournée de l'autre sens et que les mêmes sens de hacheures sont imités. Peut-estre a-t-elle été faitte par quelque disciple du Tibaldi. — Le même tableau a été gravé en petit à Boulogne à l'eau forte et assez mal par Jules-César Venenti. Au bas on lit : *Franciscus Parmensis pinxit*, et la marque du graveur (Brulliot, 1re partie, nos 1222 et 1268).

— La S. Vierge, en demy corps, ayant entre ses bras l'Enfant-Jésus debout qui tient un oyseau; gravé par Diane de Mantoue. — C'est une de ses moindres pièces. — M. le bailli de Breteuil, qui croyoit avoir le tableau original, l'a fait graver à Rome par...

— La sainte Vierge assise auprès de deux anges et ayant sur ses genoux l'Enfant-Jésus auquel S. Jean présente un agneau. Gravé au burin en 1667 par Gilles Rousselet, d'après un tableau qui est passé dans le cabinet du roy de France. — Celuy-cy me paroist un vray pastiche; le Parme-

san a-t-il jamais rien fait qui aproche de la figure de ce S. Jean. — Lorsque l'estampe a été gravée, le tableau apartenoit à M. de Chirat, avocat de la ville, et Rousselet, en la gravant, la lui dédia.

— S. Jean-Baptiste embrassant l'Enfant-Jésus qui est sur les genoux de la sainte Vierge assise près de S. Joseph dans un paysage, gravé au burin à Rome par Corneille Bloemaert. Le roy de France a présentement ce tableau dans son cabinet (1). — Le tableau qui est chez le roy ne me paroist pas original, ou du moins il a été bien maltraité. — M. Boyer d'Aiguilles l'a fait graver et insérer dans son recueil d'après un prétendu tableau qu'il croyoit estre un original.

— Jésus-Christ mis au tombeau par ses disciples. Gravé à l'eau forte par le Guide. Elle est exécutée avec toute l'habileté dont il étoit capable. Ce n'est pas proprement une copie de l'estampe du Parmesan, c'en est plutôt une imitation; car non-seulement le Guide ne s'est pas assujetty a suivre les mêmes sens de tailles; il a cru qu'il luy estoit encore permis de faire quelques changemens dans la disposition des figures. Il en a substitué quelques-unes en place d'autres qui y estoient; mais un des principaux changemens est dans la figure de ce disciple qui, dans l'estampe du Parmesan (*Bartsch*, n° 5), a le bras élevé et tient une couronne d'épines, au lieu que le Guide luy a fait passer le bras par derrière cette sainte femme qui soutient le corps mort de Jésus-Christ. L'on peut se hasarder à faire de pareils changemens lorsqu'on les sçait faire aussy judicieusement. — La planche étoit encore en fort bon état lorsque, par la négligence de celui chez qui elle estoit, elle fut toute mangée de vert de gris.

---

(1) Au Musée du Louvre; n° 260 du livret de l'Ecole italienne, par M. Villot; 5e éd., 1853.

J'en ay veu des épreuves imprimées, la planche étant en cet état.

— Une autre estampe du même sujet d'une composition différente. L'on y remarque les disciples et les saintes femmes qui sont assemblées dans le sépulcre et qui y ensevelissent le corps mort de Jésus-Christ. Elle est gravée à l'eau forte par André Meldolla. — J'en ay veu le tableau original, petit et fort beau, entre les mains de M. Hyckman, en 1732. Il l'avoit eu à Lyon.

— Le corps mort de J. C. soutenu à l'entrée du sépulcre par un des disciples et vis-à-vis quatre saintes femmes pleurans. Gravé à l'eau forte avec goût par Henry Vander Borcht le jeune, et dédié par luy en 1645 à Abraham de Neufville, curieux. D'après un dessein du Parmesan de la collection du comte d'Arundel; mais l'invention de la composition est de Raphaël. Aussi a-t-on mis au bas: *Raphael Urbino inv. Franc. Parmens. delin.* Eneas Vicus a gravé ce même dessein sous le nom de Raphaël; mais il y a grande apparence que c'est sur le dessein du Parmesan, qui passa ensuite dans le cabinet du comte d'Arundel; car on y reconnoit plus la manière de ce dernier que celle de Raphaël.

— J'ay veu une estampe d'un Christ au tombeau de grandeur in-4° en hauteur. Le même dessein qui a été gravé par le Parmesan même et ensuite par le Guide. Cette estampe estoit gravée par Cor. Met. L'inscription en est tout à fait singulière et mérite d'être rapportée: IACO. PAR. — INVE. — COR. MET. Le Parmesan y est nommé Jacques. Vasari et tous les auteurs conviennent cependant qu'il s'appelloit François. Or il est d'autant plus singulier que sur une estampe aussi ancienne, car Cor. Met vivoit vers le milieu du seizième siècle, il soit nommé Jacques, et que sur l'estampe du martyre de S. Pierre et de S. Paul gravée en Italie du vivant même du Parmesan, on trouve écrit: IACOBVS PARMENSIS FECIT.

De plus, Corneille Cort a gravé un S. Jerosme où il a donné au Parmesan le nom de Jacques. Tout cela mérite d'estre esclairci; c'est une espèce de problème.

— J. C. ressuscitant et sortant glorieux de son tombeau qui est environné de gardes. Cette belle pièce est inventée et gravée à l'eau forte par le Parmesan même. — La figure d'un des soldats est prise d'après le fameux S. Georges du Corrége (*Bartsch*, n° 6).

— S. Pierre marchant sur les eaux. Il n'y a pas d'apparence que cette pièce soit de l'invention du Parmesan, comme quelques-uns le prétendent. L'on n'y reconnoist ni son goût de dessiner, ny sa manière de composer. Elle est gravée fort mal par un ancien graveur anonyme. — *Anto. Sala. excudebat.* — Elle est composée plustost dans le goût florentin que dans aucun autre. Pour la graveure, elle est traittée d'une manière extraordinaire qui ne ressemble à aucune de celles des maîtres connus. — Le dessein ne seroit-il pas de Perin del Vaga et de la suite dont . . . . . . en a gravé trois?

— S. Simon, apostre, représenté debout, appuyé sur la scie qui a été l'instrument de son martyre. Cette merveilleuse petite pièce est gravée par le Parmesan même qui en est aussy l'inventeur. Le trait en est à l'eau forte dans la manière du petit S. Thomas, qui est aussy gravée à l'eau forte par le Parmesan, et il y a adjouté deux planches de bois pour imiter le lavis, ainsy qu'il l'a fait à la Guérison du boiteux. L'on a un autre clair obscur de ce même saint apôtre, exécuté par Ugo da Carpi; mais celuy-cy est bien autrement beau, et, au lieu que celuy d'Ugo regarde du côté droit par rapport à la figure, celuy-cy regarde du côté gauche. Je n'ay encore rien veu qui me plaise davantage, et je le regarde comme une pièce unique et rarissime. — Je l'ay examiné depuis avec plus d'attention, et il m'a paru que ce n'estoit qu'une preuve lavée d'aquarelle avec une merveilleuse intelligence.

— Je ne doute pas que toute la suite des apôtres n'ait été exécutée en clair obscur par Ugo da Carpi d'après le Parmesan; mais je ne l'ay point encore veu complette: Le roy en a seulement dix, sçavoir: Jésus-Christ, *S. Pierre, S. Paul, S. André, S. Jean, S. Mathieu tenant une halebarde, S. Barthélemy, S. Thadée* et *S. Simon.* — M. le président de la Garde a la pluspart de ces petits apostres très-beaux, imprimés en rouge, surtout le S. André. — Je les ai. — J'ay tous ceux qui sont soulignés.

— Une suite d'apostres avec J.C. en treize pièces, gravées à l'eau forte par un anonyme habile d'après des desseins du Parmesan qui avoient déjà été gravés en clair obscur et qui sont peu différens de ceux qu'a gravés Meldolla. Parmy ces pièces, il y en a six qui sont accompagnées de leurs copies, fort inférieures aux originaux. — Je ne connois pas le graveur qui a gravé cette suite d'apostres; c'est le mesme qui a encore gravé quelques petits sujets d'après des estampes en clair obscur. Il mettoit au bas de cette planche: F. P., ce qui a fait croire à quelques-uns qu'elles estoient gravées par le Parmesan, mais elles n'en sont certainement point; ce n'est ny sa touche ny sa manière de dessiner. Je suis mesme persuadé que ces planches ont été gravées d'après les clairs-obscurs; elles sont de mesme grandeur, ombrées de mesme, les figures tournées du sens opposé, et, ce qui est de particulier, c'est que ce graveur n'a rien fait qui ne soit gravé de mesme grandeur en clair obscur. — Nous n'avons plus que deux pièces de cette suite et les copies qui sont fort mauvaises. — Il y a sur chaque planche trois apostres.

— S. Jerosme, à genoux dans le désert, meditant sur un crucifix gravé au burin par Corneille Cort en 1577. — Au bas: *Jacobus Parm. inven.* Effectivement, cette pièce a bien peu du goût du Parmesan. Mais quel est donc ce Jacques de Parme, dont aucun auteur n'a encore parlé?

— La Sainte Vierge accompagnée de S. Bernardin de Sienne; gravé par Bonasone. — J'ay vu une épreuve de cette pièce entre les mains d'un curieux qui venoit d'Italie et qui y avoit écrit au bas : Le tableau est à Parme dans une petite chapelle du dortoir des Pères de l'Annonciade.

— Le mariage de Sᵉ Catherine. Cette sainte y est représentée à genoux, recevant un anneau que lui met au doigt l'Enfant-Jésus. La Sᵉ Vierge le soutient entre ses bras; elle-même est assise auprès de S. Joseph et de Sᵉ Anne, et un ange descend du ciel d'où il apporte une couronne. Cette pièce, gravée à l'eau forte, est parfaitement bien dans le goût du Parmesan. On y trouve au bas une marque que l'on préjuge estre celle de Marc Agnolo Moro. — Il y en a une planche gravée par Meldolla. Celle de Moro est de même grandeur, tournée de l'autre côté et dessinée plus correctement, mais pas si bien dans le goût du Parmesan. Il y au bas, sur le socle du siége où est assise la Sᵉ Vierge, cette marque : M A (*en monog.*), que j'interprète *Marco Agnolo*, et en effet, la graveure a beaucoup de sa manière. — La copie, qui est icy, est faitte sur celle de Marc Moro. Elle est à l'eau forte et gravée dans la même manière, et par la mesme qui a fait la copie du Joseph. Il y a mis aussi au bas de celle-cy : *F. Parmensus f.* — Il y en a ensuite une assez bonne copie avec les lettres F. P. sur le socle du piédestal où la Vierge est assise. On en a une épreuve sans titre et l'autre avec le titre : *Sponsabo te*, et l'adresse : *Petrus Mancin. excu.*

— Les Amours de Saturne et de la nymphe Phyllire, gravés par Lepicié d'après un tableau qui appartenoit à M. Boullongne le jeune et que je crois une copie faite par son père.

— Vulcain forgeant les flèches de l'Amour, et plus loin Vénus, sur un lit, caressée par l'Amour. Gravé par Henri Vander Borcht. — Zanetti l'a fait regraver au burin par Faldoni sur le dessein original du Parmesan qu'il possède.

— Un Amour endormy et couché par terre, le corps presque veu en raccourcy. Cette admirable petite pièce est gravée à l'eau forte par le Parmesan mesme. Il n'y a au bas ni nom ni marque. — Il est remarquable que cette figure est dans la même position qu'un enfant étendu à terre, qui est dans le massacre des Innocens gravé par Marc-Antoine d'après Raphaël. Elle est seulement tournée de l'autre sens, ce qui achève de faire connoître que la figure du Parmesan est une copie réelle de Raphaël. Il n'y a absolument rien de changé. Le Parmesan n'a fait qu'y adjouter un fond de paysage, la terrasse et un carquois pour en faire un Amour. A cela près, il a suivy son original avec exactitude. On ne peut pas cependant disconvenir que la figure est plus dans le goût de dessein du Corrège que dans celui de Raphaël (*Bartsch*, nº 11).

— Mercure mettant entre les mains de Minerve une flutte à plusieurs tuyaux; dans une forme ovale. Gravé au burin par Jules Bonasone. — C'est icy le dessein de l'Académie *Bocchiale* dite *Hermatina*, instituée à Boulogne en 1546 par Achille Bocchi dans sa propre maison. C'est l'auteur d'un livre d'emblesmes. Cette Académie avoit pour mot de sa devise: *Sic monstra domantur*. Masini, *Bologna perlustrata*, tome I, p. 155.

— Trattato de' colori di M. Coronato Occolti da Canedolo. In Parma appresso Seb. Viotto 1568, in-12. Ce livre traite des couleurs, et voicy sur quel pied il en donne la signification allégorique, s'efforçant de montrer, par exemple, que le blanc exprime l'humilité, le verd l'espérance, etc. L'auteur se borne là et ne dit pas un mot qui ait rapport à la peinture. Je fais cette remarque, parce qu'on pourroit s'y méprendre sur le titre du livre. J'y ay trouvé imprimé, à la fin, un cartouche gravé en bois suspendu à un palmier, aux côtés duquel sont deux Amours en l'air, et dans le cartouche, l'ensei-

gne de l'imprimeur. Je ne doute pas que le dessein n'en soit du Parmesan.

— La suite d'estampes du Parmesan, que mon père a eu en 1732 de M. de la Chataigneraye, venoit originairement de M. de Bourdaloue, de qui ce curieux l'avoit eu à son inventaire, et, comme M. de la Chataigneraye aimoit ces sortes de pièces et que tout le monde luy portoit celles qu'il découvroit, il en a encore adjouté depuis plusieurs à cette première collection.

MAZZOLA (GIROLAMO). L'auteur de la *Description des peintures de Parme* en fait mention en divers endroits de son livre (1), et il parle d'un autre Mazzola surnommé Philippe, qui étoit pareillement cousin du Parmesan et qu'il distingue par le sobriquet delle Erbette. Je ne voudrois pas garantir le fait. *Pitt. di Parma*, p. 36.

MAZZOLA (PHILIPPE), de Parme, surnommé delle Erbette, étoit, s'il faut en croire Clément Ruta, auteur de la *Description des peintures de Parme*, cousin du fameux Parmesan ; il fait mention d'un de ses tableaux représentant S. François recevant les stigmates. C'est la seule fois que j'ai entendu nommer ce peintre (2).

MAZZOLI (MASO). Il en est parlé ci-après sous le nom de Tomaso da San Friano, ce qui fait un double emploi.

---

(1) Le Louvre possède de lui un grand tableau. Cf. le livret italien de M. Villot, 5e édition, n° 264.

(2) Voir, sur Philippe Mazzola, la note des éditeurs du Vasari de Florence, t. IX, p. 120, et sur tous ces peintres de la famille du Parmesan, la série 6 des *Memorie originali di Belle Arti* du Gualandi.

MAZZOLINO (LODOVICO), detto *Malino*. On sçait fort peu de choses de cet artiste qui n'a pas vécu vieux et dont les ouvrages ont été détruits par le temps(1). L'auteur de la *Description des peintres de Ferrare* (p. 9) le compte parmi les disciples du Dosso et lui donne quarante-neuf années de vie au jour de sa mort, qui arriva en 1580. Son corps fut inhumé dans l'église du S. Esprit à Ferrare, où il étoit né.

MAZZONI (SEBASTIANO), peintre florentin, qui a fait un assez long séjour à Venise, où il a laissé de ses ouvrages qui ne tiennent en rien du goût de son pays; il se mêloit aussi d'architecture, et c'est lui qui a donné les desseins du palais que le card. Liberi a fait bâtir sur le grand canal à Venise. *Della pitt. Venet.*, p. 520. Le Bavolini est son disciple.

MAZZUOLI (JOSEPH), surnommé il Bastarolo, étoit fort vieux lorsqu'il mourut à Ferrare, sa patrie, en 1589. Il se noya en se baignant dans le Pô. L'auteur de la *Description des peintures de Ferrare*, p. 14, loue beaucoup son dessein, sa manière de peindre et sa façon de former les plis dans ses draperies. Je crains qu'il n'y ait de l'exagération; car, s'il en faut croire cet écrivain, les ouvrages du Bastarolo tiennent de la manière du Corrége et de celle du Titien. Il le fait (p. 13) sortir de l'école du Dosso.

MEAD (LE DOCTEUR). *Le beau buste d'Homère appartenant au comte d'Arundel se trouve représenté, dit Walpole, dans un portrait de lui et de sa femme gravé par Vosterman d'après Van*

---

(1) Le Louvre possède de lui une petite Sainte Famille du dessin le plus élégant et de la plus charmante exécution. Cf. le livret de M. Villot, 5e édition, n° 265.

Dyck. On pourroit citer encore une estampe de ce buste qui a été gravée par Baron à Londres, dans le tems que le monument antique appartenoit au docteur Mead. (Notes sur Walpole.)

MECHEL (CHRÉTIEN DE), graveur de Basle, où il est vivant.

MECKENEN (ISRAEL VAN). Il y a dans la collection de l'abbé de Villeloin, qui est chez le roy, deux pièces singulières d'Israël van Meckenen, dont l'une apprend qu'il étoit orfévre. C'est une teste de vieillard au bas de laquelle il a gravé *Israhel van Meckenen Goltsmit;* l'autre représente son portrait et celui de sa femme en buste sur la même planche, gravés par lui-mesme avec cette inscription : *Figuratio facierum Israhelis et Idæ ejus uxoris.*

— Judith emportant la teste d'Holopherne, et dans le fond, les habitants de Béthulie mettant en déroute l'armée assyrienne. Cette estampe pèche en une infinité d'endroits contre le costume. Il y a sur le devant plusieurs canons, qui paroissent avoir été dessinés exactement sur ceux qui estoient pour lors en usage; leur forme est particulière et différente de celle dont nous nous servons (1).

MEDINA (LE CHEVALIER JEAN). Son nom est Jean-Baptiste. Voyez sa vie, tome IV du *Recueil des portraits des peintres de la galerie de Florence*, p. 155. (Notes sur Walpole.)

---

(1) On peut voir dans Bartsch le catalogue de son œuvre, et dans les *Types et manières des maîtres graveurs*, seizième siècle, p. 76-8, les remarques de M. Renouvier, qui appuie de son autorité l'opinion d'Ottley et de Zani qui croient à l'existence de deux Meckenen, dont l'un a signé I. M., et l'autre I V M.

MEISSONNIER (JUSTE-AURÈLE), **né à Turin en 1693, mort à Paris en 1750 (1).**

MELDOLLA (ANDRÉ). L'on trouve plusieurs estampes du dessein du Parmesan, et quelques-unes d'après Raphaël et d'autres maîtres, qui sont gravées par André Meldolla. Il y en a mesme une gravée en 1547 dont il se dit l'inventeur, c'est le Ravissement d'Hélène; et, par la maniere dont cette pièce est composée, l'on peut juger qu'elle n'a pu estre inventée que par un peintre; je ne sache pourtant aucun auteur qui ait parlé de cet André Meldolla; il avoit peu de pratique de la graveure à l'eau forte, et il sçavoit encore moins manier le burin; c'estoit pourtant sa coutume, après avoir gravé ses planches à l'eau forte, de les retoucher des deux ou trois fois au burin et à la pointe à sec comme a fait depuis Rembrandt, pour leur donner plus d'intelligence; mais il luy est presque toujours arrivé, qu'en voulant donner plus de clair obscur à ses pièces, il leur a ôté de la légèreté qu'elles avoient auparavant. Il en a aussy voulu quelquefois retoucher les testes et les autres parties, mais il étoit toujours incorrect dans son dessein. Il ne se soutient que par un tour et un esprit qu'il avoit puisé dans les ouvrages du Parmesan, d'après lesquels

---

(1) « Juste-Auguste Meissonnier (nous croirions plutôt au nom donné par Mariette), peintre, né à Turin en 1636 (*sic*), mort à Paris en 1750. Il réunissoit plusieurs talents qui l'ont distingué. Il étoit peintre, dessinateur, sculpteur, architecte et surtout excellent orfévre. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'un génie heureux, d'une imagination féconde, d'une exécution facile, d'un goût vrai et formé sur la noble simplicité de l'antique. Son mérite seul lui fit obtenir le brevet d'orfévre du roi et la place de premier dessinateur du cabinet de Sa Majesté. » *Dictionnaire des artistes* de l'abbé de Fontenay; 1776, in-12, t. II, p. 107. — Mariette a parlé incidemment de Meissonnier dans l'article Germain, *Abecedario*, II, 298.

il paroist qu'il avoit fait une étude fort sérieuse, et il s'en étoit mesme tellement aproprié le goût, qu'il la mettoit dans tout ce qu'il gravoit d'après d'autres maîtres. C'est cette conformité de goût qui a fait croire à quantité de curieux que les estampes qu'il avoit gravé l'avoient été par le Parmesan; il étoit pourtant bien facile de se convaincre du contraire. Il n'y avoit qu'à les examiner auprès de celles qui sont incontestablement du Parmesan ; on n'y auroit point trouvé la mesme correction ny la mesme touche. J'ay appris qu'il y en avoit quelques-unes qui passoient à Venise pour être d'André Schiavon ; j'en ay trouvé une dans notre recueil où l'on avoit écrit au dos, fort anciennement, le mot *Schiavone.* J'ay vçu des desseins du Schiavon dessinés dans la mesme manière que ces estampes, et, en examinant ce que Ridolfi a rapporté de sa vie, je trouve de fortes conjectures pour croire que notre *André Meldolla* est le même qu'*André Schiavon.* Voyez ce que j'en ay dit encore à l'article d'André Schiavon.

— André Schiavone. Ce peintre fut surnommé Schiavone du nom de son pays. Je crois que son nom de famille estoit Meldolla. Ce qui me le fait préjuger sont des estampes où l'on trouve au bas le nom tout au long ou la marque d'André Meldolla. J'ay déjà remarqué qu'elles passoient à Venise pour estre d'André Schiavon, et j'adjouteray icy que je ne vois aucun peintre à qui elles conviennent qu'à luy seul. Tout y est dessiné d'une manière incorrecte, mais spirituelle. Ridolfi dit que le Schiavon n'avoit point de principes de dessein, mais qu'il se trouvoit dans ses ouvrages un certain feu et une idée de beau capable d'animer le génie des autres peintres, et il rapporte à cette occasion un bon mot du Tintoret qui n'est pas à négliger. Ridolfi rapporte aussy qu'André Schiavon avoit étudié les estampes du Parmesan ; il pouvoit dire aussy les desseins, ce qui paroist bien dans tout ce qu'il a gravé ; la plus grande partie est d'après ce peintre, et

ce qui n'est pas d'après luy est tout à fait dans sa manière, et, quoyque fort incorrect, il n'y a rien en estampes qui flatte davantage le goût des bons connoisseurs. On pourroit encore adjouter pour preuve que ces estampes sont d'André Schiavon, qu'elles ont été faittes dans le temps qu'il vivoit. Il y en a une avec la date 1547; il avoit pour lors 25 ans; c'est le ravissement d'Hélène (*Bartsch*, n° 31); elle est de son invention, et c'est une des plus belles pièces de son œuvre. J'en ay veu trois épreuves, toutes trois différentes. L'une n'étoit pas encore retouchée; l'autre l'étoit en quelques endroits à la pointe à sec; pour la troisième, elle estoit si différente des deux autres qu'on auroit cru que c'estoit une autre planche. Presque toutes les attitudes des figures estoient changées; ce n'estoient plus les mesmes masses d'ombres. Il y avoit dans celui-ci bien plus de repos et d'intelligence de clair obscur, tel que le pouvoit donner un peintre vénitien comme le Schiavone, qui avoit étudié le Giorgion et le Titien. — Lomazzo, dans la table de son livre *Trattato della pittura*, le fait disciple du Parmesan: *Andrea Schiavone, pittore, discepolo del Mazzolino*, car c'est ainsy qu'il appelle le Parmesan. — Il veut dire qu'il en étoit le sectateur.

— L'on ne peut proposer André Schiavon pour un bon dessinateur; il n'y en eut jamais de plus incorrect. Cependant, il a fait quelques fois des desseins fort piquants, qui sont dans le style du Parmesan, et il y en a ici quelques-uns de cette espèce qui donnent une grande idée de sa capacité (Cat. Crozat, n° 77).

— Ce que le Parmesan a gravé lui-même se réduit à un assez petit nombre de morceaux sur lesquels il ne se trouve aucune marque qui le désigne; mais son faire ne permet pas de le méconnoître. A entendre certains curieux, son œuvre est cependant considérable. En voici la raison; c'est qu'ils mettent sur le compte de ce peintre toutes les pièces qui ont été

gravées par André Meldolla. Ils y voyent la manière du Parmesan, le choix de ses proportions, ses mêmes tours de figures, une certaine grâce dont le grand artiste a été en possession, et il ne leur en faut pas davantage pour décider que l'ouvrage de Meldolla est celui de Parmesan. Ils pouvoient le faire avec d'autant plus d'assurance, que le nom de Meldolla étoit un nom tout nouveau pour eux, et qu'on ne trouvoit ce nom dans aucun des auteurs qui ont écrit sur la peinture. De plus, ce nom ne se lit que sur deux seules pièces que peu de gens connoissent. Les autres planches ne sont, pour l'ordinaire, accompagnées d'aucun caractère distinctif; ou, s'il y a cette marque: *A M* (en monog.), elle est presque toujours mise si négligemment et dans des endroits si peu apparents qu'il est aisé de la confondre avec les autres traits de la gravure, surtout lorsqu'on n'en est point préveou. Moi-même je suis obligé d'avouer que je suis demeuré longtemps dans une pareille ignorance, et je ne m'en suis pas guéri tout d'un coup. Il a fallu, après avoir découvert cette marque et m'en être assuré la véritable interprétation en la raprochant des estampes qui portoient le nom d'André Meldolla, chercher quel étoit le maître à qui ce nom appartenoit. Ce n'étoit pas assez d'avoir reconnu que ces pièces n'étoient point l'ouvrage du Parmesan; il falloit trouver leur auteur. J'ai cru voir, écrit au verso d'une de ces pièces que je possède, le commencement du nom du Schiavon, et j'ai trouvé sur une autre, celle qui représente l'Enlèvement d'Hélène, la date 15(47) gravée sur la planche mesme. J'ai appris dans Ridolfi que ce peintre s'étoit formé le goût dans sa jeunesse sur les estampes et sur les desseins du Parmesan. J'ai étudié quelques-uns de ses tableaux, et j'y ay rencontré les mêmes tours de figures et les mêmes incorrections que dans les estampes qui faisoient l'objet de mes recherches. Le temps qu'il vivoit se rapporte à la date rapportée cy-dessus. Les négligences et les

inégalités qu'on lui a reproché dans ses tableaux se retrouvent dans ses estampes. La mauvaise qualité des cuivres dont il s'est servi et leur peu d'épaisseur, qui n'a pu supporter l'effort de la presse et qui est cause que les planches se sont bientôt brisées, ainsi qu'on le voit par le peu d'épreuves qui en ont été imprimées, ajoute une nouvelle preuve à tout ce qui a été dit de son extrême pauvreté, et, tout cela étant rapproché, je me suis dit que l'artiste que je cherchois n'étoit autre qu'André Schiavon, et il ne m'a plus été permis de douter que ma conjecture ne fût bien fondée lorsque j'ay sçu que le précieux recueil des estampes de ce maître qu'Inigo Jones, célèbre architecte et disciple du Palladio, avoit apporté autrefois de son voyage d'Italie et qui est actuellement entre les mains de milord Pembrock, étoit intitulé: *Estampes de André Schiavon.* L'on y voit des estampes gravées d'après Raphael, le plus grand nombre d'après le Parmesan, et plusieurs que je préjuge estre de l'invention même de Schiavon, mais tellement dans le style et la manière du Parmesan, qu'on les lui donneroit volontiers. Dans toutes il y a de l'esprit, mais beaucoup trop de manière, point de touche et des incorrections qu'on ne pardonneroit pas à un écolier; elles sont révoltantes, dans les articulations des pieds surtout. Il a observé ce que Rembrandt a fait depuis, c'est-à-dire qu'à chaque fois qu'il faisoit imprimer ou qu'il imprimoit lui-même ses planches, car la pauvreté lui devoit refuser tout secours étranger, il travailloit à ses planches et y faisoit des changements considérables. C'étoit ordinairement pour leur faire faire plus d'effet et pour, à la faveur de plus grandes masses de brun et de clair, les rendre plus piquantes de clair obscur, ce qui étoit bien permis à un peintre vénitien, qui avoit sous ses yeux des ouvrages si capables de lui en donner des leçons. Avec cela, quelque peine qu'il se soit donné, je ne vois pas qu'il ait presque jamais amélioré ses gravures. Elles

étoient, en sortant pour la première fois de dessous sa main, plus légères, moins chargées d'ouvrage et beaucoup plus spirituelles. Ce que ces dernières opérations ont produit est d'avoir mis des singularités dans ses estampes, qui en rendent l'assemblage plus difficile et qui font que rien n'est plus rare. Le Schiavon regardoit tout ce qu'il gravoit comme des desseins, et, afin qu'il pût mieux en conserver le caractère, il lui est souvent arrivé de teinter le papier sur lequel il imprimoit ses planches, et, venant ensuite à y donner quelques coups de lavis et quelquefois des rehauts de blanc avec le pinceau, il les a fait paroître de véritables desseins et en a fait des morceaux singuliers et qui ne sont pas moins estimables que de véritables desseins. J'ai aussi remarqué que le second travail avoit été fait ou avec la pointe sèche ou avec le burin, et que c'est faute de le savoir manier que le second travail est toujours si lourd et si mauvais.

— La plus belle œuvre du Parmesan qu'il y ait en Angleterre est celle que possède milord Pembroke. M. Zanetti, qui l'a vue, m'a écrit que c'estoit le recueil le plus complet qu'il eut vû des estampes gravées par André Schiavon ou André Meldolla, et je ne crois pas même qu'il y ait d'autres estampes d'après le Parmesan dans ce recueil, qui est intitulé depuis longtemps, à ce que m'a rapporté M. Zanetti, *Pièces d'André Schiavon.* M. Hyckman (1), qui l'a veu depuis M. Zanetti, m'a fait écrire que ce recueil de pièces, au nombre de cent une, venoit originairement de l'architecte Inigo Jones, qui y avoit rassemblé tout ce qu'il avoit pu découvrir d'estampes d'André Schiavon, entre autres toutes les planches imparfaites et manquées de ce maistre; qu'il y avoit dans cette col-

(1) Voir dans cet *Abecedario*, II, 354-55, un billet de M. Hickman qui n'est pas la lettre à laquelle Mariette fait allusion, mais qui se rapporte à la même question.

lection deux épreuves singulières et différentes de l'Enlèvement d'Hélène, l'une avec le nom de Meldolla, l'autre avec un dauphin gravé en place de ce nom, et qu'outre cela, il s'y trouvoit deux planches originales du Mariage de Sainte-Catherine, dont il y en avoit une si rare, que le chevalier Lely prétendoit qu'il n'y en avoit jamais eu plus de huit épreuves de tirées, et que c'étoit celle des deux dont les contours étoient le plus durs. M. Hyckman prétend aussi qu'Inigo Jones avoit apporté en Angleterre la plus part des planches originales d'André Meldolla; mais on ne sçait ce qu'elles sont devenues. Peut-être milord Pembrock le saura-t-il encore; en ce cas, il y a bien de l'apparence qu'il les aura fait effacer, car c'étoit son goût de détruire pour rendre ce qu'il avoit plus rare.

— Le jeune Moyse sauvé par la fille de Pharaon. Gravé d'après Parmesan. — Meldolla avoit la même coutume que Rhembrandt. Après avoir gravé ses planches, il les retouchoit souvent une seconde fois, et mesmes jusques à une troisième. L'épreuve du Moyse sauvé, qui est dans nostre œuvre, est la première épreuve; celle qui est icy en est une seconde; on y trouve plusieurs changemens; le bras de cette jeune fille, qui est veue par le dos et qui s'avance pour regarder le petit Moyse, est ombré, ce qui n'est pas dans la première épreuve. Il y a aussi des contours et des tailles plus prononcées, et l'on y trouve, de plus, la marque de Meldolla en petit caractère; elle est sur la terrasse, au pied de cette fille dont on vient de parler; elle n'estoit pas encore gravée dans la première épreuve. La plus grande partie des changements sont faits à la pointe à sec.

— Un cavalier et deux jeunes gens armés de verges, chassans Heliodore du temple, où il estoit entré pour en enlever les richesses. Gravé par André Meldolla d'après une première pensée de Raphaël pour son tableau qui est au Vatican, ou

plustost d'après un dessein que le Parmesan avoit fait pour son étude d'après ce tableau ; car l'on reconnoît bien mieux dans cette estampe le goût du Parmesan que celui de Raphaël. Ce peintre, tout plein de feu, ne pouvoit pas s'assujétir à copier servilement, et voilà sans doute pourquoy cette estampe est si peu semblable au tableau. Quoi qu'il en soit, Meldolla y a écrit au bas son nom tout au long, après une marque qui est aparemment celle de Raphaël; la voicy comme elle est disposée : *A R* (*en monog.*) *V. R Andrea Meldolla.* Je crois qu'il faut lire ces lettres initiales à rebours et qu'elles signifient *Raphaele Urbinate a Roma* (*Bartsch*, 67).

— La Sᵉ Vierge assise auprès de S. Joseph et d'un jeune homme qui paroist estre S. Jean Baptiste, considérant l'Enfant-Jésus couché dans son berceau et adoré par Sᵉ Anne et par Sᵉ Magdelaine qui sont accompagnées de S. Jean l'Evangéliste. Gravé à l'eau forte par André Meldolla. — Il y a à ceste épreuve la marque de Meldolla sur le siége sur lequel est assise la Sᵉ Vierge; mais cette marque ne se retrouve point dans les premières épreuves, telle qu'est celle que nous avons dans notre recueil. La planche n'avoit pas encore été retouchée ; elle l'a été depuis au burin. Meldolla a voulu luy donner plus d'intelligence et plus de grâce à certains airs de teste ; mais il a voulu le faire au burin, et il en avoit si peu de pratique qu'il ne le savoit pas conduire ; il a effacé de certains endroits pour élargir les clairs, et il a rendu certaines ombres plus étendues et plus sourdes. Il n'y a eu qu'un peintre et mesme un peintre coloriste qui ait pu faire ces changemens. Le bras gauche de l'Enfant-Jésus est bien différent ; car icy il le lève comme pour flatter la sainte Magdelaine.

— La Sᵉ Vierge ayant sur ses genoux l'Enfant-Jésus endormy. A sa droite, un ange s'avance et porte un vase, et, de l'autre côté, S. Joseph est représenté assis, et derrière luy

S. Jean-Baptiste debout. Cette estampe est encore une des plus considérables de l'œuvre du Parmesan. Quoyque l'on n'y voie pas la marque de Meldolla, elle est cependant gravée de luy d'après un dessein du Parmesan, d'après ce fameux tableau que l'on connoît en Italie sous le nom de la Vierge au long col. Il étoit autrefois dans l'église des Servites à Parme; mais présentement il se trouve chez le grand-duc parmy les tableaux qu'avoit rassemblés le grand prince dernier mort. Il me semble que l'estampe de Meldolla n'est pas tout à fait comme le tableau; c'est ce qui me fait croire qu'elle aura esté plustost faite sur quelque dessein.

— Un ange présentant des fleurs à l'Enfant-Jésus qui les donne à sa mère, auprès de laquelle il est assis, pour en former des couronnes, ce que considèrent Sᵉ Anne et S. Joseph; gravé à l'eau forte par André Meldolla. — Sur le piédestal, auprès de la jambe droite de la sainte Vierge, l'on découvre la marque ordinaire de Meldolla. Nous en avons dans notre recueil plusieurs épreuves de différentes qualités sur lesquelles il sera bon de faire des observations, et une derrière laquelle est écrit d'une écriture fort ancienne le nom de Schiavon.

— S. Pierre et S. André reconnoissans J. C. au miracle de la pêche abondante qu'il leur fait faire. Gravé à l'eau forte par André Meldolla d'après un dessein de Raphaël d'Urbin qui a été exécuté en tapisserie. Cette pièce est une preuve de ce que l'on a avancé, que Meldolla avoit saisy mieux que personne la manière du Parmesan et qu'il se l'étoit en quelque sorte approprié; car, si l'on ne sçavoit pas que l'invention en est certainement de Raphaël, on ne pourroit la donner à d'autre qu'au Parmesan, tant elle est dans sa manière. — Il y en a une estampe en clair obscur; à celle-cy il n'y a point la marque de Meldolla; mais sur le devant, à un coin de la planche, deux grandes lettres R. V. qui sont les premières du

nom de Raphaël. L'on en trouve des épreuves retouchées et d'autres qui ne le sont pas encore. Celle qui est icy est de cette dernière qualité, au lieu que celle que nous avons gardée est retouchée; mais elle l'est avec une grande intelligence. Voicy quelques-uns des principaux changemens qui y ont été faits et qui peuvent faire reconnoître la planche retouchée d'avec l'autre qui ne l'est pas. Le visage de S. Pierre est presque tout éclairé, et dans l'autre il est presque entièrement teinté. Le corps de S. André est ombré par une grande masse dans les secondes épreuves, au lieu qu'il y avoit auparavant des parties de clair; enfin, dans les secondes épreuves, tout est plus de repos et plus par grandes masses. Ces changemens ont été faits en partie au burin et en partie à la pointe à sec (*Bartsch*, 20).

— Vénus assise, ayant auprès d'elle l'Amour, de qui elle a enlevé l'arc. Elle est assise sous un pavillon dont un bout est relevé. Sur un terme auprès d'elle est un vase; elle tient l'arc de la main gauche qu'elle élève au-dessus de sa teste. En général, c'est la même composition et la même idée que le dessein qui a été gravé en clair obscur par Le Sueur, et que Zanetti a vendu à M. Hickman. Le tour de la figure est très-agréable, quoyque fort incorrect: l'épreuve que j'ay veu étoit fort mauvaise; la planche étoit usée et retouchée. J'imagine qu'une bonne épreuve de cette planche est une chose charmante. Elle est gravée par Meldolla, quoy qu'on n'y trouve ni son nom ni sa marque, et vient certainement d'après le Parmesan (*Bartsch*, 75).

— Pâris, aidé de ses Troyens, enlevant de force la belle Hélène; gravé à l'eau forte en 1547 par André Meldolla (*Bartsch*, 21).— Cette pièce est une des plus singulières de l'œuvre du Parmesan et qui mérite une attention particulière. L'épreuve qui est icy est des premières; il n'y a point encore de tailles sur la pierre où est l'inscription. Dans les secondes épreuves, telles

que nous en avons une, on a fait encore quelques changemens, mais peu considérables, et Meldolla y a écrit son nom tout au long suivy du mot *inventor*, ce qui est très-remarquable. Nous en avons encore une autre épreuve toute retouchée au burin et fort différente. Tout cela méritera qu'on en fasse une description exacte. Il sera bon de remarquer qu'en 1547 le Parmesan étoit déjà mort. Au reste, je croy que c'est sur cette pièce plutôt que sur aucune autre qu'on peut décider si André Meldolla est le même qu'André Schiavon. — Meldolla étoit bien dans l'habitude de retoucher ses planches. Je crois qu'il le faisoit à chaque épreuve. Il m'est passé par les mains quatre épreuves de cet Enlèvement d'Hélène; toutes les quatre étoient différentes. A la dernière que j'ay veue, il avoit voulu effacer son nom, et il avoit formé des flots en cet endroit. Il avoit encor travaillé en beaucoup d'autres endroits au burin. Ces changemens avoient cependant précédé l'épreuve que nous avons, où il a adjouté un dauphin (1).

---

(1) Voilà, certes, un des plus intéressants articles de cet *Abecedario*. Mieux que nulle part ailleurs, on y voit la sûreté instinctive du goût, l'intelligence critique, la patience dans l'investigation et la prudence du jugement de Mariette: c'est le meilleur enseignement sur sa façon de travailler, la meilleure preuve de ses défiances, et par là de la certitude de ses affirmations. Cette question de l'identité de Meldolla et du Schiavone a toujours été des plus controversées. Acceptée d'abord à l'état de tradition, elle est ensuite niée et comme détruite. Le savant Zani donne contre elle les meilleures raisons, qui sont, après lui, répandues par Bartsch dans la notice de Meldolla de son seizième volume, et dans ces derniers temps acceptées par M. Villot, ayant à parler du Schiavone dans son livret italien à propos d'une tête de S. Jean-Baptiste (3e édition, n° 396), et par M. Renouvier dans ses *Types et manières des maîtres graveurs* (seizième siècle, p. 27-28). L'opinion ancienne semblerait donc condamnée à tout jamais et à peine défendable, malgré l'autorité de l'opinion si formelle et si raisonnée de Mariette; mais l'existence actuelle d'un document authentique déjà produit par le Zanetti, mais contesté, vient trancher la question d'une façon décisive. Dans les notes que les éditeurs du Vasari de Flo-

MELINI (CHARLES-DOMINIQUE), Piémontais, est venu à Paris pour y apprendre la gravure. Le roy de Sardaigne, son souverain, lui en avoit fourni les moyens; mais, s'étant mal comporté et n'ayant pas eu le bonheur de plaire lorsqu'il entreprit de graver le portrait du roy son maître, il perdit ses bonnes grâces sans espérance de les ravoir. Il est né à Forchiedo, petit lieu à deux milles de distance des isles Boromées.

MELISSI (AGOSTINO), non pas Melisi. Voyez ce qu'en a dit le Baldinucci dans la vie de Jean Bilivert, dec. 2, parte 1, secol. 5, p. 77.

MELLAN (CLAUDE) excelloit à dessiner à la sanguine, mêlée de crayon noir, de petits portraits, dont la touche est précieuse et pétille d'esprit. Il étoit, en cela, l'imitateur de Vouet, qui en faisoit dans ce genre et avec le même succès. Entre plusieurs de ces portraits de Mellan qui me sont passés par les mains, j'en distinguerai deux que Boulle avoit eu des héritiers de Mellan. L'un est celui d'un religieux de la Mercy que je possède (1), et l'autre, que j'avois fait avoir à M. le mar-

---

rence ont ajouté (vol. XI, 1855, p. 339-41) à ce que le Vasari dit du Schiavon à la fin de la vie de Battista Franco, ils remarquent, outre la signature *Andreas Schavonus Meldolla fecit* mise par lui sur sa pièce de saint Heliodore, que, dans un document du 22 mai 1563, on trouve nommé avec Titien, Tintoret, Paul Véronèse et Jacopo Pistoia pour examiner les mosaïques des Zuccati dans le vestibule de Saint-Marc : *Andreas Sclabonus dictus Medula q. ser Simeonis*. Cette pièce retrouvée tranche la question, et l'on peut voir sur ce sujet le travail cité par les éditeurs du Vasari et publié dans le *Deutsches Kunstblatt*, 1853, n° 37, par M. Ernest Harzen, de Hambourg, dont nous avons nous-mêmes mal imprimé le nom dans une note de l'article Léonard Limosin. Cette confirmation irréfragable, donnée à une opinion que Mariette ne basait que sur des inductions, est une des meilleures preuves qu'on puisse avoir de la valeur de son sens critique.

(1) N° 1288 du catalogue de la vente de Mariette.—Cf. p. 335.

quis de Livry et dont j'ignore le sort, étoit celui d'un orfévre, nommé *Vincent Petit*, qui, du tems de Mellan, habitoit les galeries du Louvre (1).

— Florent le Comte (*Cab. d'architecture*, t. III, p. 193) a écrit que Mellan, fameux graveur françois, avoit été sur le point de passer en Angleterre, où il étoit appelé par le roi Charles, et il est vrai que cette affaire fut mise sur le tapis et que Mellan ne s'en éloignoit pas; mais je suis persuadé que la proposition s'étoit faite de la part du comte d'Arundel plutôt que de la part du roi. Je crois l'avoir suffisamment fait voir dans une vie de Mellan que j'ai écrite (2). (Notes sur Walpole.)

— Les nouvelles découvertes sont pour l'ordinaire toujours languissantes et presque toujours assez informes dans leur commencement; elles doivent passer par différentes mains avant que d'arriver à la perfection, et elles n'y parviennent qu'avec le tems et beaucoup de travail. La nature n'est pas cependant sur ce point tellement constante dans ses principes qu'elle ne s'en écarte quelquefois. De tems en tems, elle met dans le monde de ces génies créateurs qui, s'étant emparés d'une nouveauté dont ils sont les pères et lui ayant donné presque sur-le-champ son entier arron-

(1) Voyez dans les *Archives de l'Art français*, *Documents*, t. I, p. 199, le quatrain où il est nommé par l'abbé de Marolles, et p. 224, le brevet de son logement du Louvre, accordé en 1679, par suite de son décès, à un nouveau titulaire qui se trouve être Boulle, Cf. plus loin, p. 345.

(2) Cette vie, à laquelle Mariette fait allusion, on est assez heureux pour l'avoir, et c'est celle que l'on va lire, et qui forme un cahier séparé transcrit de sa plus belle écriture. Outre la valeur de ce morceau, il a aussi l'intérêt de nous montrer ce que Mariette voulait faire et comment il l'aurait fait. Elle sera, du reste, republiée par l'un de nous dans les *Memoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, avec le complément qu'elle appelle, c'est-à-dire le catalogue complet de l'œuvre gravé de Mellan.

dissement, ne laissent rien à désirer ni à faire à ceux qui leur succèdent et qui auroient voulu s'y exercer. Mellan fut un de ces hommes rares et uniques. Inventeur d'une manière de graver nouvelle, qu'il a porté jusqu'où elle pouvoit aller, il a étonné par la rapidité de sa course, et n'a laissé à ses foibles imitateurs que le désespoir d'avoir inutilement marché sur ses traces et d'en être demeuré aux premiers pas.

Il nacquit à Abbeville, capitale du comté de Ponthieu en Picardie, au mois de may 1598, et, le 23 du même mois, il reçut au baptême le nom de Claude, qui étoit celui de son père (1). Celui-ci exerçoit un métier qui, par des voies indirectes, conduisoient assez naturellement son fils à la gravûre. Il étoit chaudronnier et planoit des cuivres (2). Des affaires de com-

---

(1) Plusieurs auteurs ont parlé de Mellan et tous diffèrent sur l'année de sa naissance. Perrault, dans ses éloges des hommes illustres du siècle de Louis XIV, la met en 1564, le Comte, dans son Cabinet d'architecture et de peinture, en 1601. Brice, auteur d'une Description de Paris, la place en 1604. J'ai lu, sur un billet d'enterrement de Mellan, qu'au jour de son décès, arrivé le 9 septembre 1688, ce graveur avoit quatre-vingt-sept ans sept mois et onze jours, et, suivant ce calcul, il devoit être né le 29 janvier 1603. Il étoit, de plus, marqué que cette datte avoit été donnée par le neveu même de Mellan. Qui n'y auroit pas ajouté foi? Cependant, elle est aussi fausse que toutes les autres. J'ai pour certitude de celle que je donne les registres de la paroisse de Saint-Wulfran de la Chaussée à Abbeville, où Mellan a été baptisé, et son extrait de baptême, que j'ai fait lever et dont voici la teneur : «Le vingt-trois jour de may mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit fut baptisé Claude Melan, fils de Claude. Les parrins, Nicolas Maillard et Robert Marchant; la marrinne, A. Maillard. Je soussigné, prêtre curé de la paroisse de S. Wulfran de la Chaussée à Abbeville, certifie le présent extrait conforme à l'original; en foi de quoi j'ai signé, le 3e jour de septembre 1735 : *S. M. Mauchembert.* » (Note de Mariette.) — Cet extrait de baptême a déjà été publié par l'un de nous dans les *Archives*, *Documents*, I, p. 261-64, avec une lettre du curé de S. Wulfran au graveur abbevillois, Robert Hecquet, qui le lui avait demandé; mais nous ne savions pas alors que cette demande était faite par lui dans l'intérêt de Mariette.

(2) Mellan avoit un frère établi à Paris et qui était chaudronnier comme son père, ce qui fait suffisamment connoître que Florent

l'appeloient quelquefois à Paris; il y conduisit ce fils, qui avoit déjà reçu une bonne éducation, et dont l'esprit vif et pénétrant promettoit beaucoup. Il lia connoissance avec des graveurs, et, avant que de retourner dans sa ville, le jeune Mellan étoit déjà placé et mis en apprentissage. On ignore quel fut son premier maître, si ce fut Thomas de Leu ou Léonard Gaultier, les seuls qui, tout médiocres qu'ils étoient, pouvoient porter le nom de graveurs dans une ville, où cet état étoit encore dans toute son enfance. La première planche de Mellan portant une datte, c'est-à-dire cette thèse de théologie qui fut soutenue par des religieux Mathurins en 1619, pourroit faire croire que Léonard Gaultier lui auroit mis le burin à la main; elle tient beaucoup de la manière de ce graveur, et en vaut-elle mieux ? Non sans doute. Mellan étoit pour lors dans cette fausse opinion que le mérite de la gravûre consistoit uniquement à couper le cuivre avec netteté, en un travail léché, et en un arrangement de traits fins et le plus approchés qu'il étoit possible les uns des autres. Il se fondoit sur ce qu'il voyoit pratiquer par Thomas de Leu, par Mallery, par Wierx et par d'autres semblables graveurs, dont les insipides ouvrages n'étoient, pour le malheur du siècle, que trop en vogue. Il en contracta une manière aussi mesquine et aussi aride que l'étoit son goût de dessein, ce qui n'empêcha pas que, tout jeune qu'il étoit, il ne prétendît à la qualité de peintre. Il inventoit et faisoit déjà les desseins de presque tout ce qu'il gravoit, et l'on m'a voulu assurer que dès ce tems-là il avoit essayé de manier le pinceau sous un peintre de son pays nommé Joly.

---

le Comte, qui lui donne pour père le receveur du domaine de la ville d'Abbeville, étoit aussi mal informé sur ce point que sur tout ce qu'il a débité au sujet de notre graveur. Le peu qu'il en dit dans son *Cabinet d'architecture*, t. III, p. 193, est un tissu d'erreurs plus grossières les unes que les autres. (Note de Mariette.)

Il aimoit éperduement sa profession, et bruloit du désir de s'y distinguer. On ne devoit donc point désespérer de lui voir faire des progrès; mais, si sa position ne les rendoit pas tout à fait incertains, elle les ralentissoit considérablement. Environné d'artistes aussi médiocres que lui, rien ne s'offroit à son génie qui le mît en état de s'étendre et de se développer; continuellement il éprouvoit des sujets de découragement. Se présentoit-il quelqu'ouvrage qui demandoit à être partagé? Mellan avoit le chagrin de s'y voir associé avec le jeune Lasne qui, dans la même carrière, n'étoit pas plus avancé et qui avoit le même besoin de secours, avec Gaultier, dont la main pesante s'étoit encore allourdie par le poids des années, et ne connoissoit plus que la peine, avec un Picquet, graveur ignorant et destiné à un éternel oubli. Il n'avoit pas moins à se plaindre des ouvrages qui lui étoient distribués. Il n'en étoit aucun qui fût intéressant; tous étoient plus propres à provoquer le dégoût qu'à faire naître et à entretenir une vertueuse émulation. Mellan, touché de sa situation et voulant en sortir, fit alors sur lui-même les plus grands efforts; il entreprit de réformer sa manière de graver: il commençoit à en prendre une plus libre et plus nourrie; mais, pour abréger et pour opérer plus surement, il se détermina au voyage d'Italie, d'où venoient à Paris tant de belles estampes et où il voyoit passer tous les jeunes artistes françois qui, désireux de gloire, y alloient en foule perfectionner leurs talents naissans.

Il arriva à Rome en 1624, et il y trouva Villamène qu'il cherchoit. C'étoit le graveur le plus accrédité qu'il y eut pour lors en Italie. Une longue expérience lui avoit fait acquérir une grande connoissance de son art, et personne ne pouvoit mieux que lui en donner des leçons. Flatté de voir un étranger quitter son pays pour venir le consulter, encore plus satisfait de la docilité de Mellan, il lui accorda sa confiance et

son amitié; il lui déploya ses différens ouvrages; ils en conférèrent ensemble : il n'y eut aucune difficulté de l'art qu'il ne lui dévoila. Heureux s'il en fut demeuré là et qu'il n'eut point songé à lui faire un présent qui pouvoit avoir des suites funestes.

Il crut le servir en lui procurant la connoissance du Pomerange, peintre lourd et maniéré, et qui, avec ces défauts, ne laissoit pas de jouir d'une réputation, même au milieu de peintres infiniment plus habiles. On s'adressoit volontiers à lui pour des desseins de thèses, de titres de livres et d'autres morceaux qu'on vouloit faire graver; Mellan en reçut quelques-uns de sa main, et ce fut en les exécutant qu'il se fit connoître dans Rome. La reconnoissance exigeoit sans doute de la déférence; mais celle-ci devoit être mesurée et réfléchie. Le jeune artiste se livra trop inconsidérément à un conducteur peu sûr, et il courut une seconde fois le risque de se perdre. Il n'avoit plus qu'un pas à faire, et il contractoit pour toujours une manière grossière, insipide et de mauvais goût, aussi vicieuse pour le moins que celle dont il vouloit se défaire. Il lui auroit été d'autant moins aisé de s'en garantir, que le nom de Pomérange lui en imposoit et qu'il n'en sçavoit pas assez pour démêler dans le faire de Villamène ce qu'il en falloit rejetter et ce qu'il étoit bon d'adopter. Il élargissoit sa taille et il lui donnoit plus de corps; mais il ne s'appercevoit pas qu'un burin trop quarré l'empêchoit de mettre de l'esprit dans sa touche, et l'entraisnoit dans la roideur et dans une pesanteur insupportable. La mort de Villamène qui survint le tira de ce précipice. Obligé de mendier d'autres secours, l'école de Vouet s'ouvrit à un François, qui, par le désir sincère qu'il avoit d'apprendre, méritoit d'y être admis. Cet excellent peintre, fait pour développer les talens dans tous les sujets qui en renfermoient le germe, se prêta de bon cœur à l'instruction de Mellan. Il ne lui deffendit point

d'étudier la manière de graver de Villamène, de coupper le cuivre avec fermeté, et, à son exemple, de former sa main dans la conduite de tailles hardies, pures et bien suivies; mais il lui recommanda avant tout de dessiner et de soumettre à cette étude toutes les autres, persuadé, et avec raison, que cette partie, qui est le fondement de la peinture, le doit être aussi de la gravûre, et que, toutes les fois qu'on se l'est rendue familière, le reste n'est plus qu'un jeu et n'est, à proprement parler, qu'une opération purement manuelle.

Mellan écouta avec soumission des conseils salutaires, et, pour montrer qu'il étoit résolu de les pratiquer, il se dévoua entièrement à celui qui les lui donnoit. Ce qui restoit à courir de l'année 1624 et toute la suivante furent employés, sans mélange d'aucune autre occupation, à graver nombre de tableaux que Vouet lui fournissoit avec la satisfaction que cause le plaisir de faire du bien aux gens qui en profitent. En peu de tems, le burin de Mellan prit une couleur plus douce et plus harmonieuse; il décrivoit des tailles plus flexibles et qui embrassoient mieux le contour de chaque objet; il se transformoit différemment suivant que le cas l'exigeoit et qu'il étoit besoin pour le bien de l'ouvrage d'un travail particulier. On commence à s'appercevoir de cette amélioration de son burin dans cette pièce, où le beau génie de Vouet, empruntant le langage de l'emblême et dans un style digne du Guide, a exprimé l'accord des trois facultés de l'âme, de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté; dans cette autre pièce représentant sainte Catherine, martyre, et dans celle où Lucrèce est prête à se poignarder. Une sorte de peluche qui entre dans l'habillement de cette dernière figure, est une singularité; elle est d'une fabrique qui a quelque chose de neuf et de fort expressif et qu'on ne voit point dans aucune des gravûres qui ont précédé celle-ci. Vouet fut pleinement satisfait de l'exécution de ces différentes planches. Quoy qu'il

en eut fait les frais et qu'il en fut le possesseur, il consentit que Mellan s'en fit honneur et qu'il les présentât en son propre nom à des prélats distingués, dont la protection pouvoit lui devenir utile.

Les tableaux que Mellan gravoit étoient des ouvrages faits, et ses planches ne pouvoient guères manquer d'offrir le même terminé. Il ne s'agissoit que d'imiter et de rendre ce qu'il avoit sous les yeux. Mais est-il question de graver des desseins de Vouet? Ce peintre plein de feu ne présentoit à son graveur que de simples croquis, très-difficiles à traduire en gravûre, et qui demandoient pour les débrouiller un homme presque aussi foncé que l'auteur même du dessein. Quel travail ne dut pas couter à Mellan la sortie d'un labyrinthe aussi embrouillé, toutes les fois qu'il s'y trouva engagé!

J'ai eu entre les mains le dessein de Vouet (1) pour la thèse dédiée à la maison de Savoye, qu'a gravé notre artiste; je l'ai comparé avec l'estampe, et l'examen que j'ai fait de l'un et de l'autre m'a causé une surprise dont je ne reviens point. En voyant la gravûre qui est tout esprit, mais où il n'y a rien qui ne soit arrêté, s'imagineroit-on que le dessein, d'après lequel elle a été faite, n'est proprement qu'une ébauche, qu'une première et légère pensée, qui laisse tout à deviner, et qui ne donne rien de formé?

Un graveur, capable d'une pareille entreprise et qui la fait réussir, est bien prêt de toucher au but. Ce qui va paroître plus étonnant, un travail de trois années au plus a suffi à Mellan pour parvenir à ce degré d'habileté. Il est vrai que ce travail fut forcé, qu'il fut excessif, et presque sans exemple; aussi pensa-t-il le payer du prix de sa vie. Une trop grande

---

(1) Il étoit dans la collection de M. Crozat. (Note de Mariette.)

et pénible contention d'esprit lui ravit le sommeil ; son sang, déjà trop bouillant, s'échauffe et se brûle : il tombe dangereusement malade et ne recouvre la santé qu'après avoir causé de vives alarmes à ses amis. Un médecin françois nommé Joseph Truillier, qui exerçoit son art à Rome avec distinction, fut celui qui l'arracha des portes de la mort, et Mellan, pénétré d'une juste reconnoissance, ne se vit pas plus tôt en état de reprendre le burin, que son premier soin fut de conserver à la postérité le portrait de son libérateur.

Plus il avançoit, plus il étoit aisé de s'appercevoir (Sandrart, *Acad. pict. erud.*, p. 374) que celui de tous les graveurs dont il faisoit alors sa principale étude, étoit Gilles Sadeler (1). Touché de la pureté du burin de cet homme rare, il s'attacha plus que jamais à simplifier son travail et à le rendre, par ce moyen, plus agréable et plus spirituel. Comme lui, il se piqua de dessiner d'après nature les portraits qu'on lui donnoit à graver, et, comme lui, il fut toujours heureux à saisir la ressemblance. Mais, dont il fut plus jaloux, ce fut de les animer de ce feu et de cette vie qui distinguoient de ceux que faisoient les autres dessinateurs ceux qui sortoient d'entre les mains de Vouet. Il le fit avec tant de succès que les beaux portraits de Raphaël Menicucci, bouffon du pape Urbain VIII, de Jérôme Frescobaldi, musicien célèbre, qui, après avoir touché l'orgue de Saint-Pierre et s'y être distingué, passa au service du Grand-Duc, et quelques autres encore qui furent gravés dans le même tems d'après ses propres desseins, ne diffèrent point, pour la méthode, du portrait du poëte Marcel Giovanetti, qu'il avoit gravé sur le dessein de Vouet.

---

(1) Ægidii Sadeleri methodo potissimum insistebat, quam etiam Romæ per multos continuabat annos. (Sandrart.)

Mellan ne tarda point à éprouver qu'on n'étoit point injuste envers lui, et que, si on ne lui érigeoit point de statue, comme on l'eut fait dans l'ancienne Grèce, on le jugeoit au moins digne d'avoir son portrait en médaille. Et quel étoit celui qui pensoit à lui décerner cet honneur? Ce fut Vouet, qu'on taxoit, peut-être assez mal à propos, de jalousie. Ce fut lui qui imagina cette médaille et qui en fit, en 1626, le dessein, que je conserve; sans avoir pourtant d'autre certitude sur l'existence d'un monument qui, s'il a eu lieu, fait autant d'honneur à celui qui l'a élevé qu'à la personne qui en a fourni le sujet.

Quoyqu'il en soit, Mellan n'en fut pas moins prompt à en témoigner sa sensibilité à son ami. Il rechercha ce qui pouvoit lui plaire davantage, et lui présenta le portrait d'une maîtresse chérie, au moment même que cet ami, après en avoir fait une élève digne de lui, se disposoit à lui donner la main. Le joli portrait de Virginie de Vezzo, gravé d'un burin extrêmement léger, fut le dernier des ouvrages que Mellan fit à Rome en présence de Vouet; car celui-ci, ayant été appelé par le roi et étant repassé en France dans les premiers mois de l'année 1627, ne put être témoin des applaudissemens que méritoient à notre illustre graveur les belles estampes qu'il publia dans le cours de cette même année.

A mesure que Vouet s'éloignoit, on eut dit que Mellan redoubloit ses efforts, comme s'il eut craint que ce peintre lui manquant, on pût douter de la fécondité de son génie, et qu'il fut bien aise de faire voir qu'un guide ne lui étoit plus nécessaire. La première planche qu'il mit dans le public, après avoir pris ces sentiments, ne remplit pas cependant, à beaucoup près, de si grandes veues. Dans cette planche, qu'il dédia à l'illustre de Peiresc, et qui représente la mort de sainte Madelaine, on ne dut rien trouver que d'assez ordinaire. Elle pêche du côté de l'intelligence, et elle rentre trop,

selon moi, dans la manière de graver qui fait le moins d'honneur au Villamène, c'est-à-dire qu'il y a trop de roideur dans la conduite des tailles, et que toutes les touches sont égales. Cette pièce ne lui en a pas moins couté ; il y est revenu à plusieurs reprises. Après l'avoir fait paroître, il l'a retravaillée et y a fait des changements assez considérables, qui ne l'ont point bonifiée et n'ont servi qu'à rendre rares et singulières les premières épreuves : travail infructueux et qui met en évidence une maxime suffisamment connue qu'on ne fait bien qu'autant qu'on est en verve.

Mellan l'expérimenta bientost. Il grava, avec tout le succès possible, une petite planche représentant saint François de Paule en prières. Si l'on n'apprenoit pas de l'inscription qu'on lit au bas qu'il en est l'inventeur et le graveur, elle passeroit sans difficulté pour une production du Guerchin, tant elle a de rapport, et pour le caractère de tête et pour la distribution des ombres et des lumières, avec ce qu'on connoît de plus beau de ce grand peintre. Ne diroit-on pas aussi, en considérant les premières épreuves de cette planche, que Mellan étoit, lorsqu'il l'enfantoit, dans un de ces accès d'enthousiasme qui, quelquefois, saisissent les grands artistes ?

Abysmé en lui-même, il oublie en quelque façon le sujet qu'il traitte. Au lieu d'un saint qui s'anime à la veuë de Jésus-Christ crucifié, et qui en met plus de ferveur dans sa prière, il ne fait voir qu'un vieux moine accablé sous le faix des années et qui, involontairement, s'est endormi en priant. Cette action, il faut l'avouer, ne pouvoit être mieux saisie ni mieux rendue. Mais la bienséance n'en étoit pas moins blessée ; le défaut étoit sans excuse. On le lui fit appercevoir ; il en convint, et, revenant sur lui-même, il le corrigea, fit une nouvelle tête, et y mit tant d'âme et tant d'onction qu'autant la première étoit voisine du ridicule, autant celle-ci parut-elle édifiante.

Cette excellente petite pièce étoit comme l'avant-coureur d'un autre morceau bien autrement important, et qui doit être regardé comme le chef-d'œuvre de Mellan, en même temps qu'il mérite d'occuper une place dans le petit nombre de ceux qu'a produit jusques à présent l'art de la gravûre. La composition tient du grand maître. A certains égards, elle est dans le style de Vouet. Il étoit bien difficile que Mellan abandonna si tost la manière d'un maître, à laquelle il étoit redevable de tout ce qu'il sçavoit, et, si je puis le dire, elle se soutient entre ses mains et ne perd rien de sa grandeur et de son excellence. L'on croit, en certains endroits, reconnoître encore ici l'esprit du Guerchin et l'une de ses meilleures idées. S. Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci, fait le sujet de cette incomparable pièce. Le saint est entre les bras de deux anges, qui le portent à l'église, où son corps, atténué par les jeûnes et par les années, ne lui permet pas de se rendre pour assister à l'office, et il résulte de l'assemblage de ces trois figures le grouppe le mieux cadencé, et qui, varié dans toutes les parties, ne montre rien que de naturel et de possible. Les deux anges sont dans une attitude tout à fait animée, ils volent plustost qu'ils ne marchent; mais celle du saint qui leur sert de contraste me semble, dans sa simplicité, supérieure encore. On le voit immobile, il est absorbé dans la prière, il semble qu'il ne prenne aucune part au miracle qui s'opère en sa faveur. N'est-ce point aller trop loin que de mettre cette ordonnance en paralelle avec celle du meilleur tableau qu'ait peint le Guerchin, et de n'oser prononcer laquelle des deux mérite la préférence? Je ne crois pas me tromper; je soupçonne que Mellan, lorsqu'il en faisoit l'arrangement, avoit dans la pensée quelques-unes des compositions de l'habile peintre que je viens de nommer, et j'imagine aussi que, pour l'exécution de la gravûre, il se modeloit sur celle de

Gilles Sadeler, la réveillant par des touches sçavantes qu'il puisoit dans les estampes d'Augustin Carrache.

L'ouvrage de Mellan laisse peut-être à souhaiter des proportions plus sveltes dans les figures et plus de légèreté dans les têtes et les autres extrémités; mais à cela près, le morceau est accompli, et la critique la plus sévère trouveroit difficilement à y mordre. Les suffrages ne furent point non plus partagés; ils se réunirent tous en sa faveur, et, ce qui rendit complet le triomphe de Mellan, ce fut d'avoir vû Charles Vénitien, peintre de grande réputation, traitter le même sujet, répéter à peu près la même composition, et se retirer le laissant maître du champ de bataille (1). Le père Louis Apparitius, procureur général de l'ordre de Notre-Dame de la Merci en cour de Rome, qui fit graver cette planche à Mellan, voulut y être représenté — c'est le premier en rang parmi les religieux qui en occupent le fond—et il ne se borna pas à cette seule planche. Trouvant notre artiste traittable, il lui demanda encore une des saintes de son ordre, sainte Marie de Socos ou du Secours, de qui les matelots invoquent l'assistance dans la tempête, et qui, par cette raison, est représentée dans l'estampe de Mellan marchant sur une mer dont les flots agités commencent à se calmer. Cette planche, faite un peu à la hâte, se ressent de la médiocrité du prix qu'en eut le graveur; mais la touche n'en est ni moins spirituelle

(1) Le tableau de Charles Vénitien est à Rome dans l'église de S. Adrien à Campo-Vaccino, desservie par les religieux de N. D. de la Merci. (Note de Mariette.) — Voici ce qu'en dit l'abbé Filippo Titi (*Descrizione delle pitture, sculture e archittetture esposte al publico in Roma*, édit. de 1763, p. 201) : « Sur l'autel voisin de la porte de la sacristie se voit un tableau peint à l'huile d'un saint de l'ordre de la Merci (*del Riscatto*, du rachat) porté par les anges. Les uns le disent de la main de Guercino de Cento, les autres de celle de Carlo de Venise; il y en a qui le croient du Savonanzio de Bologne, et c'est un ouvrage fort estimé. »

ni moins facile, et, comme le cuivre fut envoyé à Barcelone au monastère chef d'ordre de la Merci, où fut pareillement portée la planche du S. Pierre Nolasque, les bonnes épreuves en sont devenues très-rares, et plus rares encore que celles de S. Pierre Nolasque, par la raison qu'ayant paru moins importante, il en fut imprimé un moindre nombre avant que de faire l'envoy de la planche. Il est encore arrivé que, par négligence et par l'abandon dans lequel on a laissé ces deux planches, elles ont tellement souffert que, rayées et mangées de vert de gris, il n'est presque plus possible aujourd'hui d'en faire usage.

Le même désastre est arrivé à un grand morceau composé de quatre planches que Mellan grava pour le même Procureur général de la Merci, et dans lequel il a représenté les saints martyrs de l'ordre en quatre-vingt-dix-huit petits quarrés qui, mis à la suite l'un de l'autre, forment en largeur huit rangées, interrompues seulement par trois cartouches, dont un renferme l'image de S. Pierre Nolasque, un autre celle de S. Raymond de Nonat, et le troisième, au pied duquel sont deux figures d'hommes assis, les armes de la Merci et une épitre en forme d'envoy adressée au Général de l'ordre.

Ce morceau a cela de particulier que c'est presque le seul où Mellan se soit servi de l'eau forte, et que, plus il est fait avec célérité, plus les coups de maître s'y font ressentir. On y voit des têtes dont la touche ferme et résolue approche de celle des Carraches et ne seroit pas certainement désavouée par ces grands maîtres. Aussi est-ce un ouvrage de fougue et qui, sans avoir été trop médité et sans beaucoup de préparation, paroît avoir fort peu couté à son auteur. Si l'on excepte les deux têtes du saint fondateur et de S. Raymond de Nonat, qui, étant de plus grande forme que les autres, sont gravées entièrement au burin et terminées avec assez de

soin, tout le reste est fait, comme on dit, à la prime et au bout de l'outil. Il n'est pas même permis de soupçonner le graveur d'avoir fait un premier dessein et de l'avoir calqué sur son cuivre, pour y en arrêter le trait ainsi qu'il est d'usage. Seulement, l'on aperçoit qu'en quelques endroits, il a fortifié ses touches par des traits de burin donnés avec la même résolution que les traits déjà prononcés avec la pointe. On remarque aussi qu'il a pris occasion de ces têtes de saints pour faire les portraits de quelques-uns des principaux religieux du couvent pour lequel il travailloit. On reconnoît visiblement le Père Louis Apparitius sous l'image du B. H. Jean Claricatus, et dans la rangée suivante, je retrouve la tête d'un autre religieux de la Merci, dont j'ai parmi mes desseins un excellent portrait, dessiné par Mellan, suivant sa coutume, au crayon noir et à la sanguine (1).

Si la rareté ajoute quelque chose à l'excellence d'un ouvrage, on ne sçauroit trop priser celui-ci, car il est peu d'estampes aussi rares. On n'en a connu pendant longtemps qu'une ou deux épreuves que Mellan avoit apportées en France. Les autres, qu'il fit imprimer en petite quantité, se sont dispersées et dissipées dans les différens monastères de l'ordre, répandus principalement en Espagne, et les planches, portées à Barcelone, y sont demeurées renfermées et couvertes de poussière. Il n'y a pas cinquante ans qu'elles furent tirées du lieu où elles étoient reléguées, à la sollicitation de M. le marquis de Beringhen, premier écuyer du roi, qui, desirant rendre complet son œuvre de Mellan, pria qu'on lui en fit imprimer quelques épreuves. On les lui envoya, et l'on vit alors que ces planches étoient dans le plus grand délabre-

---

(1) Voir plus haut, p. 321.

ment, et qu'il ne falloit les regarder désormais que comme des cuivres inutiles; de façon que les curieux, qui en possèdent des premières et bonnes épreuves, peuvent être assurés de n'avoir rien de plus précieux dans leur collection, ni qui mérite davantage leur attention et leurs soins.

C'est le sort de toutes les estampes qui, n'ayant qu'un objet particulier, n'intéressent pas, lorsqu'on les publie, un assez grand nombre de personnes. Elles sont oubliées presque dans l'instant qu'elles voyent le jour, et par là d'autant plus difficiles à recouvrer quand on en a besoin dans la suite. Plusieurs pièces de l'œuvre de Mellan sont dans ce cas là. Je n'en ferai pas ici l'énumération, me réservant à en donner la notice dans le catalogue des pièces qui composent l'œuvre de ce graveur, que je me propose de joindre à sa vie.

J'en choisirai seulement trois, sur lesquelles on voudra bien me permettre de dire un mot en faveur de leur rareté. Ce sont trois titres de livre. Le premier se trouve à la tête d'une vie de S. Emidius, évêque d'Ascoli, écrite en italien par Marcel Giovanetti, et l'on y voit deux fleuves, le Tibre et le Tronto, assis et appuyés contrè un rocher où ils prennent leur source. Il est du même faire que les saints de l'ordre de la Merci, c'est-à-dire gravé à l'eau forte avec beaucoup d'art, et retouché au burin encore plus artistement. Et le goût du peintre, car le dessein est du Lanfranc, y est si bien rendu qu'on voudroit voir gravés ainsi tous les desseins de cet habile maître. Non qu'une telle gravûre puisse espérer de plaire à toutes sortes de personnes; le plus grand nombre ne la regardera que comme une ébauche imparfaite; mais les meilleurs connoisseurs en seront autant touchés qu'ils le seroient à la veuë du plus piquant dessein.

Je crains fort que le second de ces titres de livres, fait pour

un discours académique prononcé dans le collège romain (1), ne produise pas sur ces derniers la même sensation. Il a pourtant été gravé sur un dessein du fameux Dominiquain, et je crois dans l'année 1626. Mais, soit dégoût pour une manière dont la pureté et la simplicité condamnoient des licences que le graveur se permettoit dans la sienne, soit épuisement d'esprit qui, lui tenant les yeux fermés, l'empéchoit de lire un dessein peu arrêté, mais précieux, la gravûre de cette pièce me paroît avoir le défaut d'être trop négligée, et, ce qui est pire, je la trouve presqu'entièrement dépourvuë de touches.

Je ne dirai qu'un mot du troisième titre de livre qui précède un éloge de Catherine, princesse de Toscane et duchesse de Mantoue, imprimée à Sienne en 1630, et je n'en parlerai même que parce que c'est une des pièces de l'œuvre de Mellan qui se trouve le moins fréquemment. La seule chose qui mérite d'y être considérée est un petit portrait de la duchesse fort bien touché; le reste est de l'invention d'un peintre médiocre (2), et l'exécution fait juger que Mellan cherchoit à se délivrer promptement d'un ouvrage qui lui déplaisoit.

Il en agissoit bien différemment, lorsqu'il avoit la liberté de graver ses propres desseins ou qu'on lui en fournissoit qui étoient analogues à sa façon de penser. Témoin le frontispice des poésies latines du pape Urbain VIII représentant David, lequel, étant encore berger, étouffe un lion qui désoloit son troupeau. Il fut exécuté en 1631 sur un dessein du cavalier Bernin, où tout autre que Mellan auroit certainement échoué; car ce dessein, qui fait partie de ceux de la collection du roi,

---

(1) Voici ce que Mariette en dit dans ses catalogues de graveurs : « Titre où l'on lit : *De sancti spiritus adventu oratio;* audessus le portrait d'Antoine Barberin, d'après le Dominiquain. »
(2) Antonio Gregory.

est si légèrement touché à la sanguine, que ce n'est, pour me servir des termes de l'art, qu'une fumée. On n'y apperçoit presque que des masses générales. Des contours incertains sont capables de mettre continuellement en défaut le graveur obligé de les débrouiller et de les fixer.

Mellan comprit la difficulté de l'exécution, que, s'il mettoit plus de correction dans les contours et qu'il les arrêtat davantage, il affaibliroit un ouvrage, qui, par une conduite différente, s'élevoit jusqu'au sublime du Corrège, et que, s'il chargeoit sa gravûre de trop de travail, il n'arriveroit point à cette *vaguezze* en quoi consistoit tout le feu du dessein. Il lui fallut donc chercher, dans le maniement de son burin, des équivalens à ce qu'un crayon avoit opéré entre les mains du Bernin, et, se réduisant presqu'à une seule taille qui lui fournissoit les tons suaves dont il avoit besoin, il conduisit cette taille avec tant d'habileté que, non-seulement elle lui servit à donner du relief à sa figure, mais qu'en venant mourir sans affectation et comme d'elle-même sur les extrémités, elle en dessine les contours sans trait et sans aigreur. Et encore, afin que le travail de ses chairs parût plus pur et plus brillant, il lui mit en opposition des tailles moins égales et qui, croisées en quelques endroits, exprimoient merveilleusement bien la rudesse du poil du lyon faisant grouppe avec son David. Il voulut aussi que sa gravûre produisit l'effet trompeur d'une feuille de papier volante, sur laquelle sa planche gravée paroîtroit avoir été imprimée et qui seroit supposée attachée sur quelque superficie platte. Cela lui sembla avoir quelque chose de pittoresque et de neuf, et peut-être l'idée lui fut-elle suggérée par le Bernin même, qui n'aimoit point à marcher dans les sentiers ordinaires. De quelque part qu'elle vint, tout lui réussit. Sa planche sortit d'entre ses mains un morceau achevé et de toute beauté.

Il en fit une autre pour le même livre, qui ne montra pas

moins de génie et qui mérita les mêmes éloges. Ce fut le portrait du pape Urbain VIII, toujours sur le dessein du Bernin. Dans cette planche, où l'illusion d'une feuille de papier détachée est la même que dans la précédente, et où il mit encore le moins d'ouvrage qu'il étoit possible, il essaya de substituer des points aux tailles qui lui avoient servi jusqu'alors pour exprimer dans les chairs les ombres et les demi-teintes, manière funeste pour beaucoup de graveurs qui en abusèrent dans la suite. Mellan lui-même ne l'employa pas toujours avec autant de succès, mais pour cette fois il dut être applaudi, et son ouvrage, que la singularité a rendu fameux et a fait rechercher, a retenu le nom de *portrait du pape pointillé*.

Ce n'étoit pas cependant la première fois que Mellan, par une grande sobriété de travail, avoit trouvé le secret de faire passer dans ses ouvrages ce caractère d'originalité qui est le propre des grands maîtres. Deux ans auparavant, en 1629, il avoit donné un Loth avec ses filles fait pour simmetriser avec une Dalila coupant les cheveux de Samson, gravée précédemment, et dans cette estampe, richement composée, il se distingua par une intelligence et par une finesse de touche qu'on ne sçauroit trop admirer. Il étoit dit que toutes les productions de Mellan offriroient quelque singularité; on voit dans celle-ci un verre à moitié rempli de vin, dont il n'est guères possible de mieux faire sentir la transparence.

Le saint Jean-Baptiste, gravé dans la même année que le Loth, est encore une pièce aussi neuve qu'elle est supérieurement exécutée. On ne m'en montrera point où il règne plus d'harmonie ni plus d'intelligence, comme je n'imagine pas qu'on les puisse donner à moins de frais. La figure du saint paroit extrêmement brillante, et elle est tout à fait de chair, quoyqu'elle soit presqu'entièrement dans la demie-

teinte et qu'elle soit seulement éclairée par éclats sur quelques-unes de ses extrémités. Et voici en quoi consiste cette magie : c'est que le graveur, en homme habile, a sacrifié l'accessoire au principal, qu'il a tenu son fond très-sourd, et que, pour en mieux détacher la figure, il a employé un travail grossier, qu'il l'a ce qu'on appelle charpenté, qu'il a croisé ses hachures tel qu'il convenoit à des roches inégales et raboteuses, et qu'il a réservé pour le nud de la figure une taille pure et moelleuse et dont la flexibilité lui répondoit que la finesse de la chair seroit exprimée avec cette grace que le pinceau seul peut donner.

Si je ne me trompe, c'est la première planche où Mellan ait fait l'expérience du bon parti qu'on pouvoit tirer d'une seule taille dans la représentation des objets qui demandent une grande délicatesse de travail. Il se confirma de plus en plus dans cette opinion lorsque le marquis Vincent Justinien, qui avoit résolu de faire graver toutes ses statues, eut jetté les yeux sur lui pour en graver quelques-unes.

Joachim Sandrart (1), peintre allemand, voudroit nous faire entendre qu'il eut l'entière direction de ce grand ouvrage, et que des graveurs habiles, dont il avoit fait choix et dans le nombre desquels il fait entrer Mellan, exécutèrent toutes les planches sur ses desseins, ou du moins sur ceux que préparoit Pierre Testa, jeune dessinateur qui, pressé par le besoin, travailloit sous lui en esclave. Je ne sçais sur quoi pouvoit être fondée une prétention si chimérique et si injuste, car il est hors de doute — et les noms du Lanfranc, de Perier, de J. Thysidio Guidi, de Josse de Pape et de tant d'autres qui se

---

(1) Sandrart, *Acad. pict. erud.*, p. 374, *et in vita autoris, ad calcem ejus operis*, p. 6. (Note de Mariette.) — Voici les mots de Sandrart à l'article de Claude Mellan : « *Statuas Justinianeas plurimas, mea manu prius delineatas... elaborabat.* »

lisent sur les planches, au pied de chaque figure, en fournissent une preuve sans réplique — il est, dis-je, hors de doute que Sandrart eut plus d'un compagnon de son travail. Il n'est pas moins positif que, de toutes les statues qui furent gravées par Mellan, il n'y en eut aucune dont ce graveur n'eut fait lui-même le dessein. Prévoyoit-il que quelque jour on lui en voudroit ravir la gloire? car il eut soin d'en avertir au bas de chacune de ses planches, ce que n'eurent garde de faire les autres graveurs qui, ne pouvant comme lui se prévaloir du double avantage de manier le crayon et le burin, ne pouvoient prétendre qu'à la qualité de simple imitateur des desseins qui leur étoient distribués. Non-seulement Mellan sçut s'affranchir de cet assujettissement; mais il fit voir qu'il en avoit le droit par la supériorité de sa gravûre qui, entrant davantage dans l'esprit de la chose, rendoit dans un plus grand degré de vérité le lisse et la blancheur du marbre. Il eut aussi cet avantage sur les autres dessinateurs que ses desseins montrent moins de manière, et, si dans le nombre des statues qui composent la suite il en est quelqu'une qui demande une distinction particulière, on n'aura pas de peine à m'accorder qu'il faut la choisir parmi celles de Mellan ; que c'est celle du Mercure d'après François Flamand, et qu'elle conserve sur le papier les mêmes grâces qu'on voit répandues sur le marbre.

Que diray-je du portrait du marquis Justinien qui paroît avec tant d'avantage à la tête de cette ample collection d'antiques? Ne semble-t-il pas que cette première place ne lui a été assignée que pour avoir occasion d'encourager les artistes modernes et leur insinuer qu'ils peuvent le disputer aux anciens, et partager la réputation dont ceux-ci se sont mis en possession. L'art ne peut pas aller plus loin. Ce portrait est gravé avec un esprit infini, et il ne pouvoit être dessiné avec plus de précision. Je pense que, si Van Dyck eut sçu manier

le burin et qu'aidé de cet instrument il eut voulu graver un portrait comme il en a fait quelques-uns avec la pointe, il ne l'eut pas exécuté autrement que celui-ci. Et comment cette gravure de Mellan n'auroit-elle pas été dans les principes de Van Dyck, puisque le dessein, qui avoit été fait sur le naturel pour y parvenir, étoit lui-même si ressemblant, par rapport à la manœuvre, à ceux qu'on connoît de ce grand peintre, qu'on eut dit qu'il sortoit de ses mains ?

Il est à la pierre noire, légèrement fait; des touches sçavantes et fières y mettent tout le relief et toute l'ame que peut recevoir un dessein. Je l'ai considéré et étudié plus d'une fois, car ce beau dessein a appartenu à mon père; il le céda au prince Eugène de Savoye, et il doit se retrouver à Vienne dans la Bibliothèque impériale.

Ce rare portrait vallut à Mellan l'estime du marquis Justinien, qui honoroit de sa protection les artistes distingués, et qui se crut d'autant plus intéressé à soutenir la gloire de celui-ci que la sienne, comme on vient de le voir, y étoit en quelque manière attachée. Ses caresses, ses bienfaits captivèrent Mellan et le lièrent plus étroitement que jamais à son illustre maison. Il offrit à Luc Justinien, capitaine de galères au service de la république de Gennes, son agréable estampe d'Andromede exposée au monstre marin, et, au marquis Vincent Justinien, un crucifix au pied duquel est la S^e Vierge, S. Jean et S^e Madelaine. Il paroît qu'il affectionnoit ce dernier morceau; c'est du moins l'idée que présente l'inscription en forme de dédicace qu'on y lit. Mais que les hommes se connoissent mal et qu'ils sont sujets à se tromper dans les jugemens qu'ils portent d'eux-mêmes et de leurs ouvrages. Cette pièce, dont Mellan se vante d'avoir fait lui seul le dessein, le tableau et la gravûre et d'y avoir apporté des soins peu ordinaires, est à mon avis une des plus foibles planches qu'il ait mis au jour pendant son séjour à Rome. Elle est, dans plusieurs

parties, d'une indécision qu'on ne sçauroit pardonner à un artiste aussi consommé que lui dans l'art de la touche. Comment, avec autant d'intelligence qu'on lui en connoît, a-t-il pu graver si grossièrement son fond, et le tenir si peu d'accord avec les figures qu'il ne les soutient point et qu'il perce avec elles? Lui qui traittoit si bien les cheveux, comment a-t-il pu hazarder ceux qu'il a donné à sa Madeleine? Il a cru représenter une tête échevelée et que les pleurs ont mis en désordre, et il n'en a fait que la charge.

Le peu de succès de cette estampe vient sans doute de ce que Mellan l'a fait sans consulter assez la nature. Elle prouve la nécessité absolue pour lui, ainsi que pour tout autre, d'avoir continuellement sous les yeux ce guide sûr et de ne s'en éloigner jamais. Car, Mellan y revient-il? il reprend tout ce qu'il avoit perdu, il redevient ce qu'il étoit et reparoît le même habile artiste. Qu'on en juge sur les deux excellens portraits qu'il a gravé d'après nature en 1633, celui du maréchal de Crequi, que Louis XIII avoit envoyé au saint Père avec la qualité de son ambassadeur extraordinaire, et celui du maréchal de Toiras, que la crainte du cardinal de Richelieu, dont il étoit haï, retenoit alors à Rome, où il s'étoit retiré après la paix de Querasque. Tous deux montrent un sçavoir, une aisance et un feu qu'on ne peut assez louer et que je ne crois pas imitables.

Le portrait du cardinal Gui Bentivoglio, gravé dans la même année, fut terminé avec tout le soin qu'un artiste jaloux de sa réputation met dans les ouvrages qu'il sçait devoir passer à l'examen d'un connoisseur éclairé et d'un homme du premier rang, qui porte la confiance et la complaisance jusqu'à se laisser dessiner par son graveur, et qui, pour cela, veut bien s'asseoir encore en sa présence; tandis que, pour s'en épargner la fatigue et l'ennuy, il pouvoit le renvoyer au plus beau portrait que Van Dyck eut jamais peint, et qui,

sous le burin de Mellan, auroit fait une estampe admirable (1). Celui de notre graveur, quoyque d'un travail plus froid qu'à l'ordinaire, fut jugé très-ressemblant et mis à la tête de l'*Histoire des guerres de Flandres* que le cardinal avoit composée et qu'il faisoit imprimer. La récompense fut digne et de celui qui donnoit et de celui qui recevoit. Mellan aimoit les belles choses. Son Eminence lui fit présent de l'excellent dessein des Amours d'Alexandre et de Roxane par Raphaël (2), celui où ce grand peintre, pour se rapprocher davantage du goût grec, n'a couvert d'aucunes drapperies les figures qui entrent dans sa composition, et Mellan, sensible à cette marque de bonté et encore plus à la délicatesse du sentiment, conserva avec grand soin ce don précieux pendant toute sa vie.

S'il falloit prendre à la lettre la formule d'inscription qui se trouve au bas de plusieurs portraits de Mellan, il faudroit supposer qu'avant que de les porter sur son cuivre, il en avoit fait des tableaux. Ce qui précédoit sa gravure n'étoit cependant le plus ordinairement qu'un dessein. J'en ai vu beaucoup, entre autres ceux qui ont servi à graver les portraits du maréchal de Toiras et de Pierre Camus, évêque de Belley, et il se peut que, comme ils sont dessinés à la sanguine mêlée avec la pierre noire, et qu'il résulte de cet assemblage de crayons un travail qui fait paroître ces têtes coloriées, Mellan en prit occasion de dire qu'il les avoit peints. Je doute en effet que la couleur y eut mis plus de vie. Il avoit

---

(1) Ce tableau de Van Dyck, où le cardinal Bentivoglio est représenté assis, se trouve dans le palais du grand-duc à Florence. Il y en a une estampe gravée par le Picchianti, et une autre de la tête seule par Morin. (Note de Mariette.)

(2) C'est le même que M. Crozat a fait graver. Il le tenoit du sieur Boulle, fameux ébéniste, qui l'avoit achetté des héritiers de Mellan. (Note de Mariette.)

emprunté de Vouet cette agréable façon de dessiner, et je ne sçais si, dans ce qu'il a exécuté en ce genre, il n'a pas quelquefois surpassé son maître. Je n'oublierai jamais le portrait de Petit, bijoutier du roi, dont j'ai admiré autrefois le dessein chez le sieur Boulle (1). Il ne me souvient pas d'avoir rien vu en ce genre de plus accompli.

Ce n'est pas que notre graveur ne peignît aussi. Quoyqu'il ne fut pas né pour tenir dans cet art difficile le même rang qu'il occupoit dans celui de la gravûre, il n'en étoit pas moins possédé de l'ambition de passer pour peintre, aimant mieux être confondu dans la foule des peintres de la seconde classe que de jouir tranquillement de sa primauté parmi les graveurs. Cette manie, car je ne puis lui donner d'autre nom, s'empara tellement de son esprit que pendant quelque temps il en abandonna presque la gravûre. Les planches qu'il publia pendant les trois dernières années qu'il vécut à Rome se réduisent à un très-petit nombre; et dans son portrait, qui est de l'année 1635, le titre de peintre marche le premier et celui de graveur lui est subordonné.

Je n'ai pas eu occasion d'examiner encore aucun de ses tableaux. Il ne s'en trouve point dans nos cabinets; la présomption est fâcheuse et peu favorable à Mellan. Si j'en puis juger sur une assez grande quantité de ses desseins qui me sont passés par les mains, je dois en inférer que la touche de son pinceau étoit aussi molle que l'étoit son crayon dans les académies, qu'il dessinoit d'après le modèle et qu'il préparoit pour ses tableaux. On n'y remarque presqu'aucun détail de muscles; les contours y sont à peine prononcés, et les emmanchements le sont encore avec plus de négligence; défauts qui ont leur origine dans une première édu-

(1) Voyez plus haut, p. 322.

cation vicieuse, et qui viennent encore de ce que Mellan, s'étant appliqué trop tard à la peinture, se forma sous d'habiles maîtres, mais un peu trop praticiens. Content de distribuer avec intelligence ses masses d'ombres et de clairs, de viser à l'effet et de faire prendre à ses figures un tour flexible, il négligeoit la précision du dessein à laquelle il ne pouvoit atteindre; et je suis persuadé que sa couleur, puisée dans les mêmes sources, n'étoit pas plus dans le vrai et qu'elle ne devoit avoir rien de fort attrayant. S'il dessinoit ses portraits avec plus de certitude, et si éminemment qu'il n'étoit guères possible de faire davantage, c'est qu'étant renfermé dans un cercle plus étroit, il avoit moins à penser, et que sa main, prompte à obéir à la vivacité de son imagination, le servoit alors plus sûrement.

Peut-on regretter assez le temps précieux que Mellan consuma ainsi, j'ose dire, en pure perte. Ses amis l'en avertirent inutilement. Un plus fort penchant l'entraînoit malgré lui, et il eut avec cela le chagrin de se voir traversé par des peintres jaloux qui, dans la crainte qu'il ne leur enleva les ouvrages ou qu'il n'en soutint pas assez le prix, employèrent toutes sortes de moyens pour lui rendre odieux le séjour de Rome et l'en éloigner. Ils y réussirent. Mellan abandonna cette ville au commencement de 1636 et vint droit à Gennes. La famille Justinienne lui avoit ménagé des connoissances et des amis puissants dans cette ville. On voulut l'y arrêter. On lui proposa de peindre une gallerie; mais, en homme sage et prudent, il ne voulut point y entendre, ni courir le hazard d'essuyer de nouvelles persécutions, et, sans plus différer, il s'embarqua et repassa en France.

Comme il traversoit la ville d'Aix, il y fut retenu par le célèbre Fabri de Peiresc, en qui l'amour des beaux-arts égaloit celui qu'il portoit aux lettres, et qui, toutes les fois qu'il voyoit arriver quelqu'artiste de mérite, se plaisoit à le bien

recevoir. Mellan, qui lui étoit déjà connu, en fit la douce expérience; il reprit sa première tranquillité dans le sein de ce respectable magistrat, et, en attendant qu'il sçut à quoi s'en tenir par rapport à des propositions qu'on lui avoit fait du côté de l'Angleterre du temps qu'il demeuroit à Rome, il dessina et grava le portrait du fameux philosophe Gassendi et celui de Peiresc (1).

Un artiste que la gloire anime, et qui, de retour dans sa patrie, est autant curieux qu'il a besoin d'y soutenir une réputation commencée ailleurs, pouvoit-il mieux débuter? Il donne les portraits de deux hommes également recommandables dans la république des lettres et que tout le monde aspire d'avoir. Il en fait deux chefs-d'œuvre de l'art. Tout y est traitté si spirituellement, les touches s'y viennent ranger si naturellement à leur place que c'est plus l'ouvrage de l'esprit que celui de la main. Veut-on sçavoir comment l'on doit graver les cheveux et la barbe et leur conserver cette légèreté qui en est l'essence et le caractère? Ces deux pièces et surtout le portrait de Peiresc en fournissent le plus parfait modèle (2).

---

(1) Quoyque ce dernier portrait porte la datte 1637, il est pourtant certain qu'il fut gravé en 1636, et qu'au plus tard, dans les premiers jours du mois de janvier 1637, il y en avoit des épreuves dans Paris. J'ay entre les mains une lettre écrite par Mellan à Langlois, dit Ciatres, son ami, où il lui dit : «*Je suis arrêté à Aix pour quelques jours en la maison de M. du Peiresc, dont je vous envoye le portrait que je lui ai fait.* » Cette lettre est, à la vérité, sans datte, mais elle est rappelée dans une seconde lettre de Mellan, que je rapporterai bientost, et dans cette dernière on voit que, suivant la supputation qu'il fait, sa première lettre et l'épreuve du portrait de Peiresc, qu'elle accompagnoit, devoient être arrivés à Paris avant le 27 janvier 1637. (Note de Mariette.) — Nous ferons remarquer que le petit billet sans date est maintenant entre les mains de M. Jules Boilly, qui l'a publié dans les *Archives*, où on peut le voir en entier ; *Documents*, t. II, p. 235.

(2) La peinture d'après laquelle Mellan a gravé le portrait de

Ce travail fit place à un autre moins important et moins sçavant, si on ne l'envisage que du côté de l'art, mais qui, ayant pour objet l'avancement des sciences et étant demandé avec empressement par les deux illustres avec lesquels Mellan vivoit, fit que, fermant l'oreille à ceux qui auroient voulu l'en dissuader, il y donna toute son attention. Il s'y affectionna même au delà de ce qu'on auroit osé l'espérer d'un homme peu patient et nullement fait pour la contrainte. Ce furent des représentations exactes des phases de la lune dans son premier quartier, dans son plein et dans son déclin. Ces figures manquoient à l'astronomie, et depuis longtemps Gassendi (1) desiroit de rencontrer quelque peintre dont l'adresse et la fidélité lui répondissent de la juste position et de la véritable figure des taches qu'on voit répandues sur cet astre. Avant que Mellan eut paru, dès les années 1634 et 1635, Claude Sauvé, jeune peintre natif d'Auvergne, s'y étoit déjà exercé sous la direction de Gassendi et à la prière de Peiresc; mais, comme il est naturel qu'un premier essai soit défectueux en quelque partie, Gassendi entreprit de nouvelles observations, en conformité desquelles Mellan fit de nouveaux desseins et les grava; voilà ce qui l'occupoit au commencement de 1637, ainsi qu'on l'apprend d'une lettre qu'il écrivoit à son ami Langlois, dit Chartres, le jour du carnaval de

---

Peiresc, est, comme l'a remarqué notre ami M. Eudore Soulié dans son excellent livret du Musée de Versailles, celle qu'on voit au second étage dans la salle n° 165 (Livret, 2e partie, 1855, in-8°, p. 609, n° 4102). La peinture est anonyme. Serait-elle de Mellan? Nous ne le croyons pas. La franchise de la couleur, la violence de la brosse, l'énergie de l'effet, qui en font une belle œuvre, paraissent incompatibles avec la manière qu'on peut supposer à un élève de Vouet. Elles se rapprocheraient bien plus des écoles génoise ou provençale, et l'un de nous ne serait pas éloigné d'y voir la main de Finsonius.

(1) Gassendi in vit. Peiresc, tit. V, p. 188, éd. 1641, in-4°. (*Mar.*)

cette année. Cette lettre contient plusieurs particularités et la preuve de la pluspart des faits que je viens d'avancer. Je la transcrirai donc ici, sans y rien changer :

A Monsieur Chartre dict Langlois (1), *libraire, demeurant à Paris* (2).

« Monsieur, j'ai reçu la vôtre du 27 janvier, par laquelle vous me marquez m'avoir écrit plusieurs fois ; mais vous me donnez sujet de croire le contraire, sachant bien que vous avez reçu de mes lettres par M. de Vallavez et un portrait de M. du Peiresc sans m'en avoir donné aucune nouvelle, ni de mon frère, non plus que de la lettre que je vous avois prié de lui donner. Je ne vous parle point des lettres que je vous ay écrites il y a longtemps touchant le plus bel assortiment qui étoit en Italie. Je pouvois vous y servir de beaucoup et avois desir de vous avancer l'argent ou répondre pour vous, d'autant qu'il n'y avoit rien à perdre ny pour l'un ny pour l'autre, à cause que je vous ay toujours connu galant homme, et, quand il vous plaira me commander, je vous serviray de cœur et d'affection. Je vous suis obligé de la peinne que vous avez prise pour l'amour de moy quand vous m'avez écrit ce que l'on vous a dit de mon affaire en Angleterre. J'en ai entendu parler il y a quelque tems, mais je n'en ai point eu d'assurance; c'est pourquoy il vous plaira en écrire un peu, puisque l'on s'est adressé à vous ; ce sera pour vous y servir aussi bien qu'à Paris. Pour les bons avis que vous me donnez de

---

(1) Il falloit mettre Langlois dit Chartre, ainsi que Mellan l'avoit écrit lui-même sur d'autres lettres. Ce libraire se faisoit surnommer Chartre du nom de la ville qui lui avoit donné la naissance. (Note de Mariette.) — Cf. cet *Abecedario*, t. I, p. 370, et II, p. 204.

(2) L'original de cette lettre est passé, nous ne savons comment, à la Bibliothèque du roi, où l'a trouvée M. Hauréau, qui l'a communiquée aux *Archives*. Cf. *Documents*, I, p. 264-6.

la peinture, ceux qui vous les ont dictés ne sont pas bien informés, car c'est tout au contraire. Lorsque j'étois à Rome, je donnois les occasions aux autres; je crois que vous en sçavez quelque chose. La gallerie de Gennes, je ne l'ay point voulu faire; je vous parle de Gennes, parce que vous m'en parlez; pour tant d'autres occasions, il y auroit trop à dire et à raconter. J'ay perdu l'amitié, pour ne point prendre d'argent, de certaine personne. *Basta!* chacun sçait ses affaires. Je vous diray quand je seray à Paris d'où vient cette invention. Je me suis arrêté pour graver une chose fort nouvelle que vous en serez bien aise, parce que vous en pourrez avoir du profit. Vous pouvez juger par là si je m'amuse à chose que je ne dois; je ne laisse point de vous en sçavoir bon gré. Je suis, monsieur, votre plus affectionné serviteur,

C. MELLAN.

« A Aix, le jour du carnaval 1637.

« Si vous voyez M. Vignon, faites-lui, je vous prie, un humble baise-main de ma part, que je suis bien son serviteur, et à M. David, graveur. Je lui ay écrit à Gennes. Je vous supplie de demander à mon frère si mon père et ma mère se portent bien et de m'en donner avis; vous me ferez un grand plaisir. Je serai à Paris au nouveau temps et plus tost, comme je crois. Je bois à votre santé et à tous vos amis (1). »

On ne sçait point quel étoit l'ouvrage pour lequel Mellan étoit appelé en Angleterre. Un auteur (2), accoutumé à entasser fautes sur fautes, veut que les propositions ayent été faites au nom du roi, et inconsidérément il nomma Charles

---

(1) Mariette, après l'avoir copié, avait effacé ce post-scriptum qui ne se rapportait pas à son sujet; nous avons cru devoir le rétablir.

(2) *Cab. d'architecture* de Fl. le Comte, t. III, p. 193. (Note de Mariette.)

second au lieu de Charles premier. Mais pour moi qui n'ignore pas que Langlois étoit le commissionnaire affidé du comte d'Arundel, qui vois rouler tout celte intrigue sur ce libraire, marchand d'estampes, qui sçais de plus que le curieux Anglois par qui il étoit employé avoit déjà chez lui des graveurs (1) occupés à graver les tableaux et les desseins de sa collection, je suis tenté de croire que c'étoit ce seigneur et non le roi qui vouloit attirer Mellan en Angleterre. Peut-être avoit-il en veuë de lui faire graver ses antiques et d'en former un recueil semblable à celui de de la galerie Justinienne. Mellan n'eut point été faché que cette affaire eut réussi ; aux premières paroles qui lui en furent portées, il écrivit à Langlois qui étoit à Londres (2), et, après lui avoir offert ses services à Rome *pour si peu qu'il a à y demeurer*, il ne peut lui cacher son empressement de se voir bientôt en Angleterre. Il y a toute apparence qu'il porta trop haut ses prétentions. La négociation échoua, et, M. de Peiresc étant venu à mourir sur ces entrefaites (3), Mellan revint à Paris et s'y fixa pour toujours.

A peine y fut-il arrivé que ses premiers pas le conduisirent à la porte de Vouet, son maître et son ancien ami. L'estime réciproque n'avoit encore souffert aucune altération. Mellan accepta sans difficulté l'offre qu'il lui fit de lui donner à graver un de ses tableaux représentant la sainte Vierge qui montre une rose à son divin fils, et, craignant sans doute que la nouvelle manière de graver à une seule taille, dont il avoit résolu de se servir désormais, ne fut pas entièrement du goût de Vouet,

---

(1) W. Hollar, Henri Van der Borcht, Luc Vorsterman, etc. (Note de Mariette.)

(2) La lettre, que j'ai entre les mains, est datée de Rome le 20 juin 1635. (Note de Mariette.)

(3) Le 20 juin 1637. (Note de Mariette.)

il ne l'employa que dans quelques parties et mit des secondes tailles aux endroits qui demandoient des forces plus vigoureuses.

Il eut peut-être aussi bien fait de ne point sortir de cette manière qui étoit excellente; mais, sans entrer si tost dans cette discussion, je remarquerai qu'il s'en tint à cette unique pièce et qu'il ne grava plus rien pour Vouet, soit que celui-ci, étant dans la haute faveur, voulut lui faire achetter trop cher sa protection et que cela eut produit quelque refroidissement dans leur commerce, soit que Mallan fut déterminé à ne plus graver que d'après des desseins de sa propre invention. En effet, si l'on excepte la blele estampe de la Rencontre de Jacob et de Rachel qu'il exécuta peu de tems après son arrivée à Paris, pour M. Lumague, d'après le tableau du Tintoret appartenant à ce curieux et que le seul besoin de se faire connoître lui fit entreprendre, si l'on met pareillement à part quelques titres de livres dont je parlerai dans la suite, l'on ne voit plus rien de Mellan, soit portraits, soit compositions, dont il n'ait été l'inventeur ou le dessinateur.

Pour y accoutumer le public et se le rendre de plus en plus favorable, il lui présenta, dans cette même année 1638, un saint François priant pendant la nuit dans l'intérieur d'une grotte.

On ne peut qu'être frappé de l'heureuse disposition de la figure, de l'expression de la tête, de la touche précieuse des mains dignes des Carraches, et peut-être le fut-on encore plus de l'art avec lequel, sans beaucoup de traits et avec des hachures fort nourries dans les ombres, et réduites à une manière de grénetis sur les jours, il étoit parvenu à si bien exprimer la grossièreté de l'étoffe qui habilloit le saint.

Il offrit cette belle pièce au cardinal de la Rochefoucault, et peu de tems après il fit paroître, sous les auspices du cardinal archevêque de Lyon, frère du cardinal de Richelieu,

dont il avoit gravé le portrait étant à Rome, un saint Bruno retiré dans l'affreuse solitude de la Chartreuse et s'y occupant pareillement de la prière au milieu de ses disciples. Ici un jour lumineux vient frapper vivement sur la principale figure et l'éclaire. Le saint est vêtu d'une étoffe fine et blanche, et Mellan, qui sçait que chaque objet doit être traitté différemment et relativement à son caractère propre et particulier, prend en habile homme le contre-pied de ce qui l'a si bien servi dans le saint François. Il élague le travail de son burin, si je puis employer cette métaphore; il y met plus de netteté et de délicatesse, et, cette estampe ayant été goutée au delà même de ses espérances, il bannit pour toujours les secondes tailles de sa gravûre et se réduisit à une seule. Cette taille, soulagée ou élargie suivant le besoin des ombres et des demi-teintes, conduite dans tous les sens qu'indique la perspective des corps, produit un effet semblable à celui que donnent les doubles tailles employées par les autres graveurs, avec cet avantage qu'étant bien ménagé, le travail du burin devient plus léger et plus animé de ce feu qui se rallentit si aisément lorsqu'on demeure trop longtemps sur un même ouvrage. Mais, avant que de quitter l'estampe de saint Bruno, j'y dois faire observer une singularité. La tête du saint, qui est pleine d'expression, est un portrait; c'est celui de Christophe Dupuy, chartreux, frère aîné de MM. Dupuy, gardes de la bibliothèque du roi, lequel est mort prieur de la Chartreuse à Rome (1).

Avec un mérite si distingué, Mellan ne pouvoit manquer de trouver accès auprès des personnes en place qui aimoient et qui favorisoient les arts. Il eut le bonheur d'approcher du

(1) Vigneul de Marville, dans ses *Mélanges*, édit. de 1715, t. I, p. 255. (Note de Mariette.)

chancelier Seguier et de dessiner et graver le portrait de ce grand magistrat. Gassendi l'introduisit dans la maison d'Habert de Montmort, maitre des requêtes, regardée alors comme le séjour des Muses, et il n'en sortit qu'après y avoir mis deux portraits de toute beauté : celui de cet ami des sciences et des arts et celui de son épouse. Dans l'un, l'on trouve un homme entre deux âges, dont le visage, quoyque plein, commence à se charger de quelques rides ; une belle chevelure orne son front. Dans celui de la femme, une autre conduite de tailles exprime une peau unie, fine et délicate que des graces naissantes embellissent, et qui a toute la fraîcheur de la jeunesse. Il ne faut point se faire dire qu'une étoffe blanche, brodée sur les coutures, fait son corps de robbe, ni que celle du mari est un satin noir et luisant ; la gravûre de Mellan les rend l'une et l'autre très-reconnoissables. Un travail pur et léger met dans ces deux portraits quelque chose de lumineux, de vivant, et leur excellence me les a fait décrire plus au long peut-être qu'il ne convenoit. J'abbrégerai ce qui me reste à dire sur les ouvrages de notre habile graveur.

Son crédit augmentant chaque jour, il eut la principale part aux travaux qui se firent sous les ordres de M. Desnoyers, secrétaire d'Etat, pour l'embellissement des magnifiques éditions de livres qui s'imprimoient à l'Imprimerie Royale du Louvre. En 1640 et 1641, il grava, toujours à une seule taille, et sur des desseins de Jacques Stella, le frontispice du texte latin de l'Imitation de Jésus-Christ, celui des œuvres de S. Bernard, et un troisième pour l'Introduction à la vie dévote dc S. François de Salles. Y étoit-il donc entraîné par les desseins? Mais il me semble que, dans ces trois morceaux et principalement dans celui qui représente S. Bernard aux pieds de la sainte Vierge, les tailles sont plus serrées et moins moelleuses que dans les autres gravûres de Mellan, de façon

que, si l'on n'étoit pas assuré du contraire, on seroit tenté de croire que dans la dernière Charles Audran, graveur un peu sec, y auroit mis la main. Du reste, le peintre eut tout lieu d'être satisfait de son graveur; il étoit entré dans sa manière et ne l'avoit nullement altérée. Quant à Mellan, il se peut qu'il ait porté un jugement différent de son ouvrage, et que, son amour-propre se trouvant blessé, il n'ait regardé qu'avec indifférence des morceaux où il avoit été contraint de s'assujettir à l'imitation de desseins étrangers. Il fut toujours constant à mettre son nom à tout ce qu'il gravoit, jusqu'aux plus petits morceaux, et il le supprima sur ces trois pièces, ainsi que celui du peintre.

Il ne mit point non plus son nom, ni celui du Poussin au frontispice qu'il grava en 1641 sur le dessein de ce grand homme pour paroître à la tête des œuvres de Virgile de l'impression du Louvre. Il faut croire que le peintre s'en plaignit et qu'il le regarda comme une nouvelle insulte, qui aggravoit toutes les mortifications qu'on ne cessoit de lui faire essuyer dans la veuë de le dégouter et de l'éloigner de la cour; car, dans le frontispice pour les œuvres d'Horace et dans celui de la Bible, qui furent gravés en 1642 et dont le Poussin avoit pareillement fourni les desseins, cette obmission est réparée. Quelque fut la façon de penser de Mellan, et quelque couleur qu'on veuille donner à son procédé, il n'eut point à se repentir d'avoir associé ses travaux à ceux d'un si grand peintre. Ces trois frontispices enlevèrent tous les suffrages, et le ministre n'en entra que plus hardiment dans les veuës de notre artiste, en le chargeant des desseins et de la gravûre de deux nouveaux frontispices, l'un pour une édition du Nouveau Testament en grec, l'autre pour un ouvrage de controverse de la composition du cardinal de Richelieu, tous deux imprimés au Louvre en 1642. On lui donna pareillement à graver la plus grande partie des vignettes, des culs-de-lampe

et des lettres grises ou fleuronnées qui devoient faire l'ornement de toutes ces éditions; et, comme presque tous les travaux roulèrent sur lui, il fut aussi celui qui en recueillit la récompense. Le roi lui accorda un logement dans les galleries du Louvre, grace distinguée et qui eut cela de flatteur que notre artiste la dut à son seul mérite.

Dans cette demeure honnorable, il continua d'enrichir de ses estampes les cabinets des curieux, et bientost le nombre s'en accrut considérablement. Chaque jour il trouvoit moyen de simplifier sa manière de graver, et il en rendit la pratique si expéditive, qu'à peinne avoit-il entrepris une planche qu'elle étoit finie.

Il lui fallut moins de six semaines pour préparer le dessein et achever la gravure de l'une de ces deux grandes thèses qui furent dédiées au cardinal Mazarin, et, le soupçonneroit-on, cette extrême promptitude fut la matière d'un procès que lui intenta la personne pour laquelle il gravoit cette thèse. On voulut le chicaner sur le prix; il ne paroissoit pas raisonnable à quelqu'un, qui n'avoit d'autre idée des arts que celle qu'il est permis d'avoir des simples métiers, de payer seize cent livres, somme qu'on trouvoit exhorbitante, pour un travail qui coutoit si peu à son auteur. On prétendoit qu'il n'étoit pas possible qu'en un si court espace de tems cet ouvrage eut acquis son entière perfection. Mais, comme il fallut convenir que le prix étoit fait, qu'on ne put reprocher à Mellan de s'être négligé, et qu'au contraire les experts qui furent appelés décidèrent qu'il n'y avoit rien à désirer à ce qu'il présentoit, il n'eut point de peine à sortir victorieux de cette affaire, et, bien loin que le public se refroidit, il le vit accourir à lui avec plus d'empressement que jamais.

Soutenoit-on quelque thèse de distinction? avoit-on besoin de quelque titre de livre pour en parer une édition faite avec soin? desiroit-on avoir un portrait dont la publication

se fit avec éclat? on ne s'adressoit point à d'autre qu'à Mellan, sans égard à ce qu'il en coutoit; car il ne se donnoit point à bon marché. Si l'on avoit à lui reprocher quelque défaut, c'étoit celui de se montrer trop intéressé et trop ami de l'argent. Aucun graveur contemporain ne porta ses ouvrages à un si haut prix. Ce qui n'auroit point dû arriver, mais dont on n'a que trop d'exemples, ses planches augmentoient en valeur à mesure qu'elles diminuoient en bonté, et telle est la force du préjugé que la réputation décide de tout et qu'on n'écoute qu'elle. Le plus grand nombre des hommes, entraîné par le torrent de la multitude, ne pense et n'agit point en conséquence de ce qu'il sent, mais seulement relativement à ce qu'il entend dire ou qu'il voit faire aux autres.

Séduit par la nouveauté autant que par la singularité, le gros du public ne revenoit point de la surprise de voir qu'avec une seule taille, appliquée à une infinité d'objets différents, notre graveur put parvenir à les exprimer tous dans un degré de vérité à peu près égal. Lui seul ne paroit pas pleinement satisfait d'une manœuvre qui, aux yeux des autres, étoit si admirable et si remplie de difficultés. Il se propose de donner quelque chose de plus singulier que tout ce qu'il a fait, et qui ait outre cela le mérite de n'avoir encore été tenté par personne. Il remue son imagination, et elle lui fait entendre qu'avec le secours d'un seul et unique trait il peut représenter une tête de Christ ou Sainte Face, telle qu'on doit supposer qu'elle étoit imprimée sur le linge appellé la Véronique.

Ce sujet étant déterminé, Mellan pose la pointe de son burin au centre de sa planche, et, partant de là, il lui fait décrire une ligne spirale, qui circule et continue sans interruption ses révolutions parallèles jusqu'à ce qu'elle ait entièrement couvert toute la surface du cuivre. Quand il le faut, il fait doucement serpenter ce trait circulaire et lui fait prendre

des ondulations insensibles; il le nourrit et le fortifie, il le diminue d'épaisseur et l'affoiblit selon que l'exige la rencontre des ombres, des demies teintes et des clairs, et par cette ingénieuse marche il parvient à lui faire dessiner avec beaucoup d'expression et de précision toutes les parties du visage de son Christ, et généralement tout ce qu'il veut mettre dans son estampe. Le nés, les yeux, la bouche, les cheveux, la couronne d'épines, des gouttes de sang, le linge même sur lequel la Sainte Face est imprimée, tout cela nait et part du même trait. Ce trait exprime jusqu'au nom du graveur et jusqu'à cette inscription : *Formatur unicus una, non alter* (1), qui, en exposant le sujet, semble défier tout graveur d'en faire autant et prédire que l'ouvrage n'aura point d'imitateurs. Ce fut l'abbé de Villeloin, grand curieux d'estampes et ami particulier de Mellan, qui lui administra cette inscription (Mém. de Marolles, éd. in-4°, p. 226), et l'événement a vérifié la prédiction, car les graveurs (2) qui furent assez téméraires pour entreprendre d'en faire autant, y échouèrent tous. Mellan lui-même en demeura à ce premier essai, persuadé qu'une pareille opération ne pouvoit guères se répéter, et qu'hors du sujet qu'il avoit choisi, et où l'indécision dans les contours convenoit, elle ne réussiroit point.

Elle fait voir aussi avec quelle circonspection il faut user des moyens singuliers, lors même qu'ils ont pris le plus de faveur. C'est un abus de croire que ce qui a été applaudi, parce qu'il aura été employé habilement dans un sujet où il étoit bien placé, puisse avoir le même succès dans une autre occasion qui ne sera pas aussi heureuse.

---

(1) C'est-à-dire : celui qui est unique est formé par un trait unique et l'opération ne se répetera plus. (Note de Mariette.)

(2) Thourneysen, Thibout et quelques autres. (Note de Mariette.)

Les répétitions sont insupportables, et il y a tout à craindre qu'une singularité, qui aura charmé dans sa nouveauté, ne dégénère et ne s'avilisse, si on la présente trop souvent. Une première sève venant à lui manquer, elle n'offre plus rien qui pique ni qui rappelle le goût. Il ne faut pas non plus se laisser séduire par la louange qui, dans ces rencontres, ne manque guères de se faire entendre. Elle est trompeuse et nuisible. Mellan, pour y avoir peut-être trop prêté l'oreille et pour avoir appliqué sans assez de réserve sa nouvelle manière de graver à une trop grande diversité d'objets, pour l'avoir trop prodiguée, vit cette manière s'affoiblir entre ses mains et perdre beaucoup de sa première splendeur. D'animée qu'elle étoit, elle devint froide, fade et languissante, et ne produisit plus d'effets piquans. Quelle différence entre son saint Bernard et son beau saint Bruno, entre la sainte Claire gravée en 1667 et le saint François publié trente ans auparavant. La nature et la qualité des objets sont cependant les mêmes, et c'est le même genre de travail.

On me dira qu'il n'y a pas la même disparité entre les statues de la galerie Justinienne gravées à Rome et celles que Mellan a gravé sur la fin de sa vie pour Louis XIV, que ces dernières semblent même avoir quelqu'avantage sur celles qui les ont précédées. En voici la raison : c'est que la blancheur du marbre, ses reflets et ses ombres transparentes ne semblent point vouloir s'accommoder d'une autre gravure que de celle de Mellan, et c'est encore parce qu'il est vrai que, dans les statues du roi, ce graveur a mis moins de travail et que par là il a mieux rendu ce qu'il imitoit. Je n'examine pas si c'étoit le fruit de ses réflexions ; mais il est constant que, plus sa gravûre paroissoit perdre en se simplifiant trop, plus cela étoit propre à bien faire sentir les effets de la sculpture. Ce qui étoit un mal par rapport aux autres ouvrages de Mellan, qu'une taille trop unie refroidissoit à l'excès, devenoit un bien pour la re-

production de statues où il n'étoit aucunement besoin de touches ressenties, et qui, au contraire, ne pouvoient jamais être traittées avec assez de légèreté. Il faut lui rendre cette justice que, de tous les graveurs, il est celui qui a le mieux saisi le caractère de cette sorte d'objets. C'est le témoignage que j'en ai souvent entendu rendre à plusieurs de nos meilleurs sculpteurs, dont je respecte le jugement et les connoissances. Si Mellan eut été bien conseillé, il auroit dû prescrire lui-même des bornes à son genre de travail, le contenir dans des limites et surtout se bien garder de l'étendre, comme il a fait, jusqu'à la représentation de têtes de grandeur naturelle. Ce n'est pas ici le lieu de discuter si la gravure à plusieurs tailles peut y être appliquée; il me suffit d'observer que la sienne n'y convenoit en aucune manière. Ce qu'il a fait paroître en ce genre est au-dessous du médiocre, et j'ai honte d'en parler.

Il est un tems de jeunesse où la force du tempérament influe jusques sur les ouvrages. Toutes les études, dans ces heureux moments, se tournent à bien; sont-ils passés et approche-t-on de la vieillesse, les soins qu'on se donne deviennent infructueux; l'on ne commet plus que des fautes.

C'est un malheur attaché à l'humanité; mais, en quelqu'âge que ce soit, il est beau de voir un artiste laborieux dont l'activité est une leçon continuelle pour les autres, qui, comme Mellan, ne se rebute point, aime son art, y fait céder ses autres occupations et y sacrifie ses plaisirs mêmes. Le trait suivant fera connoitre jusqu'où notre graveur portoit cet amour (1).

Il étoit demeuré garçon et se trouvoit dans un âge assez

---

(1) Cette particularité m'a été racontée par M. de Chatillon, graveur et peintre en émail, qui avoit connu Mellan. (Note de Mariette.) — C'est lui qui, après la mort de Mellan, eut son logement au Louvre. (Cf. *Archives*, *Documents*, I, 237-38).

avancé, car il avoit au moins cinquante-six ans, lorsqu'un homme, qui gouvernoit ses affaires et qui les connoissoit mieux que lui-même, qui, par conséquent, sçavoit qu'il étoit riche, vint à bout de lui persuader de se marier; il lui fit entendre qu'on lui épargneroit tous les embarras de cette cérémonie, et, ce qui ne le flattoit guères moins, qu'on lui ménageroit sa bourse; il eut par ce moyen l'adresse de faire tomber ce choix sur sa propre fille. L'affaire arrêtée et conclue, on signe le contract, on va à l'église, on en revient, tout cela sans bruit et sans éclat. Mellan rentre tranquillement dans son cabinet et reprend son travail. Un dessein, dans la composition duquel il entroit quelques figures de femmes, étoit pour lors sur son bureau. Il fait appeler celle qu'il venoit d'épouser, il la fait prier de se rendre près de lui. La pauvre fille, tremblante et toute en pleurs, n'osoit y aller. Quitter la compagnie un jour de nôces, pour se renfermer seule avec un mari, lui paroissoit quelque chose de si terrible que, sans les discours persuasifs de sa mère, elle n'eut point obéi. Après plusieurs messages, elle se laisse enfin entrainer où elle est appelée. Mellan la met dans la situation qui convient à son dessein; il lui fait ôter son mouchoir, découvre une partie de sa gorge, prend le crayon, trace quelques traits; puis, revenant vers sa femme, lui faisant changer d'attitude et ne trouvant pas ce qu'il cherche: « Rabillez-vous, lui dit-il, vous pouvez aller retrouver votre monde; je ne suis point content. » Plein de son ouvrage, c'étoit à lui personnellement qu'il adressoit ces dernières paroles. Son épouse, frappée de ce qu'elle vient de voir et d'entendre, redescend; ses pleurs, qui continuent de couler, excitent la curiosité. Ses parens ne peuvent, au récit de cette aventure, revenir de leur étonnement. Ils vont chercher Mellan qui n'étoit point encore sorti de son cabinet, lui portent des plaintes amères, et celui-ci, ne pouvant pénétrer sur quoi elles peuvent être fondées, témoigne

la même surprise, entre en explication et donne la véritable interprétation des paroles qui lui sont échappées. On lui persuade avec peine de quitter l'ouvrage et de se montrer dans la compagnie, pour y remettre le calme et rassurer les esprits. Il s'y présente, prend part à la joye, et tout se passe dans l'ordre. La femme, tranquillisée, étudie le caractère de son mari et se rend bientôt la maîtresse, tandis que Mellan, débarrassé de toute sollicitude, se livre sans réserve à de nouveaux travaux.

Il les continua jusqu'au dernier instant d'une vie qui fut longue et exempte de toutes les infirmités, compagnes inséparables de la vieillesse, et, ce qui n'est pas ordinaire, non seulement il conserva toute sa tête, mais la main ne lui refusa jamais le service. Dans ses dernières années qu'il s'occupoit plus volontiers à préparer des desseins que gravoient ses disciples, il étoit encore en état de donner à ces planches des coups de burin, ce qu'il faisoit avec tant de certitude que le travail du vieillard et celui du jeune homme se confondent et qu'on a peinne à les démêler.

C'est ainsi que furent exécutées ces planches qui parurent les huit ou dix dernières années de sa vie, et qui sont si médiocres, et si peu dignes du nom qu'elles portent, qu'il eut mieux vallu pour la gloire de Mellan qu'elles n'eussent jamais vû le jour.

Il eut avec cela le malheur de n'avoir vû sortir de son école que d'assez minces sujets. Ladame, Patigny, Brissart sont à peine connus. Jean Lenfant et Nicolas Bazin se distinguèrent davantage; mais ils ne surent mettre que de la propreté dans leur gravure, sans même presque jamais avoir osé graver à une seule taille, comme leur maître, depuis qu'ils l'eurent quitté. Le dernier étoit encore auprès de Mellan, lorsqu'une chûte sur son escalier, toujours funeste aux vieillards, fit périr cet habile artiste et le conduisit au tombeau

le 9 septembre 1688. Il passoit quatre-vingt-dix ans, et il reçut la sépulture dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, sa paroisse.

C'étoit un petit homme vif et de beaucoup d'esprit. Ses yeux tout pétillans de feu, son visage ouvert et riant lui composoient une physionomie fine et tout à fait prévenante. Il fut sage et réglé dans sa conduite et dans ses mœurs, et cela est peint dans ses ouvrages; ils ne présentent rien que d'honnête. On aimoit à l'entendre discourir sur son art; il en parloit bien, et avoit, pour appuyer ses sentiments, de beaux desseins et de belles estampes qu'il avoit apportés d'Italie et dont il faisoit son amusement et ses délices. Mais il ne fut pas toujours d'un accès facile : il se plaisoit dans la solitude, et, avec l'âge, il se sequestra de toute société, ce qui le rendit particulier et même un peu trop sauvage. Sans cela, il n'est point douteux qu'il auroit eu l'avantage d'être admis dans l'Académie royale de peinture et de sculpture lorsqu'on y reçut des graveurs (1). Cette place lui convenoit et lui appartenoit à toutes sortes de titres. Il ne pouvoit manquer de l'honorer, et elle l'auroit elle-même illustré.

— La partie de l'invention (2) demande un génie bien plus supérieur que la simple imitation de ce que l'on a veu pratiquer à d'autres, et, s'il est ordinaire de rencontrer des sujets qui perfectionnent ce que les autres ont imaginé, il n'est pas moins rare d'en trouver qui fassent des découvertes et qui, ne s'assujettissant point à ce qu'ils ont devant les yeux ou à ce

---

(1) Les premiers qu'on y admit — Michel Dorigny et François Tortebat, reçus antérieurement, l'ayant été comme peintres — furent Gilles Rousselet et François Chauveau, reçus ensemble le 14 avril 1663 (Cf. *Archives*, *Documents*, I, 362).

(2) Cette note, antérieure à la vie de Mellan qui précède, avait été écrite par Mariette en tête du catalogue.

qui leur a été enseigné, s'écartent des routes ordinaires pour en suivre d'autres qui n'ont point encore été pratiquées. C'est en quoy Mellan paroist fort au-dessus de la pluspart de ceux de sa profession. Le mérite d'être peintre et habile dessinateur, celuy d'estre un des plus excellens graveurs de France, n'égale certainement point l'avantage qu'il reçoit d'être l'inventeur de sa manière de graver, et cet avantage est d'autant plus grand qu'il étoit inventeur de sa manière; il l'a poussée, par ses études, au plus haut degré de sa perfection. L'on peut dire que ce fut par la seule force de son génie; car, étant fort jeune lorsqu'il commença à s'appliquer à la gravure, quelques fussent ses maîtres, il n'y en avoit pour lors en France que de très-médiocres et plus capables de nuire que d'être d'aucun secours à un jeune élève. De là vint que, la mauvaise éducation prévalant sur ses heureuses dispositions, tout ce qu'il fit dans sa première jeunesse fut d'une manière mesquine et de petit goût, jusqu'à ce qu'étant passé depuis en Italie, l'occasion d'étudier d'après de meilleurs modèles, l'habileté des maîtres qu'il y trouva, le désir de se distinguer, produisirent sur lui un tel effet, qu'abandonnant tout à coup sa première manière, il en prit une beaucoup plus noble et plus grande, et, ce qui fait seul l'éloge de Mellan, une manière qui étoit directement opposée à sa première manière. Tel est le fruict des bons exemples. Les ouvrages de Gilles Sadeler et de François Villamène servirent plus qu'aucun autre à le former, et il n'est pas hors de vraysemblance que la liberté et l'extrême fermeté avec laquelle ces deux artistes ont manié le burin, lui firent concevoir l'idée de cette nouvelle manière de graver qui luy devint particulière. Elle consiste à exprimer les ombres et les demies teintes, qui font paroître les objets de relief, par le moyen d'une seule taille, sans qu'il en soit besoin de plusieurs qui se croisent les unes les autres pour former plus ou moins de noir, suivant qu'il

avoit été pratiqué et qu'il l'est encore par tous les graveurs. Cette seule taille, soulagée à propos en de certains endroits, élargie en d'autres, suivant que la disposition des ombres et des lumières du dessein le demande, produit un travail fort léger et plein de ce feu si sujet à se ralentir lorsque l'on reste trop longtemps sur un même ouvrage. Tout ce que Mellan fit dans cette manière, tant à Rome que depuis son retour en France, parut admirable et fut fort applaudy. Mais n'étant pas luy-même satisfait de ses premières idées, il pense à imaginer en graveure quelque chose de plus singulier et de plus nouveau, et il l'exécuta si heureusement que l'on ne sçauroit assez estimer l'ouvrage sur lequel il s'essaya. C'est une teste de Christ ou Sainte Face formée par un seul et unique trait en ligne spirale, fortifié et soulagé à propos, qui, prenant sa naissance au bout du né et continuant ses révolutions toujours en tournant, exprime exactement toutes les parties du visage, le nés, le linge même sur lequel la Sainte Face paroit imprimée, et jusqu'à l'inscription qui est au bas de la planche, où Mellan n'a pu s'empêcher de tirer vanité de la singularité de son travail. Il étoit logé dans le Louvre lorsqu'il grava cet admirable morceau; le logement qu'il y occupoit lui avoit été accordé par le roy Louis XIII comme une récompense de son mérite, et il fut souvent employé dans les ouvrages de graveure qui se firent par ordre de ce prince pendant le ministère du sieur Desnoyers, qui avoit fort à cœur les progrès des beaux-arts dans le royaume. Depuis, Mellan fut choisy par le roy Louis XIV pour graver les statues antiques et les bustes du palais des Thuilleries, comme il avoit fait étant à Rome une partie de celles de la gallerie du marquis Giustiniani. Sa manière de graver étoit plus propre qu'aucune pour représenter ces objets, qui, étant de marbre blanc, sont susceptibles de beaucoup de reflets et d'ombres légères et transparentes, et il y a parfaittement

bien réussy. Les portraits qu'il a gravé ne luy font pas moins d'honneur; il en a fait quantité des personnes illustres de son siècle, presque toutes d'après ses desseins. Il avoit le talent de les faire très-ressemblants et de leur donner un air animé et plein de vie. Celuy du marquis Giustiniani est un chef-d'œuvre. A l'égard de toutes les autres pièces, tant de sujets de piété que de sujets profanes que Mellan a gravé, si l'on en excepte quelques-unes qui sont d'après Vouet, il n'y en a presque aucune qui ne soit de son dessein et de son invention, car il étoit fort jaloux de ne point travailler d'après d'autres que luy, et il avoit même tant d'inclination à dessiner et à produire que, sur la fin de sa vie, où le grand âge l'empêchoit de manier le burin, il continuoit encore à faire des desseins qu'il faisoit graver sous ses yeux par ses élèves.

— François Spierre a quelquefois voulu imiter la manière de graver de Mellan à une seule taille, et cela lui fut sans doute inspiré et peut-être demandé même par le Bernin; car ce ne sont que les pièces qu'il a gravées d'après le Bernin qui sont à une taille. Le Bernin avoit connu Mellan et sçavoit par expérience que cette manière à une taille étoit tout à fait propre à exprimer ce qu'il faisoit, surtout la sculpture, et, pensant ainsi, il ne pouvoit manquer d'engager Spierre à suivre une méthode qui sera toujours du goût d'un sculpteur intelligent, et Bouchardon ne pense pas autrement que le Bernin; Mellan est son héros; un peintre ami du clair-obscur ne dira pas de même. Aussi ni P. de Cortone ni le Cyre n'ont-ils point dérangé Spierre de sa façon ordinaire de graver.

— Apollon sur un piédestal, tenant d'une main son arc, et de l'autre un globe sur lequel les armes de Savoye, accompagné des principaux princes de cette maison, chacun sur un piédestal, d'après Vouet. Le dessein original étoit chez M. Crozat; il étoit à la sanguine et très-légèrement fait. Il falloit en sçavoir autant que Mellan pour pouvoir graver d'après ce

dessein, et voilà ce que sert à un graveur de sçavoir lui-même dessiner.

— Mellan est le seul, des graveurs qui furent employés à ce grand ouvrage (*les Statues de la galerie Justinienne*), qui ne voulut point s'assujettir à graver d'après d'autres desseins que les siens. Aussi se piquoit-il d'estre excellent dessinateur. Mais, à dire le vrai, il avoit plus de goût que de fondement. Il dessinoit bien une teste et avec autant de fermeté qu'il y a d'indécision dans les figures d'académie que j'ai vues de lui.

— Jamais graveur n'a plus gagné de sa main que Mellan fit en gravant ces statues (celles de la collection du roi). Il les faisoit si légèrement et à si peu d'ouvrage, et en étoit payé si largement qu'on dit que, dans tout le tems qu'il y fut occupé, il gagnoit cent livres par jour. Ce sont pourtant de ses ouvrages qui piquent le moins. — M. Bouchardon est d'un sentiment contraire. Il prétend qu'il n'est pas possible de mieux exprimer le marbre.

— *En cataloguant un S. Jean-Baptiste dans le désert, pièce exécutée en* 1629, *Mariette ajoute :* M. Boulle a l'académie dessinée par Mellan et qui lui a servi d'étude pour cette figure. Elle est assez bien.

— La Vierge assise tenant l'Enfant-Jésus entre ses bras et lui montrant une rose, d'après Vouet. J'en ay veu deux planches, une qui estoit certainement de Mellan, et une autre si parfaitement copiée que, si on ne la regardoit avec la plus grande attention, il seroit très-facile de s'y méprendre. Je crois, au reste, cette copie de Daret. L'écriture qui est au bas est son caractère.

— Notre-Dame de la Mercy, des premières manières. Nous avons cette planche.

— *En cataloguant un S. Jude écrivant, de la première manière de notre artiste, Mariette ajoute :* Se trouve et a été

faite pour la Bible de Pierre Frizon, chez Richer, à Paris, 1622, in-f°. Il y a encore au moins une planche de Mellan dans cette Bible; les autres qui s'y trouvent sont de Gaultier, ce qui achèveroit de me faire croire que Mellan est disciple de Gaultier aussi bien que Lasne.

— Sainte Marie de Socos, de l'ordre de la Merci, marchant sur les eaux. Il y en a une copie par Matheus.

— Onze saintes et deux saints, première manière; M. Picart en a les planches.

— Mellan a gravé le titre des Notes de Louis d'Orléans sur Tacite, d'après un peintre polonois qui estoit pour lors à Paris, où il a gravé à l'eau forte une pièce représentant l'histoire de ce paysan qui apporte une rave à Louis XI, et une autre dont le sujet est le martyre de Jean Sarcander, prêtre à qui les calvinistes firent souffrir le martyre en l'année 1620. Cette dernière pièce a été gravée à Paris en 1621. Le peintre y a mis son nom en polonois : *Ziarnko, Polonus fecit*, et en un autre endroit en latin : *J. a Grano fecit*. (Sur les estampes de Mellan, il est nommé *J. Le Grain, Polonois.*) Outre son nom, il a encore mis sur cette pièce deux marques différentes; l'une a rapport à son nom en polonois, et l'autre à ce mesme nom en latin. Ce peintre est au reste fort médiocre.

— Frontispice du livre intitulé: « Traitté des Droits de patronage, honorifiques et autres en dépendans, contenant les loix de tous les peuples, ordonnances, coutumes et arrets sur ce intervenus, dédié à Mgr messire Nicolas de Verdun, chevalier, conseiller du roy en ses conseils d'Etat et privé, premier président du parlement de Paris, et chancelier de Monseigneur, frère unique du roy, par Jacques Corbin, avocat au même parlement, 1622; à Paris, chez Thomas Blaise, rue Saint-Jacques, avec privilège. » Ce titre est écrit au milieu d'un frontispice d'architecture, au devant duquel et de chaque

côté sont représentées, sous deux figures symboliques de femmes debout, la Justice et le Zèle de la Religion; celle-cy est figurée par une femme qui a les yeux bandés et tient une épée et une balance; l'autre l'est par un jeune homme aislé qui tient d'une main une croix et de l'autre un encensoir. Ce frontispice d'architecture est terminé, dans sa partie supérieure, par l'écusson des armes du président de Verdun, placées au milieu de deux génies qui sonnent de la trompette et qui tiennent à la main, l'un une palme, et l'autre une branche d'olivier. Cette pièce se ressent bien des premières manières de Mellan; elle est dans le goût de celles qu'il a gravées dans le même temps. Elle est aussy de son invention, car on y lit : *Mellan in. et f.* La manière en est fort mesquine.—Je ne doutte pas que le portrait du président de Verdun ne soit du même temps, et j'avois cru qu'il avoit été fait pour ce livre; mais celuy qui m'a fait voir ce titre de livre, et qui l'avoit ôté luy mesme de dedans le livre, m'a asseuré qu'il n'y avoit point trouvé de portrait.

— Petite pièce représentant les maltotiers dans un pressoir. Elle est tirée de dedans un livre où il y a plusieurs autres planches, parmy lesquelles il n'y a que celles-cy de Mellan; mais mon père ne se ressouvient pas du titre; il a une idée que le livre est in-folio. — Elle est tirée de dedans une brochure in-4º de trente pages. Elle est imprimée dans la page du frontispice, à la place où les libraires mettent ordinairement leurs marques ou enseignes. En voicy le titre : *Le Pressoir des éponges du roy, ou épistre liminaire de l'histoire de la chambre de justice établie en l'an* 1607, par J. Bourgoin, 1623 (1).

---

(1) Nous avons pu mettre la main sur cette pièce rarissime. La vignette, qui est anonyme, représente un pressoir écrasant des hommes nus qui rendent des pièces d'or reçues au-dessous par

— Neuf figures de la première manière pour le roman de Barclay intitulé *l'Argenis*. Ces planches ont été gravées par Mellan sur des desseins de Frédéric Brentel de Strasbourg; il m'est passé entre les mains un volume in-folio, où l'on avoit rassemblé une collection de desseins de ce maistre, parmi lesquels étoit le dessein de la planche où est représenté un sacrificateur qui égorge une victime sur un autel. Ce dessein étoit certainement de Brentel et spirituellement fait. Il faut avouer que Mellan l'a beaucoup altéré, et qu'on ne reconnoit guère dans ce qu'il a fait si le dessein avoit quelque mérite; aussi étoit-il pour lors bien petit garçon.— *L'Argenis* de Jean Barclay, traduction nouvelle, enrichie de figures; Paris, chez Nic. Buon, 1623, in-8°; achevé d'imprimer le 15 mars. Le titre du livre est gravé par L. Gaultier, qui a pareillement gravé en 1622 le portrait de Louis XIII, qui est au commencement du livre, et quatorze planches. Mellan a gravé, dans le même ouvrage, le portrait de Barclay, quatre pièces dans le second livre, deux dans le troisième, quatre dans le quatrième, et deux dans le cinquième; en tout, onze.

— Cavalier portant un sceau attaché au bout d'une lance, suivi de plusieurs autres, allant à la rencontre de quelques magistrats à cheval, tiré de la *Secchia rapita* (in Ronciglione, 1624). J'ay veu le dessein sur lequel cette pièce a été gravée; il est chez le roy et donné à Tempeste, et cela peut être.

— Une composition de colonnes autour desquelles tournent des chaînes où sont attachées des ours, symboles de la

---

des coffres ouverts. Une banderole porte ces mots: *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari.* Louis XIII, en habits royaux, pèse sur la vis du pressoir. A ses pieds sont assises la Religion et la Justice. Au fond, à gauche, les partisans fouillant les coffres de l'Etat; à droite, la Bastille. A double taille; il n'y a aucune autre planche dans le livre.

famille des Cæsarini. Au bas est la médaille de J. Pic de la Mirandole, et le portrait de Virginius Cæsarinus est en haut. Titre de livre in-4°. Des premières planches que Mellan ait gravé à Rome. C'est le titre de l'oraison funèbre de Virginius Cæsarinus; il est d'après Pomerange. Tiré du catalogue de Mellan de Le Comte. — « Virginio Cæsarini mourut à Rome en avril 1624, âgé de vingt-neuf ans. Le P. Alexandre Gottifredi, jésuite, fit imprimer en 1624 une oraison funèbre sur la mort de Virginio, à la teste de laquelle on voit son portrait opposé à celuy de Pic de la Mirandole. » *Naudæana*, p. 233. Il veut parler de cette estampe de Mellan.

— Un Apollon tenant une lyre. Titre des poésies de Marcel Giovanetti. Ces poésies ont été imprimées à Rome en 1627. Voyez Crescimbeni, *Storia della poesia italiana*.

— Balzac (Louis de). Un des premiers ouvrages de Mellan en arrivant à Paris; il doit être de 1637.

— Le cardinal Bentivoglio, né en 1579, avoit cinquante-quatre ans en 1633; ainsi le portrait a deu estre gravé en 1633. Le cardinal Bentivoglio protégeoit Mellan, et il lui en donna un témoignage bien éclatant lorsqu'il lui fit présent du beau dessein des Amours de Roxane, par Raphaël, à la sanguine, les figures nues, que M. Crozat possède présentement. Il ne pouvoit pas lui témoigner mieux son estime.

— Pierre Bénard. Ce portrait se trouve dans un livre composé par cet auteur, je crois de poésie française. A en juger par le quatrain qui est au bas de son portrait, et par le sonnet qui est imprimé au dos et qui est aussy de sa composition, c'étoit un poëte bien médiocre. — Il est auteur d'un *Recueil de cent noels ou cantiques nouveaux*, qui furent achevés d'imprimer par Fleury Bouriquant le 14 décembre 1624. Il y a une étoile dans le fonds du portrait, sans doute par allusion à l'étoile d'Orient qui apparut aux Mages.

— Louis Berrier. Il étoit, je crois, fameux partisan. C'est à son occasion que fut faite cette épigramme :

Lorsque Berrier, l'homme de Dieu, etc.

Voir, pour la date de 1667, l'*Histoire de la chancellerie* de Tessereau (1).

— Henri Blacvod, Ecossois d'origine et médecin de la Faculté de Paris, étoit un esprit vaste, mais inconstant, peu propre à l'application et aimant l'intrigue, Après avoir professé pendant quinze mois au collége royal, il alla à Rome vers l'an 1617 et fut vu avec plaisir du pape Urbain VIII. Mais l'envie des autres médecins de Rome l'obligea à quitter cette ville et même l'Italie. Il revint en France et mourut à Paris en 1634.

— Henriette-Marie de Buade-Frontenac. M. Boulle en a le dessein qui est extrêmement beau.

— Pierre Camus, évêque de Belley. Il l'a gravé sur son propre dessein. Je l'ay veu chez M. Boulle. Il est merveilleusement beau. M. Boulle en a encore beaucoup d'autres, et qui, presque tous, ont été gravés par Mellan, d'où l'on doit conjecturer qu'il n'a presque jamais gravé de portraits que sur les desseins qu'il en faisoit d'après nature.

— Le portrait de Nicolas Coeffeteau a, je crois, servy pour la première édition de son *Histoire romaine*.

— Portrait de M. de Créquy gravé à Rome en 1633.

---

(1) Louis Berryer, déjà conseiller du roy en ses conseils, fut nommé conseiller secrétaire du roy, maison et couronne de France le 21 octobre 1662 ; il fut nommé procureur-syndic de sa compagnie le 26 avril 1672, et continué dans cette charge le 6 mai 1675. Abraham Tessereau, *Histoire chronologique de la grande Chancellerie de France*. Paris, Pierre le Petit, 1676, in-folio, p. 489, 622, 675.

M. de Créquy étoit pour lors ambassadeur d'obédience auprès du pape Urbain VIII.

— Du Bois (Jean), surnommé *Olivier*, abbé de Beaulieu. On en trouve plusieurs épreuves où il y a une faute dans l'inscription qui a été depuis réformée. On y lit *Joannes à Basco* au lieu de *Joannes à Bosco*. Les mots *cum pm sup.* ne s'y trouvent pas encore gravés. A cela près, il ne paroist aucune différence dans le portrait. Il faut mettre que ces changements y ayent esté faits bien dans la nouveauté, car à peinne la différence est-elle sensible de ces premières épreuves d'avec celles qui leur ont succédé. — Autant que je puis m'en souvenir, ce fut un intrigant dont il est parlé dans les lettres du cardinal d'Ossat, ce qu'il faudra examiner (1). Il mourut à Rome en 1626.

— Hieronimo Frescobaldi. Il est fait mention de luy dans la description de la feste faite à Florence pour la canonisation de Saint-André Corsini en 1629, à la page 65 : *Girolamo Frescobaldi musico celeberrimo del Ser*[mo] *Gran Duca.*

— J'ay veu le dessein de Mellan sur lequel il a gravé cette planche (le Gassendi), de même que celui de Peiresc. Ils étoient l'un et l'autre très-beaux.

— Marcello Giovanetti. Voyez, pour cet auteur, dans le livre *le Glorie degli Academici incogniti*, et dans le *Crescimbeni*. Ce poëte meurt à Rome âgé de trente-quatre ans seulement. Il étoit habile légiste (2).

---

(1) La table des *Lettres du cardinal d'Ossat*, édition de Amelot de la Houssaie, Amsterdam, Humbert, 1732, n'y inscrit Jean Dubois que pour deux passages où ce cardinal, écrivant à la reine douairière de France, Louise de Lorraine, veuve de Henri III, le cite deux fois sous le nom d'abbé de Beaulieu et avec le titre de son premier aumônier ; I, 158, 163.

(2) L'exemplaire du Cabinet des Estampes a une sanguine de la tête plus grande que la gravure et bien inférieure ; on lit au bas : « Donné par M. le c. de Caylus le 10 septembre 1753. »

— Henri-Louis Habert de Montmor. Fils de Jean ; il estoit maître des requestes, grand protecteur des lettres et des arts ; il portoit une affection toute particulière à Mellan.

— Anne de Levis, duc de Ventadour. Mauvais portrait que je crois des disciples de Mellan sous sa conduite et sur la fin de sa vie ; aussy n'y lit-on au bas que ce seul mot : *Mellan ;* cet habile homme avoit du scrupule de s'en avouer l'auteur.

— Louis XIV, jeune, recevant un livre de la main des échevins. Cette pièce a été gravée en 1643 pour être mise à la tête du livre intitulé : *Ordonnances royaux sur le fait de la juridiction de la ville*, commencé d'imprimer en 1643 et achevé en 1644 par Rocolet, ainsi qu'on l'apprend d'un avis étant à la tête du livre. Messire Macé le Boullanger, prévost des marchands ; Sébastien Cramoisy, directeur de l'imprimerie royale ; Jacques de Monhers, échevin depuis 1641 jusqu'en 1643 ; Remy Tronchot et Guillaume Baillon, échevins en 1642 ; Germain Piètre, procureur de la ville ; Martin le Maire, greffier, et Nicolas Boucot, receveur, sont représentés dans cette pièce présentant au roi un exemplaire dudit livre. Louis XIV est monté sur le trône en may 1643 ; Sébastien Cramoisy et son collègue Monhers sortirent de place en août 1643 ; par conséquent, la planche a dû être gravée dans cet intervalle.

— Marc-Antoine Lumagne, fameux curieux. Si elle a été gravée en France, c'est un des premiers ouvrages qu'il y ait fait.

— Henri, duc de Montmorency. A été gravé pour être mis dans la vie de ce maréchal, qui a été imprimée.

— Jérôme de Narni, prédicateur italien. Ce portrait est rare ; mais il ne faut pas que la planche soit rayée ; mort en 1632 dans la même année que se fit l'édition de ses sermons.

— Gabriel Naudé. J'en ay veu une épreuve avec la datte manuscrite 1648.

— Jean Perrault, président à la chambre des comptes. Celui qui a fait faire la magnifique chapelle de Condé aux Grands Jésuites. Il devoit sa fortune à cette maison de Condé.

— Peyresc mourut au mois de juin 1637. Son portrait fut gravé au commencement de cette année par Mellan, qui étoit pour lors à Aix. — *Mellan lui avoit dédié à Rome, en 1627, une sainte Madeleine mourante soutenue par deux anges, et Mariette ajoute en la cataloguant :* Dédié par Mellan à Peiresc, qui étoit pour lors à Rome, à ce que je crois ; c'est ce qu'il faudra vérifier dans la vie de ce savant.

— Léonard Philaras. Il étoit, ce me semble, ministre d'un prince d'Italie à la cour de France. — J'ai trouvé quelque part qu'il l'étoit du duc de Parme.

— Le cardinal de Richelieu dans un ovale. *Ex officina C. Mellani.* Il n'est point des premières manières, mais je ne le crois pas entièrement de la main de Mellan. La teste paroist bien tout à fait de luy. Il m'est passé par les mains une épreuve de ce portrait, où M. Pinsson, qui sçavoit bien des anecdotes, avoit écrit : Le cardinal de Richelieu en 1641 par M. de la Feuillade.

— M. Servien étoit borgne, et Mellan a affecté de le représenter de profil.

— Le maréchal de Toiras. J'en ay veu deux planches, une qui étoit certainement de Mellan, et une autre si parfaitement copiée que, si on ne la regardoit avec la plus grande attention, il seroit très facile de s'y méprendre. Je crois, au reste, cette copie de Daret. L'écriture qui est au-dessous est son caractère. — Une planche (du portrait du maréchal de Toiras) où on lit le nom de Daret, est une copie de celle de Mellan, faite à tromper par Daret, que quelqu'un m'a dit avoir été disciple de Mellan.

— Urbain VIII. Le portrait du pape, pointillé, se trouve dans ce même livre (1), qui est un in-4° imprimé magnifiquement rouge et noir : ***Maphæi S. R. E. cardinalis Barberini nunc Urbani P. P. VIII Poemata. Romæ, in ædibus colleg. Rom. soc. Jesu, typis Vaticanis per Andream Brogiottum,*** **1631, in-4°.**

— Anna-Maria Vaiani, pittrice. Je trouve dans la vie du Bourguignon, écrite par le Baldinucci, que ce peintre avoit épousé une Marie Vaiani, et je ne doute pas que ce ne soit celle-cy. — Je crois qu'il y a quelques statues gravées par cette artiste dans la galerie Justiniani (2).

— *En cataloguant les trois Grâces tenant le portrait de Balthasar de Vias, Mariette ajoute :* Se trouve à la tête du livre intitulé *Balth. de Vias Massiliensis Charitum lib. III*; Paris, 1660, in-4°. C'est un recueil de poésies latines sur différens sujets. Il étoit dédié à M. de Montmort, grand protecteur de Mellan. Ce fut aussi ce magistrat qui prit soin de l'édition. Le portrait de l'auteur ne pouvoit donc être gravé que par Mellan.

— Une thèse allégorique à la gloire de la maison Borghèse d'après Berettini. M. Crozat avoit le dessein original bien lourd.

---

(1) Voir plus haut, p. 339.

(2) « Intantochè avendo egli gia speso piu anni in Roma e acquistato nome di pittore in quel genere singolarissimo ed avendo ancora qualche danaro messo in avanzo, delibero di accasarsi, e cosi prese per moglie una bellissima e molto onesta fanciulla, chiamata Maria, figliuola d'un tal Vaiani, pittor fiorentino, che ha operato in Roma nel Vaticano, e di madre Milanese. Stette con essa sette anni senza mai aver figliuoli, e finalmente in tempo che ancora regnava Innocenzio (Innocent X, qui mourut en 1655), ella se n'ando all' altra vita. » Baldinucci, éd. in-4° de Florence, t. XVII, 1773, p. 160. — Elle a en effet gravé pour la galerie Justinienne, où l'on trouve trois planches de sa main : une Minerve assise, deux bustes d'homme et deux bustes de femme du faire le plus intelligent.

— Thèse à la gloire de Henry de Savoye. Elle est du dessein de Mellan, et on la croit gravée par Gasnière sous sa conduitte; il paroist mesme que Mellan y a travaillé, car la teste du duc d'Aumale et presque toute la figure de Pallas paroist de luy.

— J'ay veu une épreuve d'une des planches d'une de ces phases de la lune (la planche qui représente le disque entier de la lune), avec cette incription au bas : *Phasis Aquis Sextiis anno* **1635**, *octob.* 7ª *a claro adhuc crepusculo in occasum usque.* — Il se pourroit faire que Mellan ait gravé ces planches à Aix sur des desseins faits lors des observations célestes en 1634 et 1635, si ces dattes ne se rapportent pas avec celles de ses lettres que j'ay et qui constatent le temps précis qu'il estoit à Aix. — Ces dattes, mises au bas des planches de la Lune gravées par Mellan, doivent y avoir été mises bien après coup et par des gens qui ont confondu l'ouvrage de Claude Sauvé avec celui de Claude Mellan, et aussi ces inscriptions ne se trouvent-elles point aux premières épreuves de ces planches. Il faudra marquer tout cela à l'article en dressant le catalogue, ou en faire une notte à l'endroit où il en est parlé dans sa vie.

MELONI (ALTOBELLO DE'), Cremonense (1).

MELLONI (FRANÇOIS-ANTOINE) est mort à Vienne en 1713, âgé de trente-sept ans ; il étoit disciple de Franceschini.

MELOZZO, da Forli. Serlio parle avec éloge de ce peintre et le propose pour modèle à ceux qui veulent peindre des figures en racourcy dans des voutes. Ce qu'il avoit peint dans la

---

(1) Voir tome I, p. 18.

voute de la tribune de l'église des SS. Apôtres à Rome a été détruit lorsqu'on a rebati l'église; mais le pape Clément XI, pour en conserver la mémoire, en a fait transporter plusieurs morceaux dans les apartements du palais du Belvéder au Vatican, et un grand morceau sur le principal escalier du palais de Monte Cavallo; le sujet est un Christ debout sur des nuées, environné de chérubins; on y a mis au-dessous cette inscription :

Opus Melotij Foroliviensis qui summos fornices pingendi artem, miris opticæ legibus vel primus invenit, vel illustravit, ex abside veteris templi SS. Apostolorum huc translatum anno Sal. 1711.

—Scanelli fait encore mention de la voûte du chœur des Capucins de Forli, qui étoit peinte par le Melozzi et qui a été détruite en 1651. Il déplore cette perte, et il a raison. J'en juge par ce que j'ay vû de ce peintre dans les appartemens du Belvéder; ce sont des testes dignes d'André Mantegne pour la beauté des caractères, et singulières par la nouveauté de leur raccourci. Si le Corrège a été à Forli, comme cela peut fort bien estre, il ne lui en a pas fallu davantage pour lui faire naître la pensée de ses merveilleux plafonds.

MELZO (FRANCESCO). Il n'a pas seulement peint des miniatures; il a aussy peint à huile dans la manière de Léonard de Vinci son maître. M. le duc de Saint-Simon a un tableau qui est de luy (1). Son nom et sa qualité de gentilhomme milanois, écrits en grec dans le fond du tableau, ne laissent aucun lieu d'en douter, et cependant il avoit toujours passé pour estre de Léonard jusques à ce qu'un habile curieux eût fait remarquer cette inscription; il m'a assuré qu'il estoit peint avec

---

(1) Cf. dans ce volume la note de la page 144.

sécheresse. — Je l'ai vû et j'en pense de même. J'ajouterai que la composition en est misérable ; le sujet est Vertumne et Pomone ; cette dernière est représentée nue. Le tableau est entre les mains d'un brocanteur qui cherche une duppe, et, pour empêcher qu'on ne le donne à un autre que Léonard de Vinci, il a eu soin d'effacer l'inscription.

MEMMI (SIMON). Le Père Azzolini, dans son livre intitulé *le pompe Sanesi*, t. II, p. 334, prétend que c'est une faute de Vasari : il rapporte plusieurs preuves, et, entr'autres, des actes publics par lesquels il paroist que le véritable nom de ce peintre estoit Simone di Martino, son père s'étant nommé Martin et non pas Memmo, qui est le diminutif de Guillelmo. Il est encore faux, comme le prétend Vasari, qu'il fut frère de Lippo Memmi. Ils étoient seulement amis. Voici ce que j'ai écrit sur ce sujet à la réquisition d'un ami :

« Simon Memmi naquit à Sienne en 1285, et l'on s'en tient au témoignage du Vasari qui a écrit le premier sa vie ; mais, suivant la supputation qu'en a fait le Baldinucci, auteur plus exact, il faut reculer sa naissance de quelques années ; sans quoi il seroit impossible qu'il eut été le disciple du Giotto, ni qu'il l'eut accompagné à Rome, lorsqu'il y vint travailler au fameux tableau de mosaïque qui représente la barque de S. Pierre. Il n'est pourtant pas douteux que Simon Memmi a eu pour maître le Giotto. Rien ne le prouve mieux que son goût de dessein et sa façon de composer ses tableaux, tout à fait dans la manière du Giotto. Il en peignit plusieurs à Sienne, à Florence et à Pise qui furent estimés dans leur tems : mais l'on n'en doit pas beaucoup regretter la perte, si tous étoient semblables à ceux dont on voit encore des restes assez entiers dans le cimetière appelé *Campo Santo* à Pise et dont les sujets sont pris dans la vie de S. Renier. Pétrarque a célébré ce peintre dans ses vers, et c'est de là que vient

sa plus grande réputation. Un motif de reconnoissance faisoit agir le poëte. Simon Memmi avoit peint plus d'une fois son portrait, et, ce qui devoit le toucher encore davantage, il s'étoit signalé dans celui de la belle Laure. Les louanges que Pétrarque lui donna le firent appeler à Avignon où les papes tenoient leur cour, et ce fut en cette ville qu'il mourut en 1344, ainsi qu'on l'apprend d'un ancien martyrologe qui se conserve chez les religieux Dominicains à Sienne. Ce monument sert encore à corriger l'erreur du Vasari, qui, sur la foi d'une épitaphe qui ne subsiste plus, et qui, sans doute, avoit été mal luë, lui fait finir ses jours à Sienne et lui fait avoir la sépulture dans cette ville en 1345 (1). La figure ne fait rien aux talens. Pétrarque a pourtant remarqué que la nature ne l'avoit pas mieux favorisé que le Giotto son maître : tous deux étoient extrêmement laids. »

MENGS (ISMAEL), né à Copenhague en 1690 et mort à Dresde en 1764, a réussi dans le talent de peindre en miniature et en émail; il a peint aussi en pastel et a été fort employé à la cour de Saxe dont il étoit pensionnaire; mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est d'avoir été le père et l'instituteur d'un fils qui, peintre à l'huile, joue aujourd'hui un très-grand rôle. Le fils, nommé Antoine Raphael, est né à Dresde en 1728 au mois de mars. Il suivit son père dans un voyage que celui-ci fit en Italie en 1740, et dès lors il fit concevoir de lui de grandes espérances. Il a fait, de retour à Dresde, des portraits au pastel qui ont reçu de grands applaudissemens, et plusieurs ont mérité de trouver place dans un cabinet, où le roi de Pologne en a beaucoup rassemblé de

---

(1) Sur le séjour de Memmi à Avignon, cf. les *Archives, Documents*, t. IV, p. 79, et la note.

la Rosalba. Ceux de Mengs se distinguent par un très-grand fini ; mais l'on m'assure qu'il s'en faut beaucoup qu'ils approchent, pour la fraîcheur des teintes et la fermeté de la touche, de ceux de la Rosalba. Le roi de Pologne en a témoigné cependant une telle satisfaction qu'il a déclaré Mengs son premier peintre. Depuis la mort du prince son protecteur, il a quitté la Saxe et est venu à Rome, où, se livrant entièrement à la peinture à l'huile, il a fait des tableaux d'histoire et en particulier un plafond dans la vigne du cardinal Alexandre Albani, qui a si fort accru sa réputation que le roi qui est assis aujourd'hui sur le trosne d'Espagne, l'a fait venir à Madrid et lui a fait le sort le plus brillant (1). Mengs, il faut l'avouer, est correct dans son dessein, et sa façon de peindre est séduisante ; il peint avec une propreté et avec un soin qui font l'admiration et l'étonnement des demi-connoisseurs. Mais, pour ceux qui ont des yeux et qui sont en état de juger du vrai mérite, cet artiste ne passera jamais que pour un peintre froid et sans verve et qui est encore bien éloigné de la place qu'occupe Raphaël, et dans laquelle ses partisans voudroient le faire asseoir. J'ai vû de ses académies dessinées ; elles sont de glace. Ismael Mengs a pareillement laissé une fille nommée Thérèse qui peint au pastel. Durant tout le temps que son fils a demeuré à Rome, il a été, en matière de goût, le guide de Winckelman ; cet antiquaire ne voyoit que par ses yeux.

MERCATI (JEAN-BAPTISTE), de Borgo S. Sepolcro, a peint dans la manière de l'école de Sienne et a gravé à l'eau forte plusieurs pièces, entr'autres un S. Antoine de Padoue adorant

---

(1) J'apprends qu'en 1769 sa santé l'a obligé de quitter l'Espagne et de venir en Italie chercher à la rétablir. (Note de Mariette.)

l'Enfant-Jésus. Il étoit pour lors à Rome en 1637, et c'est de l'inscription qui est au bas que j'ay appris le nom de sa patrie.

MERCIER (J. PHILIPPE), peintre, à Londres.

MERIAN (MATHIEU), le graveur, mourut le 19 juin 1650 au retour des eaux de Sualbach, qu'il étoit allé prendre pour le rétablissement de sa santé.

— Maria Sibille Gravia (1) est plus connue sous le nom de Marie-Sybille Merian, qui est son nom de famille, et encore davantage par les deux ouvrages sur les insectes qu'elle a publié. Le premier, qui comprend les insectes d'Europe, est le fruict de ses premières observations. Elle les fit à Francfort, lieu de sa naissance, et les continua à Nuremberg, où depuis son mariage elle avoit établi sa demeure. Des amateurs, à qui elle fit voir la suite de papillons qu'elle avoit peints avec grand soin d'après nature, la déterminèrent à les graver et à les rendre publics. Elle en fit paroître la première partie en 1679, et la seconde en 1683; l'une et l'autre de forme in-quarto. Depuis, étant passée en Frise, elle y vit de nouveaux papillons qui lui étoient inconnus; elle les peignit, les grava et les donna par forme de supplément à l'ouvrage qu'elle avoit publié en Allemagne. Bientost elle vit, dans les cabinets de la Hollande, une infinité de papillons encore plus curieux; elle sut qu'ils avoient été apportés de l'Amérique, et dès ce moment, sans craindre les fatigues et risques d'un voyage pénible, qui le devenoient encore davantage pour une personne de son sexe, elle s'embarqua au mois de juin 1699 pour la province de Surinam dans l'Amérique méridionale, et se destina à

(1) Grafft en allemand. (Note de Mariette.)

peindre sur le lieu tout ce qui pourra piquer sa curiosité. Elle y fait un séjour de deux années, et le 23 septembre 1701 elle arrive en Hollande, apportant avec elle soixante miniatures sur vélin, exécutées avec tant de soin et de vérité que ceux qui les virent avouèrent qu'on ne pouvoit mieux rendre les vérités de la nature. Elle auroit bien souhaité porter encore plus loin ses recherches ; mais l'air malsain qu'on respire dans cette partie du monde, presque toujours couverte d'eau et de brouillard, l'obligea de quitter un pays où elle étoit en danger de perdre la vie. Voilà ce qui a produit le bel ouvrage sur les insectes d'Amérique que Me Merian a fait imprimer à ses dépens, et qui a paru pour la première fois à Amsterdam en 1705, in-folio forme d'atlas. Il y en eut quelques exemplaires qu'elle enlumina elle-même d'après ses propres miniatures. Ils sont rares, extrêmement recherchés et plus estimés encore que ne le sont ceux qui ont été enluminés depuis à Paris d'après l'exemplaire original que je possède et qui me vient du médecin Morin, curieux de livres sur l'histoire naturelle (1). Ces enluminures faites à Paris sont pourtant exécutées avec grand soin. Voyez sa vie dans le livre d'Houbraken, tome III, p. 220. On y apprend que Me Merian étoit née à Francfort en 1647 ; qu'elle apprit à peindre les fleurs chez Abraham Minjon, disciple de son beau-père Jacob Murel, car sa mère, veuve de Merian, avoit épousé ledit Murel en secondes noces ; qu'elle épousa elle-même en 1665 Jean André Graft, peintre de Nuremberg, qui réussissoit à peindre et dessiner l'architecture ; qu'elle en eut deux filles, qui ont appris de leur mère à peindre des fleurs, Jeanne-Helena Graft, née en 1668, et Dorothée-Marie Graft, née en 1678.

---

(1) Est-ce le n° 1160 du catalogue de Mariette : « Les insectes de Mérian en 72 planches supérieurement bien enluminées, in-folio relié, avec explication. Amst. 1719. »

Celle-ci a accompagné sa mère dans son voyage d'Amérique. Leur mère, Maria-Sophie Merian, est morte en 1717. Quelqu'un m'a dit que sur la fin de sa vie elle étoit devenue aveugle. — Le sujet de sa retraite en Hollande fut le désir de vivre dans la communion des sectateurs d'Abbadie, espèce d'enthousiaste qui avoit séduit nombre de gens et surtout bien des femmes.

MESLIN. Carolo Lorenese s'appeloit de son nom Charles Meslin, et étoit surnommé le Lorrain; il est disciple de Vouet; l'on trouve quantité de ses ouvrages à Naples (1). Il mourut à Messine en 1632. (Extrait d'une lettre écritte à Fr. Langlois dit Ciartres.)

MESSIS (QUINTIN). Je crois que c'est de cet artiste dont Vasari veut parler, t. III, p. 268, lorsqu'après avoir fait mention de plusieurs peintres flamands, il dit: « Quentin, du mesme lieu, cherchoit, autant qu'il le pouvoit, à donner un caractère de vérité et de naturel à ses figures; en quoi il fut suivy par son fils qui se nommoit Jean (2). »

METEZEAU (CLÉMENT), de Dreux. Buste dans un octogone

---

(1) C'est le *Carolus Lotharingus* de Sandrart. Dom Calmet en parle dans sa *Bibliothèque lorraine*, col. 653. Il orna de peintures la voûte du Mont-Cassin. (*Voyage en Italie*, de Lalande, VII, 258.) Il était le grand oncle du peintre Girardet. (Durival, II, 49.)

(2) On connaît de celui-ci, pour son malheur, le curieux et incroyable tableau signé : 1562. JOANNES MASSIIS PINGEBAT, et représentant l'envoyé de David parlant à Bethsabée, qui se trouve au Louvre. (Livret de l'école flamande, 1re édition, n° 281.) Les souvenirs de l'éducation de son père et l'imitation de la nouvelle manière flamande-italienne s'y heurtent de la façon la plus impuissante, et, devant cette couleur délavée, devant ce maladroit et timide compromis de goûts incompatibles, on lui souhaiterait, ayant eu pour père un vrai peintre, d'avoir fait toute autre chose que de la peinture.

au bas duquel est représentée la digue de la Rochelle, et on y lit cette épigramme :

Hæretico palmam retulit Metezeus ab hoste,
Cum Rupellanas aggere cinxit aquas.
Dicitur Archimedes terram potuisse movere ;
Æquora qui potuit sistere non minor est (1).

METTAY (PIERRE), né à Fescamp, a appris à peindre dans l'école de M. Boucher, et, ne connoissant que la manière de faire de son maître, il y a apparence qu'il ne se seroit jamais tiré du rang des simples et froids imitateurs ; ce qu'on a vu

---

(1) Ces vers furent faits pour ce portrait de Michel Lasne par M. Foucault, gendre de Metezeau. On peut voir, sur cette question et sur la biographie de Metezeau, une note des *Archives*, *Documents*, I, 242-4. En attendant le catalogue de l'œuvre de Michel Lasne que promettent MM. Arnauldet et Georges Duplessis, nous transcrirons ici le brevet que, par une bizarrerie, Metezeau a fait graver sur une planche séparée, qu'on trouve imprimée au dos d'un certain nombre d'exemplaires de son portrait :

« *Coppie du brevet du roy.* »

« Aujourd'huy xxiiij d'octobre mil six cens vingt-huict, le roy estant au camp devant la Rochelle, sachant quelle est l'afection et fidelité à son service du sieur Metezeau, son architecte ordinaire, et l'experience qu'il s'est acquise en ceste profession, qu'il exerce depuis longues années, dont il a particulièrement rendu susfisante preuve en l'invention et commencement de la digue faicte au travers du canal de la Rochelle, au bien et advancement de son service, Sa Majesté a retenu et retient ledict Metezeau l'un de ses ingénieurs ordinaires, pour doresnavant la servir en ceste qualité aux mesmes honneurs, gages, estatz, appoinctementz et droictz, dont jouissent les autres pourveuz de semblables charges, voulant de ceste fin qu'il soit couché et employé sur ses estatz, et doresnavant payé chascun an desditz gages, appoinctementz et droictz par les trésoriers de ses fortifications ou autres ses officiers comptables qu'il appartiendra, ausquelx et à chascun d'eux en l'année de son exercice elle mande et ordonne ainsy le faire sans difficulté en vertu du présent brevet signé de sa main, et contresigné par moy son conseiller et secrétaire d'Estat et de ses commendementz et finances. *Signé* LOUIS, et plus bas : LE BEAUCLER. »

de ses ouvrages n'en fournit que trop la preuve, et, lorsqu'il se présenta en 1758, au mois de juillet, pour estre agréé par l'Académie, bien des gens crurent qu'on usoit d'indulgence en se rendant à ce qu'il desiroit. Il n'a pas eu la satisfaction de se voir reçu au nombre des académiciens; il est mort en mars 1759, âgé d'environ trente ans. Ce fut lui qui fut chargé de faire les desseins, sur lesquels ont été gravées par Le Bas les veues de la Grèce qui entrent dans l'ouvrage du S[r] Le Roy, architecte. Il les fit sur les brouillons que ce dernier en avoit fait sur le lieu, et, aidé de M. Boucher son maître, il en a fait des tableaux assez agréables; fidèles, c'est un autre point et sur lequel je n'ose décider.

MEYER (ALBERT). Voyez ci-après Rodolphe Speckle.

MEYER (FÉLIX), né à Wintherthur, dans le canton de Zurich, en 1653, a été un fort bon peintre de paysages. Il se destinoit à la peinture en miniature; mais le peu d'habileté du maître qu'il avoit choisi l'en ayant dégouté, et ayant vu sur ces entrefaites opérer le paysagiste Ermels, il changea tout à coup d'objet, et en peu de tems, sous un maître si exercé dans cette partie de la peinture, il fit lui-même des tableaux de paysage qui méritèrent l'approbation des meilleurs peintres de l'Allemagne. Il avoit résolu de parcourir l'Italie, lorsqu'une maladie qui le surprit à Milan l'obligea de retourner sur ses pas dans sa patrie, et, ayant recouvré la santé, il voyagea en Suisse et en dessina les plus belles veues. Il acquit bientost une réputation qui le fit appeler en Autriche par l'abbé de S. Floriau, qui, charmé de la promptitude avec laquelle il le voyoit opérer, n'eut pas de peine à lui donner la préférence sur un peintre qu'il avoit fait venir à Vienne, et Meyer enrichit de tableaux les appartements de cet abbé, qui le récompensa très-largement. Ses concitoyens

l'admirent dans leur conseil et lui donnèrent l'administration de la châtellenie de Wyden, où il est mort en 1713. Il ne lui manquoit que d'avoir étudié sur les ouvrages de Claude Lorrain et de Gaspre. C'est une observation que fait l'auteur de sa vie et qui donne à entendre que Meyer ne mettoit pas assez d'air dans ses tableaux, ni assez de richesse dans ses sites. Le même auteur cite une suite de douze paysages que Meyer a gravé sur ses propres desseins et qui sont estimés des connoisseurs. *Fuessli, Vies des peintres suisses*, tome I, p. 155.

MEYERINGH (ALBERT) a gravé à Amsterdam quelques paysages de son invention; il cherchoit à imiter la manière du Gaspre Poussin.

MIELE (JEAN). Le duc de Savoie Charles-Emmanuel II le fit venir de Rome à Turin, où, après lui avoir fait peindre plusieurs tableaux, il le choisit pour peindre le sallon du palais de la venerie royale que ce prince venoit de faire bâtir. Il y représenta dans le plafond plusieurs sujets de la fable ayant rapport à la chasse, et, dans le pourtour du lambris, dix tableaux à huile représentant différentes espèces de chasses, dont on a la description et des graveures dans le livre intitulé *la Veneria Reale*, etc.; in Torino, 1674, fol°. Ce palais ne subsiste plus; les François le détruisirent dans le tems des guerres, et le dernier roy de Sicile en a fait rebatir un autre en place plus spacieux et plus magnifique. Jean Miele mourut à Turin peu de tems après avoir achevé cet ouvrage de peinture qui, à en juger par les estampes, estoit de bonne manière.—C'est asseurément de Jean Miele dont Malvasia parle, parte IV, p. 50 : *Giovanni della Vite accopiava le figure alle prospettive del Salucci*, et, dans la même partie, p. 208 : *una bambociata di Gio. Meli, detto Giovani della Vite.* On luy avoit

apparemment donné ce surnom à Rome.—Les Flamands l'ont surnommé *Bieke.* (Cat. des tabl. du cabinet d'Hemskerck.) —M. Dargenville fait naître Jean Miel en 1599 à Vlanderen, éloigné de deux lieues d'Anvers, et mourir à Turin en 1664 âgé de soixante-cinq ans; n'est-ce pas plustot né en Flandre à deux lieues d'Anvers, car je ne crois qu'il y ait de lieu appelé Vlanderen. J. Bap. Passeri ne lui donne que cinquante-huit ans lorsqu'il mourut à Turin en 1656. Cela ne fait pas une grande différence pour le tems de la naissance; mais voilà huit années de différence pour la mort; à qui doit-on s'en rapporter? Je croirois que Passeri devroit être le mieux instruit; il parle d'un homme qu'il a connu et qui a été comme lui de l'Académie de S. Luc à Rome.

— Une marque composée d'une M et d'une S liées ensemble se trouve sur une très-jolie petite pièce représentant la tête d'un jeune homme vu de face et qui rit, et c'est certainement un ouvrage de Jean Miel.

MIELICHY (JEAN), de Munich, a peint à fresque plusieurs ouvrages dans cette capitale de la Bavière qui lui ont fait un nom, lequel pourtant n'a point pénétré au delà des monts. C'est assez ordinairement le sort des artistes, dont les peintures sont appliquées sur les murailles et ne peuvent souffrir le transport, surtout lorsqu'elles ont été exécutées dans des lieux qui ne sont pas extrêmement fréquentés. Il nacquit en 1515 et il vivoit encore en 1572. Ce fut dans cette année que fut peint son portrait, dont il y a une estampe qui a été assez passablement bien gravée à Munich en 1763 par Fr. Xav. Jangwierth. Je suis étonné que Sandrart, si curieux de relever les talens de ses compatriotes, ait laissé celui-ci à l'écart.

MIGNARD (NICOLAS) mourut le 20 mars 1668, âgé de

soixante-trois ans (1). (Extrait de la liste des académiciens.)—Il avoit laissé un fils nommé Paul Mignard qui peignoit des portraits et mesme des sujets d'histoire avec assez de correction, mais froidement et sans génie; il se meloit aussy d'architecture, et il y réussissoit. Ce qui s'est baty de plus beau à Avignon, où il étoit étably, l'a été sur ses desseins. Il avoit des lettres, et il se plaisoit à avoir chez lui une compagnie de gens d'esprit; on dit même que le cabinet de curiosités qu'il avoit assemblé étoit assez considérable. Il est mort en 1725 fort âgé; on m'assure qu'il avoit au moins quatre-vingts ans. Il faut que ce soit un autre que celuy qui peignoit des portraits; car Paul Mignard mourut à Lyon le 15 octobre 1691, âgé de cinquante-deux ans. M. Dargenville nomme l'architecte Pierre, et je crois qu'il a raison; mais il se trompe lourdement lorsqu'il le fait mourir en 1725, âgé de trente-cinq ans; il a voulu dire quatre-vingt-cinq ans. Sans doute que, dans le mémoire qu'on lui a envoyé d'Avignon, le chiffre 8 étoit mal formé, et il l'aura pris pour un 3. Dans ce cas-là, Paul seroit l'ainé et Pierre le second des enfans de Nic. Mignard; l'un né en 1639 et l'autre en 1640 (2).

Notte des desseins faits par M. Mignard, d'Avignon, peintre et architecte, de l'ordre de M. Colbert, sur les antiquités de Provence et de Languedoc, qui sont actuellement en la possession de M. Sauvan, peintre d'Avignon.

* L'élévation du pont du Gard, le plan et les parties en grand : 2p 3p de haut sur 18 de large.

---

(1) Cf. les *Archives, Documents*, IV, p. 186 et la note 2.

(2) M. Achard (*Archives, Documents*, IV, 187) a signalé un Pierre Mignard, peintre et architecte, comme reçu dans la confrérie des Pénitents blancs d'Avignon le 1er février 1730. Il devait être le fils de l'un de ces deux.

* Elévation du dedans et du dehors des Arenes de Nismes. *Même grandeur.

Parties en grand des Arenes de Nismes; ce dessein est le premier au rez-de-chaussée; cotté exactement. Pilastre et partie de l'arcade, demie feuille de p. raisin.

Parties des Arenes de Nismes, piedestal, base de colonne et moitié d'arcade; cotté; d. f. gr. raisin.

Parties en grand des Arenes de Nismes; c'est le plus haut. Chapiteau, entablement et attique au-dessus, où est un corbeau avec ouverture pour passer les mats auxquels étoient attachés les cables pour tendre la banne qui couvroit les Arenes pendant le temps du spectacle. Cotté; d. f. gr. raisin.

Partie des Arenes. Epaisseur des arcs. Cotté; d. f. gr. raisin.

* Deux feuilles de vingt et un pouces sur quatorze dont l'un représente l'entablement en grand de la Maison-quarrée de Nismes et dont le chapiteau a quatre pouces et demy de hauteur.

* L'autre feuille contient les parties en grand de la porte de la Maison-quarrée.

* Elévation de la façade et de l'intérieur du peristyle de la Maison-quarrée. 15° hauteur, 10° 1/2 largeur.

* Plan de la Maison-quarrée. Même grandeur que le dessein précédent.

* Plan du temple de Diane à Nismes. Même grandeur.

* Elévation de l'intérieur dudit temple de Diane avec le fronton des niches en grand. Même grandeur.

* Coupe dudit temple de Diane. Même grandeur.

* Plafond dudit temple de Diane en grand. Même grandeur.

* Plan et élévation de l'arc de triomphe de Carpentras, avec quelques archivoltes en grand.

* Plan et parties en grand de la Tour-magne de Nismes. Même grandeur, 15° h., 10° 1/2 trav.

* Elévation de la Tour-magne. Même grandeur.

Plan de l'arc de triomphe d'Orange et parties en grand du dedans dudit arc. Cotté; demie feuille de gr. raisin.

Elévation de l'arc de triomphe à Orange; sans échelle, mais se peut restituer au moyen des parties en grand qui sont cottées.

Elévation dudit arc de triomphe par le côté.

Parties en grand dudit arc de triomphe. Bases, corniches et impostes. Cottés.

Parties en grand dudit arc de triomphe. Chapiteau et entablement et archivolte du principal arc. Cotté.

Compartimens du plafond du grand et des petits arcs de l'arc de triomphe d'Orange. Cotté. Ces six desseins sur demie f. de gr. raisin.

Plan de l'arc de triomphe de S. Remy, en Provence, baty aupres de la sépulture; sans échelle ny cottes.

Elévation dudit arc de S. Remy; sans échelle ny cottes.

Côté dudit arc de triomphe, dessein imparfait; sans échelle ni cottes.

Parties en grand de l'arc de triomphe de S. Remy. Piédestal, base, imposte et archivolte; sans cottes.

Compartimens du plafond de l'arc de triomphe de S. Remy. Sans cottes.

Plan de la sépulture batie dans le grand chemin de S. Remy en Provence. Cotté.

Elévation de ladite sépulture. Cotté. Ces huit desseins sont sur ladite feuille de grand raisin.

J'ay vû tous les desseins marqués cy-dessus où je n'ay point mis de croix. (*Nous y avons mis des astérisques.*)

Ils sont tous bien faits et avec intelligence. M. Colbert, qui avoit fait mesurer à Rome, par Desgodetz (1), les antiquités de

---

(1) Gabriel et Roboam Desgodets, peintres, signalés dans les *Archives, Documents,* III, 314, devaient être de sa famille.

cette ville, avoit résolu d'en faire autant pour la France, et M. Mignard fut chargé de ce travail, qui, comme beaucoup d'autres, est resté sans exécution, et celuy-cy est même demeuré imparfait, car on voit visiblement par le présent mémoire qu'il manque encore plusieurs desseins essentiels pour que le plan soit entièrement remply, à moins qu'on ne veuille dire que plusieurs desseins ont été perdus; ce qui est de vray, c'est qu'il ne se trouva que ceux-cy à la mort de M. Mignard, lesquels furent achettés par M. Sauvan, peintre d'Avignon et disciple de M. Parocel, qui les a encore en cette année 1742. Il m'en avoit envoyé une partie pour voir ce qu'on en pourroit faire; mais je ne juge pas qu'en l'estat qu'ils sont on pût les faire graver pour les donner au public.

MIGNARD (PIERRE), né à Troyes. Mme la comtesse de Feuquières, sa fille, a fait faire la vie de ce peintre par l'abbé de Monville, et, pour flatter sa vanité, on y a mis à la teste une généalogie romanesque à laquelle ceux de Troyes, qui connoissent l'origine de cette famille, sont bien éloignés d'ajouter foi (1). Il est mort en 1695 âgé de quatre-vingt-cinq ans.

MIGNON, excellent peintre de fleurs. Il y a un tableau de luy dans le cabinet du roy.

MIGNON (JEAN). Je trouve ce nom et la datte 1544 sur une planche representant un cartouche composé dans le goût de ceux qu'exécutoient à Fontainebleau les artistes qui y tra-

---

(1) Voir sur ce point la lettre de Grosley dans les *Archives, Documents*, I, p. 329-30, et la notice de Grosley publiée dans les *Mémoires inédits des Académiciens*, II, 291-304, peu différente de celle qui se trouve dans les *OEuvres inédites* de Grosley, publiées par M. Patris Dubreuil, tome I, 1812, p. 384-400.

vailloient alors en stuc. Sa manière de graver tient de celle de L. D., dont il étoit contemporain. Je n'ai encore vû que ce seul morceau avec le nom de cet artiste. Il se peut faire que nombre de pièces qui ont été gravées en France vers ce même temps-là et qui ne portent point de nom soient de cet artiste. Cela mérite d'être examiné.

— Je trouve ce nom et la datte 1544 sur une estampe qui est gravée dans la manière de L. D., et qui représente un cartouche accompagné de figures tels qu'on en voit encore à Fontainebleau dans la galerie des Réformés (1), et il n'est point douteux que cette pièce est un ouvrage de quelques-uns de ces stucateurs qui travailloient sous le Primatice dans cette maison royale (2).

MIGNOT (PIERRE-PHILIPPE), de Paris, après avoir travaillé dans sa jeunesse sous Vassé le père et ensuite chez M. Le Moyne, s'est présenté en 1757 pour être admis au nombre des académiciens, et, pour donner des preuves de son sçavoir faire, il a fait exposer sous les yeux de la compagnie une figure de femme nue et couchée, de grandeur naturelle, à peu près dans l'intention de l'Hermaphrodite antique. On la trouva exécutée avec beaucoup de soin et rendant parfaitement bien la souplesse de la chair et toutes les finesses de la nature. On a même paru surpris qu'un artiste qui, jusqu'à

---

(1) Sur les explications différentes de cette désignation de la galerie bâtie par François I[er] en 1530, cf. la *Description de Fontainebleau* de l'abbé Guilbert. Paris, 1731, I, 78-79.

(2) Mariette avait d'abord lu *Jos Migôn* ou *Migôna*. M. Renouvier, *Maîtres graveurs*, seizième siècle, p. 184-5, a justement remarqué que M. de Laborde avait retrouvé dans les comptes de Fontainebleau le nom d'un Jean Mignon, peintre, qui doit être le même (*Renaissance des Arts*, I, 404). Nous n'avons pas besoin de dire que par le graveur L. D., Mariette entendait Léon Daven, celui qu'on nomme aujourd'hui Léonard Tiry.

ce moment, avoit été laissé dans l'obscurité, fut capable de débuter par un morceau aussi bien traité, et, quoyque quelques-uns de nos sculpteurs, qui ont des yeux, crussent appercevoir que la figure avoit été moulée sur un corps vivant et que l'artiste n'avoit d'autre mérite que de l'avoir ensuite reparée avec soin (1), Mignot n'en a pas moins réuni tous les suffrages, et il a été agréé au mois de juillet 1757. Ce qui pourroit faire croire que ce n'étoit pas sans raison que l'ouvrage avoit été soupçonné de n'être pas à lui, c'est qu'en effet il n'a plus fait depuis aucun effort pour faire tomber ce soupçon. Il en est demeuré là, et l'on n'a plus vu aucun de ses ouvrages qui mérite de l'attention. Il est mort à Paris le 24 décembre 1770. Il pouvoit avoir aux environs de cinquante-cinq ans.

MILANI (AURELIANO). Il vivoit encore lorsque le Zanotti a donné au public, en 1739, son *Histoire de l'Academie Clémentine*, dans laquelle il a fait une mention honorable de ce peintre qui depuis l'année 1718 demeuroit à Rome, où il s'étoit transféré avec sa nombreuse famille, et où il a fini ses jours en 1749. Il dessinoit mieux qu'il peignoit et se plaisoit à représenter des sujets tristes et sérieux. Il donnoit la préférence à ceux qui lui fournissoient des occasions de peindre des figures nues et dont les muscles demandoient à être ressentis. Il en avoit pris le goût dans la grande étude qu'il avoit

---

(1) On ne sait si, lorsque Canova fit la statue de la princesse Borghèse, et Lemot celle de la trop fameuse Contemporaine, toutes deux couchées dans le mouvement de l'Ariadne antique, ils se servirent de ce moyen ; mais de nos jours on a beaucoup dit que la Femme piquée par un serpent, qui a fait la réputation de Clesinger, était moulée sur le corps de Mme S......r, la même dont Ricard a fait un agréable portrait en un costume à peu près vénitien.

fait des ouvrages des Caraches. Ce que le Père Orlandi dit qu'il a peint pour le sénat de Marseille, n'a été qu'un tableau que lui procura le général Marsigli (1), pour une fête qui se célébra à Marseille à l'occasion de l'avénement de Louis XV à la couronne. L'on y voyoit le portrait du jeune prince au milieu de diverses figures allégoriques. Marseille n'a point de sénat, mais seulement un corps d'officiers municipaux; ainsi l'expression dont se sert le P. Orlandi est impropre et doit être reformée. Il faut aussi corriger Zanotti dans l'endroit où il dit que la grande estampe gravée à l'eau forte par le Milani représente un crucifiement de N. S. C'est un portement de croix; il l'a gravé à Rome en 1725 sur un dessein qu'il en avoit fait.

MILLET (FRANCISQUE) n'a jamais été de l'Académie. Son fils y a été admis (2); mais, bien loin d'y avoir jamais exercé l'emploi de professeur, il n'a été considéré que comme un peintre assez médiocre. Cette anecdote est du cru du Père Orlandi. On a d'assez beaux paysages de Francisque le père, gravés par un de ses disciples nommé Théodore. Descamps, dans son troisième volume, p. 237, les dit gravés par Guerard Hoet dans le tems de son séjour à Paris, et moi-même il me semble l'avoir ouy dire au fils de G. Hoet, mort depuis peu à La Haye, et que j'ai connu à Paris à la vente du duc de Tallard.

---

(1) C'est le fameux comte Marsigli, aussi brave militaire qu'il était savant distingué, et sur la vie duquel on peut voir l'éloge de Fontenelle, le tome XXVI de Niceron et le livre de L. D. C. H. D. Quincy, *Mémoires sur la vie de M. le comte de Marsigli*, de l'Académie royale des sciences de Paris. Zurich, 1741, 4 vol. in-8°. On peut voir, dans le dernier volume, les pages 202-32 qui se rapportent à l'Académie Clémentine.

(2) Cf. *Documents*, tome I, p. 377.

— François Milet, plus connu sous le nom de Francisque(1). Les paysages de ce peintre sont fort estimés; il possédoit toutes les parties nécessaires à un paysagiste, et il avoit aussi l'art de composer avec beaucoup de richesse. Ses paysages représentent pour l'ordinaire des pays délicieux où l'on se promène agréablement; tout y est riant, et il y règne en même temps une majesté que Francisque avoit puisée dans les ouvrages du célèbre Poussin, qu'il s'étoit proposé pour modèle. Il a passé presque toute sa vie à Paris; c'est où il a mis au jour ses plus belles productions.

— Une suite de six paysages en rond, gravés à l'eau forte pa Théodore, l'un de ses disciples. C'estoit un bateur d'or, nommé Simon, qui avoit ces planches; on ne sçait en quelles mains elles sont passées à présent. Il n'y a à aucunes le nom du graveur.

MINGOZZI (JÉROME), peintre d'architecture et d'ornemens, qui vit et travaille à Ferrare, sa patrie, et qui est élève de Ant. Félix Ferrari. (*Descri. delle pitt. di Ferrara*, p. 31.)

---

(1) « François Milet, connu sous le nom de Francisque et peintre habile pour le paysage, a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse. » Piganiol de la Force, article de *Saint-Nicolas des Champs*, IV, 56. — Cf. Florent le Comte, éd. de Paris, II, 329-32.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

